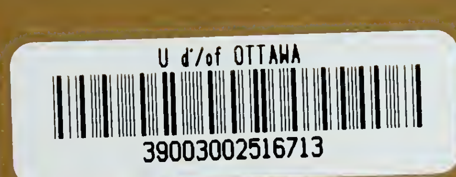
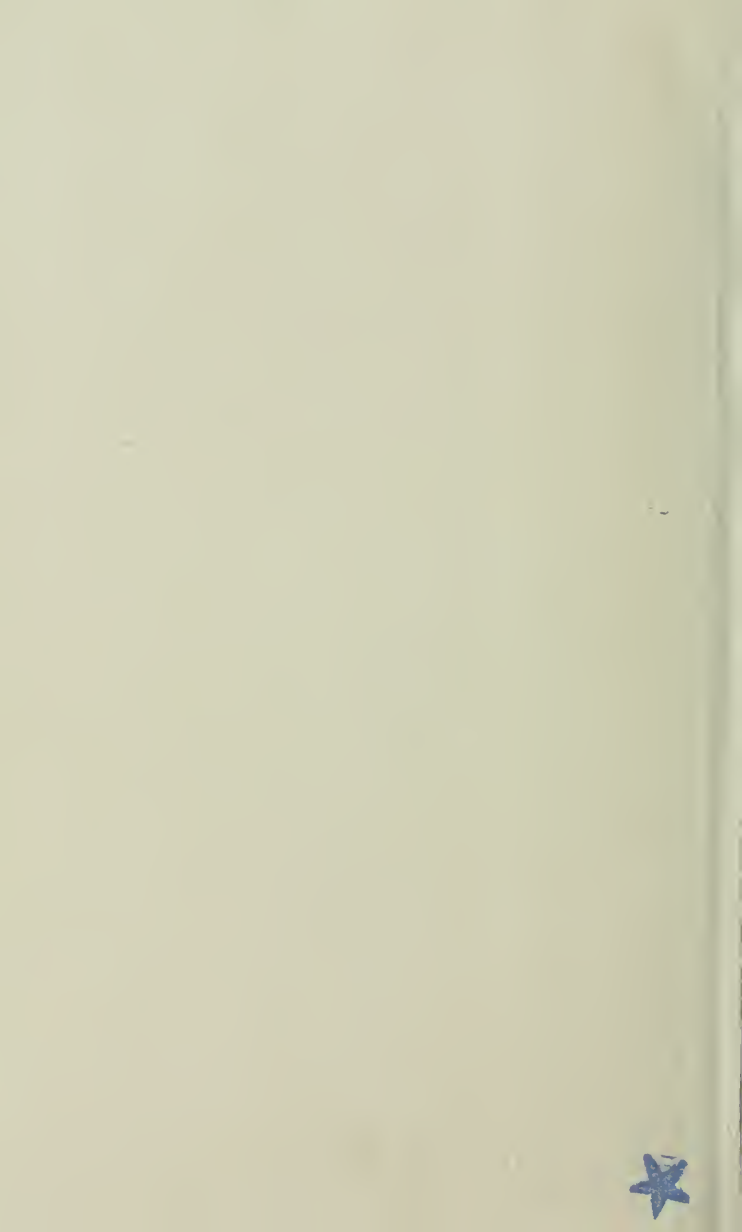




Don de D Masson
10 Juillet -/60.

VEILLÉES

DE FAMILLE

Abbeville. — Imp. de T. Jeunet, rue Saint-Gilles, 106.

VEILLÉES

DE FAMILLE

PAR

ALPHONSE BALLEYDIER

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
J. VERMOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Success. de M. HIVERT
— 33, QUAI DES AUGUSTINS, 33 —

SIMPLE AVIS.

Chers Lecteurs,

Quelques-unes de ces Veillées, mais en petit nombre, ont déjà été sanctionnées par un succès qui nous autorise à les redemander à l'oubli d'éphémères publications, à les recueillir lambeaux par lambeaux, pour les réunir à des nouvelles historiques et former ainsi un volume plus digne de vous être offert. Ainsi que nos Veillées militaires, comme le seront nos Veillées du peuple et nos Veillées maritimes, les *Veillées de famille* puisées, les unes dans nos propres souvenirs, les autres dans le domaine des actions bonnes à servir d'exemples, ont toutes pour

point de départ et pour terme comparatif une donnée historique, un fait essentiellement vrai.

Si quelques-unes de ces Veillées paraissaient à l'un d'entre vous, chers lecteurs, trop sacrifier à la couleur du *fantaisiste,* et par conséquent exagérées, nous lui demanderions la permission d'invoquer en notre faveur le vers du poëte :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Autant que possible nous avons conservé à nos récits leurs couleurs locales et les noms propres des personnages mis en scène. Nous demandons humblement pardon à ceux-ci d'avoir ainsi mis, dans un but d'utilité morale et pratique, leurs individualités en contact avec le bout de notre plume.

Les bonnes actions ne sauraient être trop mises au grand jour ; les actions mauvaises devraient seules rechercher le silence et l'ombre. La vertu qui vit ignorée et passe inaperçue est une fleur sans parfum.

Bon exemple meilleur est que bon conseil.

Bon conseil sans exemple est un violon sans cordes.

Pourquoi les mauvais exemples ont-ils plus d'entraînements que les bons ?

Parce qu'ils se cachent moins.

Pourquoi les bons livres sont-ils moins répandus que les mauvais ?

Parce que les mauvais livres sont lus davantage.

« Parler de soi et de ses propres actions, a » dit le cardinal Pacca dans ses Mémoires, m'a » toujours paru chose peu convenable et dé- » plaisante. » Nous sommes de son avis; et cependant plusieurs fois en contradiction avec cette opinion, chers lecteurs, vous nous verrez en scène dans le cours de ces Veillées.

Nous y figurerons, non point pour servir d'enseignement, chose impossible : Dieu nous garde d'une si fausse et si injuste pensée! mais pour servir de preuve au fait énoncé. D'après le titre de ce livre, c'est dans l'intérieur de la famille que nous avons dû chercher et trouver les éléments de notre œuvre. Cela doit vous expliquer pourquoi le nom de l'auteur ne se trouvera pas toujours exposé sur la couverture, à la deuxième ou troisième ligne de ce livre. A l'exemple de cet amateur marseillais qui vint un jour à Paris,

pour demander à l'un de nos plus célèbres artistes son portrait *au beurre*, nous aurions voulu, comme l'*amateur* derrière son arbre, rester caché dans notre *simple avis*, dans un endroit si sombre et si obscur, qu'on ne nous y aurait pas aperçu. Vain désir ! un témoin devient forcément acteur. Ce n'est donc qu'à titre de témoin que nous oserons parfois nous présenter à vous, chers lecteurs. Heureux si, après nous avoir lu, vous daignez échanger ce titre contre celui d'ami.



Une Conversion.

Meyer Koffmann, né en Alsace, dans le sein de la religion juive, se sentit dès sa plus tendre enfance instinctivement entraîné vers la croyance catholique, comme vers le centre unique de la vraie foi. Sa plus grande joie alors était de s'isoler, le dimanche et les jours de fête, dans un coin de l'église de son village, pour suivre dans le recueillement les divins mystères du sacrifice de la messe. Plusieurs fois même, dans la semaine, on le voyait pieusement agenouillé devant l'image de la sainte Vierge. Il ne manquait jamais le vendredi, de suivre les stations du chemin de croix, que ses pères avaient ouvert au calvaire du Sauveur. Supérieur à l'outrage, ainsi qu'au respect humain, il supportait avec résignation les injures de ses coreligionnaires qui voyaient poindre en lui les germes d'une religion autre que la leur, et les moqueries des enfants catholiques habitués à voir dans sa qualité d'israélite un objet de haine et de mépris.

Koffmann éprouvait pour le culte de la sainte Vierge en attrait mystérieux ; il se crut le maître des biens des

la terre le jour où, au moyen de quelques épargnes péniblement amassées, il put se procurer à la ville voisine une médaille d'argent frappée à l'effigie de celle qu'il appelait sa bonne mère.

Le nom seul de Marie faisait battre son cœur et se transformait souvent sur ses lèvres en une prière qu'il murmurait sans comprendre, mais qui déjà remplissait son cœur des joies ineffables que Dieu accorde aux fidèles croyants.

A mesure qu'il grandissait dans la vie et dans la voie de la vérité, ses parents, israélites fanatiques, redoublaient leurs efforts pour conserver à la foi de Moïse l'enfant prêt à l'abandonner pour embrasser celle du Christ. Les jours de lutte étaient venus pour le jeune Meyer, il les accepta avec courage : ni les menaces de sa famille, ni les mauvais traitements auxquels il se trouva exposé n'ébranlèrent sa résolution ; les larmes seules et les prières de sa mère eurent le pouvoir de retarder l'exécution du projet qu'il avait arrêté dans son âme éclairée des rayons de la grâce.

Lorsque l'enfant fut devenu un homme et que la loi de la conscription militaire glissant dans sa main un numéro *partant* l'appela sous les drapeaux de la France, il pensa sérieusement à s'enrôler en même temps sous l'étendard du Christ... Cependant les exigences de sa nouvelle position, absorbée tout entière par les exercices, les gardes et les corvées, lui firent ajourner ce projet.

Sur ces entrefaites, l'Europe, à l'exemple de Paris qui venait de se réveiller en pleine république, se

trouva tout-à-coup en pleine révolution ; du Nord au Midi les grandes capitales se hérissèrent de barricades à la voix de l'émeute qui criait aux armes. Rome, ville de paix et de prière, surprise elle-même par le torrent révolutionnaire, tomba au pouvoir des tribuns impies qui, sous le prétexte de l'indépendance italienne, osaient s'attaquer à la souveraineté temporelle du saint pontife, à qui Dieu avait confié les clefs de son Eglise, et jetaient sur la route de l'exil Pie IX, qui avait inauguré son règne par le miséricordieux acte de l'amnistie.

La France catholique, se rappelant les traditions léguées par Charlemagne, ne pouvait rester indifférente au spectacle de Rome livrée à l'anarchie victorieuse. L'épée de la France ne devait pas rester paisible en son fourreau quand le poignard des assassins stipendiés tenait courbée sous le joug la métropole des saints apôtres. Le prince Louis Napoléon, continuant l'œuvre de réparation préparée par le général Cavaignac, envoya sous les murs de Rome une armée de braves confiée au commandement du général Oudinot, duc de Reggio. Le régiment de Meyer Koffmann reçut l'ordre de s'embarquer pour Civita-Vecchia. Cet ordre combla de joie l'âme du jeune Meyer, qui, par sa bonne conduite et sa belle tenue de soldat, avait mérité de ses chefs l'épaulette de grenadier. La pensée de voir Rome, celle de combattre les ennemis de Pie IX, qu'il aimait et vénérait comme le chef suprême d'une religion qui possédait toutes ses sympathies, le désir de recevoir en même temps sur le champ de bataille

le triple baptême de l'eau, du sang et du feu, charmaient ses plus chères espérances. Quelques jours après son entrée en campagne, Meyer, devenant héros sous les murs de Rome, se comporta avec tant de courage et de bravoure qu'avant celle du Christ, il obtint la croix de Saint-Grégoire-le-Grand. Déjà l'Israélite était chrétien de cœur.

L'armée française entra victorieusement dans Rome après une série de glorieux combats, dont l'auteur de ces Veillées a été assez heureux pour décrire l'histoire[1]. Le premier soin de Meyer fut d'aller se prosterner devant l'image de la Vierge immaculée, qui un jour avait inondé des célestes clartés de la grâce l'âme de ce jeune Ratisbonne, dont la miraculeuse conversion devait procurer à l'Eglise catholique l'un de ses plus dignes ministres. C'est devant cette image vénérée que Meyer renouvela solennellement la promesse d'embrasser la religion catholique.

Cependant plusieurs mois s'écoulèrent sur ce projet sans qu'il eût un commencement d'exécution. Distrait dans ses pensées pieuses par la rigueur du service de la place vaincue, à la vérité, mais non entièrement domptée, le brave grenadier du 32e voyait se prolonger indéfiniment devant lui le terme de ses désirs. Un

[1] M. Alphonse Balleydier a écrit à Rome même deux volumes in-8 qu'il a publiés sous le titre de *Histoire de la Révolution de Rome*, tableau politique, religieux et militaire des années 1848, 1849 et 1850 à Rome et en Italie. Nous recommandons ce remarquable ouvrage qui vient d'obtenir les honneurs d'une cinquième édition. (*Note de l'éditeur.*)

moment même, qui fut de courte durée à la vérité, Meyer se trouva sous le coup d'une indifférence en matière de religion, qui se traduisit par l'abandon complet des pieuses vérités qui le préparaient naguère à la connaissance des vérités de l'Eglise catholique. Ce fut dans ce laps de temps qu'il appela plus tard une halte dans le bon chemin, que notre jeune soldat, fatalement entraîné par les préjugés de l'honneur militaire, se trouva un jour l'épée à la main vis-à-vis de la poitrine nue d'un de ses camarades qui l'avait sérieusement insulté. C'était la veille du jour destiné à éclairer le retour du souverain pontife à Rome. « Ce qui me chagrinerait le plus si j'étais tué, disait-il à l'un de ses témoins, ce serait de ne point recevoir la bénédiction du vicaire de notre Dieu. »

Aussi brave que son épée, Meyer était un adversaire redoutable; il avait même soutenu avec avantage plusieurs assauts avec le maître d'armes de son régiment.

A la seconde passe, il désarma son ennemi. Alors lui offrant sa main en signe de réconciliation, il lui adressa ces paroles magnifiquement naïves : « Vous » avez eu tort, et cependant je vous fais des excuses » pour avoir, contrairement à la loi religieuse qui dé- » fend le duel, accepté l'occasion prochaine de jouer » à la pointe de mon épée le salut de votre âme et de » la mienne… Pardonnez-moi et soyons amis. » Le grenadier désarmé accepta la main qui lui était tendue, et ajouta : « Dieu soit béni ! je le serai demain par son représentant sur la terre. »

Quelque temps après, son adversaire, devenu son

meilleur ami, tomba gravement malade et fut transporté à l'un des hôpitaux consacrés aux troupes de l'armée d'occupation. Pendant tout le cours de sa maladie, qui fit de rapides progrès, Meyer lui prodigua les secours de la plus ardente charité, et lorsque le pauvre malade, muni des sacrements de l'Eglise, trépassa plein d'espérance en Dieu, il déposa sur son front glacé le baiser de paix que Dieu met aux lèvres des hommes de bonne volonté.

Meyer sollicita et obtint la permission de faire partie du piquet commandé pour rendre les honneurs funèbres à son camarade, et il eut la consolation de recevoir, quoique juif encore, des mains du prêtre, la croix voilée de deuil, qui comme un signe de salut et d'espérance, précède la dépouille mortelle des fidèles sur le chemin du champ du repos.

C'était là que la grâce l'attendait. Dire ce qu'il éprouva en portant la croix des funérailles et ce qui se passa dans son âme en ce moment suprême, Dieu seul le peut, car seul il en fut le témoin.

Le jour même Koffmann, se présentant résolument devant son colonel, lui dit :

— Mon colonel, je suis israélite...

— Je le savais, répondit le colonel.

— Je désire me faire catholique, ajouta Meyer.

— Vous en êtes complétement libre...

— Ainsi vous approuvez mon désir ?

— De toute mon âme, s'il est le résultat d'une sincère résolution.

— Alors accordez-moi pendant une semaine quel-

ques heures de loisir, afin que je puisse achever de m'instruire pour recevoir le plus tôt possible le baptême, objet de tous mes vœux.

— Volontiers, répliqua le colonel ; car je suis sûr que vous serez aussi bon chrétien que vous êtes brave soldat.

— Merci, mon colonel.

— Adieu, mon ami ; nous nous reverrons le jour de votre baptême.

Meyer se retira le front rayonnant de joie et de bonheur ; son œil radieux semblait voir déjà s'ouvrir, devant les désirs de son âme, les portes de la céleste demeure.

La nouvelle de la conversion du soldat israélite se répandit rapidement dans la ville de Rome ; de la chambrée des casernes, elle parvint bientôt aux portes du Vatican et vint réjouir le cœur du saint Père, qui demanda lui-même à voir le pieux néophyte. Le jour qui suivit la manifestation de ce désir, un grenadier en grande tenue, irréprochablement *astiqué* et portant sur sa poitrine le ruban rouge au liseret jaune de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, fut admis en la présence de Pie IX. C'était Meyer Koffmann. Le saisissement de se trouver face à face avec le chef visible de l'Eglise, au sein de laquelle il était à la veille d'entrer, avait répandu sur son front une grande pâleur, éclairée néanmoins par les rayonnements d'une joie intime et mystérieuse. Son front était un ciel nuageux, sur lequel on voyait passer les rayons d'un soleil étincelant. Ses yeux étaient pleins de larmes quand, suivant l'usage, il se

prosterna trois fois devant le saint père qui, le relevant avec cette bonté ineffable qui pénètre tous les cœurs, lui dit : « Mon enfant, je prie Dieu pour que la béné-
» diction que je vais vous donner affermisse vos pas
» dans la voie nouvelle qui vous est ouverte par l'acte
» de la rédemption ; je prie Dieu pour que la bénédic-
» tion de son ministre répande dans votre vie de chré-
» tien et de soldat les trésors de son infinie miséri-
» corde ; je prie Dieu pour que cette bénédiction vous
» guide sûrement en ce monde, pour vous conduire
» au port du salut éternel ; je vous bénis au nom du
» Père, au nom du Fils, au nom du Saint-Esprit. »

« Ainsi soit-il ! » répondit Meyer en se relevant avec un bonheur indicible sous les mains levées du pape.

Après l'avoir interrogé quelques instants sur son pays, sur sa famille, Pie IX, qui ne laissait échapper aucune occasion de manifester hautement, publiquement ses sympathies pour l'armée française, qu'il appelait un modèle vivant d'honneur et de vertus, Pie IX lui fit présent d'une croix en ébène, enrichie d'un fort beau christ en argent.

Enfin, le grand jour fixé pour la cérémonie arriva, quoique bien lentement, au gré des désirs du fervent néophyte. Ce jour-là Meyer portant sur sa poitrine auprès de la croix de Saint-Grégoire-le-Grand, que les soldats français appelaient la *croix d'honneur* du Pape, le bean crucifix que Pie IX lui avait donné, Meyer attendait à genoux, sur le seuil de la porte de l'église de la Trinité-du-Mont, l'arrivée du cardinal-vicaire. Une société d'élite l'entourait, pieuse et recueillie comme

lui-même. Le cardinal-vicaire, revêtu de ses vêtements pontificaux, venant alors à lui, prononça lentement ces paroles :

— Comment vous appelez-vous ?

— Meyer Koffmann.

— D'où venez-vous ?

— De France, mon pays.

— Que me demandez-vous ?

— Le signe qui fait les chrétiens.

— Croyez-vous en Dieu le Père?

— J'y crois.

— Croyez-vous en Dieu le Fils ?

— J'y crois.

— Croyez-vous au Saint-Esprit ?

— J'y crois.

— Croyez-vous au saint mystère de la Trinité ?

— J'y crois.

— Croyez-vous toutes les vérités que l'église catholique enseigne et révèle ?

— De toute mon âme.

— Croyez-vous à la sainte Eglise apostolique et romaine ?

— De toute mon âme.

— Renoncez-vous à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ?

— J'y renonce.

— Quels noms choisissez-vous pour avoir des protecteurs puissants au ciel ?

— Marie, Joseph, Michel, Pierre, Paul et Antoine.

Pendant ce court dialogue, une douce émotion ré-

gnait sur les visages des nombreux spectateurs, parmi lesquels on remarquait, indépendamment du colonel, du lieutenant-colonel, des chefs de bataillon et de presque tous les officiers du 32e, plusieurs généraux, de hauts dignitaires de l'Eglise et l'élite de la société romaine.

Près du jeune néophyte, et sur le premier plan, se trouvait l'ancien rédacteur des *Cancans*, Bérard, qui, délaissant un jour la plume de journaliste pour le scalpel du médecin, était venu se faire recevoir docteur à Rome, sa nouvelle patrie. L'on voyait immédiatement à ses côtés la princesse Volskonsky. L'un et l'autre, animés par les sentiments de la charité chrétienne, avaient voulu servir de parrain et de marraine au converti.

Après avoir répondu avec l'accent d'une conviction profonde aux diverses demandes qui lui furent faites, et avoir reçu les exorcismes suivant le cérémonial usité en de semblables cérémonies, Meyer baisa trois fois la terre, et se relevant il prit le bout de l'étole que lui présenta le cardinal officiant pour le conduire au baptistaire. Là, courbant la tête et croisant pieusement ses mains sur sa poitrine, il reçut à genoux, avec l'eau sainte du baptême, le gage de la vie éternelle.

Oh! que n'étaient-ils là, les hommes méchants et impies qui prétendent que la religion du Christ a fait son temps, que n'étaient-ils là comme nous tous, pliant le genou devant l'imposante majesté de cette scène sublime! ils l'auraient vue, cette religion triomphante et plus vivace que jamais; ils l'auraient vue

rayonner des splendeurs de la vérité ; ils auraient compris l'infaillibilité de la parole de Celui qui a dit : Je bâtis mon Eglise sur Pierre, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Alors leur voix, accordée par l'amour du Dieu bon et miséricordieux par excellence, s'unissant ainsi que la nôtre à la voix du juif converti, se serait écriée : *Credo !*

Aussitôt après avoir reçu le baptême, Marie-Joseph-Michel-Pierre-Paul-Antoine Koffmann assista pieusement, un cierge allumé dans les mains, au sacrifice de la messe, et reçut sur la dernière marche de l'autel, marche d'honneur, l'hostie consacrée par les mains du cardinal-vicaire. Un grand nombre de ses camarades, à genoux en ligne derrière lui, reçurent également la sainte communion, édifiant tous les spectateurs par leur recueillement et leur pieuse attitude. Invincibles sur les champs de bataille, les enfants de la fille aînée de l'Eglise témoignaient hautement que la piété est la compagne inséparable de la vaillance.

A la fin de la cérémonie, la princesse Volskonsky se trouva sous le coup d'une émotion telle, qu'elle se vit obligée de se retirer chez elle. Le bonheur aussi parfois a ses défaillances !

Cette pieuse femme, que tout le monde connaît à Rome sous le nom de la *bonne princesse*, était digne de servir de marraine au généreux soldat, principal personnage de la scène que nous venons de décrire.

Epouse du général Volskonsky, premier aide-de-camp de l'empereur Alexandre, riche, belle, favorisée autant qu'on peut l'être par tous les dons de la nais-

sance et de la fortune, elle était née dans le schisme russe, mais Dieu veillait sur elle. Un jour, surprise en voyage par une maladie providentielle, elle fut obligée de s'arrêter à Bautzen. Là, mourante sur un lit de douleurs, abandonnée par les hommes dont la science dans l'art de guérir est subordonnée à la volonté de Celui qui seul règle en ses mains les destinées humaines, elle se convertit d'elle-même au catholicisme sans autre secours que la grâce de Dieu. Contrairement aux arrêts de la science qui l'avait condamnée, elle guérit, puis après avoir confessé publiquement sa foi devant la puissance souveraine dont, en sa qualité de Moscovite, elle relevait, elle quitta sans regret les grandeurs de la terre et s'en vint à Rome pour y vivre isolée, dans le recueillement et l'humilité.

De retour chez elle et remise de l'indisposition qui l'avait surprise à l'église de la Trinité-du-Mont, la *bonne princesse* écrivit à celui dont elle avait conduit les premiers pas dans la voie de la vérité, la lettre suivante, qui est en quelque sorte le pur reflet de sa belle âme.

« Rome, le 13 juin 1850.

» Mon cher filleul,

» Recevez mes vœux en Jésus-Christ et croyez que
» ma bénédiction vous accompagnera partout.
» J'ai éprouvé un grand bonheur en mon âme en
» vous offrant au très-aimable Jésus, et à Marie son

» auguste mère. Que toutes les bénédictions du Dieu
» seul en trois personnes reposent sur votre tête.

» Oh! que vous êtes heureux! Conservez l'inno-
» cence baptismale, conservez-la toujours, et par les
» mérites du très-précieux sang de Notre-Seigneur
» Jésus-Christ, marchez d'un pas ferme et de vertus
» en vertus sur le chemin qui vous conduira au bon-
» heur éternel. Mes bons soldats français, vous dont
» l'Europe entière admire la bravoure et la discipline,
» devenez la milice d'élite de Jésus-Christ et celle de
» son Eglise, comme vous avez été les vaillants dé-
» fenseurs de Rome. Née dans le schisme, j'ai laissé
» comme vous bien des douleurs dans les mains de
» Dieu. Priez, priez pour moi!... Priez pour tous les
» miens. Ce matin, à l'église de la Trinité-du-Mont,
» je me suis trouvée indisposée, et j'ai dû vous quitter
» plus tôt que je ne l'aurais voulu.

» Etrange et mystérieuse coïncidence, à la même
» heure, dans un jour semblable à celui-ci, le jour de
» la fête de saint Antoine, mon mari, touché comme
» je l'avais été de la grâce divine, me rendit la plus
» heureuse des femmes en m'écrivant ces quelques
» lignes : « Ta religion sera la mienne, et j'invoquerai
» le même Dieu que toi en ce monde, afin que nous
» puissions l'adorer ensemble dans l'autre vie........
» Comme toi je veux être catholique. »

» A revoir, mon cher filleul; unissez-vous à mes
» prières comme je m'unis aux vôtres. Acceptez le
» chapelet et les petits souvenirs que je suis heureuse
» de vous offrir; conservez-les comme des gages de

» mon affection et des preuves touchantes de la com-
» munion des saints.

» Votre marraine dévouée,

» Princesse Zénéide VOLSKONSKY,
» née BESOSCKY.

» *P. S.* Je vous attendrai dimanche prochain à midi chez moi. Votre cher parrain sera des nôtres ; nous dînerons ensemble et nous bénirons le Seigneur comme le bénissaient, dans la primitive Eglise, les réunions saintes en Jésus-Christ. »

Le dimanche suivant, exact au rendez-vous, Koffmann, le simple soldat, assis à table à côté d'une illustre princesse, comprit que les inégalités du rang, de la naissance et des distinctions s'effaçaient sous le fraternel niveau de la religion. En effet, l'égalité que les philanthropes de la philosophie moderne cherchent avec ardeur dans les rêves creux de leur impuissante imagination, n'existe réellement que dans l'esprit et la communion de Dieu. C'est là seulement qu'ils trouveront la clef du mystérieux problème.

Le repas fut joyeux, comme toutes les réunions où président la paix du cœur et la satisfaction d'une bonne conscience. A la fin du dîner, au moment où les convives se disposaient à passer au salon pour y prendre le café, le docteur Bérard, s'adressant à Koffmann, lui dit : « Je suis curieux de savoir, mon cher filleul, pourquoi vous avez choisis dan le calendrier catholique un si grand nombre de saints ?

— Parce que, répondit sans hésiter Koffmann, parce que, mon cher parrain, on ne saurait avoir trop de protecteurs au ciel.

— Très-bien, ajouta la *bonne princesse ;* maintenant, à mon tour, je voudrais bien savoir pourquoi vous avez choisi pour protecteurs Marie, Joseph, Michel, Pierre, Paul et Antoine ?

— Parce que, répliqua Koffmann, Marie est la mère de Dieu ; parce saint Joseph est l'époux de Marie ; parce que saint Michel est le général en chef des milices saintes ; parce que saint Pierre tient en ses mains les clefs du paradis dont un jour, je l'espère, il m'ouvrira les portes ; parce que saint Paul est le modèle des soldats convertis ; parce que saint Antoine enfin est le symbole de la résistance aux tentations de ce monde.

— A ce compte-là, dit le docteur Bérard, vous n'auriez pu faire un choix de noms plus heureux.

. . . .

Dans le courant de la même année, la famille entière de Marie-Joseph-Michel-Pierre-Paul-Antoine Koffmann s'est convertie au catholicisme.

Les deux Croix.

LE 2 DÉCEMBRE 1805.

Le premier anniversaire du couronnement de l'Empereur se passa dans un petit village de la Moravie, appelé Austerlitz. A la place de son château des Tuileries, Napoléon avait une pauvre cabane couverte en chaume, exposée à tout vent ; pour illumination quatre-vingt mille torches improvisées par nos soldats avec la paille de leurs bivacs ; pour salutations de fête, les acclamations de toute une armée de braves.

Ainsi qu'il le faisait toujours la veille de ses grandes batailles, l'Empereur, escorté de ses généraux, parcourait les lignes de son armée, jetant sur son passage quelques-unes de ces paroles héroïques que l'histoire a recueillies pour les transmettre aux siècles à venir.

« Ecoutez. L'Empereur s'est arrêté devant le premier escadron d'un régiment de chasseurs de sa garde ; il a reconnu un de ses plus vaillants officiers :

— Nous étions ensemble à Marengo, lui dit-il, capitaine de Saint-Eustache.

— J'y étais, Sire.

— Vous avez pris un drapeau à l'ennemi ?...

— Oui, Sire.

— Après avoir eu deux chevaux tués sous vous ?

— Oui, Sire.

— C'est bien, mon brave... la France et moi, nous sommes contents de vous.

— Vive l'Empereur ! s'écria le capitaine Saint-Eustache, en portant le revers de sa main droite à son schako.

— Vive l'Empereur ! reprit l'escadron d'un seul cri.

— Capitaine de Saint-Eustache, ajouta Napoléon, entre la croix que j'ai portée cette nuit sur ma poitrine, et votre escadron qui demande un chef pour la bataille de demain, choisissez.

— La croix à moi, Sire, répliqua sans hésiter l'officier, la croix d'honneur au capitaiue de Saint-Eustache, pour la bataille des trois Empereurs. Mon grand-père a reçu la croix de Saint-Louis le matin même de la bataille de Fontenoy : il ne l'a portée qu'un instant. Si comme lui je dois mourir en un jour de victoire, encore une fois, vive l'Empereur ! »

Quelques heures après, une affreuse canonnade s'engageait sur toute la ligne, et le capitaine de Saint-Eustache s'élançait avec ses braves à la suite du général Rapp, sur les masses de cavalerie que le grand-duc Constantin jetait surles carrés d'infanterie du général Drouot. Le choc fut épouvantable : le sol tremblait sous le pied des chevaux ; le ciel avait disparu sous

une atmosphère de poudre : c'était comme un duel de cavalerie française à cavalerie russe, où l'on combattait, de part et d'autre, corps à corps, poitrine contre poitrine, épée contre épée ; c'était horrible à voir. La neige, dont la plaine d'Austerlitz est couverte, n'est plus qu'une mare de boue et de sang, dans laquelle des milliers de cadavres sont étendus, et le combat continue toujours avec un acharnement égal des deux côtés. Le général Rapp est blessé... la cavalerie russe recule, se reforme, revient à la charge, se replie de nouveau, se reforme encore : la cavalerie française avance toujours, l'ennemi se retranche derrière des barricades de cadavres... il dispute pied à pied la victoire... enfin la bataille est gagnée... encore une fois, les aigles de la France sont triomphantes !...

Quelques heures après, Napoléon, à cheval, parcourait, suivant son habitude, le champ de bataille, s'arrêtant non plus, comme la veille, devant des escadrons pleins de vie, devant des bataillons pleins d'enthousiasme, mais auprès des monticules de morts qui s'élevaient comme des tertres tumulaires dans ce glorieux cimetière d'Austerlitz !...

Quelque malheureux blessé respirait-il encore parmi ces ruines d'hommes, il lui faisait donner les premiers soins, se chargeant lui-même des premières consolations. « Oh ! que la gloire coûte cher, disait-il » parfois en étouffant un soupir ! que de sang, ô mon » Dieu, pour un laurier ! que de larmes pour une vic- » toire ! pauvres mères ! » Tout-à-coup l'Empereur a détourné les yeux... sa main s'est rapidement portée

à son front comme pour rappeler un souvenir ou plutôt pour en détourner une sinistre image... un frémissement, un râle, une brise d'agonie, ont frappé son oreille. Un malheureux blessé étendu devant lui serrait convulsivement une croix d'honneur sur sa poitrine. Napoléon fit un signe ; aussitôt un de ses aides de camp descendit de cheval pour relever le moribond. Le malheureux qui délirait crut qu'on venait lui enlever sa croix... Oh ! laissez-la-moi, dit-il avec égarement... Laissez-la-moi !... C'est la croix de mon empereur, c'est la mienne ; je l'ai bien gagnée, voyez... Elle a reçu son baptême de sang...Oh ! laissez-la-moi, répéta-t-il quand on l'eut déposé sur un brancard pour le transporter à l'ambulance... Laissez-la-moi... Je l'ai bien gagnée !

En passant devant le groupe de généraux qui entouraient Napoléon, il reconnut l'Empereur qui l'avait reconnu lui-même... Il lui montra sa croix... « Elle » m'a sauvé, Sire, lui dit-il... En étais-je digne ? » — « Oui, commandant de Saint-Eustache, lui répondit » l'Empereur, vous en étiez digne comme vous l'êtes » de l'escadron que je vous donne... » L'Empereur s'éloigna au galop de son cheval en répétant : « Oh ! » que la gloire coûte cher ! »

Les blessures du commandant de Saint-Eustache étaient graves.... un instant même les médecins crurent qu'elles étaient mortelles, mais les soins constants dont il fut l'objet parvinrent à le guérir... Sa convalescence fut longue... un jour passé loin de ses compagnons d'armes lui semblait un siècle dont il comptait les heures avec une impatience fébrile...

C'est ainsi qu'à chaque victoire qu'il apprenait, il s'écriait : « *Tonnerre d'escadron !* je n'étais pas là ! » Il était jaloux des blessures et des succès de ses camarades. C'était une étrange et forte nature que celle du commandant Saint-Eustache : son âme, trempée d'acier, semblait avoir été créée pour les grandes luttes. Enfin il put rejoindre l'armée et prendre possession de la nouvelle place que l'Empereur lui avait faite. Accueilli par acclamation dans son régiment, il reçut le jour même, des mains de son colonel, le brevet de chef d'escadron, qu'il devait bientôt changer contre celui de colonel. Depuis, il s'est trouvé toujours l'un des premiers sur tous les champs de bataille de l'Empire.

LE 2 DÉCEMBRE 1837.

Ce jour-là un vieux prêtre, appuyé sur un bâton noueux, se frayait péniblement un chemin à travers un pied de neige, dont la grande rue de la ville de Luxeuil était couverte. Un petit garçon, âgé de sept à huit ans au plus, marchait devant lui, portant à la main une lanterne.

« Venez vite, monsieur le curé, répétait à chaque pas le jeune conducteur, venez vite, car nous arriverons trop tard peut-être.

Le bon curé lui répondait en s'efforçant d'adoucir une voix rude, forte et brisée, sans doute par les orages de la vie.

— Souviens-toi, mon enfant, qu'on n'arrive jamais trop tard quand on arrive à bien.

L'enfant ne comprit pas...

— C'est qu'il n'est pas bien, monsieur le curé, il est au contraire fort mal. Sa vieille gouvernante m'a dit comme ça qu'il allait passer. Venez donc vite, monsieur le curé, avant qu'il parte. »

Et le pauvre enfant, voulant presser le pas, s'engageait jusqu'au cou dans la neige. Alors le bon curé venait à son aide ; l'enfant à son tour venait à l'aide du vieillard qui n'y voyait pas, en lui prêtant le secours de ses yeux. Les deux extrémités de la vie se donnaient ainsi la main : la vieillesse et l'enfance, presque la tombe et le berceau.

Cinq heures du matin sonnèrent à l'horloge de la ville, lorsque le prêtre et l'enfant passaient transis de froid devant le clocher gothique du monastère où le fameux Ebroïn, maire du palais, médita longtemps sur l'instabilité des choses humaines, et où, plus tard, un simple religieux rêvait un chapeau de cardinal que la cour de Rome devait lui envoyer un jour.

Après avoir marché quelques minutes encore, l'enfant s'arrêta devant une vieille maison bâtie moitié en pierres, moitié en briques rouges. Une femme âgée attendait impatiemment à la porte.

« Venez vite, venez vite, monsieur le curé, dit-elle dès qu'elle eut aperçu le vieux prêtre, venez vite... montez par ici.. l'escalier est bien noir, bien délabré. Hélas! il ne doit plus le descendre, le pauvre cher homme !

— Il est donc bien malade ?

— Voyez plutôt, fit-elle en introduisant l'ecclésias-

tique dans une chambre au fond de laquelle se trouvait un grand lit abrité par d'amples rideaux à carreaux rouges et blancs.

De vieilles armes, des épées, des sabres de cavalerie, des pistolets, se groupaient en trophées sur les quatre pans de la muraille blanche qui formaient un carré parfait. A l'un des angles de l'appartement, une statue de plâtre bronzée, représentant l'Empereur, se dressait sur une console au milieu de lithographies enluminées figurant les principales batailles de l'Empire. Plus loin, sur le second plan, un aigle voilé semblait méditer, lui aussi, sur l'instabilité de la gloire humaine, et tout auprès, sur le grand lit, une figure pâle à grands traits, ravagée par la souffrance. Un vieillard mourant était là.

A la vue du prêtre, le malade fit un mouvement d'impatience et appela sa gouvernante. Il lui dit :

— Marguerite, que me veut cet homme ?

— Il désire vous voir.

— Alors qu'il soit le bienvenu... approche un siége, Marguerite... plus près encore... c'est bien comme cela... merci !

Le prêtre s'assit auprès du lit et prit la main du moribond. « Vous souffrez donc bien, Monsieur, lui dit-il ?

— Horriblement.

— Où souffrez-vous ?

— Partout où les mauvaises chances de la guerre m'ont laissé des souvenirs.

— Vos blessures, sans doute?

— Oh oui ! Monsieur, qui se sont rouvertes pour ne

» plus se refermer, hélas ! Que ne suis-je mort sur
» un champ de bataille, que n'ai-je été emporté en un
» jour de victoire par un boulet de canon ! La mort !
» oh la mort ! le croiriez-vous, Monsieur ? je l'ai vue
» de bien près et bien souvent, je l'ai heurtée à Wa-
« gram, à Friedland, à Eylau... j'ai lutté corps à corps
» avec elle dans les beaux jours du Consulat à Maren-
» go... Plus tard, par un des plus brillants soleils de
» l'Empire, elle a imprimé ses ongles de fer sur ma
» poitrine... voyez... » Et le vieux soldat décou-
vrit sa poitrine magnifiquement déchirée par un coup
de sabre... « C'était à Austerlitz, reprit-il ; plus tard
» encore, et toujours épargné par la mort, je courus
» devant elle à Montereau... je la défiai à Montmi-
» rail... Immobile, fixe, debout, le front haut et
» couvert du sang de mes camarades, je l'invoquai à
» Waterloo, mais elle ne voulut pas de moi... Eh bien !
» le croiriez-vous, Monsieur, aujourd'hui que vieux
» et infirme je suis seul au monde, aujourd'hui que
» je suis inutile à mon pays... le croiriez-vous, Mon-
» sieur ? vous le dirai-je ? Eh bien ! oui... la mort me
» fait peur...

— Monsieur, lui répondit le vénérable ecclésias-
tique, je vous apporte le courage et la force de la re-
garder encore une fois en face sans pâlir.

— Alors donnez-moi votre main pour que je la
serre...

— La voici...

— Ma main tremble, n'est-ce pas ?

— De fièvre, sans doute.

— Non, mais de peur... ah! ah! ah! moi, peur de la mort! Et le vieux soldat de l'Empire, se faisant honte à lui-même d'éprouver un sentiment si nouveau pour lui, riait à voix pleine, puis tout-à-coup regardant avec fixité le bon curé, il lui demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Un ami.

— Que me voulez-vous ?

— Je vous l'ai déjà dit : je veux vous donner le courage que vous n'avez pas, la force dont vous avez besoin pour mourir en brave, je veux vous aider à passer vaillamment de ce monde à la vie éternelle....

— Qui vous envoie?

— La Providence.

— Connais pas... mais oui, parbleu, je me rappelle une cantinière de ce nom-là...

— Celle dont je vous parle est la cantinière du ciel, répondit le prêtre en mettant son langage à l'unisson de celui du vieux soldat.

— Le ciel ! répliqua celui-ci avec un éclat de rire, le ciel ! laissez donc, vous m'amusez, avec votre ciel... le ciel, dites-vous? Ouvre ce rideau, Marguerite...
« Maintenant, regardez, Monsieur... le ciel est serein,
» y voyez-vous un seul nuage... une seule teinte de
» deuil ! sait-il seulement, votre ciel, quel est mon
» nom? qui je suis? sait-il qu'il y a un homme à
» Luxeuil qui a peur, et que cet homme a été soldat.

— Dieu le sait...

Le moribond, tournant le dos au prêtre, recommença ses éclats de rire.

— Vous riez...

— De votre Dieu et de votre ciel.

— N'y croiriez-vous pas ?

— Est-ce que je crois à vos sornettes de vieilles femmes? Mais encore une fois, qui êtes-vous, Monsieur ?

— Je suis le représentant de Dieu sur la terre ; je suis le ministre de ce Dieu qui, des plaines de Tolbiac à celles de Wagram, a conduit la France à travers des siècles de gloire par des chemins qui s'appellent Bouvines, Marignan, Fontenoy, Marengo et Austerlitz... je suis le plus humble serviteur de notre Maître à tous, je suis celui qui pardonne et remet les péchés des hommes en son nom. Maintenant faites le signe de la croix et commencez... je suis prêtre.

— Vous êtes prêtre ! un prêtre chez moi pour me confesser... retirez-vous, tonnerre d'escadron ! Allez-vous-en au diable.

— Je veux vous envoyer à Dieu.

— Laissez-moi... retirez-vous...

— Ecoutez-moi par pitié pour vous-même.

— Jamais... laissez-moi, vous dis-je...

— Non, mon frère, je ne vous laisserai pas... Pitié pour vous, grâcè, pitié pour votre âme ! Et le prêtre suppliant et joignant les mains se jeta au pied du lit du moribond.

— Vous voulez donc me tuer? s'écria le vieux soldat; et proférant un juron formidable, il chassa le pauvre prêtre qui se retira désespéré de n'avoir pu sauver une âme. »

Après le départ du vénérable curé, le soldat eut une crise affreuse ; il écumait de rage, ses dents claquaient, il se roulait comme un démon et se tordait comme un damné sur sa couche imprégnée de sueur. Un prêtre ! un prêtre chez moi ! répétait-il toujours ; et ne voyant pas sa vieille gouvernante qui pleurait et qui priait à genoux auprès de son lit, il l'appela d'une voix vibrante... Le malheureux délirait.

« Marguerite, les entends-tu ? disait-il, ils appro-
» chent, n'est-ce pas ? Leurs lances brillent comme
» des éclats du soleil ! les pieds de leurs chevaux sou-
» lèvent des flots de poussière ; ils arrivent au galop
» de la charge, n'est-ce pas... Combien sont-ils ?
» compte-les, Marguerite... Dix contre un... comme
» autrefois, n'est-ce pas ? Le tambour bat aux champs,
» le canon tonne... voici l'Empereur... Mon cheval,
» où est-il ? Donne-moi mon sabre, Marguerite,
» donne-moi mes pistolets... En avant les braves ?
« vive l'Empereur ! » Et l'œil en feu, le bras droit tendu dans l'attitude du commandement, il donnait des ordres : « Chargez ! chargez ! disait-il. » Mais tout-à-coup sa voix devient plus faible, son regard s'arrête immobile et vitré sur ses vieilles armes et sur ses lithographies de bataille. Marguerite colla son oreille sur ses lèvres, murmurant les noms de Wagram, Friedland, Austerlitz, Waterl... il ne put achever le nom de Waterloo.

Pendant plus d'une heure, le pauvre malade resta plongé dans une léthargie complète. Quand, après ce long anéantissement voisin de la mort, il revint à

lui, il appela de nouveau Marguerite. « J'ai dormi
» longtemps ? lui dit-il, cependant j'ai sommeil en-
» core... J'ai la tête et le cœur brisés... ne me quitte
» pas, Marguerite... tu pleures, je crois... Allons,
» enfant, ne t'afflige pas ainsi... quand la mort sonne
» le boute-selle de l'éternité, il n'y pas moyen d'é-
» chapper à l'appel... à cheval ! il faut partir. A cha-
» cun son heure ! la mienne est venue... Tiens,
» Marguerite, prends la clef de ce placard... quand
» je ne serai plus... tu l'ouvriras, il y a là-dedans un
» chiffon de papier qui te fera connaître mes der-
» nières volontés. Avant la nuit... cette maison sera
» la tienne.

Marguerite fondait en larmes. Le malade continua :
» Il ne sera pas dit, *tonnerre d'escadron !* que le vieux
» soldat aura manqué de reconnaissance envers la
» vieille cantinière de la grande Armée. Au passage
» de la Bérésina tu m'as sauvé la vie, ma vieille ca-
» marade ! Plus tard, en France, à Luxeuil, ici, tu as
» gardé et soigné ma vieillesse ; je veux à mon tour
» protéger et abriter la tienne... tout ce que je pos-
» sède est à toi, entends-tu... Mais pourquoi pleures-tu
» donc ainsi... tu me fais mal, Marguerite... du cou-
» rage, *tonnerre d'escadron!* Voyons, rappelle tes vieux
» souvenirs... chante-moi un refrain de guerre, une
» chanson de bivac... cela vaudra mieux que le *de*
» *profundis* et les patenôtres du curé.»

Mais la pauvre Marguerite avait le cœur trop gros
pour chanter. D'ailleurs, depuis longtemps, la canti-
tinière avait fermé son cœur aux souvenirs de la vie

tumultueuse des camps. Elle avait quitté son régiment pour s'enrôler dans toutes les confréries de femmes. Depuis lors ses lèvres ne s'ouvraient plus que pour louer le nom de Dieu et chanter de saints cantiques... Elle était pour tous un exemple vivant de dévotion tendre et de douce piété. Aussi, dans ce moment suprême priait-elle avec toute la ferveur de son âme pour le salut de celle de son maître, et en cette intention faisait-elle glisser rapidement entre ses doigts les grains usés de son chapelet.

Le malade alors se trouva plus calme... il était dans cet état de prostration, d'affaissement, qui succède parfois à l'agonie et précède la mort. Ses yeux étaient toujours fixés sur la grande figure de l'homme qu'il avait tant aimé ! Hélas! sur son lit de mort ainsi qu'autrefois sur le champ de bataille d'Austerlitz, Napoléon posait majestueusement devant lui. Comme le sang à la dernière heure de notre existence se concentre au cœur, de même la pensée de l'Empire absorbait toute son âme. Napoléon était tout pour lui : c'était sa dévotion, son culte, sa religion... Sa vénération pour l'Empereur était si grande, que volontiers il aurait dit : Saint Napoléon, priez pour moi !

. . . .

. . . .

Dans ce moment-là la porte de la chambre s'ouvrit... un soldat en grande tenue entra, fit quelques pas en avant dans la direction du lit et s'arrêta en faisant un salut militaire. A la vue d'un uniforme pâle, flétri, décoloré, usé, preuve certaine qu'on ne l'avait

pas épargné à l'heure du danger, le regard du moribond parut se ranimer. C'était le dernier éclat d'une lampe qui va s'éteindre. De la main il fit signe au nouveau venu d'approcher : alors, le soldat qui arrivait pour assister aux derniers moments d'un compagnon d'armes lui prit la main.

— Eh bien ! camarade, lui dit-il, nous allons donc prendre notre congé définitif?

— Hélas ! oui, mon vieux... comme tu le vois, ma feuille de route est signée... l'étape ne sera pas longue.

— Voyons, camarade... regarde-moi bien...

— Je n'y vois guère, mais c'est égal, j'aperçois une *frimousse* qui me va.

— Tu ne me reconnais donc pas?

— Je le pense bien, je ne t'ai jamais vu.

— Erreur, mon vieux!

— Qui es-tu donc?

— Un frère en Napoléon.

— Un frère ! je n'en ai plus... tu mens.

A ce démenti le soldat a fait un mouvement de colère, mais, le réprimant aussitôt, il a repris : Encore une erreur, mon vieux ; va, je suis bien véritablement un ancien compagnon de tes gloires et de tes revers.

— Je n'ai plus de compagnon d'armes, te dis-je. La guerre a tué les uns, le temps, le malheur et les rhumatismes, ont emporté les autres.

— Ecoute-moi...

— Parle.

— Te souvient-il d'Austerlitz?

— Certes, si je m'en souviens... j'y étais!... c'était le beau temps.

— Un boulet de canon emporta ton cheval.

— Et l'éperon de ma botte droite.

— Tu fus toi-même grièvement blessé.

— Comme tu le dis, mon vieux...

— Une croix d'honneur amortissant l'atteinte d'une balle t'a sauvé la vie, ce jour-là...

— C'est vrai... mais comment le sais-tu ?

— Parce que j'y étais aussi.

— Quel régiment?

— Chasseurs à cheval de la garde.

— Quel numéro?

— Le premier.

— Beau régiment, ma foi.

— Meilleur encore...

— C'était le mien... quel escadron ?

— Troisième.

— J'étais du second... ton nom?

— Remy.

— Capitaine, n'est-ce pas ?...

— Tu me reconnais donc à présent...

— Je le crois bien... la plus belle *pratique* du régiment... Donne-moi ta main, frère ! Oh ! ce fut un beau jour que celui-là... Austerlitz... le 2 décembre...

— Il y a juste aujourd'hui, jour pour jour, trente-deux ans.

— C'est donc le 2 décembre qu'il me faudra mourir dans un lit comme *un propre à rien*, moi, le vieux soldat de l'Empire ! moi qui si souvent ai joué ma vie

contre un boulet, moi qui pour tombe aurais désiré un trou de bombe, creusé sur un champ de bataille?

— Que veux-tu, mon vieux, chacun a sa destinée.

— A propos, tu ne sais pas, frère... l'on voulait me faire mourir en capucin.

— Qui donc ?

— Un curé, parbleu, que sais-je, un prêtre! C'eût été drôle de voir mourir un soldat de l'Empereur en frère de l'école chrétienne, en disciple de Loyola... qu'en dis-tu ?

— Je dis que cela ne serait pas arrivé pour la première fois.

— Allons donc! tu veux plaisanter aussi, toi ?

— Non pas, mon vieux... il est tout simple qu'au moment du départ l'on se recommande au grand Chef de file.

— Comment, toi, *grognard de la vieille*, tu te mettrais à genoux comme une nonne bénite devant la grille d'un confessionnal pour raconter tes peccadilles à l'oreille d'un curé ?

— Pourquoi pas? je l'ai fait et le ferai encore.

— Alors, arrière... tu n'étais pas à Austerlitz.

— L'Empereur y était, et cependant à son heure dernière il a fait demander un prêtre.

— L'Empereur !

— L'Empereur lui-même.

— Où?

— A Sainte-Hélène.

— Conte et baliverne !

— Vérité et consolant exemple à suivre!

— Invention des hommes faibles et pusillanimes !

— Miséricorde du Dieu des armées, qui, sur le bord d'une tombe étrangère, a envoyé à notre empereur un prêtre pour soutenir son courage aux prises avec l'agonie.

. . . .

« Napoléon se serait confessé ! reprit le moribond après un moment de silence.

— Oui, mon brave, et il est mort en chrétien, le nom de Jésus-Christ aux lèvres.

— Je crois à Dieu, camarade, comme je crois à mon enterrement pour demain ; mais à la confession je n'y crois pas.

— Tu as tort. »

Ici il y eut un nouveau moment de silence, pendant lequel le mourant parut plongé dans de profondes réflexions.

— Tu crois donc, frère, que, sans rougir, je pourrais faire le signe de la croix ?

— « La main de Napoléon n'a-t-elle pas signé son
» front et sa poitrine ? Rougissait-il quand, à genoux,
» il se découvrait devant l'autel pour rendre gloire à
» Dieu le lendemain d'une bataille, qui toujours était
» celui d'une victoire ? Tu ne te rappelles donc plus nos
» aigles s'inclinant devant la croix au roulement de
» nos tambours ? Tu ne te souviens donc plus du *Te
» Deum*, ce magnifique chant qui traversait la voix de
» nos canons pour monter vers le ciel ? Tu ne te rap-
» pelles donc plus l'harmonie de nos musiques guer-
» rières se réunissant pour louer le Dieu des armées ?

» Tu ne te souviens donc plus de ces prêtres qui, sans » autres armes qu'un crucifix à la main, parcouraient » les rangs de nos bataillons pour bénir les braves qui » tombaient ? Ces braves tombés au champ d'honneur » rougissaient-ils de se signer et de dire : « Pardonnez-» nous, mon père, parce que nous avons péché ? » » Camarade, tu le sais, le brave des braves frappé à » mort, le chevalier sans peur et sans reproche, s'est » fait de la poignée de son épée une croix pour lui » confier son dernier soupir. Drouot rougissait-il de » recommander son âme à Dieu chaque fois qu'un » coup de canon annonçait une bataille ? Mon cama-» rade, il n'y a pas de honte à s'avouer chrétien, car » un grand capitaine l'a dit : Les bons chrétiens font » les bons soldats. Crois-moi, frère ; comme soldat, » tu as vécu en brave ; ainsi que notre maître, tu » dois mourir en chrétien.

— Remy ! Remy ! tu l'emportes, s'écria le mourant... je crois en Dieu !

— Achève...

— Je veux mourir comme notre empereur est mort.

— Très-bien, frère ! très-bien ! J'étais sûr que ton dernier jour serait encore une victoire, la plus belle de toutes. Tu as vaincu le démon ; réjouis-toi, car tu n'entreras pas dans son *Moscou*.

— Un prêtre donc ! un prêtre... je veux un prêtre, s'écria le mourant,

— Présent, camarade !

— Je te demande un prêtre.

— Eh bien ! je te l'amène...

— Où donc est-il ?

— Devant toi...

— Remy, tu serais...

— Ton vieux compagnon d'armes est le prêtre que tu as repoussé ce matin. Maintenant commencez, mon fils : Au nom du Père, au nom du Fils, au nom du Saint-Esprit, je vous bénis. »

Le pénitent se frappa trois fois la poitrine, et il commença dans les larmes une confession qu'il acheva dans le repentir. Tu me l'avais bien dit, camarade, fit-il en relevant fièrement sa tête sous la main qui venait de l'absoudre... Tu m'as rendu la force et le courage... Aujourd'hui c'est comme autrefois.

— Tu n'as plus peur ?

— Je suis brave toujours, je ne crains plus la mort. Elle peut venir à présent... je suis prêt... Vive l'Emper...... vive Jésus-Christ !

— Bien dit, camarade... Aujourd'hui sera l'Austerlitz de Dieu, car je lui aurai gagné une belle âme.

. . . .

Lorsque le malade, réconcilié avec Dieu, reprit la parole qu'un instant il avait perdue, il aperçut son frère d'armes présent, à genoux près de lui : « C'est » bien, Remy, lui dit-il : sois tranquille ; à mon tour » je prierai pour toi, non sur la terre, mais au ciel où » je compte me trouver bientôt avec la grâce de Dieu. » Puis abordant un autre ordre d'idées : Quelle heure est-il ? lui demanda-t-il.

— Neuf heures, répondit Remy.

— A cette heure, reprit le malade, la bataille était

gagnée ; mais c'était le jour ; le soleil brillait ; à présent, pour moi c'est la nuit ; je ne n'y vois plus, la mort m'a fermé les yeux.

— Courage, ami, le bon Dieu te les ouvrira : après les ténèbres la lumière ; pour le pécheur converti, la tombe est le port du ciel.

Marguerite était toujours à genoux auprès de son maître, qui la devinait, mais qui ne pouvait plus la voir : elle priait avec ardeur, de toutes les forces de son âme : plus le moment fatal approchait, plus ses prières était ferventes, plus vite les grains de son rosaire couraient entre ses doigts.

— Marguerite, lui dit l'agonisant.

— Monsieur, répondit Marguerite.

— J'ai une dernière prière à t'adresser ; tu l'accompliras, n'est-ce pas ? tu me le promets.

— Devant Dieu.

— Dans les premiers jours du printemps, tu partiras pour la Suisse.

— Oui, mon bon maître.

— Tu iras à Notre-Dame-des-Ermites, et tu la prieras pendant neuf jours pour le repos de l'âme du vieux pécheur... Ma mère avait une grande confiance en cette bonne Notre-Dame. Le vieux soldat touchait à ses derniers moments. Il s'adressa à son frère d'armes.

— Où êtes-vous ? mon père.

— A vos côtés, mon fils.

— Quelle heure est-il ?

— Dix heures.

— J'ai encore une heure à vivre. Marguerite, donne

à monsieur l'abbé le livre qui doit être sur la table.

— Le voici, monsieur le curé.

— Camarade Remy, lis-moi le chapitre qui commence la page ouverte.

— Volontiers, frère ; et Remy, d'une voix émue, fit rapidement la lecture de la bataille d'Austerlitz ; puis il ferma le livre en disant : Tu liras bientôt dans le livre de Dieu.

— Je l'espère, ami... Quelle heure est-il ?

— Onze heures moins un quart.

— C'est l'heure de mon agonie. Bénissez-moi, mon père. Voyez-vous maintenant sur ma poitrine une croix d'honneur attachée à un ruban qui a été rouge ?

— Je la vois.

— Elle porte l'empreinte d'un coup de balle ?

— Oui, mon fils.

— Elle est là depuis trente-deux ans.

— Depuis la bataille d'Austerlitz ?

— Oui, frère... c'était la croix de mon empereur. Alors elle me sauva la vie, je vous la donne ; en échange donnez-moi la vôtre, celle de mon Dieu ; elle sauvera mon âme aujourd'hui. . . . .

. . . .

. . . .

A onze heures, Marguerite jeta un grand cri de douleur... le colonel Saint-Eustache venait de mourir.

Une semaine sainte au Havre.

MAITRE PIERRE.

Lorsque la terreur couvrait la France d'échafauds et de cadavres, de ruines et de débris, presque seule entre toutes les villes de la patrie en deuil, la ville du Havre était restée pure encore de crimes et de souillures. Le bourreau n'avait point encore exposé aux regards d'une foule abrutie, avide de sanglants spectacles, l'horrible invention de Guillotin. Les portes des églises étaient fermées, mais celles des maisons étaient toutes ouvertes à quelques prêtres intrépides qui, chassés de leurs presbytères, résistaient bravement aux orages de la révolution.

Ces généreux débris du clergé français exerçaient assez librement, sinon ostensiblement, les pieux devoirs de leur saint ministère. Il n'était pas rare de voir tous les dimanches, le matin, de nombreux groupes d'hommes et de femmes, se rendant en silence vers quelque demeure désignée la veille et préparée pendant la nuit pour recevoir dignement le ministre saint qui devait célébrer le sacrifice de la messe.

Il n'était point rare d'entendre, le soir, sur le pont d'un navire à l'ancre, quelque pieux refrain de cantique que les marins chantaient en chœur et que les flots de la mer reportaient ensuite au rivage comme un souvenir ou plutôt comme une prière des jours d'autrefois.

On rencontrait souvent encore dans les campagnes de vieilles croix respectées, parées de fleurs, debout en sentinelles du Christ, et au pied de ces croix, des paysans à genoux et priant Dieu.

Un jour, un trois-mâts, nouvellement arrivé des Indes au Havre, hissa tous ses pavillons et appareilla pour Honfleur. L'équipage, en habits de fête, au grand complet sur le pont, entourait avec vénération un homme au front large et aux formes athlétiques, un homme qu'ils appelaient maître Pierre. C'était l'ex-curé de Saint-François, la consolation des affligés, la providence des malheureux, le digne ministre de la religion qui est tout amour et charité. Ce vénérable prêtre conduisait l'équipage à la côte de Grâce pour y accomplir un vœu formé en un jour de tempête qui serait devenu un jour de naufrage sans la mystérieuse intercession de la vierge Marie, étoile des mers, *stella maris.*

La côte de Grâce a pris son nom d'une antique chapelle élevée par la dévotion des marins normands en l'honneur de la sainte Vierge, leur chère et bien-aimée patronne. Rien de plus joli, de plus coquet, de plus gracieux que cette côte, en été surtout, lorsque les arbres dont elle est couverte lui font un cadre de ver-

dure. On arrive à son sommet par un chemin étroit qui serpente au flanc de la colline entre deux haies d'églantiers semées de marguerites, de violettes et de *pleurs de Marie.*

C'est là que sous de frais ombrages se trouve la chapelle en vénération couverte d'*ex-voto* représentant presque tous des tempêtes et des navires en danger de perdition. Comme un phare protecteur, la croix de la petite église s'élève au-dessus des arbres qui l'entourent et plane sur les rivages de l'Océan pour dire à ses flots au jour des miséricordes : *Vous n'irez pas plus loin.* Des marins vieillis dans les tempêtes m'ont raconté que parfois, dans la nuit, cette croix s'illumine et rayonne dans une auréole de feu. Alors quelque malheur se prépare pour le pays, l'apparition lumineuse devient un avertissement du ciel, c'est le *garde à vous* de la sainte vierge Marie.

Une heure après sa mise à la voile, le navire pèlerin a jeté l'ancre dans le port de Honfleur. La garde en est confiée à quelques marins désignés par le sort, tous les autres suivent l'ex-curé de Saint-François qui s'est dirigé vers la côte de Grâce.

C'était un touchant et bien beau spectacle que celui de ces marins, pieds nus, rangés deux à deux et gravissant la montagne en chantant des cantiques. Ces chants-là valaient bien ceux que la Convention vociférait au pied des échafauds dressés sur la place publique.

Les matelots sont arrivés au sommet de la côte de Grâce ; mais les portes de la chapelle sont fermées,

elles ont été scellées par ordre du représentant du peuple envoyé en mission extraordinaire dans la Basse-Normandie. Les marins ont interrompu leurs prières à Dieu pour jeter une imprécation contre les jacobins qui s'interposent entre leur reconnaissance et l'accomplissement d'un devoir. Leur colère, croissant comme la marée montante, est prête à déborder de leur cœur; déjà se consultant du regard, ils se montrent de la main le toit de la maison commune qui fume au pied de la côte et qui va servir de point de mire à la vengeance, lorsque tout-à-coup le prêtre de Saint-François paraît sur le rebord d'une fenêtre latérale qu'il est parvenu à atteindre et à ouvrir ; c'est par cette voie aérienne que les matelots pénètrent dans l'intérieur de la chapelle.

Plus de colère alors, plus de projets de vengeance! Ainsi que le flot de la mer qui s'arrête devant le doigt de Dieu, la colère des matelots s'est calmée devant l'autel : ils s'agenouillent et le saint sacrifice commence.

Le ciel était serein, la mer était calme; seuls, les méchants de la terre s'agitaient ! Les jacobins de Honfleur n'avaient pu voir, sans éprouver un violent accès de rage, cette manifestation religieuse faite en un temps où les cérémonies du culte catholique étaient abolies, où l'exercice de la religion était considéré comme un crime de lèse-raison, et les ministres de cette religion sainte punis de mort. Aussi, pendant que les matelots du Havre, pieusement prosternés devant Dieu, s'acquittent de leur dette de reconnaissance et rendent des

actions de grâces à la patronne des mers, les jacobins font battre la générale et sonnent le tocsin ; ils s'entourent de tout ce que la ville renferme de plus féroce en hommes, de plus immonde en femmes, puis, réclamant le silence, ils s'écrient : « Citoyens, citoyen-
» nes ! braves sans-culottes ! nous avions bien dit que
» cette ci-devant chapelle deviendrait un repaire d'a-
» ristocrates, une taverne de fanatiques... Vous ne
» nous avez pas crus ; vous n'avez pas voulu la dé-
» truire ; eh bien ! sans-culottes, apprenez que les
» émigrés, des prêtres vomis par l'Angleterre et dé-
» barqués cette nuit s'y sont réunis ce matin en com-
» pagnie de tout ce que le pays a d'ennemis et de
» suspects... Citoyens ! la contre-révolution est fla-
» grante, la patrie est en danger ! Aux armes ! citoyens,
» à la chapelle, en avant. Regardez, braves sans-
» culottes, il y a là-haut des aristocrates à pendre et
» des croix à briser ! En avant ! en avant ! »

A la voix de leurs chefs, les jacobins s'élancent vers la côte de Grâce... — Le prêtre était à l'autel : — Tout-à-coup le chant de la *Marseillaise* enveloppe les murs de la chapelle : les marins y répondent tous ensemble d'une seule et même voix par un cantique à la Vierge. Le prêtre élève ses mains sur le front de ces hommes de bonne volonté qui se prosternent humblement sous la bénédiction qu'il leur donne au nom du Dieu vivant et trois fois saint. Au même instant un coup de feu se fait entendre et une balle vient se perdre dans les habits sacerdotaux du prêtre officiant... Le prêtre, qui depuis longtemps a fait le sacri-

fice de sa vie, ne s'est point ému, il s'est signé, et d'une voix haute et ferme, il a commencé l'évangile selon saint Jean. Un nouveau coup de fusil part, une seconde balle arrive et tombe en sifflant au pied de l'ecclésiastique. La messe est dite.

L'ex-curé de Saint-François a bientôt échangé ses habits d'officiant contre un vêtement complet de marin. Un petit chapeau de toile cirée couvre son front. Une ample vareuse déguise ses formes herculéennes. Le prêtre est redevenu maître Pierre.

« Que la volonté de Dieu soit faite, dit-il, mes frères ! et que le nom de la vierge Marie, notre bien-aimée patronne, soit à jamais béni !... »

— Ainsi soit-il, répondent les matelots. Alors des cris de mort retentissent de partout, les portes de la sainte chapelle mises en pièces volent en éclats. Les marins attaqués se défendent vigoureusement. A l'avantage du nombre ils opposent la supériorité du courage et de l'adresse : ils sont un contre cinq ; n'importe ! se formant en ligne, ils s'élancent bravement sur les ennemis qui les cernent et qui rencontrent des hommes là où ils croient trouver des martyrs ; autre chose est de faire tomber une tête qui se courbe ou de courber une tête qui se défend.

Aux cris de vive la Convention ! les marins ont répondu par le cri patriotique de : Vive la France ! Maître Pierre est toujours à leur tête,sans autres armes qu'un crucifix à la main. Le front haut, il descend la côte de Grâce et s'avance sans obstacle vers le navire qui tient ses voiles prêtes. Les hommes chargés de le

défendre ont fait si bonne contenance, que nul n'a songé à les attaquer. Le navire a remis à la voile, le prêtre et les marins sont sauvés, dans une heure ils toucheront la terre du Havre ; pour eux le port est là...

La Convention frémit de rage en apprenant ces évènements. L'un de ses plus fougueux orateurs, le paralytique Couthon, se fit hisser à la tribune. « Citoyens ! » s'écria-t-il avec fureur, le Christ ne s'avoue pas » vaincu. Il se trouve encore des prêtres la croix à la » main et des hommes au pied de la croix. Vos sol- » dats ont fait des écuries à leurs chevaux, des ma- » gasins à leurs fourrages, avec les temples catholi- » ques ; ils ont brisé à coups de sabre les images su- » perstitieuses qui décoraient les façades des églises, » vous avez proscrit les prêtres, et cependant les » prêtres reparaissent plus audacieux ; les forêts, les » montagnes, la France entière, deviennent une vaste » église, où la parole du Christ retentit plus puissante » que jamais ! Laisserez-vous impunis les évènements » qui viennent de se passer à Honfleur ? Les coupa- » bles sont au Havre, c'est au Havre que le glaive de » la loi doit les atteindre. Je demande qu'on propose » une récompense à celui d'entre nous qui trouvera » de nouveaux supplices pour punir les ennemis de » la république une et indivisible. »

Cette motion fut couverte d'applaudissements. La Convention résolut, séance tenante, d'envoyer un représentant du peuple au Havre. « La ville du ci- » devant François Ier a besoin d'un purgatif, dit » Couthon à ce représentant prêt à partir. Purge-la,

» citoyen, purge-la vigoureusement. Sois aussi puis-
» sant que le Dieu de Moïse, sers-lui de la manne sur
» le couteau de la guillotine. »

Le citoyen représentant se mit en route le jour même, et il arriva assez à temps pour apercevoir, sous les phares de la Hève, le navire rebelle, toutes ses voiles déployées au vent. La mer était belle, il ventait grand frais ; le trois-mâts disparut bientôt à l'horizon.

« Je suis arrivé cinq heures trop tard, s'écria le représentant en frappant du pied la terre... cinq heures trop tard ! » Les victimes lui échappaient quand il se faisait une fête de pendre l'équipage aux vergues du navire et le prêtre à la croix de la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce.

Le curé ne sera peut-être point parti, pensa-t-il ; et, mettant sa tête à prix, il ameuta contre lui tous les limiers de sa police ; mais toutes les recherches, dirigées pendant plusieurs jours avec un zèle inouï, furent sans résultats. Évidemment maître Pierre n'était plus au Havre.

Le lendemain de l'arrivée du représentant du peuple au Havre était un jour de grande marée. On devait lancer ce jour-là un trois-mâts à la mer.

De grand matin les dames de la ville, conviées à cette fête, occupaient une estrade dressée pendant la nuit sur le Perrey. Le citoyen représentant, entouré de ses affidés, prit place devant elles. Tout près de lui et à sa gauche, une façon de tambour-major femelle, en jupon court, à la figure enluminée, trônait à part en souveraine. C'était la déesse de la raison, qu'on avait

fabriquée la veille dans un cabaret du port. Elle devait présider à la fête et donner le signal du lancement en jetant son bouquet à la mer.

La musique de la ville, convoquée pour donner plus de pompe à la cérémonie, jouait par intervalle les chants les mieux aimés de la république. De jeunes filles vêtues de blanc et les mains pleines de fleurs circulaient dans la foule au chant de la *Marseillaise* et de *Ça ira*. Les gens de mer s'étaient rangés en demi-cercle sur la grève. Ils paraissaient tristes, sombres, mécontents.

La vue de cette divinité, parée du nom de raison et inventée par la folie des hommes, leur faisait dégoût et pitié. Ils jetaient parfois sur elle des regards fort peu révérencieux ; si même leurs intentions n'eussent été dominées par une volonté suprême, ils auraient irréligieusement lancé la déesse aux marsouins. Les paroles sanglantes que l'on chantait en chœur autour d'eux leur faisaient également horreur et pitié.

C'est qu'aux gens de mer il faut autre chose que les chansons des hommes. La *Marseillaise* suffirait peut-être aux batailles de la terre, mais les chants du ciel peuvent seuls convenir aux tempêtes de l'Océan. Dans leur foi naïve, mais robuste, ils comprenaient, ces braves gens, qu'on leur ôterait la force et le courage de lutter contre les éléments, si on leur retirait la pensée de Dieu ; ils savaient que la croix était la boussole qui conduisait le plus sûrement au nord de la cité céleste ; voilà pourquoi, tristes et silencieux,

ils jetaient des regards provocateurs sur cette mise en scène impie et révolutionnaire.

La *déesse* a donné le signal en jetant à la mer son bouquet, qu'une vague a rejeté aussitôt au rivage comme une chose impure qui l'aurait profanée.... Tous les spectateurs ont les yeux fixés sur le navire, qui, malgré le signal de la *divinité* du jour, reste immobile sur sa cale. Vainement un chœur de jeunes hommes a entonné le *Chant du Départ*, le trois-mâts n'est point parti. Un homme en ce moment sort des rangs de la foule et se dirige rapidement vers la grève, où le navire semble attendre autre chose que la présence d'un représentant du peuple pour faire son entrée dans l'Océan. A la vue de cet homme, qui s'avance le front haut, sans l'incliner en passant devant l'agent de la Convention, les marins poussent des cris de joie... ils ont reconnu maître Pierre, l'ex-curé de Saint-François, qui, à l'aide d'un bout de corde, s'est hissé à l'avant du navire. Les cris de joie redoublent et dominent l'hymne révolutionnaire, car maître Pierre, jetant sur sa vareuse un surplis et autour de son cou une étôle, se dispose à bénir le trois-mâts, avant de le confier aux vagues de l'Océan. En effet, la main levée, le prêtre prononce les paroles sacramentelles au milieu d'un silence interrompu aussitôt par la voix du représentant du peuple. « Qu'on arrête cet homme, s'écrie celui-ci... » Le prêtre achève tranquillement les paroles de la bénédiction. « C'est un ennemi de la république, continue le représentant furieux; je le déclare hors la loi... » Et se précipitant au bas de l'es-

trade, il court au navire... les jacobins qui l'entourent imitent son exemple et s'élancent sur ses pas... les marins volent à leur rencontre pour leur barrer le passage... un combat est sur le point de s'engager, mais un geste du prêtre arrête ces hommes, prêts à en venir aux mains. Seul le représentant, doué d'un certain courage, poursuit sa marche, et, s'emparant du bout de corde qui avait servi de chemin à maître Pierre, il commence bravement une périlleuse ascension. Mais au même instant le bâtiment s'ébranle, un coup de hache a brisé la dernière entrave qui le retenait cloué à la terre; il glisse rapidement vers la mer, entraînant dans un nuage de fumée le représentant, suspendu à son flanc de babord. Les marins étouffent par leurs vivats les imprécations des jacobins; la corde s'est rompue dans les mains du vaillant acrobate : le représentant du peuple est tombé à la mer !

C'est en vain qu'il lutte alors contre la marée descendante : une vague l'emporte au large; c'est en vain que, poussant des cris de détresse, il implore le secours de ses frères en république : pas un jacobin ne se jette à la mer pour le sauver. Le flot l'emporte toujours, et ses cris se perdent dans le mugissement de la vague. Il allait disparaître, quand maître Pierre se précipita du pont du navire à la mer. Excellent nageur, il eut bientôt rejoint et déposé sur le rivage le malheureux qui se noyait.

L'embarcation du trois-mâts avait nagé derrière lui, il s'y jeta, et quelques instants après, fuyant la dou-

teuse reconnaissance des jacobins, il disparut sous la côte de Sainte-Adresse.

LE VENDREDI SAINT.

Miserere mei....

Agenouillé pieusement devant un autel élevé secrètement pendant la nuit dans une cave de la rue d'Estimauville, un grand nombre de personnes priaient en attendant l'arrivée d'un prêtre qui devait prêcher la passion.

Oh! comme les prières de ces jeunes hommes étaient ardentes! comme les voix de ces jeunes femmes, célébrant à voix basse les louanges de Dieu, étaient suaves et pures! On eût dit les prières et les chants de ces premiers chrétiens qui s'ensevelissaient vivants dans les catacombes romaines, pour adorer le Dieu que leur avaient enseigné les apôtres. Tout-à-coup les prières et les chants cessèrent, une voix d'homme disait à la porte : Ouvrez au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, et que Dieu soit avec vous, mes frères. La porte s'ouvrit, et l'on reconnut maître Pierre sous la vareuse et le bonnet de laine rouge d'un matelot.

Il se prosterna profondément, puis se relevant les bras croisés sur sa poitrine, il resta quelques instants plongé dans un pieux recueillement. Il demandait sans doute à Dieu quelques-unes des paroles brûlantes qui savent si bien fondre la glace des cœurs, quelques-uns

de ces accents mystérieux qui pénètrent l'âme et l'ouvrent tout entière aux lumières de la vérité.

Trois heures sonnèrent au clocher de Notre-Dame. Le prêtre se signa au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

« Entendez-vous, mes frères ? s'écria-t-il, ce signe » d'airain que le temps vient de jeter à l'éternité ! » C'est l'heure où le Fils de l'homme mourant clama » son dernier cri de calvaire, son dernier sanglot de » rédemption. C'est l'heure où le grand livre du » monde se déroulant sous ses yeux, il enveloppa » d'un seul regard toutes les iniquités, toutes les » abominations des siècles futurs.

» Ah ! comme il dut souffrir, lorsque son doigt se » posant sur la terre de France, il vit ses autels ren- » versés, ses prêtres massacrés au pied de ses autels, » sa croix brisée et traînée dans le sang de ses prêtres ! » Ah ! comme il dut souffrir, lorsqu'il vit la courti- » sane de la rue divinisée, la folie proclamée raison ! » Marat appelé saint ! Ah ! comme il dut souffrir, » lorsqu'il vit les têtes d'hommes et de rois, les débris » de la société entraînés par le torrent de la terreur » dans l'abîme révolutionnaire où croulaient le trône, » les lois et les institutions. Oh ! oui, mes frères, il dut » bien souffrir, il dut verser des larmes de sang sur » cette page de la France, de cette France qu'il aimait » déjà comme la fille aînée de son Eglise ! Il fallait » bien qu'il fût véritablement le Fils de Dieu, pour » subir, enfant des hommes, un pareil supplice et » souffrir de semblables douleurs ! »

Ici le prêtre s'arrêta; il avait des larmes dans les yeux et des sanglots dans la voix... Il reprit :

« Dieu nous avait donné, dans sa miséricorde, un
» prince juste et bon, un roi qui voulait sincèrement
» le bien et le bonheur de la patrie... Ne craignons-
» nous pas qu'il ne nous demande un jour, comme
» autrefois à Caïn : France! France! qu'as-tu fait de
» ton roi?

» Hélas! nous aussi, comme les Juifs de Jérusa-
» lem, nous avons remplacé sur le front du royal cru-
» cifié la couronne d'or par une couronne d'épines;
» nous aussi nous avons couvert ses épaules du man-
» teau de l'infamie; nous aussi nous avons arraché le
» sceptre de ses mains pour lui donner un roseau
» taché de sang; nous aussi nous l'avons du Temple
» traîné au calvaire de la place du 21 janvier!...

» Dieu nous avait donné des prêtres dignes de son
» Eglise pour nous conduire par la main à travers les
» doutes, les tristesses, les défaillances et les ténèbres
» de cette vie... France! France! qu'as-tu fait de tes
» prêtres? Hélas! nous les avons proscrits sur la terre
» du pays, nous les avons chassés sur la terre étran-
» gère; nous les avons massacrés aux Carmes, à la
» Conciergerie; nous les avons flagellés, meurtris;
» nous avons dressé pour eux des croix dans toute la
» France; nous les avons cloués au gibet de l'infamie
» et joué aux dés leurs dépouilles sacerdotales!....
» Mon Dieu! mon Dieu! pardonnez-nous; pardonnez
» à nos ennemis comme nous leur pardonnons; éloi-
» gnez de nos lèvres le calice de l'amertume!...

» Il a fallu votre sang, ô mon Dieu! pour sauver la
» terre. Puisse le nôtre, tout indigne qu'il soit, sau-
» ver la France! »

C'était un magnifique spectacle que celui de ce prêtre prêchant ainsi la Passion aux fidèles croyants, qui l'écoutaient dans le plus religieux silence! C'était le prophète saint pleurant sur les malheurs de Sion... Jérémie chantant ses Lamentations sur les ruines de la nouvelle Jérusalem.

Pendant ce temps, une manifestation d'un genre bien différent avait lieu dans l'intérieur de la ville. Quelques septembriseurs marseillais, formant la suite et l'entourage ordinaires du représentant du peuple, promenaient processionnellement la guillotine, que celui-ci, fidèle à son système d'intimidation, venait de faire venir de Paris. Poussant devant eux la sinistre machine que, par un raffinement sans nom, ils avaient parée de fleurs et de rubans, ils forçaient les passants à se découvrir devant l'horrible instrument de mort... et quelquefois même à joindre leurs voix aux paroles de la Carmagnole qu'ils chantaient en guise de cantiques. Des hommes et des femmes, recrutés dans les bas-fonds de la démagogie du port, complétaient le cortége qui, dans ce moment, venait d'arriver dans la rue d'Estimauville, à la hauteur de la maison où maître Pierre tenait suspendu à ses lèvres un auditoire de fidèles croyants.

Ecoutez les cris qui s'élèvent de la rue : « A bas les
» prêtres! mort aux prêtres! à bas les aristocrates!
» mort aux riches! vive la république! vive Marat!

» vive la sainte guillotine ! vive la lanterne !... à la
» lanterne les prêtres !... »

Ecoutez maintenant la voix du prêtre qui répond à ces cris de mort : « Que le Seigneur, notre Dieu, soit
» avec nous, à présent et toujours !

— Ainsi soit-il, répliquent les chrétiens formant à cette heure une seule et même famille de frères.

— Prions Dieu, mes enfants, pour nos frères égarés, et pardonnez-nous, Seigneur, à l'heure de notre mort, comme nous leur pardonnons aujourd'hui.

— Ainsi soit-il !

— Sainte vierge Marie, mère de Jésus-Christ notre divin Rédempteur ! ô vous qui ne voulez pas la mort du pécheur, mais sa conversion, abritez-les dans votre grâce, enveloppez-les de votre sainteté pour qu'ils reviennent de leurs égarements.

— Ainsi soit-il ! »

Les prières des chrétiens montent vers le ciel ; les cris de mort et les imprécations des jacobins courent toujours dans la rue. Quel contraste, mon Dieu ! quelle antithèse ! quelles pensées pour le philosophe ! Là, dans cette cave tendue de noir, éclairée par quelques flambeaux de cire jaune, il y a des anges et des saints ! là, Dieu et le ciel ! Là-bas, dans la rue souillée de boue et de jacobinisme, il y a des égorgeurs, des démons et l'enfer ! Ici un autel de pierre, un calice de plomb, une croix de bois ! là-bas, dans la rue, 93 et la Terreur, la Terreur sans-culotte, la Terreur aux bras nus, au front noir, à l'air sanglant.

Ici des prières...

Là-bas des blasphèmes...

Ici l'oubli des injures et le pardon...

Là-bas la haine et l'offense...

Ici la victime prête et résignée...

Là-bas le bourreau prêt aussi et impatient...

Ici des cantiques de paix et de miséricorde...

Là-bas des chansons de mort et des voix d'assassins.

Quelle affreuse antithèse, mon Dieu! c'était le sublime en face de l'horrible!...

Le prêtre acheva l'office du jour... et, en reprenant son costume de matelot, il traversa dans la rue le groupe de sans-culottes pour aller administrer un mourant à Ingouville.

LE SAMEDI SAINT.

Stabat mater.

Ce jour-là, les terroristes du Havre, par un juste retour des choses humaines, se trouvaient eux-mêmes sous le coup de la consternation ; on les voyait passer pâles, effarés et empressés d'aller faire queue à la porte du représentant envoyé par la Convention pour terroriser la ville.

Quel évènement était-il donc survenu entre le maître et les disciples? La discorde se serait-elle glissée dans le camp des jacobins? Non, car les hommes pervers sont toujours à l'unisson pour faire le mal : le crime est l'accord parfait des méchants.

Quelque nouvelle Charlotte Corday se serait-elle furtivement introduite dans la demeure du conventionnel? l'aurait-elle surpris et frappé ?

Non, car pour cette fois la mort s'est chargée du rôle de l'héroïne de Caen. Elle aussi a voulu surprendre le représentant du peuple en son bain, ce vaste bain de l'Océan, où des flancs d'un navire nous l'avons vu tomber hier. Déposé sur le rivage par son libérateur, l'agent conventionnel était resté plusieurs heures sans connaissance; on l'avait immédiatement saigné, mais le sang n'était sorti de la veine qu'en petite quantité. Les médecins appelés près de lui désespéraient de le conserver. Cependant quand il sortit de son long évanouissement, sa première parole fut un jurement affreux, sa première action de grâce fut un blasphème arrosé par un grand verre d'eau-de-vie.

« Qui m'a sauvé? demanda-t-il ensuite.

— Un homme d'un grand courage, qui a failli périr lui-même.

— Quel est cet homme?

— Ne le demande pas, citoyen.

— Je le veux connaître.

— Pourquoi? citoyen représentant.

— Pour lui donner l'accolade fraternelle qu'il mérite, en attendant la récompense civique qui lui est due.

— L'homme qui t'a sauvé, citoyen, c'est...

— Achevez donc...

— Le prêtre qui, après avoir provoqué l'émeute re-

ligieuse de Honfleur, a béni le navire que tu as voulu prendre seul à l'abordage.

— Ce prêtre a eu l'audace de me sauver, s'écria le représentant en serrant les poings... qu'on me l'amène pieds et mains liés, la corde au cou, et qu'on dise au bourreau de se tenir prêt, car je veux que demain à son lever le soleil voie le ci-devant curé pendu à la croix de sa *Notre-Dame-de-Grâce*... Ah! je lui dois la vie, dites-vous? eh bien! il me devra le ciel... service pour service, nous serons quittes... C'est ainsi qu'un bon jacobin doit se montrer reconnaissant.

— Pour t'amener cet homme pieds et poings liés, la corde au cou, citoyen, il faut que tu nous dises où nous devons préalablement aller le chercher...

— Et par la sainte république, vous devez le savoir mieux que moi... dans la prison, parbleu!

— La prison est vide comme cette bouteille, citoyen. Et du doigt ils lui montraient un flacon de cognac complétement absorbé en cinq minutes.

— Comment, suppôts du diable, reprit le représentant, le ci-devant calotin aurait brisé ses fers?

— Il ne les a jamais eus.

— Mais, damnés scélérats, vous ne l'avez donc pas arrêté quand il m'a déposé sur le rivage?

— Il n'a pas voulu se laisser prendre, le gredin!... entre nous et lui la mer hurlait comme un loup et nous montrait les dents comme un requin.

— Assez... vous êtes tous des lâches, des traîtres, des ennemis de la république... vous n'êtes que des aristocrates.

— Des aristocrates !...

— Oui, des aristocrates.

— Tu mens, citoyen ; regarde, nous sommes tous *sans culottes*.

— Satanés coquins que vous êtes, il me faut sa tête, entendez-vous? Je veux sa tête ou les vôtres, vous m'en répondez devant la Convention. »

Le citoyen représentant était dans un tel état d'animation en parlant ainsi, qu'il faillit en étouffer... une violente crise l'empêcha de continuer de nouveau ; il perdit entièrement connaissance. Alors, la justice de Dieu, plus sûre que les arrêts des hommes de l'art, le condamna. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il comprit lui-même qu'il était perdu...

Pendant ce temps, un marin aux bras nus et noirs, le chef coiffé d'un bonnet rouge, a traversé la foule qui encombrait la porte de l'hôtel où le représentaut était descendu.

« Citoyens, s'écrie-t-il, laissez-moi passer, laissez-moi passer, il y va du salut de la république, il s'agit du salut de notre représentant. »

Il gravit en courant les escaliers, franchit une antichambre et se trouve tout-à-coup en face du moribond.

« Citoyen représentant, lui dit-il, je te veux parler, mais à toi seul. » Et du geste et du regard il éloigne toutes les personnes qui entouraient le lit du patient.

.« Parle et dépêche-toi, répliqua celui-ci... nous sommes seuls.

— Un instant, citoyen, laisse-moi d'abord fermer cette porte. Et après avoir retiré la clef de la ser-

rure, le marin revint se placer auprès du malade.

— Parle donc à présent, que me veux-tu ?

Pour toute réponse le matelot lui prit la main à la manière des docteurs.

— Le pouls est mauvais, citoyen, dit-il... voyons si le regard vaut mieux... Examine moi-bien, me reconnais-tu ?

— Que le diable t'emporte... comment veux-tu que je te reconnaisse, je ne t'ai jamais vu...

— Le regard alors est comme le pouls... mauvais signe, citoyen...

— Que la peste t'étouffe, gredin...

— Ne t'emporte pas ainsi, citoyen, la colère ne vaut rien pour les malades...

— Eh bien ! parle donc, ou va-t'en...

— Tu as ordonné des perquisitions, m'a-t-on dit, contre un fanatique, contre un...

— Brigand de prêtre, qui réunit chaque jour des *ci-devant* et des aristocrates comme lui... l'on t'a dit vrai... contre un scélérat qui a osé bénir en ma présence un vaisseau, avec toutes les formes et *simagrées* de la ci-devant Eglise catholique romaine.

— L'audacieux !

— Mais demain, au grand jour, j'espère qu'on le verra pendu haut et court à la croix de la chapelle de la côte de Grâce.

— N'espère pas cela, citoyen.

— Pourquoi?

— Parce que ce prêtre est en sûreté.

— Où...

— Dans une retraite qui défie tous les limiers de la police.

— Tu la connais...

— Oui, citoyen.

— Quelle est-elle?

— Tu es bien pressé... attends...

— Réponds de suite... ou j'appelle...

— On ne t'entendrait pas... ta voix est trop faible.

— Scélérat, tu mourras comme-lui...

— Et comme toi, citoyen, car la mort est faite pour tous...

— Au nom de la république, réponds... Où ce prêtre est-il caché?

— Au nom de la France, je te le dirai, mais à une condition...

— Des conditions, coquin... je ne les reçois pas, je les donne... En prononçant ces paroles, il essaya de s'emparer d'un sabre qui se trouvait à sa portée : le sabre, à moitié sorti du fourreau, retomba sur le lit; le marin le prit, et, l'examinant avec attention, il dit :

— Tu as une belle arme, citoyen, mais il est fâcheux qu'elle soit trop lourde pour ta main...

— A moi, mes braves sans-culottes, s'écria le représentant, à moi!... à moi!... au secours!...

— Je t'avais bien dit qu'on ne t'entendrait pas, fit le marin ; si tu veux connaître la demeure du prêtre, tu n'as qu'un moyen à prendre.

— Lequel?

— Celui de m'écouter.

— Parle donc, brigand, tu vois bien que je t'écoute.

— Judas a vendu son maître pour de l'argent...

— Tu en auras.

— Ce n'est pas de l'argent que je te demande.

— Que veux-tu donc?

— La première grâce que je te demanderai...

— Je te l'accorde d'avance.

— Quelle qu'elle soit?

— Quelle qu'elle soit.

— Tu me le promets?

— Je t'en fais le serment au nom de la république.

— Je l'accepte au nom de Dieu.

— Dieu, dis-tu?... Dieu n'existe pas.

— Ne m'interromps plus, car le temps presse.

— Dépêche-toi donc.

— Dieu existe, mon frère; c'est Dieu qui punit le crime et qui pardonne au cœur repentant.

— Retire-toi.

— Non, car il en est temps encore, regarde... nous sommes seuls, seuls avec ce Dieu qui nous entend et qui bientôt te jugera.

— Me laisseras-tu?

— Non, car c'est Dieu qui m'envoie pour te porter des paroles de paix et de réconciliation.

— Je les repousse, car ton Dieu n'est pas le mien.

— Malheureux! la mort est là... la mort ne sortira pas de cette chambre qu'elle n'y ait laissé un cadavre... tu vas mourir, et tu as le blasphème à la bouche, tu as la malédiction au cœur!... ce n'est pas ainsi que tu dois paraître devant Dieu.

— Va-t'en, te dis-je; va-t'en.

— Je ne m'en irai que lorsque tu auras tenu le serment que tu m'as fait au nom de la république. C'est ta grâce qu'il me faut, citoyen... je l'accepte au nom de Dieu, c'est en son nom que je te la demande . .

. . . .

« Écoute, frère, je mettrai sur tes lèvres les paroles qui bénissent ; je mettrai dans ton cœur les prières qui donnent la vie éternelle... le veux-tu ?... tu ne me réponds pas... Oh ! ne regarde pas autour de toi, nous sommes seuls, je te l'ai dit, seuls avec Dieu. A cette heure suprême, les hommes ne sont plus rien... le temps s'efface devant l'éternité qui vient... Souviens-toi de ta mère, de ses pieux enseignements, de tes premiers pas dans le chemin de la vertu... au nom de ta mère aimée, reviens à Dieu, frère, et tes fautes te seront pardonnées... Tu m'écoutes à présent ; ô merci, merci, mon Dieu !... tu pleures au nom de ta mère, qui te sourit du haut du ciel... Merci, merci, mon frère ! Oh ! maintenant je peux remplir ma promesse, puisque tu as tenu ton serment... Le prêtre que tu cherches...

— Où est-il ?

— Devant toi. . . . .

A ces mots, le représentant s'est mis à genoux sur son lit, il s'est frappé la poitrine, puis faisant appel aux souvenirs de sa pieuse enfance, il s'était écrié : Pardonnez-moi, mon père, parce que j'ai péché.

Bien longtemps après une confession pleine de repentir, le prêtre resta seul avec son pénitent. Que se passa-t-il entre eux ? Dieu seul le sait. Ce que nous

savons, c'est que le ministre de Jésus-Christ ne fut pas livré à ses bourreaux, et que le représentant du peuple, sauvé une seconde fois par maître Pierre, est mort en louant Dieu.

PAQUES.

Alleluia ! Alleluia !

La chapelle souterraine de la rue d'Estimauville a quitté ses vêtements sombres pour se parer de ses plus beaux habits de fête... c'est le jour de la résurrection! Dans toutes les villes de la France, l'échafaud se couvre de victimes et de bourreaux ; dans une cave de cette rue du Havre, un autel est orné de fleurs, inondé de lumières. Au pied de cet autel resplendissant un prêtre est debout : c'est encore maître Pierre, c'est toujours le prêtre du vendredi saint.

Mais cette fois ce ne sont plus des paroles de passion et d'agonie qu'il jette au nombreux auditoire de chrétiens qui l'entourent, affamés de la Parole de Dieu. Ce ne sont plus des sanglots qui tombent de sa voix ; ce ne sont plus des larmes qui coulent de ses yeux ; non ; son front est rayonnant, sa voix est pleine et sonore, son regard est limpide ; le jour du triomphe a remplacé le jour de la mort... Jésus-Christ est sorti vainqueur du tombeau. Alleluia ! alleluia!

« Paix aux hommes de bonne volonté, a dit le prêtre, et gloire au plus haut des cieux!

— Saint, saint, saint est le Seigneur notre Dieu, ont répondu les fidèles. »

Le moment de l'élévation approche. Le prêtre officiant a repris : « Voici l'heureux instant où le roi des » anges et des hommes va paraître. Seigneur, rem- » plissez-nous de votre esprit. Faites que nos cœurs, » dégagés de la terre, ne pensent qu'à vous. Recevez, » ô père saint, Dieu éternel et tout-puissant ! l'hostie » sans tache que je vous offre, tout indigne que je » suis de ce ministère. Je vous l'offre, Dieu vivant et » véritable, pour nos péchés et pour nos offenses, » qui sont innombrables comme les étoiles du ciel. Je » vous l'offre pour nos amis et pour nos ennemis : » soutenez les uns, éclairez les autres. Je vous l'offre » pour votre Eglise et pour son premier ministre sur » la terre... je vous l'offre pour ma patrie, pour notre » France tant aimée ! Seigneur, mon Dieu ! sauvez, » sauvez la France ! »

— Ainsi soit-il, ont dit les fidèles en courbant leur front dans la poussière devant le prêtre qui, après ces paroles de pieuse exhortation, a élevé l'hostie sans tache.

L'heure de la communion est arrivée. Alors les bras croisés sur leur poitrine, les hommes entourent la table sainte pour recevoir la communication du Dieu des forts. Vêtues de blanc, les femmes viennent à leur tour prendre place au banquet sacré pour recevoir le pain des vierges.

Après la célébration de l'office divin, les insignes du culte ont disparu comme par enchantement dans

la chapelle souterraine, qui a repris sa première destination. La cave de la rue d'Estimauville peut défier à cette heure toutes les perquisitions de la police démagogique.

Il est midi. Tous ceux qui ont assisté à la sainte messe se trouvent réunis autour d'une longue table dressée dans une vaste pièce du premier étage de la même maison. Plusieurs d'entre eux sont proscrits et voués à la mort. N'importe, ils ont voulu célébrer la Pâque en famille. C'est encore maître Pierre qui préside le banquet. « Rendons grâces à Dieu, dit-il, parce que, infiniment bon et miséricordieux, il a exaucé nos prières. Demain sera le jour du repos des exécuteurs des hautes œuvres, les victimes manqueront à la guillotine. Réjouissez-vous, ô vous tous qui étiez condamnés à périr, demain vous serez sauvés !

— Et qui nous sauvera ? mon père.

— Moi ; Dieu, veux-je dire.

— Comment ?

— Ces sauf-conduits vous permettront de quitter la France.

— Qui les a signés ?

— Le représentant du peuple mort hier repentant et plein de confiance en Dieu.

— Comment sortirons-nous de France ?

— Un brick norwégien est tout paré ; demain, à cinq heures du matin, quand la mer baissera, il vous attendra sous la Hève.

— Qui nous conduira au brick ?

— Maître Pierre ; et le brick vous portera en An-

gleterre, le tout à la garde de Dieu... Maintenant, à votre santé, mes frères, je bois.

— A la vôtre, notre père.

— Merci, mes enfants. A la France!

— A la France! Que glorieuse toujours, elle redevienne bientôt libre! Pauvre France, elle a changé ses maîtres contre des tyrans. La liberté, qu'on lui sert avec le couteau de la guillotine et qu'on lui fabrique avec du sang, ce n'est pas de la liberté, c'est une monstrueuse anarchie. »

Dans ce moment un tumulte épouvantable se fit entendre dans la rue, sous les fenêtres mêmes de la maison, entièrement cernée par des jacobins en armes. C'étaient les sans-culottes qui revenaient du cimetière d'Ingouville. Après avoir jeté le corps de leur représentant dans une fosse bénie secrètement la nuit par maître Pierre, ils se disposaient à rentrer au Havre, lorsque leur chef les arrêta sous l'enseigne rouge du cabaret de la *Femme sans tête.* « Amis, leur dit-il, voici une enseigne digne en tous points de vrais républicains comme nous ; entrons à la *Femme sans tête* et chantons, le verre à la main, sur l'air de la *Marseillaise*, l'oraison funèbre du citoyen qui n'est plus.

— Bien dit, citoyen. Holà! la femme sans tête, du vin, apportez-nous du vin.

— En voilà, citoyen, dit la maîtresse de l'établissement, et du fameux, encore; je l'ai mis en bouteilles il y a six mois... c'est du bordeaux blanc.

— Du bordeaux blanc! coquine, tu ne sais donc pas que ce vin d'aristocrate est mis hors la loi?....

C'est du vin rouge qu'il nous faut à nous, du vin bien rouge, bien couleur de sang. Au diable soit ton vin blanc et ton âme, si tu en as une !

En disant ainsi, l'un des plus enragés sans-culottes, qui se glorifiait du nom d'enfant de Paris, saisit la première bouteille qui se trouva sous sa main, et la lança de toutes ses forces contre l'aubergiste, qui n'eut que le temps de se baisser. La bouteille se brisa en mille pièces sur les murailles du cabaret.

Depuis plusieurs heures *les frères et amis* se grisaient sans façon à la santé du mort, quand on vint leur dire qu'une confrérie de prêtres, réunie à un grand nombre de royalistes dans une maison de la rue d'Estimauville, tramait, le verre en main, contre la république. Alors tous ceux qui n'étaient pas sous la table se levèrent et coururent en trébuchant dans la rue d'Estimauville. Ce sont eux qui dans ce moment s'apprêtent à faire le siége de la maison suspecte.... Mais la porte s'ouvre devant eux sans résistance. Pour donner une apparence légale à leurs violences, plusieurs officiers municipaux, suivis de soldats en armes, pénètrent aussitôt dans la salle du banquet.

« Au nom de la loi et de la liberté, dit l'un d'eux, nous vous arrêtons, citoyens. Montrez-nous vos papiers.

— Les voilà, répondit maître Pierre en étalant sur la table du festin tous ceux dont son portefeuille était garni.

— Bien et dûment en règle, répliquèrent les officiers municipaux en se retournant vers leurs affidés.

Ils sont tous signés par le brave représentant que nous venons d'enterrer.

— Un fier républicain !

— Un sans-culotte pur sang !...

— Un vrai jacobin !

— Lorsque vous êtes entrés, dit maître Pierre, nous buvions à sa santé... je bois à présent à la vôtre. Nous buvions encore à la France, à sa gloire, à sa liberté ! Allons donc, citoyens, faites-nous donc raison, corbleu ! encore une fois et toujours à la France !

— Vive la France ! s'écrièrent alors proscrits et jacobins. Ceux-ci burent à verres pleins les rasades qui leur furent offertes. Les officiers municipaux, confus, juraient contre ce qu'ils appelaient une mystification.

Le lendemain, à quatre heures du matin, une barque de pilote, conduite par maître Pierre et six vigoureux rameurs, nageait dans la rade vers le cap de la Hève... Les condamnés à mort étaient sauvés !.........

Il n'y a pas un an que maître Pierre, leur libérateur, vivait encore. Il était curé d'un petit village de la Basse-Normandie. Il aimait ses bons paysans comme les enfants ; ses bons paysans l'aimaient comme leur père.

Une véritable Histoire de revenants.

I.

Après de longs combats livrés en 1849 sous les murs de Rome, la victoire, protégée par le Dieu des armées, s'était rangée définitivement sous les drapeaux de la France. L'épée libératrice de Charlemagne, confiée aux vaillantes mains du général Oudinot, duc de Reggio, venait de vaincre la démagogie européenne ralliée par Mazzini dans les murs de la ville aux sept collines. Le droit triomphait, et l'hydre de la révolution était refoulée dans ses derniers retranchements.

Quelques mois après l'entrée triomphale de l'armée française à Rome, l'illustre successeur de Grégoire XVI revit sa capitale ; et, prosterné devant la chaire de Saint-Pierre, contre laquelle il a été dit que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais, il rendit de solennelles actions de grâces au Dieu puissant qui s'était servi de la France républicaine pour étouffer la plus injuste des insurrections.

Les jours qui suivirent la restauration du pape-roi

furent des jours de bonheur et de fête ; la ville éternelle ceignit un immense diadème de feu et poussa des cris de joie dont les échos, roulant le long du rivage du Tibre, retentirent au cœur du monde catholique émerveillé.

Depuis lors une ère nouvelle succéda à la tourmente révolutionnaire qui, soufflée par des passions impies, avait trop longtemps bouleversé la capitale du monde chrétien. Le drapeau de la France flottait près de la croix au sommet du Capitole ; le calme et la prière remplaçaient les bruits sinistres de la bataille. Si parfois encore le bruit des armes se faisait entendre, c'était celui des baïonnettes françaises veillant à la sécurité de Rome délivrée du joug de ses oppresseurs, mais cependant menacée toujours par les menées occultes et souterraines des conspirateurs.

Garibaldi, l'épée de la cause dont Mazzini, l'implacable rhéteur, s'était fait le chef, avait pris la fuite. A sa suite, les légions révolutionnaires avaient quitté en désordre les Etats de l'Eglise pour aller porter ailleurs le théâtre du meurtre et de la rapine.

Cependant, quelques bandits audacieux échappés au glaive de la justice et de la victoire, quelques insurgés cachés dans les repaires de Rome, ou dispersés dans les campagnes voisines, signalaient leur présence par des crimes isolés, par des assassinats fréquents et répétés. Comme il arrive toujours dans les pays aux croyances naïves, où les esprits sont prompts à admettre les merveilles, la peur grossissant les objets, leur donnait une importance qu'ils n'avaient pas

en réalité. C'est ainsi que chaque arbre de la campagne romaine s'animant le soir, prenait la forme d'un brigand déterminé, et qu'un vieux château isolé dans les montagnes de la Sabine était devenu, disait-on, une forteresse où les vaillants condottieri des bandes garibaldiennes s'étaient réfugiés pour y mener joyeuse et méchante vie. Ces héros de grands chemins, exploitant la terreur qu'ils inspiraient par une audace incessante, poursuivaient le cours de leurs exploits faciles, le jour en prélevant des impôts sur la naïveté des paysans, la nuit en agissant sur leur crédulité superstitieuse par des bruits de chaînes, par des images fantastiques et des apparitions lugubres. Trahis par la fortune des combats réguliers, ils avaient recruté, disait-on, de nouveaux et puissants auxiliaires dans les rangs des cohortes infernales. Le château des montagnes de la Sabine, affirmait-on encore, n'était plus qu'une demeure à farfadets, répandant au loin de pestilentielles exhalaisons de soufre et de bitume. Un pauvre paysan, père de huit enfants, et dont on disait le nom, Pietro Bianchini, aurait été fustigé de la plus ignoble manière, entre onze heures et minuit, pour n'avoir point voulu signer la vente de son âme à un grand vilain diable haut de sept pieds, qui lui offrait en échange un coffret rempli d'or.

Une autre fois, deux jeunes filles, revenant des champs à la tombée de la nuit, avaient vu treize hommes dansant la saltarelle dans un pli de terrain ; ils étaient vêtus de rouge, leurs fronts ornés de cornes étaient percés de grands yeux étincelants, et ils

avaient tous une longue queue poilue, relevée en trompette. Les jeunes filles auraient été forcées de prendre part à leurs danses, si l'une d'elles, en état de grâce, ne les eût mis en fuite par un signe de croix. Aussi le vide et l'isolement se faisait-il chaque jour davantage autour du vieux manoir. Les moins timides et ceux qui se posaient en esprits forts, n'osant pas trop se mettre en contradiction avec leurs voisins, disaient, sans l'affirmer, que les prétendus démons pouvaient fort bien n'être que des faux monnayeurs. Quoi qu'il en soit, il était évident pour tous que des choses insolites se passaient dans le pays.

Un soir, quatre officiers français du premier régiment de chasseurs à cheval se trouvaient réunis autour d'une table du café Nuovo ; l'un d'eux, revenu dans la matinée de la petite ville d'Albano, se fit l'écho des bruits qu'il avait recueillis dans cette charmante résidence ; il n'est pas très-certain même qu'il ne les amplifiât de manière à piquer vivement la curiosité de ses camarades.

« Des revenants ! fameux ! s'écrièrent ceux-ci, nous demandons qu'on nous serve des revenants.

— Holà ! garçon...

— *Picolo !...*[1]

— Sers-nous un farfadet.

— *Subito*, répliqua le petit espiègle ; et, faisant mine d'aller le chercher, il revint presque aussitôt disant : Il m'est impossible de vous servir aujourd'hui

[1] Picolo était un petit garçon fort intelligent, qui nous servait au café Nuovo, devenu le rendez-vous des officiers français.

ce que vous désirez, mais si vous y tenez, nous le ferons venir demain d'Albano.

— Mieux vaut que nous allions le quérir nous-mêmes; que vous en semble? Messieurs, ajouta l'un des officiers. » Ses camarades, ravis de se lancer dans l'imprévu d'une excentrique aventure, adoptèrent à l'unanimité la motion de l'honorable préopinant, et résolurent de rendre une visite aux revenants du château mystérieux. Mais, comme le lendemain était pour eux un jour de service, ils remirent au surlendemain, vendredi, l'exécution de leur projet.

Ce jour venu, ils partirent de grand matin tous les quatre, armés de mauvais fusils de chasse qu'ils s'étaient procurés, cependant, chez le meilleur armurier de la ville. Indépendamment de leurs pistolets et de leurs sabres, cette arme d'emprunt devait éloigner tout soupçon en déguisant le véritable but de leur expédition, sous les apparences d'une simple partie de chasse.

Ils arrivèrent à dix heures à Albano ; le ciel était magnifique, le soleil semblait former une couronne d'or au front des montagnes de la Sabine. La journée commençait pour nos braves aventuriers sous les plus heureux auspices. Descendus à la première locande de la ville, ils s'y firent servir un excellent déjeuner arrosé d'un joli vin blanc d'Orvietto, auquel ils rendirent de nombreux hommages. A midi, ils s'engagèrent dans les montagnes et se mirent en chasse jusqu'à la nuit ; alors, par une manœuvre habile, ils se rapprochèrent suffisamment du château suspect

pour apercevoir et lire en caractères de feu sur la porte principale cette menaçante inscription :

AVIS AUX OFFICIERS FRANÇAIS.

Maudits soient les audacieux qui oseront pénétrer dans cette enceinte !

« Bravo ! il paraît que nous sommes attendus, s'écria le chef de la petite colonne, un capitaine décoré à la joue par un magnifique coup de sabre reçu en Afrique à la bataille d'Isly.

— C'est un défi, répliqua un lieutenant.

— Plus encore, c'est une menace.

— Eh bien ! menace ou défi, n'importe, reprit le capitaine à haute voix; nous entrerons dans cette enceinte ainsi que nous sommes entrés dans Rome pour en chasser Mazzini, Garibaldi, Sterbini, Armellini, Saffi, et autres *sacripanti italiani;* entendez-vous, messire *Satanas.*

— *Maudits soient les impies qui osent insulter les étoiles de l'indépendance italienne !* s'écria en faux-bourdon une voix de basse-taille qui semblait sortir des entrailles de la terre.

— Tu nous em..... bête, répliqua vivement un jeune sous-lieutenant : tes étoiles sont de mauvais quinquets qui ont filé devant les moustaches des grenadiers français.

— Regarde, ajouta le jeune officier, si tu as des yeux pour voir, le cas que nous faisons de tes avis.

Et d'un coup de sabre il abattit l'enseigne phosphorescente de la porte d'entrée.

Au même instant un squelette, tenant une épée nue dans sa main osseuse et décharnée, remplaça l'enseigne et s'écria : *Maudits soient les audacieux qui osent franchir cette porte !*

— Chasseurs, par le flanc droit et en avant, marche, s'écria à son tour le capitaine de la bande joyeuse; et les officiers, serrant les rangs, s'avancèrent en bon ordre sous un portique qui les conduisit dans un vaste vestibule éclairé par des torches funèbres.

Un immense catafalque, couvert de draperies noires parsemées de lames d'argent, se dressait au milieu des torches ; des tibias croisés et couronnés de têtes de mort, complétaient cet appareil lugubre.

— Il m'est avis, camarades, que nous allons assister à une séance de Robert Houdin, dit un officier.

— *Maudits soient les impies qui osent plaisanter devant un cercueil!* répliqua la voix de basse-taille. Tout-à-coup un chœur lugubre entonna lentement un *de profundis*.

— Bravo, mes amis, fit un officier, nous arrivons à temps pour assister au service de la défunte république romaine. »

Les voix du chœur semblaient sortir cette fois du sommet de l'édifice.

— Chantez, chantez, messieurs les revenants; tout-à-l'heure nous vous ferons danser, s'écria le capitaine. Et donnant le signal de se porter en avant, il s'élança, sabre en main, du vestibule dans un im-

mense salon également tendu de draperies noires. Au milieu de cette pièce, une grande urne de porphyre, voilée d'un crêpe, s'élevait sur un piédestal éclairé par les flammes rougeâtres de quatre cassolettes qui brûlaient à chacun des coins. L'urne sépulcrale était ombragée par un drapeau tricolore italien. Trois portraits, représentant à s'y méprendre les traits de Mazzini, Sterbini et Garibaldi, se détachaient en traits de feu sur le fond noir des draperies funèbres et semblaient menacer du regard les braves qui, naguère, avaient vaincu les originaux.

A chacun de vous le sien, dit le chef balafré, et à moi le drapeau ! Une, deux, trois, feu !

A ce commandement trois coups de pistolets retentirent, et le capitaine s'élança sur la bannière rouge, blanche et verte ; mais au même instant le drapeau de la révolution italienne se transforma comme par enchantement en un étendard français, et les trois portraits des chefs romains prirent les traits des généraux Oudinot, Rostolan et Baraguay-d'Hilliers.

L'urne, les cassolettes, toute la mise en scène fantasmagorique avait disparu.

— Bravissimo ! messieurs les farfadets, clamèrent en quatuor les officiers ; vous êtes d'habiles prestidigitateurs, mais vous n'êtes pas de si méchants diables que vous voudriez nous le faire croire.

Une bordée de sifflets, entremêlée d'éclats de rire, accueillit cette apostrophe.

Le silence ayant succédé d'une part aux coups de feu, et de l'autre aux manifestations d'une joie rail-

leuse, le capitaine se jeta dans un large fauteuil ; ses amis l'imitèrent et tinrent conseil. Une vieille pendule style Louis XV sonna onze heures. Dans ce moment une voix claire et moelleuse prononça ces paroles :

« Vous qui veillez, priez pour les trépassés de la république romaine.

— Très-passés, c'est le mot, répliqua le capitaine balafré, et nous espérons bien qu'ils le sont pour toujours.

— Toujours est le synonyme de l'éternité, reprit la voix mystérieuse ; Dieu seul ici a le droit de le prononcer.

— C'est juste ; mais nous, qui avons été les instruments de Dieu, nous avons le droit de lire dans sa volonté. Dieu ne voudra pas que les ennemis de son Eglise retrouvent une puissance que le glaive de la justice et du droit a brisée.

— La puissance de l'idée est plus forte que l'oppression du glaive. L'épée se repose dans son fourreau et l'idée marche... elle envahit toutes les intelligences.

— Oui, quand l'idée repose sur la justice et la vérité ; mais la vôtre, fondée sur la perfidie et le mensonge, ne vaut pas le diable, votre infernal patron.

Dans ce moment un bruit sourd comme le roulement de la foudre ébranla le château jusque dans sa base. La voix se tut, et les officiers reprirent gaiement le cours interrompu de leurs délibérations.

Ils résolurent à l'unanimité de faire une reconnais-

sance générale dans l'intérieur de la place. Alors armés de flambeaux qu'ils trouvèrent allumés sur un guéridon, ils traversèrent deux corridors qui les conduisirent dans une pièce octogone sur laquelle ouvraient plusieurs portes. Celle qu'ils choisirent les mena dans une galerie longue, étroite, en mauvais état, construite du temps de Charles-Quint. Ils s'imaginèrent que cette galerie pouvait être le poste choisi par ceux qui jouaient le rôle de revenants. Cette supposition paraissait d'autant plus fondée, que, par sa dimension et sa forme, la galerie se prêtait merveilleusement aux effets de l'acoustique.

Ils en avaient parcouru à peu près la moitié, quand tout-à-coup les flambeaux s'éteignirent dans leurs mains, sans qu'aucun souffle perceptible leur eût fait pressentir cette mésaventure. Ils se seraient trouvés dans la plus complète obscurité si les rayons de la lune, pénétrant à travers quelques fenêtres hautes, étroites et percées dans la muraille, n'eussent répandu suffisamment de clarté pour guider leurs pas dans les ténèbres.

Cette lumière douteuse et mélancolique, reflétée par les cadres d'or suspendus çà et là le long des murs, donnait aux peintures des personnages qui s'y trouvaient représentés un caractère étrange, une couleur d'outre-tombe. Les étoiles étaient pour la plupart des portraits de guerriers d'une autre époque. Les autres offraient aux regards les images de vieilles douairières et celles de hauts dignitaires de l'Eglise. L'un de ces portraits, celui d'un chevalier du moyen-âge, parut

s'animer ; ses yeux, sortant de leurs orbites, lancèrent deux jets de flamme ; sa longue épée, s'agitant sur une armure de fer, rendit un bruit d'acier ; ses lèvres entr'ouvertes, après avoir articulé quelques paroles inintelligibles, prononcèrent distinctement ces mots :

Malheur aux impies qui viennent ici troubler le sommeil des morts !

— Quand on est mort, on ne parle pas, vieux blagueur, s'écria le plus jeune lieutenant ; et d'un coup de sabre il partagea la toile en deux. La longue épée du chevalier tomba à ses pieds ; un grand cri, suivi instantanément d'un long éclat de rire, se prolongea sous la voûte sombre de la galerie, et au même instant un spectre, enveloppé d'un manteau blanc comme un suaire, parut vaguement à l'une des extrémités du corridor. Il était d'une taille colossale, et il avait les bras croisés sur sa poitrine. « — Chasseurs, s'écria-t-il d'une voix sépulcrale, mais bien accentuée, vous êtes quatre armés, tous pleins de courage et de jeunesse... cependant je vous défie !

— Tu ne nous défierais pas en vain, répliqua le capitaine, si la plus légère clarté dirigeait le canon de mon pistolet. Il avait à peine achevé ces mots, qu'une clarté subite et presque éblouissante enveloppa le spectre, qui cette fois mettant l'épée à la main, répéta pour la seconde fois : « Chasseurs, je vous défie ! »

Le capitaine ajusta et fit feu. Le spectre étendit ses bras avec un geste de dédain, pendant que la lumière répandue sur ses traits s'affaiblissait graduellement.

— Je l'avais cependant bien visé, fit le capitaine ;

il faut que le gredin soit cuirassé des pieds à la tête ; poursuivons... en avant, marche ! Les officiers continuèrent leur reconnaissance; mais n'obtenant aucun résultat, ils prirent le parti d'aller établir leur quartier-général au grand salon, pour y attendre les évènements. Ils s'y rendirent au son d'une musique jouant à la sourdine ce vieil air français :

Vive Henri quatre,
Vive ce roi vaillant...

II.

— Il m'est avis, Messieurs, que cet air est pour nous de bon augure, dit le capitaine en ouvrant la porte du salon.

— Votre avis est bon, capitaine, ajouta l'un de ses camarades ; voyez plutôt...

Un excellent feu pétillait dans un vaste foyer. Des candélabres d'or, placés sur le velours de la cheminée, répandaient leurs clartés étincelantes sur les riches draperies de l'appartement. Un beau buste en marbre de Ténérani, représentant Pie IX, le front ceint du triple diadème, se trouvait sur une table chargée de fleurs. Partout les armes de la papauté s'enlaçaient amoureusement aux armes de la France. Dans le lointain une main invisible exécutait, sur un piano d'Erard, la *Danse syriaque*.

— Il paraît que les esprits des ténèbres aiment la bonne musique, dit un sous-lieutenant qui ne la dédaignait pas ; en voici un qui s'est fait trinité pour jouer avec la main droite de l'auteur, avec la main gauche d'Emma Staudach, et avec la science de Lecoupey, l'une des plus ravissantes compositions de Joséphine Martin... Décidément vous avez raison, capitaine, la nuit s'annonce belle et bonne.

— Oui, si le mystérieux enchanteur de ces lieux songeait à nous faire servir promptemeut un festin digne de notre appétit, car je vous annonce pour ma part une faim d'ogre.

— Au fait, quand soupons-nous ? camarades.

— Demain à pareille heure sans doute, puisque nous avons été assez mal avisés pour oublier le biscuit de campagne.

— Demain, dis-tu, mais si d'ici là messire Satanas ne nous sert pas un plat de sa façon, nous aurons le temps de mourir dix fois de faim.

— Quelle heure est-il ?

— Onze heures et demie.

— Belle heure pour les rêves heureux !

— Et pour les fantômes.

— Pas encore pour ceux-ci : minuit est l'heure des revenants.

— En attendant cette heure qui, sans doute, nous promet quelque surprise, je voudrais être bien surpris, sans calembourg, par l'apparition d'un verre d'absinthe quelconque, car, en vérité, j'ai si soif que j'ai peur de l'hydrophobie.

— Tu n'es pas dégoûté, camarade ; nous aussi, comme toi, nous ferions honneur à la liqueur désirée.

— Il faut convenir que messieurs les démons ont été bien mal inspirés d'avoir oublié cet objet de consommation dans le programme de leurs exercices fantastiques.

— Ils ne peuvent prévoir, sans doute, nos désirs.

— Alors faisons-les-leur connaître.

— Bien poliment surtout, ces gens-là tiennent aux procédés.

— Attention au commandement ! Ecoutez bien.... Garçon, quatre verres d'absinthe, s'il vous plaît.

— Messieurs, vous êtes servis, s'écria la voix d'un être invisible. Et au même instant une petite table ronde, semblant sortir des entrailles de la terre, se dressa devant les officiers émerveillés. Il y avait sur la table un riche plateau contenant quatre verres et un flacon rempli de la liqueur demandée.

— Défions-nous, Messieurs, dit le capitaine, cette liqueur pourrait contenir quelque maléfice pernicieux. Mais, en définitive, comme elle ne sentait aucunement le soufre, mais le parfum des simples aromatisés des montagnes helvétiques, nos audacieux aventuriers lui firent un accueil empressé, sans songer que l'absinthe sur la faim est de l'huile sur du feu.

Une demi-heure après, mollement étendus dans leurs fauteuils, ils commençaient à expérimenter le proverbe de *qui dort dîne*, lorsque l'horloge du château sonnant minuit, des bruits de chaînes, des cliquetis confus, accompagnés de cris sauvages et de

sourdes détonations, ébranlèrent le château de fond en comble. »

« Aux armes, s'écria le capitaine commandant de l'expédition nocturne, aux armes!... Et, le pistolet d'une main et un flambeau de l'autre, les officiers s'élancèrent derechef dans les sombres galeries du manoir. Peu à peu les bruits de chaînes s'apaisèrent, les cris lugubres se turent, le plus grand silence succéda au vacarme des farfadets, et les officiers revinrent prendre position à leur quartier-général, sans avoir rencontré sur leur chemin une seule âme en peine.

— Vive Dieu ! s'écria le capitaine en jetant les yeux sur une porte qu'il n'avait pas encore aperçue à l'un des angles du salon, les revenants nous ont apporté un nouveau défi.

— Ils auraient mieux fait de nous apporter une invitation à souper.

Les farfadets avaient profité de la courte absence des officiers pour tracer en lettres de feu sur la porte inaperçue, cette provocante inscription :

MORT A QUI FRANCHIRA LE PREMIER CETTE PORTE.

Les quatre officiers s'y précipitèrent à la fois et poussèrent un cri de joie en trouvant devant eux un souper somptueusement servi. Quatre couverts marqués au nom de chacun d'eux étaient entourés de cinq verres de formes et de couleurs diverses, et servaient d'avant-postes à de magnifiques pièces de ré-

sistance. Il y avait là, sur un riche surtout, resplendissant de fleurs et de fruits, un turbot irréprochable, une dinde truffée des plus appétissantes, un pâté de foie gras digne de figurer à la montre gastronomique de Chevet, et un filet de chevreuil qui n'aurait pas été déplacé sur la table de l'hôtel de la Minerve, qui, soit dit en passant, est le premier hôtel de Rome.

Une grande variation de ces mille superfluités indispensables à tout festin bien ordonné, complétait le menu de ce souper splendide flanqué d'une nombreuse variété de bouteilles rangées savamment en ligne de bataille.

Les quatre amis, au comble de l'étonnement et ne sachant plus comment ils devaient interpréter la réception qui leur était faite, se mirent aussitôt à table.

« Je voudrais bien savoir, dit l'un d'eux, le nom de celui qui a pu divulguer les nôtres et faire part de nos projets ; car sur ce point le doute ne peut être admis ; nous étions attendus ici nominativement.

— Il n'y a qu'à le demander aux mystérieux ordonnateurs de ce repas... essayons.

— Messieurs les farfadets, pourriez-vous nous faire connaître la personne qui vous a prévenus de notre visite ?

— Bien volontiers, reprit une douce voix de femme.

— Quelle est-elle ?

— Celle qui lit dans les cœurs et qui pénètre les plus secrètes pensées.

— Son nom ?

— Cherchez-le ; il est écrit partout, au ciel et sur la terre...

— Eh bien ! à ta santé, ange ou démon, gentille fée ou fille de Béelzébuth, je bois ce vin d'Orvietto, dit un lieutenant en portant à ses lèvres une coupe remplie jusqu'au bord.

— A défaut de chambertin, répliqua le balafré en suivant l'exemple de son camarade ; mais voilà qui passe toute permission, même celle de dix heures... je veux perdre mon nom si ce vin-là n'est pas réellement du chambertin, et du meilleur encore. »

Ses camarades répétèrent en chœur son exclamation, et burent à l'unisson la mystérieuse liqueur qui avait bien dix ans.

— Comme vous, je conviens, Messieurs, fit un des joyeux convives, que nous sommes admirablement traités ; cependant vous avouerez avec moi que nos amphitryons ont oublié un article indispensable à tout menu bien ordonné.

— Lequel ?

— L'accompagnement obligé du chablis.

— Des huîtres?

— Vous avez dit le mot.

— Eh bien ! demandons-les. Holà ! garçon, servez-nous une bourriche d'huîtres, et des meilleures, nous vous dirons pourquoi....

— Messieurs, répondit la voix fantastique, vous serez servis dans cinq minutes.

— Cinq minutes pour ouvrir une bourriche entière ; peste ! ce n'est pas trop.

Le laps de temps demandé n'était pas écoulé, qu'un long grognement se fit entendre à la porte, et que la porte, s'ouvrant d'elle-même, donna passage à un ours blanc de haute taille...

— C'est donc ici comme chez Nicolet, dit le plus jeune officier de la bande : de plus fort en plus fort. Messieurs, les démons se changent en *Martins*. En voilà un qui figurerait très-bien au Jardin des plantes. »

Pendant cette boutade, l'ours, portant entre ses deux pattes un énorme plateau en vermeil chargé d'huîtres ouvertes, s'avançait lentement vers la table du festin improvisé.

— En voilà-t-il un groom *mal léché*, reprit l'officier de belle humeur... Ma foi, mon garçon, je ne te prendrai pas à mon service. » Peu sensible à ce compliment, sans doute, l'ours poussa un nouveau grognement, et, s'inclinant à la manière des gens de bonne maison, il déposa sur la table le plateau convoité par les robustes appétits de nos joyeux convives.

« Je veux voir ce gaillard-là de plus près, s'écria le sous-lieutenant en s'élançant rapidement sur le *groom mal léché ;* mais l'ours, s'abîmant aussitôt sous lui, disparut en laissant dans les mains de l'aventureux jeune homme sa défroque velue.

— Bien joué, s'écrièrent les autres officiers riant à pleins poumons... Le groom t'a brûlé la politesse.

— N'importe !... de cette peau je me ferai un tapis de pied qui ne sera pas piqué des vers. »

Vins exquis, mets succulents, rien ne manquait à

ce festin servi par enchantement et assaisonné par l'esprit français, inséparable de la bonne comme de la mauvaise fortune. C'était un feu roulant, un chassé-croisé de saillies et de bons mots à désopiler la rate d'un mort.

— Le cuisinier du diable, disait l'un en attaquant le turbot sauce hollandaise, est plutôt un cordon-bleu de Véfour qu'un gargotier de Garibaldi.

— On a eu tort de tuer ce chevreuil, répliquait un autre, armé de sa fourchette à découper et s'escrimant sur la pièce du filet calomnié.

— Pourquoi ?

— Parce que l'innocente bête n'est pas *coupable.* »

Les saillies du calembourg faisaient concurrence aux pétillements du champagne.

« Mais, j'y pense, dit le plus jeune des officiers, le comte de..., puisqu'il suffit ici de formuler un vœu pour le voir exaucé, j'ai bien envie de demander une chose.

— Laquelle ?

— 25,000 francs de rente.

— Demandez... cela ne coûte rien. »

L'officier avait à peine exprimé ce désir, qu'un portefeuille, semblant venir du ciel, tomba devant son assiette ; il l'ouvrit précipitamment et trouva, dans l'un de ses plis parfumés d'ambre, un billet ainsi conçu :

Bon pour 25,000 francs de rente, payable au comte de..., le 20 décembre 1849.

« Merci, messieurs les démons, s'écria le comte

de... ; j'espère bien que vous ne m'obligerez pas à vous envoyer du papier timbré le jour de l'échéance. »

Les joyeux convives en étaient au dessert, et l'un d'eux, heureux propriétaire d'une belle voix de baryton, s'apprêtait à entonner un gai refrain, lorsqu'une musique enchanteresse, accompagnant de délicieuses voix de femmes, se fit entendre dans une pièce voisine. Les voix disaient en chœur ce chant essentiellement réactionnaire :

Ne craignez pas le revenant,
Valeureux soldats de la France,
Il nous apporte l'espérance
Sous votre étendard triomphant.

Des conjurés, la sombre haine,
A son bras levé pour bénir,
Voulut un jour river la chaîne
Que le bourreau donne au martyr.
Ne craignez pas le revenant...

Mais en priant Dieu, la victime,
Fuyant au loin un sort fatal,
A dérobé son cœur au crime
Qui l'assiégeait au Quirinal.
Ne craignez pas, etc.

Longtemps sur la terre étrangère,
Près du sceptre d'un roi vaillant,
Il attendit l'heure prospère
De son retour au Vatican.
Ne craignez pas, etc.

Honneur aux enfants de la France,
Et gloire à nos libérateurs ;
A Rome la reconnaissance
Est la vertu des nobles cœurs.
Ne craignez pas, etc.

Les voix se turent ; mais le baryton, prévenu par elles, leur répondit aussitôt par ce couplet improvisé sur le même rhythme :

A vous, merci, belles syrènes,
Ainsi qu'à nos amphitryons;
Regardez, nos coupes sont pleines :
A vos santés, nous les vidons.
Vive à jamais le revenant
Revenu ce soir soir sur la terre,
Afin de verser dans mon verre
Laffite rouge et médoc blanc.

Comme on le voit, il y avait, entre les farfadets et les officiers, assaut de galanterie. Cet assaut, moins périlleux que celui du bastion 8, servit à une nouvelle surprise. Le chanteur avait à peine achevé ce dernier vers :

Laffite rouge et médoc blanc,

que les quatre officiers se trouvèrent le front ceint d'une couronne de laurier bouclée par un superbe camée représentant les traits augustes de Pie IX.

« Ces couronnes ne peuvent tomber que du ciel, dit le capitaine ; du ciel dont l'illustre Pie IX est le plus digne ministre... Vive Pie IX !

— Et vive la France!... qui nous l'a rendu, reprirent les voix mystérieuses. »

Le temps passe vite à table, surtout quand on s'y asseoit, mourant de faim, devant un menu splendide. Trois heures venaient de sonner à l'horloge du château, et, seul des heureux convives, le capitaine avait entendu la sonore vibration du timbre.

« Il paraît bien que ventre affamé n'a pas d'oreilles, dit-il en regardant sa montre ; et, se levant de table, il ajouta : Puisque nos bienveillants ennemis évitent notre rencontre, je donne le signal de la retraite, et vous invite à venir prendre nos demi-tasses au café Nuovo. »

Un trio d'énergiques réclamations protesta contre une proposition que le chef de la bande consentit à retirer.

« Nous ne pouvons pas cependant nous passer de café, Messieurs, dit-il ; où le prendrons-nous ?

— Ici même, dans cette cantine, répondit le premier lieutenant.

— A cette heure, y pensez-vous ?

— Sans doute, car dans un manoir à démons, il doit toujours y avoir de l'eau bouillante sur le feu. Au reste, vous allez voir... Holà ! garçon!... L'on ne répond pas... Les gens de messire Satanas seraient-ils couchés ? Essayons toujours... Ohé ! garçon ! servez-nous quatre demi-tasses grand format, avec le *bain de pied, la rincette et la consolation;* servez-nous promptement et chaud, surtout. »

Au même instant, une petite table en marbre blanc

de Carare, supportée par un pied de biche doré, se dressa toute servie devant les officiers émerveillés. Rien n'y manquait : ni les flacons de kirsch, de rhum, de cognac et d'anisette de Bordeaux, ni les paquets de cigares, ni même le fin bol de punch, ce complément obligé de tout joyeux repas ; en outre, une main invisible avait eu la prévenance de déposer sur le plateau des jeux de cartes et de dominos.

« Décidément, il paraît, dit le chef de l'expédition, que l'on veut nous faire de ce château une véritable garnison de Capoue.

— Heureusement, mon capitaine, que les Français ne sont pas des Carthaginois : ils n'oublieront point, dans les délices de cette nuit, qu'ils doivent demain... aujourd'hui, veux-je dire, faire la petite guerre dans la plaine du Ponte-Molle.

— Nous avons encore huit heures devant nous.

— Et notre aventure est en trop bon chemin pour ne pas attendre un dénouement.

— En attendant, je propose une partie de piquet.

— Que jouerons-nous ?

— J'ai perdu mon dernier écu à la dernière soirée du général Baraguay-d'Hilliers.

— Il faut cependant que la partie soit intéressée.

— Jouons à la drogue, alors...

— Fi donc ! une partie de simple troupiers.

— Jouons le billet de 25,000 francs de rente offert à notre camarade.

— Tout beau ! non pas, s'il vous plaît ; il est bien à moi, et je le garde jusqu'à l'échéance pour allumer

ma pipe, si le souscripteur ne fait pas honneur à sa signature.

— Voyons, Messieurs, décidons-nous ; le temps s'écoule... que joue-t-on ? »

Il y avait devant l'orateur une magnifique corbeille de roses : l'une de ces fleurs, s'ouvrant aussitôt avec un léger bruit, laissa tomber de son calice, sur la table, une magnifique topaze ornée d'un cercle en brillants ; c'était l'enjeu que le châtelain offrait aux joueurs ; ceux-ci l'accueillirent par acclamations.

« En combien la partie, Messieurs? demanda le capitaine.

— En cent cinquante sec ; le premier sortant gagnera.

— Est-ce convenu ?

— Adopté...

Ce fut encore l'heureux comte de... que le sort favorisa.

« Je demande qu'on le fouille, s'écria l'un des sous-lieutenants, je gage qu'il a dans sa poche un bout de corde de pendu. »

Il était près de quatre heures, et nos braves aventuriers se disposaient sérieusement à la retraite, lorsque le capitaine fit observer qu'en gens de bonne compagnie, ils devaient au moins exprimer un désir, celui de présenter en personnes leurs hommages aux êtres mystérieux qui les avaient si bien traités.

Cette motion était à peine adoptée sans amendement et à l'unanimité, que la porte du salon s'ouvrant, livra passage à un personnage de haute taille et sin-

gulièrement vêtu. Sa tête, ornée d'une perruque à la Louis XIV, était coiffée d'un casque de pompier. Un ample manteau de velours noir, parsemé de lames d'argent, recouvrait ses robustes épaules. Une tunique saint-simonienne encadrait sa taille serrée par une ceinture d'or. Une culotte courte de satin blanc, des bas rouges, des souliers vernis attachés par une boucle d'argent, complétaient ce costume bizarre et fantastique.

Ce singulier personnage s'arrêta à la porte d'entrée de la salle du festin ; il croisa ses bras sur sa poitrine, promena un regard assuré sur le groupe des officiers, et appela d'une voix forte le capitaine B...

« Présent, messire Satanas, répondit le propriétaire du nom appelé ; présent, répéta-t-il en faisant avec sa main droite le salut militaire ; puis sur un signe qui équivalait à un *suivez-moi*, il se leva et suivit bravement l'apparition, qui, tenant à la main une torche de cire jaune, répandit sur son passage les sinistres clartés du sépulcre.

— Où me conduisez-vous ainsi? demanda le capitaine après avoir parcouru trois longues galeries.

— Où les décrets de Dieu l'ordonnent.

— Quels sont ces décrets ?

— Tu les connaîtras bientôt.

— Quels qu'ils soient, je les bénis d'avance, comme tout ce qui nous vient de Dieu... »

Dans ce moment le bruit des chaînes, le cliquetis des armes, et les cris sauvages se firent entendre de nouveau. A travers ce vacarme infernal, le capitaine

crut reconnaître l'hymne de Sterbini ; alors redoutant un guet-apens que semblait devoir éloigner de son esprit tout ce dont il venait d'être témoin, il s'arrêta pour examiner ses pistolets.

« Aurais-tu peur? lui demanda d'une voix sombre le personnage au manteau noir.

— Ce mot n'existe pas dans le dictionnaire militaire de la France, répondit vivement le capitaine, et tutoyant à son tour son interlocuteur, il ajouta : Marche... je te suis. »

Un instant après ses jambes fléchirent, une trappe bascula sous lui, son guide disparut, et il se trouva tout-à-coup seul dans une pièce qui avait échappé à leurs minutieuses investigations. C'était un petit boudoir doublé de satin rose et resplendissant de fleurs et de lumières. Le pied s'enfonçait d'un pouce dans un tapis moelleux, et un délicieux parfum d'ambre s'exhalait de partout.

Pendant ce temps, un autre personnage non moins singulièrement costumé que le premier, avait appelé l'officier le plus vieux par années de service, et l'avait conduit par les mêmes chemins et avec le même cérémonial sur une trappe qui l'avait précipité dans un délicieux boudoir doublé de satin blanc, également inondé de lumières et de fleurs. Le sol était couvert d'un ravissant tapis formé de peaux de cygnes. Sur un piano droit d'Erard se trouvait une partition signée de Lignière-Parmenier ; c'était le morceau que les revenants avaient servi au dessert des officiers français.

Pendant ce temps, le comte de.... et le sous-lieutenant se trouvaient également transportés, le premier dans un boudoir doublé de satin bleu, enrichi de mille chinoiseries plus coquettes les unes que les autres; le second dans un petit salon vert tendre, dont l'élégance et la richesse rappelaient les merveilles orientales des Mille et une nuits.

Pas un de nos intrépides jeunes gens n'avait montré un signe de faiblesse : leurs lèvres avaient conservé la sérénité de leurs sourires, et le sang de leurs artères n'avait pas donné une pulsation plus rapide que de coutume. Calmes, tranquilles, mollement étendus sur des divans soyeux et frangés d'or, ils attendaient sans crainte, mais non sans impatience, l'issue de cette mystérieuse aventure.

Alors la même voix qui avait précédemment dit d'un ton lugubre : *Maudits soient les audacieux qui oseront franchir la porte de ce château*, s'écria : *Honneur aux braves qui n'ont pas craint d'affronter les puissances infernales !*

Deux minutes après, un coup de tam-tam perdu dans les roulements sourds du tonnerre, ébranla le château jusque dans ses fondements, les murs des boudoirs disparurent, et les quatre officiers se trouvèrent réunis dans un vaste salon tapissé de fleurs de lis d'or et orné des portraits en pied de Charlemagne, de Pie IX et de Ferdinand II, roi des Deux-Siciles.

De jeunes hommes élégamment vêtus, de jeunes femmes couronnées de fleurs entouraient les officiers. Une musique ravissante fit entendre une introduction

de valse, et le bal commença pour se terminer à sept heures du matin.

Vous devinez, chers lecteurs, que le château des montagnes de la Sabine n'était pas habité par des proscrits mazziniens, mais par la spirituelle et très-riche marquise de C..., qui, instruite du projet des officiers français, avait profité des dispositions excentriques de son vieux manoir, pour préparer la mise en scène de l'aventure que nous venons de vous conter.

Trois mois après, le 20 décembre, le comte de.... épousa l'une des plus jolies héroïnes de cette histoire de revenants. Ce jour-là Thérèse, jeune et riche héritière, paya avec son cœur, sa main et sa fortune, un billet de 25,000 francs de rente, heureuse d'épargner ainsi à son époux les frais d'une assignation timbrée!

Un premier jour de noces.

« Oh! ma mère! que je suis heureuse aujourd'hui,
» — si vous saviez, — oui, bien heureuse! laissez-
» moi vous embrasser… encore… encore… toujours…
» j'ai soif de vos baisers, j'étouffe de bonheur! je
» vous aime tant, ma mère! et puis il est si bon,
» mon Edouard, il est si généreux, ses sentiments
» sont si nobles, si élevés! Il a promis de me rendre
» heureuse, car il m'aime, mon Edouard, et ses
» lèvres, quand elles parlent, ne sauraient mentir.
» Sa voix est la prière de la vérité dont sa belle âme
» est le temple…

» Mais il ne vient pas, et huit heures viennent de
» sonner… huit heures! Oh! mon Dieu, entendez-
» vous ces cris? voyez-vous ces hommes qui se pré-
» cipitent dans la rue?… ils ont de la colère au front
» et des armes à la main… où vont-ils donc ainsi?
» Entendez-vous ces roulements du tambour? c'est le
» rappel qui bat… voyez encore, voici un bataillon
» tout entier de gardes mobiles qui fait une patrouille
» Mère, embrassez-moi, j'ai peur. »

Elle était bien triste alors, la pauvre Théonie, la mate pâleur du lis avait remplacé la teinte rosée qui colorait son front, il y avait des larmes dans ses yeux et des soupirs dans sa voix, car elle suivait d'un regard inquiet les heures de la pendule en attendant Edouard qui ne venait pas... A huit heures trois-quarts un bruit de voitures se fit entendre dans la rue... Merci, merci, mon Dieu ! s'écria Théonie, les battements de mon cœur me disent que c'est lui. Les voitures s'arrêtèrent devant la porte... Le cœur de la jeune fille, qui aimait tant sa mère et qui attendait son fiancé, ne l'avait point trompé... Edouard parut aussitôt devant elle. Il était en tenue de garde national...

« Pardonnez-moi, Théonie, lui dit-il, si je me suis fait attendre : au jour des calamités publiques, le bon citoyen se doit avant tout à sa patrie... nous sommes sous le coup d'une grande catastrophe...

— Que dites-vous ? ô mon Dieu !

— La guerre civile sur le point d'éclater vient d'arborer son étendard. La porte Saint-Denis, cette sentinelle avancée des émeutes parisiennes, est en train d'élever des barricades... Dieu protége la France...

— Il la sauvera, s'écria avec enthousiasme la mère de Théonie, il la sauvera, car la France est la fille aînée de son Eglise.

— Il est neuf heures, reprit Edouard, l'autel est prêt... le prêtre nous attend... partons ! Un instant après les voitures se dirigèrent rapidement vers l'église de la Madeleine. C'était le 23 juin 1848, et ce jour-là Edouard de Saint-Sylvain, riche et beau jeune

homme, doué des plus heureuses qualités, devait, quoique bien jeune encore, unir sa destinée à celle d'une jeune fille récemment sortie de sa pension du Sacré-Cœur... A la vue des apprêts belliqueux qui se faisaient de toutes parts, Théonie était pâle et blanche comme les fleurs dont son beau front était paré... Edouard lui-même, malgré l'énergie dont son cœur était trempé, détournait les yeux pour ne pas voir les bandes d'insurgés qui demandaient d'une voix sombre et menaçante du pain ou du plomb.

Lorsque les visiteurs s'arrêtèrent devant le péristyle de l'église, plusieurs pièces de canon s'avançaient au grand trot sur les boulevards.

L'intérieur de la Madeleine offrait en ce moment un spectacle sublime. Un grand nombre de gardes nationaux en armes assiégeaient les confessionnaux pour que, sans peur dans le combat, ils pussent paraître sans reproche devant Dieu, s'ils devaient succomber dans la lutte prête à s'engager. Chaque fois que la grille du tribunal de la réconciliation se refermait sur l'un d'eux, il s'en présentait un autre qui, avant de s'agenouiller à sa place, déposait son fusil contre le confessionnal. Tous étaient calmes et résignés : la crainte du péril s'effaçait devant le sentiment d'un grand devoir à remplir. Un prêtre en deuil psalmodiait les dernières prières des morts auprès d'un cercueil déposé au milieu de la grande nef.

Auprès du baptistaire, un nouveau-né recevait la goutte d'eau qui efface la tache originelle. Ainsi, par un étrange contraste, le berceau se rapprochait de la

tombe : les deux termes de la vie humaine semblaient se confondre et s'harmonier sous la main du prêtre créé pour bénir les douleurs qui commencent et les douleurs qui finissent. Quels enseignements, mon Dieu, pour le philosophe chrétien!

Edouard et Théonie sont prosternés, afin de recevoir la bénédiction nuptiale. Le prêtre représentant de Dieu les a bénis; l'anneau d'or, symbole d'amour et de fidélité, brille au doigt de la fiancée, et près d'elle son époux lui jure aide et protection... C'en est fait, le mot sacramentel a été prononcé : unis sur la terre pour vivre de la même vie, la mort seule pourra les désunir, pour les réunir un jour au ciel si, fidèles aux préceptes saints, ils se rendent dignes de la couronne des élus.

Les voitures ont repris la route de la demeure où Théonie a laissé ses rêves de jeune fille. Les fêtes de la noce sont renvoyées à des jours meilleurs; les invités se sont retirés, car l'orage populaire grandit à chaque minute. Les rues sont désertes, les boutiques se ferment, le silence de la terreur règne partout.

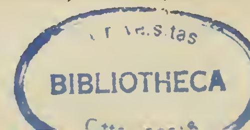
— Edouard, mon ami, dit Théonie en entrant dans sa nouvelle demeure, avez-vous remarqué comme l'autel était sombre, comme les clartés des cierges étaient blafardes? Avez-vous entendu les chants lugubres que l'on disait près de nous, et les cris plaintifs qui annonçaient une entrée dans la vie? Edouard, il y avait un cercueil près de nous, et près de ce cercueil il y avait une jeune femme vêtue de deuil qui pleurait. « Se-
» rait-ce, dites-moi, un pressentiment, quelque mys-

» térieux avertissement du ciel? Pourquoi détournez-
» vous ainsi la tête? Edouard; regardez-moi donc...
» Oh ! vous ne me quitterez pas, car vous m'appar-
» tenez; vous êtes tout à moi, aujourd'hui, demain,
» toujours... Vous ne me quitterez pas, vous dis-je,
» car si vous me quittez, ils vous tueront... » Et, de ses deux bras suppliants, la pauvre femme s'enlaçait à son époux comme un enfant qui a peur s'attache au cou de sa mère.

Dans ce moment une sourde détonnation se fit entendre au loin dans la direction de la porte Saint-Denis. Edouard a tressailli; sa main s'est portée rapidement à son front. « La lutte est engagée, dit-il; la
» patrie en danger réclame tous ses enfants pour la
» défendre, je dois me rendre à son appel... adieu
» Théonie, adieu, ma mère, je vous confie l'une à
» l'autre; adieu! » Mais Théonie lui a fait de ses deux bras, noués autour de son cou, deux virginals anneaux qu'il ne pouvait détacher qu'en recourant à la violence.

— Théonie, mon enfant, écoutez-moi, lui dit-il : laissez-moi partir... je reviendrai... les tambours battent la générale, mes frères m'appellent, je ne veux pas que ma place reste libre dans les rangs de ma compagnie... Vous ne voudriez pas, vous, Théonie, qu'on dise de votre mari : c'est un lâche!... Vous ne pouvez vouloir que le nom qu'il vous a donné ce matin porte avec lui le déshonneur... Laissez-moi rejoindre mes compagnons d'armes...

Théonie se jeta à ses pieds, fondant en larmes. D'un bond Edouard franchit cette barricade, la seule, hélas!

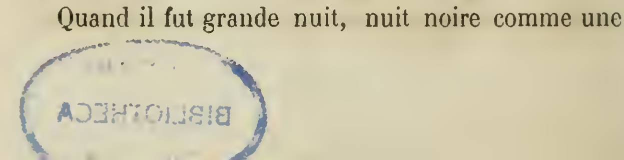


qui pouvait arrêter son mâle courage et son patriotisme; puis, ouvrant brusquement la porte, il s'élança dans la rue.

A cette heure, Paris se hérissait d'un bout à l'autre de barricades, débris de rues et de maisons, débris d'armes et de corps d'hommes ; le tocsin, glas lugubre qui crie aux armes! le tocsin retentissait comme une voix d'enfer dans la capitale de la France. Le sang coulait à flots sur tous les points où le combat s'était engagé. Les insurgés, ralliés par des chefs habiles, attaquaient avec une détermination digne d'une meilleure cause : d'autre part, la garde mobile et la garde nationale rivalisaient d'efforts et de courage.

Pendant ce temps, la pauvre femme, inondée de larmes et prosternée devant le crucifix à qui, jeune fille, elle avait si souvent confié ses peines, éphémères nuages qu'un baiser de sa mère, un rayon de soleil dissipaient; Théonie priait avec ferveur pour son époux, qui ne revenait pas. Chaque coup de canon retentissait douloureusement dans son âme ; elle mourut plus d'une fois dans cette première journée de noces, qui lui sembla longue comme un siècle ; elle versa bien des larmes, elle appela bien souvent avec des sanglots son Edouard, qui toujours ne revenait point. La tendresse de la mère était cette fois impuissante à calmer les angoisses de la femme qui, se voyant déjà veuve, s'élançait à chaque instant à la fenêtre pour crier en délire, éperdue, folle de terreur : Oh ! ne le tuez pas, mon Edouard, c'est mon époux; il est si bon et je l'aime tant!

Quand il fut grande nuit, nuit noire comme une



draperie funèbre, le canon se tut, mais le tocsin retentissait toujours. Le qui-vive ! des sentinelles avait remplacé le bruit de la fusillade. La mort, fatiguée de son œuvre, dormait alors, le pied dans le sang, auprès des barricades, pour se réveiller plus terrible encore le lendemain.

A dix heures et demie, Théonie priait encore. Tout-à-coup ses genoux fléchirent, ses cheveux se hérissèrent, sa tête se troubla... Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, ayez pitié de moi ; puis, se relevant, elle s'élança vers la porte... Un bruit de pas se faisait entendre dans les escaliers. C'est lui ! dit-elle, mais il n'est pas seul, je ne reconnais pas sa marche... Mon Dieu ! mon Dieu ! si vous me le renvoyez mort, faites que je meure aujourd'hui !

Un instant après, la porte s'ouvrit, et quatre hommes déposèrent en silence une civière sur laquelle était étendu un cadavre... Edouard était mort en brave à l'attaque des barricades élevées dans le faubourg Poissonnière.

II.

Lorsque après un long évanouissement Théonie reprit connaissance, le corps ensanglanté de son époux était étendu dans une pièce voisine sur un lit dont il ne devait, hélas ! se relever que pour aller là où vont toutes choses !

— Où est mon Edouard ? demanda-t-elle d'un son de voix précipité.

Sa mère lui montra du doigt le ciel.

— Je ne vous demande point où est son âme ; pouvait-elle aller autre part qu'au ciel ? ce que je désire savoir, c'est l'endroit où l'on a déposé sa dépouille mortelle.

Sa mère ne lui répondit point, mais elle se mit entre sa fille et la porte qui conduisait à la pièce voisine.

— Il est là ! s'écria Théonie... je veux le voir...

Sa mère se rapprocha davantage encore de la porte.

— Je veux le voir, vous dis-je... vous ne pourrez m'en empêcher, car il est à moi !...

— Il n'appartient plus qu'à Dieu, mon enfant...

— Et à la tombe.... je le sais, ma mère ; mais je veux le voir encore pour la dernière fois.... Ho ! ne craignez rien, je serai forte...

Devant une semblable résolution, une plus longue résistance eût été une cruauté ; d'ailleurs la mère de Théonie savait que les grandes douleurs se complaisent à la vue des objets qui les provoquent. Eh bien ! venez, mon enfant, lui dit-elle ; et ouvrant elle-même la porte fatale, elle conduisit Théonie devant le cadavre inanimé de son époux. Edouard semblait dormir. Le signe de la bienheureuse béatitude, qui caractérise les prédestinés, était marqué sur son front. Théonie, fondant en larmes, s'agenouilla au pied du lit funèbre.... Sa mère, suivant son exemple, laissa longtemps couler ses larmes ; elle savait aussi que les pleurs soulagent les grandes douleurs.

Théonie ne voulut quitter le corps de son époux qu'au moment suprême marqué pour les funérailles.

Elles furent splendides, car la patrie reconnaissante, voulant honorer ses illustres morts, en fit tous les frais. La douleur de la jeune fille, devenue veuve le premier jour de ses noces, fut immense; mais sa résignation à la volonté de Dieu fut au niveau de son désespoir... Elle serait morte si cette pieuse résignation, s'interposant entre elle et la tombe, n'avait soutenu ses forces et son courage.

Pendant plus d'une année Théonie, renonçant aux distractions du monde, où l'appelaient sa naissance et sa position sociale, se renferma dans la solitude de sa demeure et dans le silence de son âme en deuil. Si parfois elle sortait de sa retraite, c'était uniquement pour aller prier sous les grands arbres qui ombrageaient la tombe de son époux bien-aimé et pour porter des fleurs nouvelles à la croix qui abritait son dernier sommeil.

Elle était jeune, riche et belle... Plusieurs prétendants se présentèrent pour lui demander sa main; mais fidèle à la mémoire de son cher mort, elle refusa tous les avantages qui lui furent offerts. J'ai promis, disait-elle, de n'avoir désormais plus qu'un époux, ce sera Dieu. Elle tint parole cinq ans plus tard en prenant, le jour anniversaire de la mort de son mari, le voile des sœurs hospitalières.

Deux années après, victime de son généreux dévouement, elle est morte en soignant les cholériques, à l'hôpital de Constantinople, le jour anniversaire de son premier jour de noces. La vie est semée de dates mystérieuses.

Les bains de Saint-Gervais et l'incendie de Moscou.

I.

Il y a quelques années de cela, je parcourais en touriste les montagnes de la Savoie, cette sœur aînée de la Suisse, plus belle encore, s'il est possible, et cependant moins connue. Rien n'est moins défini que le beau... La beauté, toute de convention, n'est bien souvent qu'une affaire de mode et de goût. J'avais choisi pour quartier général les bains de Saint-Gervais, situés au pied du Mont-Blanc, ce géant alpestre dont la tête couronnée de neige éternelle semble toucher dans les cieux.

Dans l'intérêt de mes lecteurs privés de bonne santé ou de villas d'été, et qui voudraient les uns retremper à des sources sans rivales le principe de leur vie détériorée, les autres vivre de la vie de famille dans le plus joli reposoir qu'on puisse trouver dans la luxuriante vallée de Sallenche, nous demanderons la permission de faire ici une courte digression... Tout chemin mène à Rome.

Découvertes au commencement de ce siècle, les

eaux de Saint-Gervais, dirigées par un homme de science et de bien, le docteur de May, possèdent aujourd'hui un vaste et magnifique hôtel, des jardins spacieux remplis de fleurs et de parfums, des bosquets pleins d'ombre et d'oiseaux, des solitudes mystérieuses sans mystères, des fontaines jaillissantes, des cascades et des promenades variées à l'infini, enfin tout le confort que les malades ou les heureux de ce monde peuvent désirer.

Devant l'hôtel thermal, situé magnifiquement au fond d'une gorge romantique d'où sort avec fracas un torrent aux eaux laiteuses, se présente une longue avenue qui conduit à l'établissement. Cette avenue est séparée des bosquets par les eaux blanchâtres du Bonnaut; il est impossible de rien voir au monde de plus joli, de plus suave, de plus délicieux, de plus gracieusement coquet que ses longues allées droites ou tortueuses ombragées par des buissons de fleurs ; de plus pittoresque que ses cascades jaillissantes, ces jets d'eau, formant l'arc-en-ciel, lorsque le soleil se plaît à les visiter ! Rien n'est joli comme les petits bois où les jeunes femmes aiment à s'isoler au chant des rossignols ! Rien n'est embaumé comme ces pelouses vertes où les enfants peuvent jouer sans danger parmi les fleurs sous les yeux de leurs mères aux lèvres rieuses. Le paradis terrestre n'aurait pas été déplacé aux bains de Saint-Gervais avant que notre première mère eût goûté le fruit défendu.

Ici se trouvent à gauche la colline du *Zig-Zag*, appuyée sur des sapins toujours verts, les bancs du

Repos, qui forment la première station, celui de la *Thébaïde,* caché sous des églantiers. On arrive ensuite au Salon vert, parqueté de marguerites blanches, ou les dames se plaisent à porter leur ouvrage pour admirer en travaillant le magnifique panorama qui se déroule à leurs pieds.

Là, c'est une allée invisible pour ainsi dire, qui s'avance entre deux haies d'arbustes toujours fleuris vers un petit lac tout bleu, au milieu duquel on aperçoit une petite île que les enfants ont appelée l'île de Robinson. Plus loin, on rencontre le Bosquet des Soupirs, puis le Labyrinthe du rossignol, puis le Bosquet des mystères..., tout cela coupé par de frais ruisseaux, peuplé par de beaux petits anges blonds, et au milieu de tout cela les senteurs du printemps, les brises des fleurs et une fraîcheur éternelle.

La société qu'on rencontre à Saint-Gervais est une société d'élite : sa vie est une vie douce et facile qui repose l'esprit et le cœur : c'est la vie de famille avec ses joies paisibles, et non pas l'existence tumultueuse, agitée, que l'on dépense autour d'un tapis vert chargé d'or et d'émotions.

Parmi les personnages qui se trouvaient à cette époque aux bains de Saint-Gervais, j'avais remarqué un beau vieillard de soixante et quinze ans, dont les allures franches et décidées annonçaient une profession toute militaire. M. Raimond était en effet un vieux soldat qui avait fait toutes les guerres de l'Empire. Dès que je l'avais aperçu, je m'étais senti attiré vers lui par les sentiments d'une sympathie qui ne

tarda pas à devenir réciproque; car si, de mon côté, j'aimais le métier des armes, il ne dédaignait pas le commerce des lettres. Entre le soldat et l'écrivain, il y a plus d'un point de rapprochement : tous deux ils portent une arme également terrible; l'un, celle de l'action, l'autre, celle de la pensée; le premier, l'épée, le second, la plume. Heureux quand ils savent en faire un bon usage ! Le chemin qu'ils poursuivent à travers la lutte et la privation les conduit rarement à la fortune; car bien souvent, avant d'arriver à ce temple de mémoire, ils doivent passer par l'hôpital ou tendre la main comme Bélisaire et le Camoëns.

Au bout de huit jours et malgré la grande différence de nos âges, je vivais dans l'intimité du bon vieillard. Chaque jour, dans nos longues promenades, nous nous prêtions une mutuelle assistance, lui, en guidant mon inexpérience par ses conseils, moi, soutenant ses pas dans les sentiers difficiles par un bras plus fort et plus vigoureux. Je ressentis un véritable chagrin quand un jour il m'annonça son prochain départ; il voulut me faire ses adieux dans la chapelle de l'établissement. Ce jour-là, il communia des mains de l'aumônier : M. Raimond était aussi pieux chrétien qu'il avait été bon soldat.

« Si vos excursions dirigent vos pas du côté de la
» Tarentaise, me dit-il au moment de monter en voi-
» ture, n'oubliez pas que votre vieil ami sera heureux
» de vous offrir un lit et sa cave... Je possède encore
» quelques vieilles bouteilles dont vous me direz des
» nouvelles. »

Je lui promis d'aller le voir avant de quitter la Savoie. Six semaines après, fidèle à ma parole, j'arrivai pédestrement le sac au dos et le bâton ferré à la main, dans le petit village où, depuis trente-cinq ans, il avait établi son domicile. Le premier paysan que je rencontrai m'indiqua sa demeure en se découvrant respectueusement à son nom. Il était assis devant sa porte et lisait attentivement dans un livre ; à la vue de l'uniforme qu'il portait, je ne pus m'empêcher de jeter un cri de surprise auquel il répondit en me tendant la main. « Oui, mon jeune ami, j'ai changé mon dolman » de hussard de la garde contre la soutane d'un pauvre » curé de campagne... et je ne regrette pas mon an» cienne position....» Le brave curé me conserva huit jours dans son presbytère, et comme il me l'avait promis, nous vidâmes ensemble une série de bouteilles respectables par leur âge et par leurs qualités. Je les appréciai d'autant mieux qu'elles contenaient toutes au fond du verre un récit de guerres et de batailles. Dans la mémoire du vieillard, les faits s'étaient groupés comme des livres sur les rayons d'une bibliothèque, et de même qu'un collectionneur, il aimait à en faire l'exhibition. Comme il avait beaucoup vu, il savait beaucoup. Il avait contemplé au sommet des pyramides d'Egypte les fameux quarante siècles évoqués par la voix du jeune capitaine qui promettait un grand homme à la France. Il avait mesuré du regard les tours du Kremlin, il avait vu la torche qui mit le feu au bûcher de Moscou. J'ai été rarement plus impressionné que par le récit de cet immense cataclysme.

Ce récit, fait par un témoin oculaire dont le caractère est une preuve d'authenticité, présente des détails nouveaux que je vais essayer de rendre tels que je les ai entendus, le plus fidèlement possible.

II.

Ce fut le 24 juin 1812, me dit mon vénérable hôte, après s'être recueilli quelques instants comme pour faire un appel à ses souvenirs, que nous passâmes le Niémen. Nous nous portâmes rapidement sur la Lithuanie pour nous élancer ensuite au cœur de la Russie. Devant l'armée la plus formidable, soit par le nombre, soit par la valeur, soit par la discipline, qui ait jamais paru dans l'histoire ancienne et moderne, le czar ne pouvait mettre en ligne que cent cinquante mille hommes. Que fit-il pour échapper au torrent qui menaçait de le déborder de toutes parts ? Il adopta le seul système qui pouvait le sauver et servir plus tard d'exemple aux opérations militaires de ses successeurs : c'était d'éviter à tout prix les actions générales, de se retirer peu à peu devant les flots rapides de l'agression, en lui laissant à travers un pays ravagé, des sables déserts, des forêts, et cent soixante lieues à parcourir avant de pouvoir livrer une première bataille.

Assuré de vaincre à la première rencontre, car les aigles françaises portaient la victoire sous le pli de leurs ailes, l'empereur Napoléon poussa rapidement

devant lui. Nous passâmes rapidement la Dwina, puis le Nieper. Là, Smolensk nous opposa une résistance opiniâtre, et n'abandonna dans nos mains qu'un monceau de ruines.

La prudence aurait exigé que la grande Armée, déjà à six cents lieues de la France, se bornant à ces conquêtes, attendît le printemps pour s'engager dans un pays où le système de destruction adopté par les Russes devait offrir une affreuse dévastation. Il n'en fut rien. Le grand capitaine, accoutumé à vaincre, poursuivit sa route triomphale. Nous arrivâmes à trente lieues de Moscou ; alors les Russes, surpris de la rapidité de nos mouvements, et contraints de faire face pour couvrir leur capitale menacée, s'arrêtèrent tout-à-coup à Borodino, sur la Moscowa. Nous les y attaquâmes avec vigueur, et une fois encore la victoire se rangea du côté de la France.

Quelques jours après, le 14 septembre 1812, à deux heures de l'après-midi, nous découvrîmes, des hauteurs du Mont-du-Salut, la ville sainte. A la suite d'une longue et pédestre navigation dans une mer de steppes, nous apercevions enfin la terre. A sa vue, cent-vingt mille acclamations saluèrent la ville aux coupoles d'or. Après avoir touché de son épée l'Océan indien, la France allait arborer son drapeau sur les mers polaires. Aux acclamations de son armée, l'Empereur accourt, il se dresse sur ses étriers, et découvrant son front, il mêle sa voix à celles de ses braves soldats, et il s'écrie : Moscou ! Moscou !

Ce moment fut solennel... L'armée a fait halte. Le

regard fixé sur l'une des portes de la ville, l'Empereur attend... « C'est par là, dit-il, que la députation chargée de m'apporter les clefs de la capitale doit sortir pour venir à nous. » Mais un sombre nuage remplace bientôt sur son front plissé les rayonnements de l'espérance.

Un silence de mort règne dans la ville; nulle vapeur ne s'élève des cheminées, aucune députation n'apparaît. De l'autre côté de Moscou, l'on voit se mouvoir des masses armées... Plus de doute ! c'est encore cet adversaire insaisissable qui a glissé dans nos mains au moment toujours où nous croyions l'atteindre, et qui, à cette heure, s'enfonce vers l'Orient.

En ce moment, sur un signe de Napoléon, tenant toujours son regard d'aigle fixé sur la porte qui ne s'ouvre point, Eugène et Poniatowski, faisant un mouvement à droite, débordèrent la ville, tandis que l'impétueux Murat atteint l'extrémité des faubourgs. Entouré de ses maréchaux, qui se pressent autour de lui pour chercher à lire dans ses regards la muette pensée qui agite son âme inquiète, Napoléon, caressant la croupe de son cheval, s'écrie avec un sourire forcé : « Vous êtes bien impatients, Messieurs. Ces gens-là sont si sauvages, qu'ils ne savent peut-être pas même se rendre. »

Cependant Murat a pénétré, sans coup férir, dans la ville. Napoléon, dont l'impatience croissante domine l'inquiétude de ses capitaines, lui dépêche Gourgaud, qui rejoint le roi de Naples au moment où l'aide de camp de Milarodowich menaçait de brûler Moscou, si

on inquiétait la retraite de l'armée russe. Gourgaud repart au galop pour annoncer cette résolution à l'Empereur qui s'écrie :

« Que nous importe la retraite des Russes? Ce qu'il
» me faut, à moi, c'est Moscou tout entière, depuis
» son plus riche palais, jusqu'à sa dernière cabane.
» Cette victoire sera la plus belle de toutes, puisqu'elle
» ne nous coûtera aucune goutte de sang. La France
» entière illuminera quand elle apprendra ce nouveau
» triomphe. »

Hélas! l'Empereur ne se doutait pas que les Russes, préférant leur indépendance à leurs richesses, préparaient l'épouvantable illumination qui devait éclairer l'une des pages les plus héroïques de leur histoire.

« Allez, dit l'Empereur à Gourgaud, allez dire à Mu-
» rat que j'accorde aux Russes l'armistice qu'ils me
» demandent pour avoir le temps d'évacuer la ville. »

Gourgaud rapporte cette nouvelle au roi de Naples, qu'il trouve au milieu des Cosaques regardant avec étonnement les broderies excentriques de son théâtral uniforme.

Pendant ce temps, l'armée russe, protégée par cette convention verbale, continue son mouvement de retraite. De son côté, Napoléon, portant son cheval en avant, s'arrête à la barrière de la ville. Les officiers d'ordonnance, qui reviennent, annoncent que la ville déserte présente le silencieux aspect de Pompéïa.

« C'est bien étrange, dit l'Empereur. » Alors, pour fermer les issues de leur ville à ceux qui ne font point partie de l'armée, il fait cerner Moscou, d'un côté par

le prince Eugène, de l'autre côté par le prince Poniatowski. Ces deux corps d'armée, déployant aussitôt leurs anneaux d'acier, s'allongent, croisent et enveloppent la ville sainte, où pénètre au même instant la jeune garde sous les ordres du duc de Dantzig. Enfin, voulant se rendre compte par lui-même de la situation, Napoléon se décide à franchir la barrière de Dorogomitoff. Le secrétaire-interprète, Leborgne, qui connaît Moscou, est à cheval à ses côtés ; l'Empereur, s'avançant dans ce grand silence, qui n'est interrompu que par le bruit des pas de son escorte, l'interroge avec inquétude sur ces monuments déserts, sur ces palais fermés, sur ces maisons vides. Pas une seule tête, poussée par la curiosité, ne se montre à une fenêtre, pas le moindre sénateur, assis sur sa chaise curule, ne se présente au regard... le silence et la solitude partout... Moscou n'est plus qu'une immense Nécropolis.

Tout-à-coup, et comme s'il eût craint de s'aventurer plus avant dans cette Thèbes moderne, l'Empereur s'arrête, descend de cheval et pénètre dans une auberge abandonnée comme le reste de la ville. A peine y est-il installé, que, désireux de sortir de cet affreux silence qui pèse sur son cœur, il dicte et expédie ordre sur ordre ; les officiers d'ordonnance se croisent de toutes parts et s'élancent dans toutes les directions. L'un porte au duc de Trévise la dépêche qui le nomme gouverneur de la province ; l'autre remet au duc de Dantzig l'ordre de s'emparer du Kremlin ; celui-ci confie au roi de Naples le soin de poursuivre l'ennemi, de ra-

masser les traînards et de les envoyer à l'Empereur... celui-là fait connaître à tous les chefs de corps la volonté de l'Empereur, qui place sous leur responsabilité la sécurité des personnes et des propriétés. L'Empereur a tout prévu, tout, excepté ce que peut inspirer le patriotisme au cœur d'un peuple énergique et désintéressé.

L'Empereur venait de signer une nouvelle dépêche lorsque, sans se faire annoncer, un pope, haut de six pieds et portant une barbe blanche à l'unisson de sa taille, se présenta fièrement devant lui.

« Que me voulez-vous ! demanda l'Empereur.

— Te dire la vérité et te prédire l'avenir.

— Vous êtes donc sorcier ?

— Non... je suis le ministre du Dieu puissant qui défend le droit contre l'injustice, les opprimés contre les oppresseurs.

— ... Et qui a conduit le vol des aigles de la France ? reprit avec vivacité l'Empereur, sur les tours de votre Kremlin.

— Ces aigles ne reverront pas la France, répliqua le pope avec sang-froid ; mieux vaudrait pour elles avoir les ailes du corbeau, car bientôt elles ne seraient pas exposées à mourir de froid et de faim... mais je t'ai promis la vérité et les secrets de l'avenir... veux-tu les connaître ?

— J'écoute.

— Eh bien ! la guerre que tu as déclarée à la Russie est une guerre injuste.

— Au point de vue moscovite, sans doute?

— Au point de vue du droit des nations. Mais là où tu espères le triomphe, tu trouveras l'incendie, la destruction et la mort.

— L'incendie servira de flambeau à mes victoires; quant à la mort, je commande à des braves qui ne la redoutent pas; n'est-elle pas d'ailleurs la compagne inséparable de la guerre?

— Voilà pourquoi la guerre est une chose impie, puisque la vie des hommes seule appartient à Dieu.

— Continuez, prophète de malheur, vos oracles sont moins sûrs que ceux de Calchas.

— L'avenir te le prouvera... Le Dieu puissant qui a dit aux flots de de la mer : Vous n'irez pas plus loin, te dit par ma voix — écoute bien : — Les flots de ton armée envahissante s'arrêteront à Moscou... les murailles de la ville sainte opposeront à ta puissance une digue insurmontable, et puis quand l'heure de la retraite sonnera pour toi, et ce sera bientôt... les corbeaux seuls guideront ta marche sur une route semée de cadavres. Tes soldats, perdus, glacés, mourant de faim sur un océan de neiges, formeront à chaque pas sur cette route des ondulations semblables à celles des cimetières... Entends-tu ce vent du nord qui souffle au loin ?... c'est le signe précurseur de la mort qui vient... Entends-tu ces cris égarés dans la tourmente! c'est la voix de tes soldats qui succombent en murmurant le nom de leurs mères qu'ils ne reverront plus... Vois-tu ces hommes amaigris, pâles, couverts de vêtements en lambeaux, les cheveux et la barbe hérissés de glaçons,

se traînant à peine appuyés sur leurs armes brisées? ce sont tes soldats vaincus sans combats... Vois-tu cette femme majestueuse et belle, debout devant toi? ses yeux sont pleins de larmes, des sanglots tombent de sa voix... c'est la France en deuil qui te demande compte du fils aimé qu'elle t'avait confié? Vois-tu...

— Je ne vois, s'écria Napoléon dont la patience était à bout, je ne vois qu'un vieux insensé auquel je promets une place à Charenton... Monsieur, continua-t-il en s'adressant à l'officier de service, reconduisez ce brave homme. Il n'y a donc pas de maisons d'aliénés à Moscou?...

Le pope, insensible à la raillerie qu'il avait reçue à bout portant, s'inclina devant l'Empereur et se retira en disant: Souviens-toi du prophète de Moscou?...

— Je n'oublie jamais une promesse, répliqua l'Empereur, j'écrirai dès aujourd'hui au directeur de Charenton.

Sur ces entrefaites la nuit était venue, et comme elle le front de l'Empereur s'était assombri. On avait entendu quelques coups de feu dans la direction de la porte Kolomna; c'était le prince Murat qui avait dispersé un groupe de Cosaques sur la route de Wladimir. A dix heures on annonça à Napoléon qu'une députation nombreuse demandait à être introduite auprès de lui. « Enfin, s'écria-t-il en se dirigeant rapidement vers la porte, il vaut mieux tard que jamais; » qu'on la fasse entrer. » C'était une députation de Français domiciliés à Moscou, et qui apportaient des renseignements.

Napoléon les reçut avec empressement et bienveillance; mais aux premiers mots qu'ils prononcèrent, il fronça le sourcil : ils racontaient des choses si étranges, qu'elles semblaient impossibles. Selon eux, Moscou condamnée par une résolution immuable, était réservée aux flammes. Rostopchin, attendant l'heure, avait la torche à la main : les habitants, résignés au sacrifice, avaient suivi les troupes dans leur mouvement de retraite; les hôpitaux avaient été évacués, les sacrificateurs debout à leur porte n'attendaient plus que le signal pour agir... Quelques heures encore et l'armée française allait se trouver dans une fournaise ardente.

L'arrêt qui avait condamné la capitale de l'empire russe à un auto-da-fé général, lui paraissait si exorbitant que l'Empereur, croyant avoir affaire à des hallucinés, les congédia avec une courtoisie pleine d'incrédulité. Un instant après il se jeta tout habillé sur un lit improvisé. Le manteau qu'il portait à Austerlitz lui servait de couverture. A deux heures du matin il fut réveillé par des cris de détresse : le feu venait d'éclater au palais Marchand, situé dans le plus beau quartier de la ville. L'heure attendue par Rostopchin était venue.

Napoléon, doutant encore de l'affreuse réalité, attribua ce commencement de désastre à l'imprévoyance des chefs, à l'imprudence des soldats ; il se rendit lui-même sur le théâtre de l'incendie ; là il adressa des reproches sévères au maréchal Mortier, qui, selon lui, n'avait rien su prévenir... Pour toute réponse le maréchal lui montra une maison fermée

qui, à l'instant même, sous ses propres yeux, s'enflammait toute seule. Napoléon, poussant un soupir, gravit lentement et la tête inclinée les marches qui conduisaient au Kremlin.

Parvenu sur le dernier degré, il relève fièrement la tête, car devant ses yeux pose l'antique demeure des czars. L'église qui leur sert de sépulture s'élève à sa droite. Le palais du sénat est à sa gauche; enfin il aperçoit sur le second plan le clocher d'Yvan-Welikoï couronné par la croix d'or qu'il a promise au dôme des Invalides.

Il entre dans le palais sans en remarquer l'architecture, qui rappelle celle de Venise, sans donner un regard aux somptueux appartements qu'il traverse, au magnifique panorama qui se dessine au bas de l'impériale demeure ; il ne voit qu'une chose devant lui : le doigt du pope-prophète, et dans l'indication de ce doigt le spectre illuminé de Moscou. Cependant il ne désespère pas encore ; à la torche de Rostopchin, la gloire opposera l'étoile de Napoléon.

A cinq heures, on vint lui dire que l'incendie était éteint. C'était un ennemi de plus de vaincu... Décidément Napoléon portait la fortune de César dans un pli de son manteau.

Les rapports se succèdent, ses appréhensions se dissipent avec les dernières lueurs de l'incendie. On lui annonce qu'on a trouvé dans l'arsenal du Kremlin quarante mille fusils, cent vingt pièces de canon et un grand nombre d'armures, de trophées d'armes et de drapeaux enlevés aux Turcs et aux Persans. Les

armes seront pour ses troupes, les trophées et les étendards pour l'Hôtel des Invalides. A la barrière des Allemands on a découvert quatre cent milliers de poudre et plus d'un million pesant de salpêtre, cachés dans des maisons isolées. D'une part, les cinq cents palais que la noblesse a abandonnés sont ouverts et meublés; ils seront occupés par les officiers supérieurs de l'armée. D'autre part, les maisons de la bourgeoisie fugitive abriteront amplement l'armée d'occupation. Sans en avoir les inconvénients, Moscou, abondamment pourvue d'approvisionnements de toute nature, sera la Capoue des troupes françaises. En attendant, le printemps ramènera la guerre, qui elle-même ramènera la victoire.

Ainsi pensait et disait Napoléon, lorsque le cri : au feu ! se fit entendre de nouveau.

Le vent soufflait du nord, et c'est au nord que venait d'éclater l'incendie. Le vent se faisait l'auxiliaire de la flamme, qui, semblable à une rivière ardente, roulait dans la direction du Kremlin. Bientôt après, un second incendie s'allume à l'ouest, et, poussé par le vent, il s'avance comme celui du nord. A chaque instant et de toutes parts on voit s'élever d'immenses tourbillons de fumée, d'où s'élèvent par intervalles de longs jets de flamme. Le ciel paraît tout en feu... le sol n'est plus qu'un vaste volcan. L'incendie, semblable à la marée montante de l'Océan, s'avance en mugissant ; il monte, il monte, et vient battre de ses flots incandescents le pied des murs du Kremlin.

Tant que la nuit dura, l'Empereur contempla avec

stupéfaction cette tempête de feu bravant les efforts des travailleurs impuissants : plus d'une fois durant cette nuit, qui lui parut un siècle, il pensa à Rome et à Néron.

Lorsque le soleil, se levant sur cette fournaise ardente, éclaira les désastres de la nuit, Napoléon comprit que le patriotisme réduit au désespoir était supérieur à la puissance du génie !

D'après les rapports qui se succédaient d'heure en heure, il n'y avait plus à en douter, Moscou ne devait bientôt plus offrir qu'un monceau de cendres ; les détails arrivaient en foule. L'incendie avait commencé par le palais du prince Troubetskoï, au moyen d'un globe de flamme qui, semblable à une bombe, s'était abaissé sur cette riche demeure. En même temps, le palais de la Bourse avait pris feu. La finance et l'aristocratie se donnaient la main dans l'exécution volontaire d'une ruine générale. Sur plusieurs points à la fois, des habitations bourgeoises étaient devenues également la proie des flammes. Des obus, cachés dans les grands poêles de faïence, avaient, en éclatant sous la main des soldats français qui les éclairaient pour se chauffer, produit un résultat doublement funeste.

Comme les villes maudites de la Bible, Moscou, la cité sainte, était vouée à une destruction irrévocable, avec cette différence, cependant, que pour cette œuvre le feu, au lieu de tomber du ciel, semblait sortir des entrailles de la terre. Alors, forcé de se rendre à l'évidence des faits, Napoléon, reconnaissant que l'in-

cendie de Moscou est l'acte d'une seule et même volonté, s'écrie : « Ce n'est pas ainsi que la civilisation » doit faire la guerre : les Russes sont toujours les » anciens Scythes. »

Aussitôt il donne l'ordre de passer par les armes tous les incendiaires que l'on pourra saisir. Une vingtaine d'incendiaires, surpris la torche à la main, sont fusillés ; mais avant de mourir, ils racontent qu'ils ont neuf cents complices dispersés dans les diverses parties de la ville. Pas une maison n'échappera à la destruction.

En ce moment un cri se fait entendre : le feu est au Kremlin ! Le palais des czars subira le sort commun. Le soldat russe qui vient de l'incendier est saisi et conduit devant l'Empereur, qui l'interroge lui-même, et donne ensuite l'ordre de le passer par les armes. L'incendiaire expire au cri de : Vive la Russie !...

Alors on presse l'Empereur de fuir devant le feu qui fait des progrès rapides... il hésite ; le bruit se répand que le Kremlin est miné... Les grenadiers de la garde, oubliant le soin de leur propre sûreté pour ne penser qu'à celle de Napoléon, demandent leur Empereur... s'il ne vient à eux, ils iront le chercher eux-mêmes. Napoléon se décide enfin à quitter le Kremlin, mais toutes les issues sont fermées ; les flammes élèvent partout d'infranchissables barricades. Le général Gourgaud et le prince de Neufchâtel montent sur la terrasse du palais pour y découvrir un passage, tandis que plusieurs aides-de-camp se répandent dans l'intérieur ; mais tous reviennent aussitôt sans avoir

réussi dans leurs explorations. Les vitres du palais pétillent et éclatent..... le Kremlin ressemble à une vieille tour jetée sur le cratère d'un volcan. Les murailles, rongées par la flamme, s'écroulent avec fracas, ensevelissant sous leurs décombres les malheureux qui n'ont pas eu le temps de fuir. Il n'y a pas une minute à perdre : au risque d'aller tête baissée dans la fournaise, l'Empereur et son état-major descendent l'escalier du Nord, mystérieux témoin du meurtre des Strelitz... mais, arrivés dans la cour, on ne trouve plus d'issue, une immense barrière de feu a fermé tous les passages.

La mort ! une affreuse mort paraît inévitable à tous! L'Empereur, lui-même, a fait son sacrifice : « Messieurs, dit-il, nous aurons de belles funérailles!... »

En ce moment un homme accourt haletant, les cheveux à demi-brûlés... cet homme est un prêtre catholique attaché depuis vingt ans à la chapelle française de Moscou ; il a compris le danger auquel se trouvait exposé Napoléon, et il est accouru pour le sauver ou mourir avec lui... A sa vue l'Empereur s'est écrié : « Vous voyez bien, Messieurs, que le ciel » est pour nous, puisqu'il nous envoie un de ses dignes ministres. » Le prêtre conduit rapidement l'Empereur vers une porte fermée qu'il connaît et qui doit donner sur la Moskowa; quatre sapeurs la brisent à coups de hache. A la suite de son libérateur, Napoléon s'engage à travers deux murailles de rochers... mais, par une déplorable méprise, le prêtre s'est trompé : la porte ne donne point sur la Moskowa,

mais sur une rue étroite, devenue, comme toutes les autres, la proie des flammes. Des imprécations, les mots de trahison, accompagnés de menaces de mort, s'élèvent contre le prêtre... « Vous me tuerez quand je vous aurai sauvés, répond celui-ci... Suivez-moi...» Et il s'élance le premier sous une arcade de feu... tous le suivent, ne sachant lequel le plus admirer du sang-froid de l'Empereur ou du dévouement du prêtre!...

Pendant dix minutes les gloires vivantes de la France impériale marchent au milieu du mugissement des flammes, du pétillement des brasiers, du craquement des toitures, croulant sur des pans de muraille, un ruisseau de plomb fondu coule dans les ruisseaux au milieu de la rue... Les poitrines haletantes respirent un air de feu... cependant on avance toujours... le prêtre a reconnu son chemin... quelques pas encore, et l'Empereur est sauvé !...

En effet, cinq minutes après, Napoléon, ses maréchaux et toute sa suite se trouvèrent en sûreté parmi les décombres d'un quartier brûlé depuis le matin... Le prêtre catholique, satisfait de son œuvre libératrice, avait disparu quand l'Empereur le chercha pour lui témoigner sa reconnaissance.

Le quartier impérial fut aussitôt transporté au château de Petroskoï, situé à deux kilomètres de la ville, au milieu des cantonnements du prince Eugène. C'est ainsi que se termina, dans l'incendie de la cité sainte, le premier acte de notre campagne de 1812.

. . . .

. . . .

Le lendemain de ce récit, qui m'avait fortement impressionné par ses détails nouveaux et inédits, pour ainsi dire, je pris congé de mon respectable ami ; je ne devais plus le revoir... il mourut l'année suivante ainsi qu'il avait vécu, en homme de bien.

Une Vendetta.

I.

A l'époque de la première révolution il y avait à Lyon un homme à figure humaine, mais au cœur de tigre, qui s'appelait Reno... c'était le digne émule de Chalier, cet autre tigre qui se proclâmait le Marat du Midi.

Reno vivait encore en 1846 ; alors on le rencontrait quelquefois le soir et toujours seul (les bêtes féroces marchent isolées) dans le quartier de Perraches, sur le cours du Midi, ou bien autour de l'hippodrome ; on ne le voyait jamais aux Brotteaux, ce vaste cimetière que la terreur a ensemencé à coups de canon... Reno avait peur des revenants.

Dans les premiers jours du mois de mai de l'année .... me trouvant de passage à Lyon, je m'étais assis sur un banc du cours Napoléon. Là ! recueilli dans mes souvenirs, je laissais flotter ma pensée à l'encontre de quelque sujet de nouvelle historique pour un livre que j'avais commencé, lorsqu'un homme vint prendre place à mes côtés. C'était l'heure où le

soleil, prêt à s'éteindre devant les astres de la nuit, jetait ses derniers feux. Quel magnifique soleil, me dit cet homme en m'adressant directement la parole.

Je tressaillis au son de cette voix comme au sifflement d'une vipère. C'était lui... C'était Reno... C'était le complice de Collot-d'Herbois, le pourvoyeur de la guillotine et l'inventeur des mitraillades... Je me retirai de lui avec un mouvement si précipité qu'il le remarqua.

— Je vous fais donc peur, jeune homme ! me dit-il.

— Peur ! non, lui répondis-je.

— Pourquoi donc me fuyez-vous ainsi ?

— Parce que vous me faites horreur !

— Rassurez-vous, me répondit-il, nous ne sommes plus au douzième siècle : je ne suis ni lépreux ni excommunié.

— Nous sommes au lendemain de 1793.

— 93, fit-il :

— Oui, 93, Monsieur, et vous êtes maudit par Dieu et par les hommes.

— Comme Caïn, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en poussant un éclat de rire.

— Oui, comme Caïn, parce que vous aussi comme Caïn, vous avez tué vos frères : retirez-vous... Ne me touchez pas, car il y a du sang à vos mains, votre haleine comme le souffle du corbeau sent le cadavre... retirez-vous, assassin...

— Jeune homme, répliqua-t-il, sur un ton de menace !

— Vieillard, quand on a des souvenirs comme les

vôtres, on fuit le grand jour... Et au lieu d'élever la voix, on devrait se couper la langue avec les dents.

Il se leva comme pour se jeter sur moi... mais je l'arrêtai avec ces deux seuls mots :

— Citoyen Reno !...

Il se tut comme s'il eût été frappé d'un coup de foudre.

— Citoyen Reno, continuai-je, souviens-toi du 25 décembre et de Dautefard !

Il s'éloigna en proférant des mots que je ne compris pas. J'avais le thème que je cherchais ; je rentrai immédiatement à mon hôtel pour écrire cette histoire.

II.

Les premiers jours de la révolution avaient trouvé Reno sous des habits religieux dans un couvent de Lyon. D'une nature méchante et corrompue, il les eut bientôt jetés dans le ruisseau de la rue pour revêtir l'impure livrée du sans-culottisme, plus conforme à ses instincts vicieux. Il se fit remarquer au premier rang par la fougue de ses motions et par l'énergie de sa férocité ; il avait toujours l'initiative des mesures violentes.

Lorsque Chalier ramena de Paris l'horrible machine qui devait faire charrue à travers la population lyonnaise, Reno se prosterna devant le fatal instrument, et joignant les mains comme devant une image pieu-

se, il s'écria trois fois : « Sainte, sainte, sainte guil-
» lotine, soyez bénie et adorée comme le règne de la
» régénération du monde. »

Un jour, il présenta à Chalier une liste de proscription qui contenait douze cents noms. C'étaient ceux des plus riches et des plus honorables citoyens de la ville. A son avis, leurs biens devaient être confisqués au profit des jacobins ; leurs âmes envoyées au diable, et leurs corps aux poissons du Rhône.

« C'est bien, dit Chalier, nous établirons la machine
» à Guillotin sur le pont Morand, et du pont au Rhône
» nous ferons une cascade de sang qui portera aux
» mers épouvantées la justice du peuple. »

La perversité de Reno devint si grande, elle atteignit des proportions tellement monstrueuses, que ses compagnons de crime en furent effrayés eux-mêmes : ils voulurent s'en défaire. Mis en état d'arrestation, il fut traduit devant la commission temporaire.

— Citoyen Reno, tu mérites la mort, s'écria un de ses délateurs.

— Pourquoi ? répondit Reno.

— Parce que tu la mérites... C'est clair.

— Ai-je porté, pendant le siége, les armes contre la Convention ?

— Non, car tu es trop lâche.

— Ai-je payé les agents de Pitt et de Cobourg ?

— Non, car tu es trop avare.

— N'ai-je pas jeté mes lettres de prêtrise aux immondices de la rue ?

— Par peur.

— N'ai-je point brisé ma croix ?

— Par crainte d'y être pendu selon tes mérites, comme un mauvais larron que tu es.

— N'ai-je pas dénoncé mon père à la justice du peuple?

— Parce qu'il ne mourait pas assez vite et que tu étais pressé d'hériter.

— J'ai livré ma mère coupable d'avoir...

— Donné le jour à un pareil gredin.

— Citoyens juges ! c'est moi qui ai gagné Filion et la Rameau à la cause de la république ; sans les trahisons que j'ai suscitées dans la ville, Précy tiendrait encore . . . .
Qui a proposé de faire sauter les prisons et les aristocrates qui s'y trouvaient ! C'est moi...

— Citoyen Reno, tu as été prêtre, s'écria le délateur.

— Oui, j'ai été prêtre, répliqua Reno en élevant la voix... oui, j'ai été prêtre, et ce titre est mon plus beau brevet de civisme.

— Vous l'entendez, citoyens juges ! ajouta le délateur en bondissant sur son siége... il ose l'avouer lui-même.

— Non-seulement je l'avoue, mais je m'en flatte et je m'en honore...

Un profond silence succéda à cet aveu qui renfermait une condamnation. Les membres de la commission allaient prononcer la peine de mort lorsque Reno, se posant en triomphateur, lança à la face de son adversaire cette horrible apostrophe : « Je me suis fait

prêtre pour déshonorer la prêtrise.» Alors d'immenses applaudissements, de frénétiques acclamations, accueillirent ce mouvement oratoire. Le lendemain, l'accusateur du moine défroqué prit la place qu'il lui préparait sur la fatale charrette, qui, tous les jours, à onze heures, partait pour l'échafaud.

Parmi les crimes nombreux commis par Reno, il en est un surtout qui dépasse les dernières limites de l'horrible. Pour une misérable querelle d'enfants, pour une fiarde prêtée et perdue, Reno avait juré une haine mortelle au jeune Dautefard, l'un de ses camarades de jeu.

Intendant de la maison des princes de Beauffremont à Scey-sur-Saône, Joseph Dautefard avait donné sa démission pour aller partager à Lyon, sa patrie, les dangers de ses compatriotes. Cette ville se trouvait alors investie par l'armée de Dubois-Crancé, et défendue par une jeunesse héroïque. Pendant les soixante-trois jours d'un siége que le maréchal de Kellermann comparait en faits d'armes aux prodiges du siége de Troie, Joseph se comporta en brave soldat. Il eut un cheval tué sous lui à la brillante journée du 29 septembre, où, sur la chaussée de Perraches, quinze cents héros repoussèrent une armée entière déjà maîtresse d'une partie de la ville. Plus tard, fait prisonnier dans les bois d'Alix après la mémorable sortie du 9 octobre, Dautefard fut reconduit enchaîné à Lyon et jeté dans les prisons de Saint-Joseph. C'est là que le jacobin Reno parvint à le découvrir.

Dautefard était un brave et excellent jeune homme;

il croyait en Dieu, il aimait son pays, il était aimé et estimé de tous ceux qui le connaissaient ; c'était plus qu'il n'en fallait pour lui faire monter les marches de l'échafaud. Reno provoqua sa mise en jugement : elle fut immédiate.

En ces temps d'opprobre et de misère, le rôle de défenseur était dangereux ; les braves gens qu'on traquait partout se trouvaient réduits à se cacher, car, ainsi que le disait le sans-culotte Reno, le couteau de Guillotin brillait nuit et jour sur le front des aristocrates : à son avis, le triangle d'acier était l'étoile de la république.

Joseph se défendit lui-même avec le courage d'un soldat, avec l'énergie d'un homme de bien. Il fut admirable, quand il jeta ces paroles à la face de ses juges terrifiés par l'excès de leur audace ;

« Citoyens, l'ordre de la justice est intervenu : les » assassins ont jeté la hache de la révolution dans la » balance de Collot-d'Herbois, et, par la bouche du » saltimbanque honni, sifflé, ils ont dit : Malheur » aux trahis !

» Citoyens, les bourreaux ont pris la place des vic- » times : ils accusent quand ils devraient être accusés, » ils condamnent quand ils devraient être condamnés. » Ce n'est pas nous qui trahissons la France et la » déshonorons aux yeux du monde entier, c'est vous » tous, hommes de sang, qui couvrez de cadavres le » sol de la mère-patrie.

» Citoyens, je vous accuse devant la postérité qui » vous jugera, je vous accuse de lèse-nation, et je vous

» condamne d'avance aux malédictions de l'histoire.»

Vainement les juges atterrés voulurent lui imposer silence, Joseph ajouta d'une voix véhémente :

« L'heure de la justice sonnera pour vous, citoyens;
» et quand cette heure sera venue, la France, se levant
» comme un seul homme, vous infligera le châtiment
» des traîtres et des assassins... Le jour est proche où
» vos têtes, comblant l'abîme sanglant que vous avez
» creusé aux nôtres, cloront l'ère de la révolution.
» Entendez-vous ce bruit sourd qui retentit dans la
» France ébranlée? C'est la tête des honnêtes gens qui
» tombe sur la place du 21 janvier; prenez vite la
» mienne, infâmes! je vous la donne, car, en présence
» de vos crimes, elle pèse sur mes épaules. »

Reno prononça la peine de mort. Alors, du sein de l'auditoire, une voix haute et ferme s'écria : « Malheur à toi, Reno! cet homme est innocent. »

III.

Le jour même la sanglante machine se dressa béante sur la place des Terreaux. L'exécution des arrêts des juges temporaires était expéditive. Beaucoup d'hommes, beaucoup plus de femmes encore, des vieillards et des enfants même se pressaient autour de l'échafaud.

« Pauvre Dautefard! disait-on bien bas parmi la foule.

— Mourir si jeune! oh! c'est un grand malheur!

— Quel crime a-t-il donc commis ?

— On dit qu'il a caché des prêtres et des religieuses.

— On assure qu'il a sauvé, dans le temps, des officiers de Royal-Pologne.

— On raconte qu'il a entendu, qu'il a même osé servir la messe d'un prêtre ci-devant.

— Le fait est qu'il a prétendu que le curé Bottin était un mauvais prêtre, parce qu'il se grisait sans façon avec la citoyenne Chopinard, et que la citoyenne Chopinard était une *rien du tout*, parce que sans façon elle se grisait avec le ci-devant curé Bottin.

— Oh ! le gueusard !

— Médire ainsi de la déesse de la raison !

— Et du curé ci-devant!

— Bien plus : il assure que Jésus-Christ est bien véritablement le Fils de Dieu venu sur la terre pour racheter les péchés des hommes.

— Oh ! le fanatique !

— On l'a vu se mettre à genoux pour réciter son chapelet en l'honneur de la vierge Marie.

— Oh ! le muscadin !

— Il est certain qu'il a pleuré en apprenant la mort de Louis XVI.

— Oh ! l'aristocrate !

— Il s'est permis de dire que Marat était un buveur de sang.

— Oh ! le blasphémateur... »

Ainsi devisait le peuple, en attendant l'heure du supplice. C'était un feu croisé de paroles bizarres, de suppositions contradictoires aboutissant toutes, néan-

moins, à cette conséquence : que Joseph Dautefard était un homme éminemment coupable et qu'il méritait bien et dûment la mort.

Tout-à-coup un mouvement de fluctuation, semblable à celui de la marée montante, se fit sentir dans les flots du peuple. « Le voilà! le voilà! s'écria-t-on de toutes parts! c'est bien lui, c'est Joseph Dautefard; quel dommage! il est si beau, si jeune, et il paraît si bon!

Des gendarmes et des dragons à cheval, le sabre nu à la main, écartaient brusquement la foule en criant : « Place donc! arrière!... laissez passer la justice du peuple... laissez passer la colère de la Convention, c'est un aristocrate...

— Malheureux jeune homme, répétait-on ; voyez comme son front est calme! comme sa démarche est assurée; les méchants ne meurent pas ainsi.

— On dirait qu'il marche vers un autel pour s'unir à sa fiancée!

— Tais-toi donc, imprudent! Tu sais bien qu'il n'y a plus d'autel, aujourd'hui, que celui de la mère Chopinard, ci-devant bouchère de son état, et aujourd'hui déesse de la raison par la grâce du peuple.

— Des gueusards et des fripons, dit un portefaix de la section du port du Temple...

— Qu'on arrête cet homme, s'écria une façon de commissaire de police; il a blasphémé... »

Cependant la foule fit silence : debout, sur la pointe de ses pieds, les oreilles tendues, les yeux cloués sur l'échafaud, elle se préparait à recevoir le dernier soupir, à entendre les dernières paroles du condamné.

Dautefard monta sans ostentation, mais d'un pas ferme, et le sourire sur les lèvres, les marches de la machine à Guillotin; de la main, il fit signe qu'il voulait parler. En effet, d'une voix assurée, il prononça lentement ces paroles :

« Frères, je crois en Dieu! Je meurs en chrétien et » en bon Français... Fidèle au saint précepte, je par- » donne de tout mon cœur à ceux qui me font mourir! » Mon dernier soupir à Dieu! mes derniers vœux » pour ma patrie! Vive le roi! vive la France! »

Au même instant, un bruit sourd se fit entendre, et une tête roula sur l'échafaud, tandis qu'une voix répétait du sein de la foule :

« Malheur à toi, Reno, cet homme était innocent. »

Le peuple s'écoula sans bruit et consterné; mais l'instrument de mort resta debout pour attendre les victimes du lendemain.

C'était le 23 novembre.

IV.

La voix qui avait protesté d'abord devant les juges de la commission temporaire, et qui, ensuite, au pied de l'échafaud, avait lancé l'anathème de la vengeance, était un défi sanglant, un cartel à mort que le frère de la victime avait jeté à son bourreau.

Léo Dautefard avait 18 ans; il aimait son frère d'une amitié qui ressemblait à de la piété filiale, car Joseph avait servi de père à Léo; aussi, à la première nou-

velle de l'arrestation de Joseph, Léo, retenu sous les drapeaux, avait demandé à son colonel un congé de six mois et s'était élancé sur la route de Lyon.

Sa qualité d'officier de hussards au service de la république lui avait donné toute facilité pour pénétrer dans les prisons; aussi n'avait-il quitté son frère qu'aux heures indiquées par les réglements. Le jour, il s'était enfermé dans son cachot pour lui donner des consolations et des espérances qui, malheureusement, n'étaient point dans son cœur; la nuit, on l'avait vu rôder autour de la prison comme une âme en peine. Pauvre Léo, il aurait donné sa vie pour sauver celle de Joseph; il serait mort avec lui s'il n'avait point eu une mère à consoler, une pauvre mère, bien vieille, qui n'avait plus d'autre joie en ce monde que son amour pour ses enfants. Léo se conserva pour elle.

Oh! qu'il fut à plaindre, ce pauvre jeune homme! et que sa douleur fut immense lorsque, se jetant dans les bras de sa mère, la pauvre femme demanda :

« Qu'ont-ils fait de mon fils ?

— Ce qu'ils ont fait de votre fils, lui répondit Léo avec l'accent d'une sombre énergie, ce qu'ils ont fait de Joseph, mère... ne pleurez pas... ils en ont fait un martyr!...»

La pauvre femme fondit en larmes et poussa des cris déchirants. Calme, immobile et debout devant le désespoir de sa mère, Léo disait :

« Mère, ne pleurez pas... le ciel s'est ouvert pour
» votre enfant : quand les hommes l'ont repoussé de
» ce monde, les anges du paradis lui ont tendu les

» mains.... Ne pleurez pas, ô ma mère! car nous
» avons là-haut un saint qui priera Dieu pour nous...
» Vous avez perdu Joseph, mais Léo vous reste... Léo
» n'est plus un enfant... il a été proclamé brave sur le
» champ de bataille et cité à l'ordre du jour des vail-
» lants... Il est homme et soldat aujourd'hui, votre
» Léo; il saura vous défendre et vous protéger ; il
» saura venger son frère... Ne pleurez pas, oh! ma
» mère!...» Et de ses deux bras enlacés autour du cou de la pauvre femme, le jeune homme fort, il lui rendait les caresses qu'autrefois il en avait reçues dans ses chagrins d'enfant. Il essuyait ses larmes avec ses baisers, et il répétait en pleurant lui-même : « Allons,
» mère, ne pleurez pas, nous avons un saint protec-
» teur de plus au ciel...»

Le 2 décembre, il se leva plus tôt que d'habitude : c'était grande fête pour le jacobin Reno. Ce jour-là dix prêtres étaient condamnés à mourir sur l'échafaud... La tête de son ancien supérieur, vieillard de soixante-dix ans, devait tomber la première. Reno venait de se mettre à table pour déjeûner en compagnie de plusieurs sans-culottes, lorsque son domestique lui remit une lettre portant cette inscription : *Très-pressée.* Croyant apprendre quelques arrestations nouvelles, il l'ouvrit précipitamment et lut avec effroi les lignes suivantes :

« Citoyen !

» Je connais l'homme qui a juré ta mort : je con-
» nais ses projets : ils sont irrévocablement arrêtés et

» me font trembler pour toi. Tes jours sont comptés.
» C'est un cheveu de Dautefard qui tient suspendu
» sur ta tête le poignard de Brutus. Tiens-toi sur tes
» gardes, ta vie est menacée, la vengeance veille.

» A dix heures je serai aux Brotteaux, sur le lieu
» des mitraillades : c'est là que je t'attendrai avec dix
» mille francs en échange de l'homme que je m'en-
» gage à livrer en tes mains.

» Salut et fraternité !

Léo,

Lieutenant au 4e hussards.

« Je ne connais pas cet officier, dit Reno en frois-
» sant la lettre en ses mains : il me tend peut-être un
» piége ; n'importe, j'irai au rendez-vous. »

Il voulut achever de déjeûner, mais il n'avait plus faim; la peur de la mort l'avait atterré; il se leva, se promena à grands pas de long en large, et grossissant sa voix à la manière des poltrons qui chantent fort pour se donner les apparences du courage qu'ils n'ont pas, il répétait : Certainement, j'irai à ce rendez-vous.

— Pierre.

— Citoyen !

— Tiens, voici la clef de mon secrétaire, prends et donne-moi dix mille livres...

— En écus ?

— Non, en assignats...

— Les voilà, citoyen.

— C'est bien... maintenant va me chercher un gendarme.

— J'y vais, citoyen...

— Et dépêche-toi.

— Oui, citoyen.

— Certainement que j'irai au rendez-vous, répétait Reno, car je suis brave, moi... je saurai déjouer les desseins de mes ennemis... vive la république! Et le malheureux se pressait les flancs pour y trouver un peu de cœur... il suait sang et eau. En passant devant une glace il aperçut sa figure pâle et contractée; il recula de trois pas, il s'était fait peur à lui-même.

Dix heures moins un quart sonnaient à l'Hôtel-de-Ville quand le gendarme mis en réquisition se présenta à lui. « Prends ce manteau, lui dit-il, et suis-moi.

— Où allons-nous, citoyen?

— Tu le verras, viens... »

Ils traversèrent le pont Morand, et à dix heures précises ils se trouvaient près de l'endroit désigné.

Les Brotteaux n'étaient pas à cette époque ce qu'ils sont aujourd'hui, un appendice de la ville de Lyon... A la place de ces percées longues et droites bordées des deux côtés par de belles maisons, depuis le pont Morand jusqu'au pont de la Guillotière, il n'y avait que des champs abruptes coupés de fossés et semés çà et là par de longues lignes de saules. Le silence et la solitude y régnaient à toute heure. Reno était pâle comme un mort. « Attends-moi là, dit-il au gendarme, et au moindre cri, au moindre appel, viens à moi. » Puis faisant quelques pas en obliquant à sa droite, il franchit un fossé nouvellement comblé par les corps

des victimes mitraillées et se trouva tout-à-coup en face de l'homme qui lui avait donné rendez-vous.

— Citoyen Léo, s'écria-t-il ?

— Présent, répondit le soldat ; approche un peu pour que je te voie. Les dents de Reno claquaient entre ses mâchoires comme des castagnettes dans les mains d'un danseur espagnol.

— Tu trembles, lui dit Léo.

— J'ai froid...

— Tu es exact, reprit Léo, c'est bien ; tu as conservé les bonnes traditions de la royauté : l'exactitude est la politesse des princes... Ah ! pardon, citoyen ! des maîtres du jours veux-dire.

— Il n'y a plus de maîtres aujourd'hui, il n'y a plus que des hommes libres et égaux.

— Devant la guillotine et le bourreau... c'est juste... mais parlons affaire à présent... je suis pressé.

— J'ai reçu ta lettre, reprit Reno; quel est le sentiment qui te l'a dicté ?

— L'intérêt de mon pays...

— Le mien, veux-tu dire ?

— Oui, citoyen, répondit Léo, et tout bas il ajouta : celui de ma vengeance.

— Tu connais donc l'homme qui a juré ma mort?

— Je le connais.

— Quel est son nom ?

— Tu le sauras bientôt.

— A l'instant même, je te l'ordonne au nom de la république

— Eh bien! l'homme qui a juré ta mort s'appelle..

Mais à propos, citoyen, nous avons oublié un point important dans la question qui nous occupe.

— Lequel ?

— Où sont les dix mille livres ?

— Tiens, les voilà, prends-les.

— Merci, citoyen, en veux-tu un reçu ?

— C'est inutile. Parleras-tu, maintenant...

— Eh bien ! citoyen, l'homme qui a juré ta mort se nomme... A propos, citoyen, j'oubliais de te demander préalablement une chose non moins importante pour toi.

— Laquelle donc ? ô mon Dieu.

— Crois-tu en celui dont tu viens de prononcer le nom ?

— Dieu ?

— Oui, citoyen...

— Je n'y crois pas...

— Tant pis...

— Pourquoi ?

— Parce que je t'aurais engagé à lui recommander ton âme qui court grand risque d'aller tout droit au diable...

— Il ne s'agit pas de cela... j'ai tenu ma promesse..

— Je tiendrai la mienne...

— Quel est donc l'aristocrate qui a juré ma mort ?..

— Eh bien ! citoyen, l'homme qui a juré ta mort se nomme... A propos, te souvient-il du 23 novembre ?

— C'est le jour où je me suis vengé de Joseph Dautefard.

— Eh bien ! l'homme qui a juré ta mort est le frère de ta victime.

— Tu as promis de me le livrer.

— Je tiendrai ma parole.

— Quand...

— Bientôt...

— Aujourd'hui ?

— « A l'instant même, s'écria Léo Dautefard, et
» s'élançant sur lui, il le saisit violemment à la
» gorge... Reno voulut crier, mais sous la pression
» qui l'étreignait sa voix expira sur ses lèvres...
» L'homme qui a juré de venger sur toi la mort de
» son frère, lâchement assassiné, se nomme Léo Dau-
» tefard... Léo, c'est moi... Reconnais-tu maintenant
» dans mes paroles la voix qui ta crié : malheur ! au
» seuil d'un tribunal, au pied d'un échafaud ? Cette
» voix, c'est la mienne... Tu trembles, aujourd'hui, et
» tu riais alors... lâche ! lâche ! qui n'as du courage
» que pour tuer des hommes sans défense, des prê-
» tres et des femmes ! A genoux, citoyen Reno, à ge-
» noux ! moine défroqué, à genoux, et demande par-
» don à Dieu, car il en est un qui punit les assassins
» et les apostats. . . . .

. . . .

» Mais non, je ne veux pas t'assassiner, moi ! relève-
» toi et défends ta vie, car il me la faut en échange
» de mon serment ; tiens, voici des armes, choisis la
» tienne ; en garde et défends-toi. »

Reno se replia sur lui-même comme une vipère et poussa un cri d'alarme.

— Tu as raison, lui dit Dautefard, il importe que notre combat soit légal. Il fit un signe, et deux jeunes gens de ses amis paraissant tout-à-coup derrière une haie, s'élancèrent au-devant du grand gendarme qui accourait de toute la vitesse de ses grandes bottes au secours du jacobin.

— « Je te serai infiniment obligé, citoyen gen-
» darme, lui dit Dautefard, si tu veux servir de témoin
» à cet homme, car je doute que ces messieurs con-
» sentent à lui rendre ce service. » Le gendarme s'inclina en signe d'adhésion, et dit : J'aime mieux cela que d'assister comme je le fais chaque jour au massacre de gens qui ne se défendent pas.

— Allons donc, citoyen sans-culotte, reprit Léo, nos témoins attendent... en garde et défends-toi.

Reno tremblait de toutes ses forces, il sentait la fièvre et il était pâle à faire peur. Léo le pressait de la pointe de son épée : « Je ne veux pas t'assassiner,
» lui disait-il, et cependant ta vie est dans mes mains;
» défends-toi donc, misérable... Tout-à-coup il brisa
» son épée sur ses genoux, et lui en jeta les débris à
» la face.

— « Ah! je comprends, ajouta-t-il : l'épée est trop
» noble pour toi, cet acier serait trop pur pour ton
» sang... c'est le bâton qui te convient, et arrachant
» un pieu qui soutenait la haie, il lui en donna tant
» qu'il le laissa pour mort sur la place, malgré les
» prières de ses amis qui demandaient grâce, no-
» nobstant les observations du bon gendarme qui
» laissait faire. »

Le jour même Léo versa entre les mains d'un prêtre une somme de dix mille francs pour être distribuée aux veuves et aux orphelins des victimes lyonnaises. Deux jours après il rejoignit son régiment où l'attendait une plainte des représentants et une dénonciation de Reno. Il fallut tout le crédit du général Kellermann pour qu'il n'expiât pas sur l'échafaud les coups de bâton qu'il avait donnés au moine défroqué.

V.

Le prêtre apostat, guéri de ses meurtrissures qu'il attribuait à une chute de cheval, poursuivait avec une ardeur surexcitée par la colère, la carrière de crimes dans laquelle il s'était jeté. Il aimait à voir couler le sang, il se plaisait à mettre son doigt dans les blessures palpitantes, à coller son oreille sur la poitrine de ses victimes pour suivre les palpitations du cœur qui bientôt ne devait plus battre. Il changea de domicile et vint s'établir à un premier étage dans une maison de la place des Terreaux, d'où plus commodément il pouvait, sans se déranger, assister aux exécutions de chaque jour.

Pendant ce temps, Léo, notre brave lieutenant, continuait à se battre bravement à l'armée des Alpes. Son colonel prétendait que son courage était digne du lion, dont son nom était synonyme. Plus d'une fois, oubliant dans les tumultes de la guerre qu'il avait encore une mère à aimer, il chercha un trépas glorieux

à l'avant-garde... mais la mort ne voulut pas de lui, son heure n'était pas encore venue. Cependant, lorsque plus maître de sa douleur, il pouvait se consoler de la perte de son frère par l'espérance de le revoir un jour au ciel, le souvenir de sa mère reprenait toute sa puissance. Il aimait sa mère jusqu'à l'adoration, et il ne pouvait plus se réjouir le cœur avec la vue de celle qu'il adorait, il ne pouvait plus couvrir son front de baisers, il ne pouvait plus lui dire : mère ne pleurez plus... je suis là près de vous pour vous défendre, pour vous protéger et pour vous chérir ! Il était bien à plaindre alors le pauvre Léo !

Un jour il profita d'une suspension d'armes pour demander un congé d'un mois à son colonel ; il l'obtint d'autant plus facilement qu'il avait reçu une blessure à la dernière affaire. Il se mit aussitôt en route pour Lyon.

Oh ! comme le cœur lui battit quand son regard se posa de loin sûr le clocher blanc de Notre-Dame-de-Fourvières, ce phare protecteur de la cité sainte entre toutes les villes de France ! Comme il frémit de crainte et d'impatience en approchant de la maison où il avait reçu le jour. Affreux pressentiments ! « J'arriverai « trop tard, se disait-il, je ne reverrai plus ma mère ! »

L'appartement de sa mère était fermé : les scellés avaient été mis sur sa porte. Trop tard ! trop tard ! s'écria-t-il en courant chez un de ses amis qui demeurait dans la rue Saint-Dominique.

— « Où est donc ma mère ? lui demanda-t-il, en serrant sa main avec force ; où est ma mère ?

Son ami ne lui répondit pas.

— Où est ma mère? répéta Léo, je te demande où est ma mère?

— Elle est en sûreté près de la mienne.

— Où donc?

— Là où les méchants ne sauraient l'atteindre.

— Alors conduis-moi vers elle, je veux la voir... partons.

— Partons, répliqua Frédéric... suis-moi.

Ils marchèrent environ vingt minutes en silence, et tous deux en proie à de sombres pensées.

— Nous n'arriverons donc jamais? disait Léo en gravissant la côte escarpée du Gourguillon.

— Trop tôt peut-être, lui répondit son ami. Ils firent encore quelques pas, et Frédéric, s'arrêtant devant une vaste maison, frappa trois coups à une porte basse, qui s'ouvrit aussitôt devant eux.

Léo, pâle et tremblant, s'empara du bras de Frédéric; ils traversèrent plusieurs chambres désertes, descendirent un escalier tournant, et se trouvèrent dans le cimetière d'un couvent de femmes. Léo se signa instinctivement devant une croix brisée qui gisait sur le sol parmi des débris tumulaires. Les jacobins poursuivaient les morts jusque dans leurs tombes.

— Frédéric, me diras-tu maintenant où est ma mère? lui demanda Léo.

— Là, répondit Fredéric en lui montrant un tertre de gazon.

Léo tomba la face contre terre; mais se relevant

presque aussitôt sans verser une larme : « Ils l'ont assassinée, dit-il, n'est-ce pas ? Frédéric. »

Frédéric prononça tout bas le nom de Reno.

« — L'infâme ! s'écria Léo ; lui ! toujours lui! pour- » quoi ne l'ai-je pas tué le 2 décembre, lorsque je le » tenais au bout de mon épée. Adieu, Frédéric ; je te » laisse le soin de ma vengeance. » Et il allait se frapper d'un poignard lorsque son ami, arrêtant son bras, lui montra du regard la tombe de sa mère, et tout auprès la croix brisée.

« — Ah! je l'avais oublié! reprit Léo... Merci, Fré- » déric, de me l'avoir rappelé... Je vivrai pour mon » serment. Mon frère et ma mère seront vengés ! »

Pendant trois jours, Léo fut dans un état affreux ; il avait presque entièrement perdu la raison ; il délirait à faire pitié. Il serait mort inévitablement sans l'idée fixe de la vengeance qui le retenait à la vie.

Frédéric ne le quitta pas d'une heure ; il voulait remplacer par son amitié le vide que la révolution avait opéré au cœur de son ami. Il faisait taire le cri de ses douleurs personnelles pour trouver en son âme des consolations et des espérances qu'il se serait estimé heureux de pouvoir faire partager à son pauvre Léo.

« Ami, lui disait-il souvent, laissons passer la tem- » pête et les orages des hommes. La main du Dieu » que nous adorons ouvrira bientôt son ciel pour » nous envoyer un rayon de son divin soleil. Alors, » ami, l'homme courageux qui aura résisté à l'épreuve » se relèvera puissant comme le chêne de la monta-

» gne ; alors des jours de paix et de bonheur luiront » pour nous ! Crois-moi, Léo, le secret de la résigna- » tion se trouve dans l'espérance.

» — L'espérance? lui répondit Léo ; l'espérance » n'existe plus là où la réalité est morte. Des jours » heureux, dis-tu ? il n'en est plus pour moi. En dé- » truisant mes affections, les méchants ont brisé les » ressorts de mon âme... je suis mort désormais aux » jouissances du cœur. Non, Frédéric, il n'est plus » de beaux jours pour moi. Plus qu'un peut-être, » celui de la vengeance ! »

Léo, le lieutenant de hussards, avait conservé dans les agitations des camps les préceptes et les principes religieux que sa mère lui avait appris enfant. Il voulut consacrer à un pieux devoir les quelques jours de congé qui lui restaient. Un matin donc il se leva plus calme et plus résigné, il avait prié Dieu une grande partie de la nuit.

« Il faut que nous cherchions un prêtre, Frédéric, dit-il à son ami ; je désire faire dire une messe pour le repos de l'âme de ma mère.

— Nous le trouverons, répondit Frédéric. En effet le lendemain, de grand matin, un vieux prêtre disait une messe noire dans une maison de la place du Plâtre. Quelques hommes à genoux et entourant l'autel improvisé unissaient leurs prières à celles du ministre de Jésus-Christ.

Après la célébration des saints mystères, le prêtre officiant quitta ses vêtements sacerdotaux, et, passant une étole à son cou, il prononça quelques paroles sur

le pardon des offenses. Il fut magnifique d'éloquence et de persuasion. « Le pardon des offenses, s'écria-t-il » en terminant, savez-vous ce que c'est? mes frères. » Je vais vous l'apprendre.

» C'est le chemin qui conduit le plus directement » au ciel. Du haut de la croix du Calvaire, Jésus- » Christ, le Fils de Dieu, a pardonné aux juifs de » Jérusalem. Du haut de la croix de l'échafaud, » Louis XVI, le fils des rois, a pardonné aux juifs de » la Convention.

» La mort du roi martyr est une leçon ; la mort du » Dieu crucifié est un précepte : pardonnons donc à » nos ennemis. »

L'orateur sacré développa cette pensée avec talent et conviction. Tout son auditoire pleurait. Léo lui-même, malgré des efforts inouïs pour résister à l'argumentation du prêtre, versait d'abondantes larmes.

Lorsque le prédicateur eut achevé son discours, les hommes religieux qui avaient assisté à l'office divin se retirèrent un à un, pour ne pas donner l'éveil aux sbires de la révolution. Léo resta seul avec le prêtre. « Mon père, lui dit-il en montrant sur son uniforme » la place qui correspondait à celle du cœur, votre » parole est arrivée là.

— Dieu en soit loué ! mon fils.

— Mon père, j'ai fait deux serments : le premier sur un cadavre, le second sur une tombe ; l'accomplissement de ces serments, qui doit être la consécration de ma vengeance, serait-il un crime aux yeux de Dieu?

« — Vous m'avez entendu, mon fils ; vous avez en-
» tendu, veux-je dire, la parole de la vérité. Le Fils
» de Dieu mourant nous a ordonné l'oubli des offen-
» ses ; Jésus-Christ a dit : Vous rendrez le bien pour
» le mal.

— Mais vous ne savez pas qu'un homme a tué mon frère, et que cet homme vit encore?

— Mais vous savez que les Juifs ont flagellé l'Homme-Dieu et l'ont couronné d'épines.

— Il a assassiné ma vieille et bonne mère.

— Ils l'ont attaché à un gibet.

— C'était ma mère !

— C'était le Fils de Dieu lui-même.

— Oh ! la vengeance, mon père ! la vengeance est une si douce chose au cœur du soldat !

— Meilleur encore est l'oubli des affronts au cœur du chrétien.

— La vengeance, oh ! mon père.

— Le pardon, je vous l'ai dit, est le chemin du ciel.

— Je ne vivrai que pour elle...

— Il vaut mieux vivre pour pardonner.

— Si je ne tiens pas le serment que j'ai fait, je suis un parjure, un infâme.

— Ni l'un ni l'autre, mais vous ne serez pas chrétien si vous le tenez.

— Un soldat n'a que sa parole; d'ailleurs, j'ai fait ce serment à genoux devant Dieu.

— A genoux devant Dieu je puis dégager la parole du soldat et délier le serment du frère et du fils, à genoux donc, mon fils ! à genoux.

Léo se prosterna sous la main du prêtre, et quand il se releva, il avait pardonné pour toujours.

Léo rejoignit son régiment qui lui gardait une bataille et les épaulettes de capitaine ; quelques jours après il s'embarqua pour l'expédition d'Egypte. Ainsi que l'avait fait Kellermann, le général Bonaparte l'eut bientôt remarqué parmi les plus braves de son armée.

Un soir, il le fit appeler dans sa tente : « Capitaine,
» lui dit-il, j'aime votre courage et j'estime vos talents
» militaires. Je connais vos malheurs de famille. Vous
» vous êtes comporté en brave et digne jeune homme.

» Vous n'avez eu qu'un tort, peut-être.

» Celui de n'avoir pas tué le meurtrier de votre
» frère.

— C'eût été un assassinat, mon général, il ne se défendait pas.

— Je sais encore que vous avez pardonné dans les mains d'un prêtre au meurtrier de votre mère.

— C'est vrai, mon général.

— Si Dieu seconde un jour mes desseins, je me chargerai du soin de votre vengeance en sauvant notre patrie des mains qui l'ont tenue si longtemps courbée sous le couteau de la guillotine... En attendant je vous promets un avancement rapide si votre peu d'ambition ou quelque boulet n'en décident autrement.

Capitaine Dautefard, la bataille de demain vous rendra à ces êtres chers que vous avez perdus, on vous fera commandant.

Léo s'inclina et balbutia quelques remerciements d'un air confus, embarrassé.

Bonaparte sourit : ma foi, capitaine, vous êtes un mauvais courtisan, lui dit-il.

— Qu'importe ? mon général, si je suis un bon soldat.

— J'aime mieux cela, répondit le jeune chef. Le courtisan perd les trônes, et le soldat, ajouta-t-il avec une intention marquée, le soldat parfois les relève. Le regard du futur empereur lisait déjà dans les mystères de l'avenir.

Il continua. Les nouvelles de la France sont tristes. La France est devenue un chaos où tous les éléments déchaînés s'entrechoquent à la fois. Pauvre France ! Depuis que je n'y suis plus, les intrigants, les bavards, les ambitieux et les buveurs de sang se sont de nouveau rués sur elle pour s'en faire une proie. La révolution est une hydre aux cent têtes.

— Qui demande un Hercule, répliqua Léo. »

Sur ces entrefaites la nuit était venue, le jeune général se leva, fit quelques pas hors de sa tente pour accompagner le capitaine, et s'arrêtant tout-à-coup il lui montra le ciel. « Regarde, capitaine, lui dit-il, vois-tu cette brillante étoile au sommet de cette pyramide qui semble lui servir de piédestal ?

— Je la vois, mon général.

— La connais-tu ?

— Je ne suis pas fort en astronomie.

— C'est la mienne... Adieu capitaine, à demain ! »

Le général rentra dans sa tente et se jeta tout habillé sur un lit de camp.

Le lendemain du haut des pyramides quarante siè-

cles contemplaient deux armées de braves aux prises dans un océan de feu. Cinq carrés d'infanterie française résistèrent plusieurs heures au choc des cavaliers ennemis, qui, malgré leur nombre et leur résistance, abandonnèrent avec la victoire le champ de bataille aux aigles de la France.

Dans la chaleur de l'action, le jeune général en chef courut le plus grand danger. Séparé de son état-major et entouré d'un gros de Mamelucks, il aurait été fait prisonnier sans le courage d'un officier qui parvint à le dégager au péril de sa vie.

Bonaparte reconnut en son libérateur Léo Dautefard. « J'étais bien certain, lui dit-il le soir même de » la bataille, que cette journée te ferait commandant. » La France a payé sa dette ; un jour j'acquitterai » celle du général dont tu as sauvé la vie ; tiens, com- » mandant, prends ce stylet ; c'est celui de mon père, » garde-le en mémoire de moi... Si tu as besoin un » jour de mon crédit et de ma protection, rapporte- » le-moi. Je jure de t'accorder la première grâce que » tu me demanderas en me le présentant. » Léo s'em- » para du stylet et le porta à ses lèvres. Le général reprit : « Souviens-toi de Bonaparte, je me souvien- » drai des Pyramides. »

VI.

Il y avait six années de cela : Léo Dautefard, après avoir fait toutes les campagnes d'Italie, revint en

France L'étoile des pyramides brillait sur le château des Tuileries. Le général Bonaparte était empereur. Léo Dautefard était colonel. L'étoile de l'honneur brillait sur sa poitrine.

Deux ou trois jours après son arrivée à Paris, l'Empereur, passant une revue générale de ses troupes sur la place du Carrousel, reconnut Dautefard à la tête de son régiment. Il lui serra affectueusement la main en disant : « C'est mal à toi, mon brave, de négliger ton » vieux camarade d'Egypte... Allons! allons! puisque » tu ne songes pas à venir au château, je me verrai » forcé d'aller te chercher à la caserne. » Le colonel sourit et s'inclina.

— A propos, reprit Napoléon, cet uniforme te va horriblement mal : quel est le *savetier* qui te l'a confectionné ?

— Le maître tailleur du régiment, Sire...

— C'est un maladroit...

— Cependant, Sire !...

— C'est un maladroit, te dis-je... ou plutôt c'est moi qui le suis pour ne pas avoir encore songé à t'envoyer un uniforme qui siérait mieux à ta taille.

— Lequel ? Sire.

— Celui de cuirassiers de ma garde... Je t'enverrai demain mon tailleur... C'est convenu.

En ce temps-là, le glorieux empereur ne connaissait plus de bornes à sa puissance : il avait agrandi la France du Tyrol et des Etats de Venise; il avait fait de la Hollande un royaume qu'il avait mis sous la tutelle de son frère aîné. Il avait donné Naples à un autre de

ses frères. De ses mains, la Westphalie passa dans celles de son troisième frère, et à ses titres d'empereur de France et roi d'Italie, il joignit bientôt le nom fastueux de protecteur de la Confédération du Rhin. Alors ses chevaux trempaient leurs crinières dans les eaux rapides du fleuve allemand.

Cependant l'invincible empereur n'était pas heureux malgré ses nouvelles conquêtes. D'une humeur inquiète et farouche, il se trouvait mal à l'aise et comme à l'étroit dans son immense fortune. Plus d'une fois, au retour de ses expéditions périlleuses, des cris sinistres avaient retenti au-devant de son char triomphateur ; plus d'une fois, le sang des conspirateurs, qui poussent la démence politique jusqu'à l'infamie de l'assassinat, avait coulé sur l'échafaud. Plus d'une fois, le poignard de Brutus avait brillé dans l'ombre sur la poitrine du moderne César, qui cependant avait porté si haut la gloire de la France, après avoir rétabli la religion et sauvé du naufrage les épaves de la société.

Un jour, la police de Fouché découvrit les traces d'une nouvelle conspiration. Les chefs du complot furent arrêtés, jugés et condamnés à être fusillés dans les vingt-quatre heures.

Le lendemain, à cinq heures du matin, le premier régiment des cuirassiers de la garde reçut l'ordre d'aller chercher à la conciergerie les condamnés pour les conduire sous bonne escorte dans la plaine de Grenelle, choisie pour le lieu de l'exécution.

Fouché, accompagné du colonel Léo Dautefard, se

fit ouvrir la porte de la prison, et suivi de plusieurs autres officiers, il pénétra dans le cachot où se trouvaient les détenus, pour leur demander, en ce moment suprême, s'ils avaient à faire quelques révélations.

Tout-à-coup le colonel Dautefard s'est rejeté en arrière, il a porté rapidement la main à son front comme pour repousser un funeste souvenir, une sinistre vision. Une voix s'est fait entendre, un homme s'est présenté à ses regards parmi les condamnés à mort. Cette voix ! il l'entendit un jour à Lyon. Plus de doute ! cet homme est le meurtrier de sa famille, c'est son dénonciateur, c'est Reno, c'est le prêtre apostat.

« Grand Dieu! s'est écrié Dautefard, le jour de vos » saintes justices est donc enfin arrivé ! C'est à moi » que vous envoyez le meurtrier de mon frère, le » bourreau de ma mère, pour les venger dans l'as- » sassin de l'Empereur ! Merci ! merci ! mon Dieu !

Mais un autre souvenir a passé presque aussitôt dans son âme, et il s'est rappelé le vieux prêtre qui avait dit la messe des morts pour le repos de l'âme de sa mère ; il s'est rappelé les paroles sublimes qu'il avait prononcées sur l'oubli des offenses ; il s'est rappelé qu'entre ses mains il avait remis à Dieu l'abdication de sa vengeance et le pardon de son ennemi. Devant ce triple souvenir, il n'a pas hésité un seul instant, mais il s'est élancé au plus fort galop de son cheval sur le chemin des Tuileries.

Dans ce moment l'Empereur présidait le conseil de ses ministres. Il avait reçu des nouvelles fâcheuses de

l'Espagne, il se promenait à grands pas, les mains derrière le dos, selon son habitude.

« Le monde a tremblé sous les pas de mon cheval, » disait-il ; l'Europe s'est faite petite sous mon talon » de botte, et l'Espagne seule oserait me résister ! » Cinq cent mille hommes franchiront s'il le faut les » Pyrénées, et avec la rapidité de l'éclair, je lancerai » mes aigles sur Madrid. » En achevant ces mots, Napoléon, irrité, lança l'aigle doré d'un étendard contre une toile représentant l'image du roi Ferdinand VII. Au même instant la porte s'ouvrit, et un de ses aides de camp se présenta devant lui.

— Que me veut-on encore ? demanda l'Empereur avec un mouvement de colère.

— Sire, c'est un colonel de votre garde qui demande à vous parler.

— Qu'il aille se... mais se reprenant aussitôt, il ajouta d'un ton sévère, mais plus digne : Allez dire à ce colonel qu'à cette heure sa place est au régiment, et non aux Tuileries.

— Il suffit, répondit l'aide de camp ; et, s'inclinant, il sortit ; mais deux minutes après, il rentra, disant :

— Sire, il faut absolument que ce colonel vous voie.

Napoléon frappa du pied, et, fronçant le sourcil : Il faut, dites-vous, *absolument?*...Qui donc ici est absolu, si ce n'est moi ? Ah ! parce qu'ils ont des épaulettes d'or, un sabre d'acier, un bout de ruban rouge que je leur ai donnés, ces faquins-là sont insolents comme des pages de la régence... Monsieur l'aide de camp,

allez dire à mon valet de chambre de préparer mes bottes de cheval, je sortirai dans une heure.

L'aide de camp sortit. Au même instant un bruit d'éperons se fit entendre dans l'antichambre qui précédait la salle où se tenait le conseil, et tout aussitôt le colonel Dautefard parut le casque en tête, en grande tenue, paré comme pour un jour de bataille. Napoléon, ne se possédant plus, fit trois pas au-devant de lui ; et, le mesurant de la tête aux pieds : C'est vous? colonel, lui dit-il.

— C'est moi, Sire.

— Depuis quand, en France, se présente-t-on ainsi devant l'Empereur sans se faire annoncer?

Le colonel regarda sa montre et répondit avec sang-froid : Depuis six heures moins un quart.

— Insolent ! s'écria l'Empereur, et il jeta son gant à la figure du colonel, qui, par un mouvement rapide, parvint à l'éviter.

Grâces vous soient rendues, Sire, votre étoile trahissant votre intention, m'a évité un grand crime : reprenez votre gant... je ne suis que colonel.

— Je n'ai pas compris.

— Un jour, le duc d'Enghien frappa de son gant un officier de l'armée de Condé : le lendemain il prit l'uniforme de capitaine pour lui offrir satisfaction. »

Napoléon, prêt à céder à un mouvement dominé presque aussitôt par le sentiment de sa dignité, mit la main sur la garde de son épée.

— Cette arme est celle que vous aviez aux Pyramides, Sire, je la reconnais..., »

Le calme, l'assurance, le sang-froid du colonel dé-

sarmèrent l'Empereur qui changea subitement de ton.

— Colonel, que me voulez-vous? lui demanda-t-il.

— Sire, nous ne sommes point seuls, répondit le colonel, et du regard il lui montra les ministres qui parlaient à voix basse autour d'une table.

— C'est juste, fit l'Empereur, et prenant Dautefard par le bras, il le conduisit vers l'embrasure d'une croisée.

— Vous pouvez parler maintenant sans témoin, colonel, mais dépêchez-vous, car je suis pressé.

— Je le suis autant que vous, Sire.

— Parlez donc alors, que me voulez-vous?

— Une grâce, Sire.

— Laquelle?

— La vie de Reno.

— La grâce de l'homme qui a voulu m'assassiner?

— Oui, Sire.

— Colonel, votre demande est un crime!

— Sire!

— Un crime de complicité!

— N'importe? mais il me faut la grâce de cet homme, je l'aurai.

— Colonel, je vous accuse de haute trahison, dit l'Empereur en élevant la voix.

— Ne parlez pas si haut, Sire, ces messieurs pourraient nous entendre.

— Après.

— Ils ne vous croiraient pas.

— Rendez-moi votre épée.

— De vous je la tiens, à vous je la rends... la

voici. Maintenant, Sire, reconnaissez-vous ce stylet.

— C'est celui de mon père ! s'écria Napoléon, et le prenant il le porta rapidement à ses lèvres ; sa colèrene grondait plus que comme un orage au loin.

— Je vous le rapporte, Sire, il ne m'appartient plus.

— Pourquoi ? colonel.

— Parce qu'en un jour de victoire, c'était aux Pyramides, vous m'avez dit : « Je jure de t'accorder la première grâce que tu me demanderas en me présentant cette arme pour placet.

— Mais Reno a voulu m'assassiner...

— Il a immolé mon frère, ma mère, il m'a dénoncé moi-même.

— Raison de plus pour donner cours à la justice ; il y a eu crime, il doit y avoir expiation.

— J'ai pardonné, Sire.

— Il faut un exemple de rigueur.

— Mieux vaut souvent la clémence que la répression.

— La clémence encourage le crime.

— La rigueur l'exaspère.

— C'est pour cela qu'il ne faut pas se contenter de museler l'hydre de la révolution ; il faut lui briser les dents pour qu'elle ne morde plus.

— Vous avez écrasé la révolution sous le talon de votre botte.

— Cependant elle relève encore la tête.

. . . .

— Sire, m'avez-vous dit encore : Souviens-toi du général Bonaparte, je me souviendrai des Pyramides.

— Le général Bonaparte n'est plus... l'empereur Napoléon a pris sa place.

— C'est au souvenir du général Bonaparte que je m'adresse en ce moment pour arriver au cœur de l'empereur Napoléon.

— Bravo ! colonel, bravo ! s'écria l'Empereur en se rassénérant tout-à-fait : tu trouves enfin le langage du courtisan.

— Puisque j'ai perdu mon épée de soldat.

— Reprends-la, colonel, et en échange donne-moi une plume. Napoléon s'approcha de la table et prenant une feuille de papier il écrivit ce seul mot : Grâce.

— Pour qui ? Sire.

— Pour tous ! colonel.

Dautefard mit un genou en terre et pressa sur ses lèvres la main de l'Empereur.

— Relève-toi, mon brave, reprit l'Empereur : demain je t'enverrai les épaulettes de général de brigade.

Tandis que Napoléon rejoint ses ministres, le colonel Dautefard descend précipitamment dans la cour du Carrousel ; il est déjà tard, cependant il espère arriver encore avant le moment fatal fixé pour l'exécution. Il excite son cheval de la voix et des éperons.

A moitié chemin il rencontre un officier d'ordonnance, cet officier a rencontré le fatal convoi ; il est déjà sans doute arrivé au lieu de l'expiation. Un feu de peloton se fait entendre : « Mon Dieu ! s'écrie Dautefard, faites que je n'arrive pas trop tard, » et son cheval lancé à fond de train, disparaît dans un tour-

billon de poussière. Une seconde décharge, puis une troisième succèdent à la première... « Mon Dieu! mon Dieu! répète Dautefard, faites que j'arrive à temps. »

Le sinistre cortége était effectivement arrivé au lieu des exécutions : tout au loin un régiment d'infanterie exécutait les feux que le colonel avait entendus. Un régiment de cuirassiers, celui qu'il commandait, était rangé en bataille derrière un bataillon de grenadiers de la garde. Dans ce moment, un piquet formé des plus anciens sous-officiers se détacha du bataillon et chargea ses armes; les condamnés parurent aussitôt escortés par un détachement de gendarmes et soutenus par de vénérables ecclésiastiques, qui avaient passé toute la nuit près d'eux pour leur donner les derniers secours et les consolations suprêmes que le ciel accorde aux mourants. Un seul les avait refusés, c'était le plus pâle, le plus tremblant, le plus coupable sans doute. Mon Dieu! mon Dieu! l'heure fatale vient de sonner, et le colonel n'est point encore arrivé... Les tambours battent devant le front des troupes rangées en bataille, et le colonel n'arrive point encore! Les criminels, les yeux bandés, sont à genoux sous les mains des prêtres, qui les élèvent au ciel pour leur donner une dernière bénédiction, lorsque tout-à-coup le galop précipité d'un cheval se fait entendre... Une épée nue brille au loin dans un nuage de poussière, une voix forte, une voix habituée au commandement, répète coup sur coup, sans intervalle... Grâce! grâce! arrêtez au nom de l'Empereur! arrêtez! grâce! grâce pour tous! arrêtez! vive l'Empereur!

Les malheureux condamnés à mort furent tous sauvés. Léo Dautefard a pris la main du prêtre apostat, et la serrant dans les siennes comme une main amie : Citoyen Reno, lui dit-il, reconnais-tu mes traits? Mais le lâche, pâle et tremblant encore, ne peut se décider à regarder en face le visage de son libérateur... Je ne les reconnais point, répond-il.

— Reconnais-tu au moins ma voix?

— Pas davantage...

— Te souvient-il au moins du 23 novembre et du 2 décembre à Lyon?

— Assez, colonel! s'écria Reno, en mettant la main sur ses yeux, je vous reconnais maintenant.

— Il suffit!... tu sauras désormais comment un chrétien se venge.

. . . .

— « Et toi! tu sauras un jour quelles sont les récompenses que Dieu garde à ceux qui, comme toi, pardonnent à leurs ennemis, » s'écria un vieux prêtre, en pressant sur sa poitrine le généreux colonel.

— C'est vous, mon père! répliqua celui-ci, au comble du plus grand étonnement.

— Oui, mon fils, je suis content de toi : tu as fidèlement tenu ton serment. »

Le vieux prêtre, qui avait prié à Lyon pour les victimes des fureurs révolutionnaires, et qui avait appris à Dautefard le secret de la vendetta chrétienne, était alors aumônier de la conciergerie.

Le Frère ignorantin.

Il y a quelques années de cela, je visitai le midi de la France que je ne connaissais pas. Je ne savais comment m'y prendre pour dépenser le mieux possible les quelques heures qui me restaient à donner à la petite ville de B..., où j'étais arrivé la veille. J'étais certainement ce jour-là l'homme le plus ennuyé et peut-être le plus ennuyeux du royaume de France et de Navarre. Enfin, l'heure du dîner arriva, je me mis à table parfaitement disposé à noyer mes vapeurs dans celles d'un excellent vin de Côte-Rôtie.

J'avais pour voisin un brave et joyeux jeune homme, qui portait écrit sur son front et contresigné sur sa langue le titre de commis-voyageur. Je lui fis part de mon embarras, il se mit à rire aux éclats : « De quel
» pays êtes-vous donc? mon cher monsieur, me dit-il:
» de l'empire céleste, sans doute, puisque vous vous
» ennuyez à B..., ce paradis des cafés et des bureaux
» de tabac. Vous ne trouverez nulle part plus délicieux
» moka et meilleurs cigares.

— Je lui répondis que je ne prenais du café qu'à

dix heures du soir, et que je ne fumais que la cigarette.

Il parut alors aussi embarrassé que moi : — « Du
» moment, dit-il, que vous ne cultivez que le papyros,
» allez visiter la chapelle des frères de la doctrine
» chrétienne, elle n'est pas très-éloignée d'ici ; vous y
» trouverez des impressions, si vous êtes poëte, et un
» panorama, si vous êtes artiste, dont vous me direz
» des nouvelles, ce soir. »

— Cette visite me semblerait plus agréable à deux, et vous seriez mille fois aimable de me servir de cicerone...

— Je le ferais volontiers si nous n'avions pas une poule qui m'attend au café du Coq-Gaulois... Ce sera pour demain... si vous le désirez.

— Je compte partir demain...

— Alors je vous engage à ne pas différer votre promenade, car l'homme propose et Dieu... vous savez le proverbe...

Profitant du conseil de mon joyeux commensal, je me mis aussitôt en route.

La chapelle dont il m'avait parlé est peu élégante à l'intérieur, mais vue du dehors, elle offre un aspect des plus ravissants. Entourée d'arbres, on dirait un nid dans un buisson de bruyères. Un religieux fort âgé priait devant l'hôtel de la Vierge. A sa longue robe noire, à son manteau sombre et à son chapeau à larges bords, je reconnus aussitôt un de ces respectables frères qui se livrent avec tant d'abnégation, avec tant de charité à l'enseignement des plus pauvres enfants

du peuple. Il portait cependant sur son front ridé par l'âge le caractère d'une intelligence d'élite et le type d'une rare distinction. Je m'agenouillai près de lui pour recevoir, en priant moi-même, un reflet de son oraison. Il comprit sans doute ma pensée, car il jeta sur moi un regard plein de douceur, je dirai presque un regard de reconnaissance.

Quand, un moment après l'avoir quitté moi-même, il sortit de l'église, j'examinai le portail percé de plusieurs fenêtres en plein cintre et orné de statues bizarrement sculptées. Je me découvris respectueusement à son passage : j'ai toujours aimé et admiré ces hommes simples et bons qui s'effacent devant le monde pour vivre dans l'oubli et l'obscurité. Il vint à moi, me prit les deux mains et les cachant dans l'une des siennes : « C'est bien, dit-il, jeune homme, vous ne rougissez » pas de saluer un pauvre religieux, vous ne rougis- » sez pas de dire une prière devant un autel de la » Vierge, c'est très-bien, jeune homme ! le culte de » la bienheureuse Marie porte bonheur aux jeunes » gens : aimez-la toujours, et ne craignez rien, elle » vous assistera dans tous les besoins de votre vie, » elle vous consolera dans vos tristesses et vous pro- » tégera contre tout danger. »

Ainsi qu'il arrive souvent dans les contrées méridionales, le temps s'était mis à l'orage, le mistral soufflait avec une violence à décorner des bœufs : de gros nuages noirs couraient avec rapidité dans le ciel, de fréquents éclairs brillaient dans les nues avec un bruit de tonnerre, les oiseaux rasant la terre gagnaient

avec effroi leurs nids dans le feuillage. Comme eux je cherchai sous un gros arbre un abri contre les larges gouttes d'eau qui commençaient à tomber. Le frère des écoles chrétiennes me prit par le bras : « Ve-
» nez avec moi, jeune homme, me dit-il, la demeure
» du pauvre ignorantin sera plus sûre pour vous que
» le dôme de ce chêne. »

Le ciel devint tout en feu, les éclairs se succédèrent avec une rapidité effrayante, je n'avais jamais assisté à une pareille tourmente.

Pour mieux la voir, j'ouvris en grand la fenêtre de la petite chambre du vénérable religieux, il me fit observer que je commettais une imprudence. Au même instant un coup de tonnerre plus fort que les autres partit sur notre tête avec un craquement épouvantable. De longs serpents de feu glissèrent devant nous, la foudre venait de fracasser l'arbre que nous venions de quitter.

« Vous voyez, ami, me dit le bon frère avec un
» sang-froid que j'admirai quand la présence du dan-
» ger fut éloignée de nous, vous voyez bien que la
» sainte Vierge n'oublie jamais ceux qui ont confiance
» en elle. Quelle prière lui avez-vous adressée tout-à-
» l'heure dans sa chapelle ? »

— Le *memorare*.

— Le *memorare* vous a sauvé. L'orage sera bientôt passé, continua-t-il ; avant une heure vous pourrez descendre à la ville ; en attendant, venez voir mon petit oratoire. Il me montra un prie-Dieu en bois noir caché dans l'ombre de son petit appartement : « C'est

» là, dit-il, que je suis venu me reposer des tumultes
» et des vicissitudes de la vie. C'est là que chaque jour
» j'attends sans crainte et résigné à la volonté de Dieu,
» l'heure suprême du départ.

Au pied d'un beau crucifix d'ivoire, je remarquai un crâne humain ; le bon frère reprit : « Cette image
» du Christ qui préside à toutes nos grandes douleurs
» pour les féconder pour le ciel, a reçu la dernière
» prière de ma pieuse mère. Ce crâne a appartenu à
» un vieux camarade qui me l'a légué il y aura bien-
» tôt dix ans : il attendra près de moi, dans ma
» tombe, le grand jour du jugement.

» Voulez-vous savoir où va la gloire humaine, jeune
» homme, regardez? » Et soulevant le crâne posé sur son prie-Dieu, il me montra plusieurs croix attachées à des rubans de diverses couleurs. La chambre de ce pauvre frère était un traité vivant de philosophie.

— A qui ces décorations ont-elles appartenu ? lui demandai-je. Il ouvrit un vieux coffre en bois de noyer, et en sortit un uniforme militaire bien usé, bien râpé, portant la trace de plusieurs nobles déchirures. « Elles
» ont appartenu, me dit-il, à cet habit, qui bientôt
» me servira de linceul. »

Je voulus prendre un grand sabre de cavalerie que je vis au fond du bahut. « Ne le touchez pas, me dit
» le vieillard, il est encore taché de sang. » Puis rejetant la tête en arrière avec un mouvement de noble fierté, il ajouta : « Du sang des ennemis de la France ! »

Son front rayonnait : je crus voir passer deux éclairs

dans ses yeux ; la voix d'un vieux grognard parlait dans la bouche d'un frère ignorantin.

« Voulez-vous maintenant voir un précieux auto-
» graphe ? » me demanda-t-il. Et sans attendre ma réponse, il déroula lentement une feuille de papier jaunie, écornée, sur laquelle je lus ce seul mot : *Grâce !* et tout au bas une signature... celle de Napoléon.

— Quelle est cette arme ? lui demandai-je à mon tour, en lui montrant un petit poignard enfermé dans un magnifique étui de maroquin.

— C'est un stylet corse : un général me l'a donné sous les pyramides d'Egypte : ce général s'appelait Bonaparte.

— Et ce brevet signé de la main de l'Empereur, quel est-il ?

— C'est mon brevet de général de brigade.

« Maintenant, jeune homme, » ajouta-t-il avec un son de voix si doux qu'on eût dit la prière d'un saint :
« Pardonnez-moi si je suis forcé de vous quitter,
» l'heure de ma classe vient de sonner. »

L'orage s'était calmé : le tonnerre ne grondait plus qu'au loin et à de longs intervalles ; je descendis la colline, me retournant plusieurs fois pour voir encore l'humble toit du frère ignorantin... Le frère était l'ex-général Léo Dautefard.

Repentir et Expiation.

Un des premiers jours du mois de mai de l'an de grâce 1842, l'auteur de ces Veillées de famille, que, pour ne point mettre personnellement en scène, nous désignerons dans le courant de cette histoire sous le nom d'Alphonse, fut réveillé de grand matin par un exprès qui lui remit la lettre suivante :

« Carissimo mio,

» Pends-toi si tu ne veux pas venir à nous. Je t'at-
» tends depuis huit jours : ma femme a donné ses
» ordres, ta chambre est prête à te recevoir, et tes fe-
» nêtres donnent sur le parc.

» Le rossignol que tu aimes tant, et que par sym-
» pathie pour un poëte aimé tu nommes le Millevoye
» des forêts, le rossignol a pris domicile près de ton
» appartement, dans les branches d'un superbe lilas
» qui est tout en fleurs. Cette nuit il a chanté sa plus
» jolie chanson ; tu l'aurais applaudi, car il n'a pas
» faussé une seule fois.

» Viens donc ! ami ; viens vite avant que la brise
» enlève aux églantiers ces longues palmes blanches
» que tu préfères à toutes les fleurs. Viens, cher, la
» fauvette unit sa voix à celle du rossignol. Quand on
» les écoute le soir dans le recueillement de la terre,
» à la clarté des étoiles du ciel, on croirait entendre
» Rubini et la Grisi. Puis nos montagnes ont retrouvé
» leurs teintes bleuâtres, nos bois se couvrent de
» feuilles, nos prairies de marguerites, nos haies de
» parfums. Oh ! que la campagne est belle aujour-
» d'hui ! on dirait le matin de la vie.

» Nous avons quelques personnes que tu as dû
» rencontrer dans le monde, Monsieur et sa char-
» mante fille mademoiselle de Tavennes, qui s'en-
» fuient quand les hirondelles sont de retour. Ma-
» dame Severine de... qui raconte si bien, est ici de-
» puis avant-hier. Maurice de L... est aussi des nôtres.
» Enfin Odon B..., ton ancien camarade de collége,
» doit aussi nous arriver avec Mina, sa gracieuse et
» spirituelle femme; tout cela est bien tentant, n'est-
» ce pas ? très-cher. Ce n'est pas tout, comme les
» maîtres, j'ai réservé les grands moyens pour la
» péroraison... Le pain bis n'a jamais été si bon, et
» le lait bourru est délicieux.

» A ce soir donc.

» Ton vieil ami,

» Ernest. »

Alphonse aime le pain bis avec délices, il est fou du lait bourru ; le moyen, je vous le demande de re-

fuser la gracieuse invitation d'Ernest!.. Il se mit immédiatement en route pour le château de Saint-Amand.

Quand il arriva à Saint-Amand, le rossignol chanta, les lilas et les aubépines en fleurs embaumèrent son passage, les vapeurs des cheminées du château se mêlèrent aux teintes bleues des collines, un excellent dîner, mieux encore, un parfait ami l'attendait.

Rien de plus joli, de plus gracieux, de plus coquet que le village de Saint-Amand. Pittoresquement situé sur les bords d'une délicieuse petite rivière et au pied d'une colline chargée de vignes, Saint-Amand serait un véritable Eden sur terre, s'il n'était habité par des démons. De tout temps il s'est fait remarquer par ses idées extra-révolutionnaires.

En 89, il brûla plusieurs châteaux de seigneurs.

En 93, il dénonça son curé et pendit son vicaire.

En 1830, il brisa le buste de Charles X et organisa une garde nationale, réputée pour son tambour-major et son tapin. — Le tambour-canne avait les bras si longs qu'il pouvait mettre ses bottes sans incliner sa grande taille. Le tapin, en fait de *flats et de rats,* aurait pu donner des leçons au sauvage du café des Aveugles.

Saint-Amand est un village singulièrement avancé, les femmes y croient à Dieu ; les hommes au diable et les enfants aux sorciers.

Si, rencontrant sur votre chemin un paysan, vous lui demandez le nom des ruines qui se trouvent à mi-côte, vous les verrez se signer avant de vous répondre. — Gardez-vous bien de les visiter, vous dira-t-

il ensuite : « Car dans ces ruines, des revenants et » des farfadets ont établi un domicile dangereux » pour les bons chrétiens.» Si c'est le soir, le paysan fait au besoin un grand détour pour ne point passer devant ce manoir à démon.

Ainsi l'esprit du siècle est fait; il repousse souvent comme superstition les vérités de Dieu et adopte comme vérités les superstitions des hommes. J'ai connu un avocat célèbre qui, cyniquement et à tout propos, faisait parade de son athéisme, et pour tout l'or de la Californie vous ne l'auriez pas fait coucher dans une chambre illustrée par une collection de portraits plus ou moins antiques.

Deux jours après l'arrivée d'Alphonse chez son ami Ernest, et deux heures après le second déjeûner, on se réunit au petit salon pour entendre la délicieuse voix de madame de... elle chanta à ravir *l'Ave Maria* de Schubert, cette ravissante prière qu'on dit et qu'on écoute en pleurant.

Les fenêtres qui donnent sur le parc étaient entr'ouvertes et laissaient arriver dans l'appartement des bouffées de parfums; le rossignol jaloux s'était réveillé dans son nid de chèvrefeuilles pour battre de l'aile aux nòtes brillantes qui tombaient de la voix de Madame de... comme autant de perles et de diamants.

Le même jour à huit heures du soir la société se trouvait réunie tout entière autour de madame Severine, cette femme qui raconte avec tant de charme! Elle se disposait à narrer une légende promise la veille et désirée avec impatience.

« C'est bien audacieux à moi, dit-elle, car je de-
» vrais avoir peur de vous conter les faits et gestes
» de messires les démons. Voyez ces débris de tours
» qui s'élèvent aux flancs de la montagne : c'est là
» que mon histoire va les chercher : je commence.

LA MALÉDICTION DE DIEU.

Il y avait une fois à la place de ces ruines un château-fort entouré de fossés profonds, flanqué de tours, protégé par de hautes murailles et plus encore par une position naturellement imprenable. Le noble baron de Leuffroi qui l'habitait était un rude homme de guerre, grand chevaucheur faisant prouesses en batailles et *vaillantises* de toutes sortes.

Nul, parmi les barons et ducs ses illustres voisins, ne savait mieux tenir en mains fermes *la hache d'armes*, la dague et la rapière; nul n'avait meilleure tenue sous une cotte d'acier ou sous un pourpoint de velours ; nul ne savait mieux attaquer ou défendre place forte ou castel. Grand dommage était cependant qu'il fût luthérien et *vache à Colas* en diable.

Or, il advint en ce temps-là que Louis-le-Grand, roi de France par la grâce de Dieu, révoqua l'édit de Nantes. Presque tous les partisans de la foi nouvelle se retirèrent alors les uns à l'étranger, les autres dans les montagnes des Cévennes, quelques-uns en petit nombre firent abjuration et rentrèrent dans le giron de l'Eglise catholique apostolique et romaine ; le baron de Leuffroi fut de ceux-là.

« Bah! fit-il un jour à sa femme enragée huguenote : le *diable à quatre* a dit que Paris valait bien une messe; il m'est avis que le château de mes ancêtres vaut bien un signe de croix.

Ce fut à Lyon, dans l'église cathédrale de Saint-Jean et en présence des nobles comtes, qu'il fit abjuration dans les mains de monseigneur l'archevêque, jurant sur l'Evangile d'élever sa progéniture tant mâle que femelle dans la foi de l'Eglise qui est une et infaillible.

Or tout ceci n'était que ruse et chose mal pensée, comme vous allez le voir. D'après l'instigation de messire Satanas sans doute, le nouveau converti fit construire une chapelle dans son château : il eut un chapelain, un sacristain et un coriolo beau comme le jour; puis tous les dimanches et jours fêtés il assista dévotement, en apparence, à la sainte messe, faisant force signes de croix et génuflexions, toutes choses grandement damnables, car au fond du cœur il était resté fervent huguenot et endiablé *vache à Colas*.

Il avait élevé et instruit un gros chien de Terre-Neuve dans la haine de notre sainte religion. Huguenot comme son maître, le quadrupède distinguait à vue de nez un luthérien d'un catholique; caressant, festoyant l'un, aboyant et mordant l'autre. Il lui avait appris à hurler de manière à imiter la voix des moines quand ils chantent Vêpres et Matines, tout cela par moquerie et par dérision; bien plus encore, il lui donnait à manger du pain bénit et le faisait boire dans l'auge à porcs qu'il avait fait placer à la porte de la

sainte chapelle en guise de bénitier. Ainsi faisait le baron de Leuffroi.

Au grand scandale de tous les bons et fidèles catholiques, il prétendait encore que les prières adressées aux saints étaient des patenôtres sans rime ni raison. Il ne prêtait aucune foi aux miracles de monsieur saint Pierre, à l'infaillibilité de notre saint père le Pape, et en les vertus immaculées de la sainte Vierge, sur le compte de laquelle il *gaussait* et *gouaillait* à tort et à travers. En outre, il faisait chère abondamment grasse les vendredis et samedis, et tout le saint temps du carême, enfin il buvait comme un templier pendant les jours d'abstinence, menant du matin au soir, en grand train, bombance et ripaille.

Or, toutes ces choses, abominablement impies, ne devaient pas rester sans une punition exemplaire. Un jour qu'il avait maudit et blasphémé plus encore que de coutume, une indigestion rentrée le mit à la veille de trépasser. Repoussant alors avec un jurement affreux le chapelain qui voulait sauver son âme, il manda son fils, et le faisant tenir debout auprès de son lit, il lui dit d'une voix faible et grelottante : « Fils du très-
» haut, très-noble et très-puissant baron de Leuffroi,
» votre père n'a plus que peu d'instants à vivre ; prê-
» tez donc attentivement l'oreille à ses dernières pa-
» roles, écoutez ses dernières volontés. Je meurs dans
» le sein de la religion réformée à laquelle, malgré
» mes apparences catholiques, je suis demeuré sincè-
» rement attaché de cœur et d'intention. Cela étant,
» écoutez bien, mon fils : je veux et j'ordonne que

» tous mes descendants, de père en fils, vivent et
» meurent comme j'ai vécu et comme je vais mourir,
» en francs, loyaux et bons huguenots. Fils du baron
» de Leuffroi, me promettez-vous de faire ainsi ?

— Père, je vous le promets.

— Jurez-le-moi sur cette bible.

— Je le jure.

— Ainsi soit-il... Maintenant que le diable ait pitié de mon âme.

— C'est Dieu, que vous avez voulu dire? mon père.

— Qu'importe? mon fils, n'entends-tu rien? Il me semble que l'on rit étrangement dans cette chambre, autour de moi, à mes oreilles.

— Je n'entends que les prières chantées par les catholiques le jour des morts. » C'était le chien de Terre-Neuve qui hurlait le chant du *De Profundis.*

Le chien se tut, le baron poussa un grand cri, ferma les yeux et trépassa à la onzième heure d'une nuit de samedi et un premier de novembre.

Au même instant, le château de Leuffroi parut tout en feu. Les murailles craquèrent jusque dans leurs fondements, un long et sourd gémissement se fit entendre au loin, et l'on vit au sommet de la plus haute tour un fantôme noir et rouge armé de toutes pièces, dans la position d'un guerrier faisant la veillée d'armes.

Le lendemain, quand les prêtres des villages et des châteaux voisins vinrent en grande pompe pour lever le corps, lorsqu'ils s'emparèrent du cercueil pour le descendre dans les caveaux funèbres, le cercueil était vide : le diable en personne s'était blotti dans la bière

pour emporter le cadavre au moment de l'absoute.

Depuis ce temps-là, le nouveau baron fit ainsi que son père avait fait. Catholique en apparence, il restait et vivait fervent huguenot au fond de son cœur, malgré les prodiges et les merveilles qui s'opéraient en signe d'avertissement dans le manoir héréditaire.

Bien souvent, trop souvent, hélas ! et ce toujours à la veille de quelque grande calamité, le château de Leuffroi reparaissait en feu. Alors il se faisait grand vacarme et sabbat dans la chambre où le vieux baron avait rendu l'âme. C'étaient des cris rauques, des bruits de chaînes, des cliquetis d'armes et d'armures, des hurlements sauvages, des rires étranges, des sons du tocsin, des prières psalmodiées, des chansons profanes, des litanies parodiées, puis des râles et des sanglots, puis des jurements d'hommes et des soupirs de femmes... Ah ! c'était bien affreux à entendre.

Quand l'heure fatale de minuit sonnait, la cour principale du château s'illuminait comme pour un jour de fête. Alors des spectres hideux à têtes d'hommes, à corps de boucs, tourbillonnaient et farandolaient en se tenant par la queue devant le simulacre d'un cercueil. Puis quand ils avaient suffisamment rigolé, ils singeaient les cérémonies funèbres de notre sainte religion, se servant de balais à sorciers en guise de goupillon ; puis enfin ils processionnaient, bannières en tête, en chantant *Malborough s'en va-t-en guerre* sur l'air du *Dies iræ*, et *J'ai du bon tabac* sur celui du *Miserere mei*. Oh ! c'était bien affreux à voir !

Ce fut ainsi que les prodiges et les apparitions se

succédèrent à des époques indéterminées pendant cent années. Cependant les descendants du baron de Leuffroi persistaient, malgré ces mystérieux avertissements, à rester purs et zélés dans la foi luthérienne tout en pratiquant fort mal la religion catholique.

Mais alors il advint que les saisons se firent mauvaises ; la gelée, la grêle ou bien la sécheresse détruisirent les récoltes aux environs de Leuffroi, tandis que celles des villages voisins étaient superbes de fécondité. Les paysans ruinés, désespérés, attribuèrent ces sinistres à la colère de Dieu, et ils commencèrent à murmurer contre leur seigneur, qui, sans autre forme de procès, en fit pendre quelques-uns pour imposer silence aux autres. Mais ceux qui restaient ne se tenant pas pour battus eurent recours aux saints du paradis. Ils entreprirent une neuvaine en l'honneur de la sainte Vierge pour obtenir la conversion de leur seigneur, et par ce moyen apaiser la justice divine. Pendant les premières nuits de la neuvaine, les démons firent un sabbat d'enfer, mais à leurs voix rauques et brisées, on comprenait clairement qu'ils étaient grandement vexés.

Le neuvième jour étant arrivé, l'église paroissiale de la commune se para comme au saint jour de Pâques. M. le curé revêtit ses plus beaux ornements, le lutrin entonna ses plus beaux chants, et les paysans accoururent en foule pour chanter alléluia, car le vénérable pasteur leur avait promis au nom de Dieu que leurs prières ne seraient pas sans un résultat heureux. Ils suivaient dans un religieux recueillement les priè-

res de la messe, lorsqu'au moment où le prêtre élevait la très-sainte hostie, un violent coup de tonnerre se fit entendre, et une immense lueur se répandit aussitôt dans toute l'église. C'était le château de Leuffroi qui brûlait et répandait au loin de sinistres clartés.

On raconte qu'il fut impossible d'arrêter l'incendie. Des anges armés d'épées flamboyantes, les mêmes, dit-on, que Dieu avait mis à la porte du paradis terrestre lorsqu'il en chassa nos premiers parents, repoussaient les travailleurs qui cherchaient à combattre les progrès du feu. Excités par la voix des anges, les démons eux-mêmes attisaient avec des fourches les pans de murailles, les remparts, les toits, les tourelles qui s'écroulaient à grand fracas dans cette fournaise infernale, répandant jusqu'à Lyon, affirme-t-on encore, une odeur de soufre et de bitume.

Le château ne fut bientôt plus qu'un amas de ruines et de décombres. Le fer et le plomb fondus coulaient à flots dans le lit du torrent ; on eût dit les laves du Vésuve. Le baron de Leuffroi et tous les siens disparurent sans retour dans cette tourmente de feu, mais on entend quelquefois encore une voix qui crie : *Laissez passer, laissez passer, laissez passer la justice de Dieu!*

Madame Severine achevait à peine ce récit, que de grands cris s'élevèrent dans la cour du château d'Ernest. Il y avait là des hommes, des femmes, des enfants pâles et consternés s'écriant : « Mon Dieu ! mon
» Dieu ! c'est bien lui, il a reparu !... Quelque grand
» malheur nous menace... le choléra... une inonda-
» tion, la sécheresse, la disette... Mon Dieu ! mon

» Dieu! ayez pitié de votre pauvre peuple! » Ainsi disait la foule; ce n'était dans cette cour que prières, terreurs et signes de détresse... Le revenant des ruines de Leuffroi s'était effectivement remis en campagne...

Alphonse a toujours désiré voir un revenant, ne fût-ce que pour la rareté du fait. Il a bien quelquefois rencontré dans sa vie quelques diables, et de méchants diables encore, mais jamais de farfadets. L'occasion se présentait trop belle pour qu'il ne songeât point à se passer cette fantaisie; il proposa donc à ses amis de se porter aussitôt en masse aux ruines de Leuffroi pour rendre une visite à son hôte mystérieux. Sa proposition fut adoptée à l'unanimité. Cependant Ernest fit observer qu'il était plus convenable de se conformer aux usages reçus dans l'autre monde, par conséquent de remettre à une heure plus avancée la visite projetée, attendu que les farfadets ne sortaient guère avant l'heure de minuit, à la clarté des étoiles, ces brillantes bougies du ciel. Comme cette opinion parut judicieuse, l'on résolut d'attendre en gens de bonne compagnie l'heure consacrée par l'étiquette de messire Satanas.

Elle ne se fit pas longtemps attendre. En route! s'écria Ernest lorsque l'horloge de Saint-Amand sonna minuit... en route! L'on se mit aussitôt en marche. Celui qui aurait vu alors les aventureux jeunes gens se glisser dans la nuit, sans bruit, jetant en avant des éclaireurs, s'arrêtant parfois pour voir et pour entendre, celui-là les aurait pris pour des guerrilleros en cam-

pagne ou pour des communistes en maraude. Ils furent bientôt en vue de la principale entrée du manoir démantelé. Jusque-là ils n'avaient rien aperçu que des grands arbres s'agitant comme des géants dans les ténèbres, ils n'avaient rien entendu que des voix d'oiseaux se plaignant, hélas ! comme des âmes en peine. Du reste, point de bruits de chaîne, point de sanglots, point de lamentations, point d'ombres noires, moins de spectres encore pour leur barrer le passage et défendre l'entrée du pont qui conduisait au salon d'honneur, la seule pièce qui pût alors abriter un bon chrétien. Cependant, pour la première fois, depuis nombre d'années, la porte de ce salon était fermée.

« Que Dieu nous pardonne ! dit Ernest, il paraît que les démons nous brûlent la politesse.

— Il faut les exorciser, répondit Foulques.

— Essayons.

— *Vade retro*, Satanas.

— Ton exorcisme ne vaut rien, farceur, puisque Satan ne se montre pas...

— Prions-le poliment de nous ouvrir...

— Le cordon, s'il vous plaît...

Au même instant un frôlement se fit entendre dans les broussailles, et un gros chat noir glissa dans les jambes d'Ernest.

— Tu vois bien, répliqua Foulques, que mon *vade retro* a produit son effet.

— Mais la porte ne s'ouvre pas.

— Si nous la brisions ?

— C'est une idée....

— Eh bien ! brisons-la, et point de quartier...

La porte s'ouvrit aussitôt d'elle-même, et un homme pâle, amaigri, une ombre d'homme plutôt, apparut.

— Jeunes gens, que me voulez-vous ? demanda-t-il d'une voix sépulcrale.

— Tu dois le savoir, répondit Ernest.

— Qui vous attire ici ? Une vaine curiosité, sans doute ?

— Peut-être.

— Pourquoi venir à cette heure troubler le sommeil de celui qui dort, la douleur de celui qui veille?

L'ombre s'avança de quelques pas encore, c'était un vieillard. De longs cheveux gris tombaient sur ses épaules voûtées par l'âge ; sa taille était au-dessus de la moyenne, son regard perçant et son geste avaient quelque chose de glacial... une barbe inculte et blanche lui cachait l'extrémité inférieure du visage... Que me voulez-vous ? répéta-t-il.

— Voir un revenant, répondit Alphonse.

— C'est bien cela, répliqua le vieillard. Aujourd'hui, c'est comme autrefois, la vérité ne suffit pas au cœur de la jeunesse... il lui faut des chimères... Un revenant ! continua-t-il : eh bien ! regardez, il en est un devant vous.

Entre nous et lui il se fit un grand silence, qu'il rompit le premier en se frappant la poitrine et disant :

« J'étais mort, bien mort ; comme le Lazare de
» l'Ecriture, j'étais enseveli dans un linceul ; mais à
» la voix du Christ je me suis relevé, je suis revenu à
» la vie. Mes yeux s'étaient fermés dans les ténèbres

» du mensonge et de l'iniquité, mais ils se sont rou-
» verts au soleil de la grâce et de la vérité... J'avais
» déchiré ma robe d'innocence pour en jeter les dé-
» bris contre le ciel, mais le Seigneur notre Dieu m'a
» recouvert du cilice du repentir... J'avais effacé sur
» mon front et flétri dans mon cœur le signe du chré-
» tien, mais j'ai levé mes yeux vers le ciel, et Jésus-
» Christ a entendu ma prière. Vous voyez bien que
» je suis un revenant.

» Alors j'ai bu l'eau du torrent et j'ai caché ma tête :
» vous voyez bien que je sors du sépulcre de la dam-
» nation... Vous riez, jeunes gens.... vous me traitez
» de fou, d'insensé.... N'insultez pas l'erreur qui se
» repent et s'humilie. Arrière !... arrière ! vous dis-je,
» si vous ne voulez pas que le revenant lance contre
» vous la poussière de son linceul. »

. . . .

Les jeunes gens se retirèrent dans le plus grand silence, et cherchant en vain à se rendre compte de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre.

« L'apparition des ruines de Leuffroi, dit Ernest en
» rentrant au château, ne peut être, à mon avis, que
» la désorganisation d'un cerveau malade... »

Le lendemain les dames rirent beaucoup, sans vouloir y ajouter foi, de l'apparition nocturne.

Toute la journée il ne fut bruit dans le village et au château de Saint-Amand que de fantômes et de revenants. Bien des cierges brûlèrent devant l'autel de la Vierge, bien des prières furent adressées à Dieu pour obtenir l'expulsion des malins esprits.

Le soir, au salon, la conversation roula naturellement sur les grands évènements de la nuit précédente.

Après mille conjectures plus ou moins vraisemblables, ces dames décidèrent que le revenant ne pouvait être qu'un fou ou qu'un chercheur de dupes, un contrebandier, ou bien un faux monnayeur.

— Je crois que vous êtes dans l'erreur, Mesdames, dit Alphonse; l'apparition des ruines de Leuffroi ne saurait justifier à mes yeux aucune de vos suppositions.

— Vous croyez ?

— J'en suis certain.

— Quelles preuves ?

— De certaines.

— Que vous nous donnerez ?

— Assurément.

— Aujourd'hui ?

— Non.

— Quand donc ?

— La veille de mon départ.

— Pas avant ?

— Impossible.

Alors, en manière de compensation, racontez-nous donc une histoire.

Comme Alphonse ne se fait jamais prier, il raconta celle de la vendetta.

Le caractère de Reno leur fit peur. Le lendemain fut une véritable journée de suppositions pour le château. On avait appris dans la matinée que le conteur de la veille avait *découché*. Toutes les présomptions s'accor-

daient pour faire supposer qu'Alphonse avait rendu une visite nouvelle au revenant.

I.

Les jours et les nuits qui succédèrent furent plus calmes : les apparitions avaient disparu sans retour, Alphonse ne courut plus à la belle étoile. Le temps était égal, heureux, uniforme pour tous. Un matin, au déjeuner, Alphonse annonça son départ fixé au lendemain.

— Et votre promesse ? s'écrièrent ces dames à la fois... et votre promesse ?

— Je ne l'ai pas oubliée.

— Vous la tiendrez ?

— Assurément...

Dans ce moment un domestique apporta une lettre à l'adresse d'Alphonse. L'enveloppe était remarquable par sa forme bizarre.

— Il m'est avis, cher monsieur Alphonse, dit la femme de son ami Ernest, en la lui remettant, que vous correspondez avec les habitants de l'autre monde.

— Peut-être, chère madame.

— Certainement, reprit-elle ; et riant, elle ajouta : Prenez vite, prenez vite cette missive, elle sent le soufre, et, Dieu me pardonne, elle me grille les doigts.

Tous les yeux étaient fixés sur ceux d'Alphonse pendant qu'il lisait la mystérieuse dépêche.

— Eh bien ! lui demanda-t-on quand il en eut achevé

la lecture..., que vous envoie-t-on de l'autre monde ?

— Les preuves que j'attendais.

— Cette lettre serait...

— Une lettre du revenant des ruines de Leuffroi...

Vainement on insista pour en avoir immédiatement communication... Prières, supplications, gronderies, tout fut inutile, même le proverbe : *Ce que femme veut.*

« A ce soir ! s'écria Alphonse, en s'échappant par la » porte qui s'ouvrait sur le jardin : à ce soir, je vous » donne rendez-vous au petit salon. »

Quand le soir vint, toute la société se trouvait réunie au rendez-vous indiqué, l'impatience de recevoir la communication promise était extrême. La curiosité de ces dames surtout sentait la fièvre. Il faut convenir qu'Alphonse avait tout fait pour l'exciter. De fréquentes absences du château, de longues promenades au clair de la lune sous les grands arbres du parc ; quinze heures passées loin du château, un air mystérieux et une grande discrétion devaient nécessairement intriguer la plus belle, mais la plus curieuse moitié du genre humain.

Enfin, l'heure de la révélation était arrivée, on aurait entendu voler une mouche dans le petit salon, lorsque Alphonse, d'une voix lente et solennelle, commença la lecture de la dépêche reçue le matin.

« Monsieur,

» Vous aviez raison, le malheureux qui s'est abrité » quelque temps dans les ruines du château de Leuf-

» froi n'est point un malheureux insensé, encore
» moins un chercheur d'aventures, un faiseur de
» dupes, plus que cela peut-être... C'était un grand
» coupable, accablé de regrets et de remords ; c'était
» un grand pécheur qui faisait pitié aux hommes et à
» lui-même ; c'était un misérable rebut du monde
» chrétien et religieux.

» Vous dirai-je, Monsieur, à vous qui avez été bon
» pour moi, à vous qui m'avez tendu la main quand
» les autres détournaient la tête sur mon passage...
» vous raconterai-je l'histoire de mes crimes et de
» mes abominations ? Oh ! non, vous frémiriez d'hor-
» reur et de dégoût. Sous votre regard les lignes que
» vous lisez en ce moment deviendraient sanglantes,
» et loin de vous vous rejetteriez cette lettre comme un
» papier maudit. J'aime mieux dire l'histoire de mon
» repentir et celle de ma conversion.

. . . .

» Hélas ! bien longtemps j'ai résisté à la grâce ! bien
» longtemps, pauvre nain, je me suis débattu sous la
» main de la Providence, bien longtemps j'ai repoussé
» de mon âme la voix de ma conscience qui me criait
» incessamment : Reviens, reviens à Dieu... mon
» cœur était de bronze et d'airain ; je me trouvais sous
» le fluide magnétique d'une pensée infernale. La vue
» d'un prêtre me faisait mal. Une église entr'ouverte
» le jour à l'heure de l'office divin, la nuit à l'heure de
» la bénédiction, me mettait en fureur ; l'aspect d'une
» croix plantée sur les places publiques me donnait

» la fièvre ; le bruit de la cloche vibrant dans les airs
» comme un appel de la voix de Dieu, me produisait
» l'effet d'une vipère dressant sa tête et sifflant parmi
» les ronces des ruines. Pardonnez-moi, ô mon Dieu!
» Plus d'une fois j'ai maudit et blasphémé votre saint
» nom ! Plus d'une fois j'ai levé la main contre votre
» image ; pardonnez-moi, ô mon Dieu, et que votre
» nom trois fois saint soit à jamais béni sur la terre
» ainsi qu'aux cieux ! Mais enfin un jour est venu où
» vainement j'ai voulu résister à l'étreinte divine, qui
» me rappelait au centre de la vérité. Je fus terrassé,
» vaincu.

» C'était à l'époque du dernier carême : chaque soir
» je me rendais à l'église de Saint-Nizier pour enten-
» dre la brillante parole que du haut de la chaire l'abbé
» Combalot jetait à plus de cinq mille hommes cour-
» bés sous l'éloquence de sa puissante voix.

» J'allais là non point avec des idées de religion et
» des intentions de piété : la curiosité, le plaisir d'en-
» tendre un savant orateur, avaient pu seuls surmon-
» ter mes répugnances à entrer dans une église.

» La fin du carême approchait... Loin de se ralentir,
» le zèle de l'éloquent orateur ne faisait que s'accroî-
» tre en forcè et en énergie. Les brillants tonnerres
» qu'il lançait chaque soir remuaient toutes les âmes ;
» les confessionnaux se remplissaient ; les hommes
» repentants se livraient d'eux-mêmes et couraient au
» tribunal des saintes expiations. Un vendredi, je crois,
» je me trouvai en face de la chaire, debout contre un
» pilier de la grande nef. L'abbé Combalot nous ra-

» contait la touchante histoire de l'enfant prodigue. » Par comparaison, il nous disait les incompréhensi- » bles miséricordes de Dieu, ces miséricordes infinies, » qui s'élèvent toujours au-dessus des plus grandes » iniquités quand le cœur est contrit et repentant ; il » nous montrait la bonté divine ondulant sur les siè- » cles et traversant les espaces pour arriver pleine de » pardon à l'âme du pécheur.

» Oh ! comme il était magnifique alors, le prédica- « teur qui parlait ainsi ! C'était l'ange de la consola- » tion. Comme la manne du ciel, ses paroles tom- » baient et pénétraient dans les cœurs. Des larmes rou- » laient dans tous les yeux ; moi-même un instant je » me sentis atttendri, et tout-à-coup comme ces larges » gouttes d'eau qui tombent aux jours des longues sé- » cheresses, de grosses larmes inondèrent mes joues. » Ma poitrine était pleine de sanglots. Mais quand » l'abbé Combalot, se tournant vers l'autel, s'écria » avec force :

« Regardez, ô vous tous qui avez tant souffert ! re- » gardez, ô vous tous enfants prodigues qui avez tant » péché... n'apercevez-vous rien ?

» Chaque jour pour voir revenir son enfant, le père » montait sur une haute montagne ; de là il tendait » ses bras, il montrait son cœur et disait d'une voix » déchirante : Reviens à moi, ô mon fils, reviens, et » je te pardonnerai... reviens, et je remplacerai les » haillons de ta misère par une tunique éclatante de » blancheur. L'enfant revint à son père... et le père « pardonna à son enfant.

» Regardez, ô mes frères, et voyez.. Votre père qui
» est au ciel est monté aussi sur une haute montagne,
» sur la montagne de la Rédemption, pour vous voir
» revenir. Regardez, ô mes frères, il est au sommet
» de la croix, il vous appelle aussi, il vous tend les
« bras, il vous ouvre son cœur... il prépare à vos
» âmes souillées par le péché, la tunique de ses mi-
» séricordes... partez, mes frères, allez à lui, partez,
» il vous attend, et je ne vous retiens plus.

» Et je partis en écartant la foule qui se trouvait
» sur mon passage, et je courus m'agenouiller au
» pied du maître-autel... et je crus voir à travers sa
» robe de crêpe une des mains du Christ se détacher
» de la croix pour me montrer le chemin de la sacris-
» tie, et je repris ma course et j'allai... j'allai me
» prosterner aux genoux du prêtre de Jésus-Christ,
» m'écriant comme l'enfant prodigue : Me voici, mon
» père, pardonnez-moi. Et l'abbé Combalot, me rele-
» vant, me pressa sur sa poitrine, il embrassa mes
» cheveux blancs, il mêla ses larmes aux miennes, il
» ne me quitta plus que je n'eusse reçu par ses mains
» le gage de la réconciliation éternelle. »

. . . .

Après le départ de l'abbé Combalot, poursuivant le cours de son glorieux apostolat, je voulus me retirer du monde pour vivre dans la retraite et l'oubli ; mais mon séjour dans les ruines du château de Leuffroi m'a démontré l'impossibilité d'un pareil projet. En France, il n'y a plus de solitudes assez ignorées où

l'homme repentant puisse s'enfermer seul avec sa douleur et sa pénitence.... Vous savez le reste.

Maintenant je suis auprès du vénérable frère Ambroise ; quel homme ! c'est un saint ; je m'édifie de ses vertus et je cherche à profiter de ses exemples.

Adieu, Monsieur, priez pour moi ! prier-le pour qu'il m'accorde bientôt la grâce d'aller pieds nus redemander à mon évêque la robe qu'un jour j'ai eu le malheur de déchirer pour la jeter au vent de la révolution.

Plus d'une fois pendant cette lecture, Alphonse fut interrompu par des marques d'attendrissement.

Comment, s'écria-t-on lorsqu'il l'eut terminée, le revenant de Leuffroi était le citoyen Reno ?

— Lui-même, répondit Alphonse.

— Le prêtre apostat ?

— Non, le prêtre converti.

A laquelle tout lecteur donnera le titre qu'il voudra.

LE BAL.

Cette nuit-là, il y avait fête au faubourg Saint-Germain : tout Paris se trouvait représenté dans les salons de la comtesse de V... par les illustrations en tout genre qui portent si haut et si loin la gloire de la France. L'armée y coudoyait la finance, l'aristocratie de l'argent fraternisait avec l'aristocratie de la naissance, qui elle-même tendait la main à l'aristocratie de l'intelligence. Pour parvenir à ces salons dorés et parfumés il fallait passer entre deux haies de fleurs odoriférantes superposées sur les degrés en marbre blanc de l'escalier de l'hôtel. A deux heures du matin, Julien, le chef d'orchestre à la mode, tenait suspendu à sa magique baguette tout ce monde ambré, ennuyeux ou ennuyé, qui dansait pour s'étourdir, qui se battait les flancs pour en faire jaillir ce que dans le langage des privilégiés du monde on est convenu d'appeler le bonheur.

A cette heure j'avisai dans un isolement inusité la baronne de... Plus d'une fois, j'avais eu l'occasion de

remarquer l'originalité de son esprit ; elle était belle à voir et bonne à entendre, surtout quand elle s'abandonnait à la verve de ses observations critiques ; je m'approchai d'elle et lui dis :

— Vous allez donner bien des regrets, Madame.

— Pourquoi? me répondit-elle.

— Vous ne dansez pas.

— J'ai refusé toutes les invitations.

— Pourquoi donc êtes-vous venue à cette fête?

— J'y suis venue pour méditer, vous ne devineriez jamais sur quel sujet. Si j'étais madame de Sévigné, je vous le donnerais en cent.

— Dites-le moi du premier coup. Ce sera plus tôt fait.

— Sur la mort.

— C'est une pensée trop noire pour l'apporter au bal.

— Ne vous est-il jamais arrivé, le soir dans une église, en écoutant la parole du père Ravignan ou celle du père Lacordaire, l'éloquent dominicain ; ne vous est-il jamais arrivé, dis-je, de méditer sur le néant des choses de ce monde, sur le vide ou sur la futilité des joies humaines qui ne laissent rien derrière elles? Pourquoi cette nuit, dans un bal, en présence de toutes ces joies factices, ne méditerais-je pas sur la mort, cette grande vérité?

Voulant détourner le cours de ses sombres réflexions, je lui parlai d'une fête qu'on devait donner le lendemain au Jardin d'Hiver au profit de la liste civile. On en disait des merveilles : tous les gens à la

mode devaient se rendre à l'appel fait par la charité aux souvenirs du cœur et à la bienfaisance de la fortune. Vous y verra-t-on, Madame? lui demandai-je.... La baronne de..... ne répondit point à cette question; mais persistant dans l'ordre de ses idées sinistres, elle continua ainsi :

Regardez bien. Ne vous semble-t-il pas voir des ombres glissant sur ce parquet à travers toutes ces lumières, toutes ces fleurs, toutes ces joies, toutes ces folies? Ne vous semble-t-il pas voir au fond de toutes ces choses des squelettes, des ossements rajustés couverts de velours et de satin?

— Votre voix, Madame, lui répondis-je, me produit l'effet d'un *De profundis*. Vous êtes sévère comme un linceul. La baronne reprit :

« Ces diamants si beaux ne vous semblent-il pas
» une raillerie, une épigramme, sur ces crânes d'hom-
» mes et de femmes qui se balancent à l'harmonie des
» instruments comme des têtes de pavots au souffle
» des aquilons?

Le pittoresque de sa comparaison fit naître un sourire sur mes lèvres.

« Vous riez, reprit-elle, vous riez, la mort est là
» cependant, croyez-le bien; elle est là près de vous,
» près de moi, elle est sur ces banquettes où toute
» lèvre cherche un sourire, où tout regard désire une
» expression, elle est sur ces épaules aux riches col-
» liers de perles fines et de brillants, dans ces coupes
» d'or remplies d'eau glacée; la mort est partout,
» vous dis-je. Elle se glisse, invisible au bal, pour

» marquer impitoyablement au front quelques-uns de
» ces heureux qui ne pensent pas à elle... C'est qu'à
» la mort, comme aux dieux infernaux de l'antiquité,
» il faut aussi parfois des victimes belles et parées.
» Oui, croyez-le bien, poëte, ajouta-t-elle en effeuillant
» entre ses doigts les fleurs de son bouquet de camé-
» lias et en les éparpillant à ses pieds : — comme ces
» fleurs qui cachent la rosace de ce parquet, quelques
» feuilles d'arbres épargnées jusqu'à ce jour par l'hi-
» ver recouvriront demain qnelques tombes nouvelles,
» la vôtre, la mienne, peut-être!.....»

J'étais engagé pour la première valse : dans ce moment l'orchestre joua l'introduction de *Rosita;* je voulus prendre congé de la baronne de...., elle me retint par le bras : « Et vous aussi, me dit-elle, pauvre jeune fou, vous ne craignez pas de danser sur des tombes. Songez en valsant à ce que je viens de vous dire, afin que mes paroles ne soient pas tombées dans le désert.»

La valse commença, bientôt elle devint rapide, précipitée... Alors je ne sais ce qui se passa dans moi... Mon front se glaçait à chaque mesure, les veines de mes tempes battaient à se briser contre mon front, ma pensée tourbillonnait dans un cercle de feu ; j'étais comme entraîné par une main invisible vers des mondes inconnus. Cependant la valse tournoyait toujours... Des sons incompréhensibles bourdonnaient à mes oreilles : je croyais entendre des chants lugubres. La voix de la spirituelle femme que je venais de quitter se mêlait, prophétique, à tous ces bruits ; je voyais d'étranges images sur les tentures du salon ; le salon

lui-même semblait se tendre en noir comme aux jours des funèbres cérémonies. Je crus voir un cercueil à mes pieds et auprès de ce cercueil les fleurs du bouquet de la baronne de.... changées en branches de cyprès... Tout-à-coup les flambeaux s'éteignirent... l'orchestre se tut, un voile de glace s'abaissa sur mes yeux... plus rien... je tombai sans connaissance.

LA MAISON DE SANTÉ.

Lorsque le lendemain je revins à moi dans une vaste maison du faubourg Saint-Denis, 112, et que je me trouvai transporté par je ne sais qui dans une grande pièce au coin de laquelle reposaient quatre lits enveloppés de rideaux blancs : Où suis-je? m'écriai-je, ô mon Dieu! où suis-je? — Dans la maison royale de santé de M. Dubois, me répondirent deux voix aimées. Je reconnus alors mes excellents amis, Adolphe Gauthier et Anatole d'Auvergne; le premier, bon et digne jeune homme, devait, hélas! avant moi, rendre sa belle âme à Dieu... le second, vivant encore, cultive avec un succès égal les lettres et les arts... la plume et le pinceau..Ces deux bons camarades étaient assis près de moi... Quelques instants après, de Balzac et Frédéric Soulié, qui, eux aussi, devaient, hélas! quitter ce monde avant moi, vinrent me voir et m'offrir les services de leur affection... Ils avaient appris la crise terrible qui, du bal, m'avait jeté dans une maison de santé. Un vaisseau sanguin s'était brisé dans ma poitrine.

L'état de ma santé inspirait les plus vives inquiétudes aux médecins; et comme je ne me faisais moi-même aucune illusion sur la gravité de ma position, je me rappelai instinctivement les observations prophétiques de la baronne.... « La mort est là, m'avait-elle dit; elle se glisse, coquette et parée, parmi nous, pour marquer au front quelque victime; la mort est partout; elle peut ouvrir une tombe aussi bien sous une feuille de rose que sous une feuille de cyprès. » — Un sommeil pénible, lourd comme du plomb, s'empara de moi... je délirai toute la journée; l'on me saigna plusieurs fois sans que je m'en aperçusse. Assez tard dans la soirée, je repris connaissance; Adolphe Gauthier ne m'avait pas quitté... Pauvre cher ami! Alors à la lueur d'une lampe qui ressemblait à l'un de ces vases d'airain qu'on voit appendus à la voûte des caveaux funèbres, je remarquai une grande et belle figure pâle tout amaigrie par un longue souffrance, c'était une de ces nobles figures que les artistes recherchent avec amour. Elle reposait sur un oreiller en face de moi. Ses yeux, alimentés par une fièvre ardente, brillaient comme deux flambeaux. Une longue barbe blonde encadrait magnifiquement son blanc visage : je crus voir Gilbert à son lit de mort et prêt à quitter, infortuné convive, le banquet de la vie.

Le pauvre malade m'adressa familièrement la parole : on fait promptement connaissance dans un hôpital, aussi rapidement que dans une diligence. L'hôpital n'est-il pas une voiture publique où le premier voyageur peut retenir sa place pour rouler sur la

grande route humaine qui conduit directement... au cimetière?

— Ah! çà, mon cher compagnon d'infortune, me dit-il, vous jouez de malheur, en vérité.

— Vous le croyez?

— J'en suis sûr, car vous occupez un lit qui n'a pas de chance.

— Comment donc?

— Un pauvre diable l'a quitté ce matin avec armes et bagages pour rejoindre son devancier de la veille qui lui avait donné rendez-vous dans un lieu où il m'est avis que nous nous rencontrerons bientôt nous-mêmes.

— J'espère que vous vous trompez, lui répondis-je.

— C'est égal, votre lit est un mauvais lit, continua-t-il en souriant, un lit fatal, parole d'honneur. Depuis que je suis cloué dans celui-ci, j'ai vu se passer quatre drames dans le vôtre.

— Et quel en a été le dénoûment? lui demandai-je en grimaçant un sourire que je cherchai à mettre au diapason du sien.

— Le dénoûment de tous les drames connus en l'an romantique d'Alexandre Dumas et de Victor Hugo.

— La mort?

— Vous l'avez dit.

Il me demanda mon nom; je le lui déclinai en échange du sien. Je le connaissais de réputation, je l'avais même applaudi quelques mois auparavant dans une de ses œuvres jouée au Gymnase. Clodion était

bien certainement l'un des jeunes écrivains qui promettaient le plus à cette époque.

Ma seconde nuit fut plus mauvaise encore que la première. Mes amis vinrent me voir de grand matin. Je vis à la tristesse de leur physionomie que le thermomètre de ma santé avait prodigieusement baissé. J'entendis même Anatole d'Auvergne disant à Eugène Bourgeois : Je crains bien d'être obligé d'achever son portait de mémoire. Quand ils furent partis, je me repliai dans les souvenirs de ma vie passée : la pensée de l'avenir me faisait peur.

Alors je me rappelai que j'avais commencé mes études au collége de l'Arc, à Dôle, excellente maison que la tourmente révolutionnaire avait emportée aux derniers jours de la Restauration... Je me souvins encore que je les avais terminées sous la direction paternelle d'habiles professeurs réunis aux Minimes de Lyon. Alors je me rappelai les sages leçons, les pieux enseignements que mes bons et bien-aimés pères m'avaient donnés à mon entrée dans la vie.

« Enfants, nous disaient-ils souvent, dans nos clas-
» ses, dans nos promenades, dans nos récréations,
» aimez Dieu par-dessus toutes choses pour qu'il vous
» aime. Ne l'oubliez jamais pour qu'il ne vous oublie
» pas à votre heure dernière... Quels que soient vos
» égarements et vos faiblesses, revenez toujours à lui
» pour qu'il revienne à vous. Aimez votre prochain
» comme vous-mêmes ; ne faites pas aux autres ce que
» vous ne voudriez pas qu'on vous fît. Rendez le
» bien pour le mal...

» Enfants, nous disaient-ils souvent encore, aimez » la sainte Vierge, cette bonne mère, qui n'aban- » donne jamais ceux qui l'implorent et qui ont con- » fiance en elle.»

Hélas! depuis mon départ de Dôle et depuis ma sortie des Minimes, il m'était arrivé trop souvent, je le confesse avec humilité, de ne pas avoir une prière à donner à Dieu... Mais j'avais toujours eu, je puis le dire avec une égale franchise, j'avais toujours eu une invocation pour sa bonne mère qui ne m'a pas abandonné.

Me rappelant les sublimes enseignements de la foi catholique dans les sages conseils de mes savants et pieux professeurs, je fis appeler aussitôt madame Lesueur, surveillante en chef des infirmières attachées à la maison royale de santé. Cette digne dame, morte aussi depuis ce temps-là, s'empressa de se rendre à mon appel.

— Madame, lui demandai-je, y a-t-il un prêtre dans cette maison?

— Non, Monsieur, me répondit-elle, mais un vicaire de l'église de Saint-Laurent nous sert d'aumônier; je le ferai venir... si vous le désirez.

— *Plus tôt que tout de suite*, Madame, lui répondis-je, car la mort n'attend pas.

Le jeune ecclésiastique mandé aussitôt fut bientôt près de moi. Quelques instants après, mon passeport pour l'autre monde était parfaitement en règle : un digne prêtre l'avait signé avec la croix et paraphé avec une absolution. La nuit qui suivit cette acte religieux

fut meilleure que les deux précédentes. Je dormis d'un sommeil plus calme et plus paisible. Les médecins à l'heure de la visite ne manquèrent pas d'atttribuer l'amélioration qu'ils trouvèrent en moi à l'efficacité des pilules indiquées et formulées la veille. . . . Elles étaient toutes encore dans le tiroir de ma table de nuit.

LES POETES.

L'homme de lettres que j'avais pour compagnon de chambrée et pour voisin de lit, se mourait de la poitrine. Depuis quelques jours, le mal arrivé à sa dernière période avait fait des progrès si rapides que les médecins ne comprenaient pas eux-mêmes qu'il pût vivre si longtemps. Le pauvre malade connaissait parfaitement aussi la gravité de sa position. « Je suis » perdu, m'avait-il dit plusieurs fois... Je suis perdu ! » il est bien triste de mourir à trente ans, dans la force » de l'âge.

La robe noire du prêtre, que j'avais fait appeler, l'avait effrayé la veille; il me l'avoua avec la franchise d'un enfant qu'on aurait épouvanté par des récits de Croque-mitaine. Je le rassurai de mon mieux.

— La vue seule d'un prêtre, lui disais-je, est bien souvent un remède pour celui qui souffre; elle est toujours une consolation pour celui qui pleure. Quelquefois plus efficace que les ordonnances de la docte faculté, elle rétablit complétement la santé du corps en assurant celle de l'âme.

— Vous le croyez?

— Cela s'est vu souvent, cher confrère.

— Ce n'est pas moi dans tous les cas qui en ferai l'expérience.

— Je le regrette pour vous.

Il y eut alors entre nous deux un temps d'arrêt marqué, un moment de silence et de réflexion qu'il interrompit le premier.

— Vous êtes bien heureux de croire, reprit-il avec animation. « Oh ! oui, bien heureux ! et il ajouta en » baissant la voix, comme s'il eût craint d'être en- » tendu... Oh ! si comme vous je pouvais croire ! »

La manifestation de ce désir était déjà un pas fait vers la croyance, il devait inévitablement conduire au but !

Le pauvre jeune homme avait bien l'intuition vague de la Divinité, il était trop intelligent pour ne point reconnaître un être supérieur à l'homme; il croyait sans contrôle à l'immortalité de l'âme; et par une étrange inconséquence, il repoussait comme des choses absurdes et contraires à la raison, l'éternité des peines, l'immortalité des récompenses célestes. Il avait fabriqué à sa dévotion une façon de Dieu commode que toute sa vie il avait adoré le verre à la main, en joyeuse et équivoque compagnie.

— Mon Dieu! mon Dieu! si je pouvais croire! répéta-t-il une seconde fois!

— Il n'y a rien au monde de plus facile, lui répondis-je; pour cela faire, il suffit d'une seule chose.

— Laquelle?

— La volonté.

— Vous le pensez?

— J'en suis certain... Essayez... un signe de croix, une invocation, une prière, vous ouvriront d'abord les yeux... une confession et un bon acte de contrition vous ouvriront ensuite le cœur.

— Une confession! y songez-vous?... Je n'oserai jamais.

— J'ai bien osé, moi! hier, là, devant vous.

— Ah vous! c'est bien différent....

— Quelle différence voyez-vous donc?

— Dans votre enfance, dans votre jeunesse, dans vos études, dans votre famille, partout enfin l'on vous aura parlé de Dieu et de religion... n'est-il pas vrai?

— Comme on a dû le faire pour vous, comme cela se pratique généralement pour tous.

— Pour moi, dites-vous?... Jamais.

— C'est impossible.

— Rien n'est plus exact...

— Vous n'avez donc pas connu votre mère?

— Je l'ai bien aimée.

— Elle ne vous a donc jamais parlé d'une vie future?

— Un jour, un seul jour! c'était celui de sa mort... ses lèvres murmurèrent une prière, ses yeux me montrèrent le ciel, et tout fut dit.

— Mais votre père!...

— Ah! mon père... dois-je vous le dire? et quand je vous l'aurai dit, ne me repousserez-vous pas avec dégoût, sinon avec horreur ?

— Je vous plaindrai et vous consolerai, parlez...

— Eh bien ! apprenez-le... mon père, est... un ancien prêtre... comprenez-vous maintenant? un prêtre marié pendant la révolution, comprenez-vous pourquoi le nom du Dieu qu'il avait renié n'est jamais tombé dans mon âme? pourquoi des lèvres qui devaient me l'apprendre il n'a jamais passé sur mes lèvres et dans mon cœur? J'ignore les premiers éléments de cette religion sainte, qui, selon vous, console et fortifie.... On ne m'a jamais parlé de confession que pour la tourner en ridicule.... Les grâces de la communion me sont inconnues... Voyez, ami!... la sueur qui précède l'agonie baigne mon front, et c'est à peine si ce front homicide a reçu l'eau du baptême!..... vous le voyez, ami..., je suis bien à plaindre.... ah! si je pouvais croire! mon Dieu! mon Dieu!

Je joignis les mains et priai pour le pauvre Clodion. Dans ce moment, le vicaire de Saint-Laurent, qui venait me voir deux fois par jour, entra dans notre chambre et vint directement à mon lit. Du regard, je lui montrai celui de mon voisin. Il y avait là une souffrance morale à guérir... plus encore une âme à sauver; le jeune prêtre me comprit.

Clodion ne repoussa point le vicaire qui lui prit la main et lui adressa avec une bonté évangélique les consolations qui sont dues aux mourants; le poëte les reçut avec reconnaissance. Le terrain était préparé, il n'attendait plus que la semence.... Il n'y avait pas vingt minutes que le prêtre et le poëte se trouvaient face à face que les rideaux blancs du lits s'abaissèrent

sur eux. La lumière se faisait pour mon confrère, l'heure de la grâce était venue, je priai toujours et remerciai Dieu.

Lorsque le vicaire de Saint-Laurent partit, disant à Clodion : Je reviendrai dans une heure... Clodion ne répétait plus : Mon Dieu! mon Dieu! si je pouvais croire ! Ses yeux étaient ouverts à la vérité, il croyait. Puis, quand à l'heure indiquée le prêtre revint, il lui dit : Je suis prêt, mon père, et il acheva sa confession plein de regrets et de repentir. « Croyez-vous, mon père, dit-il, quand il eut reçu l'absolution ; croyez-vous que Dieu me pardonne? Mes péchés me seront-ils bien véritablement remis? Je suis un si grand coupable, un si grand pécheur, que je doute encore de la miséricorde divine à mon égard.

— La miséricorde divine, répondit le prêtre, est infinie comme la puissance de Dieu. N'en doutez pas, vos péchés vous ont été remis. Le poëte reprit : « Hé-
» las! mon père, ma vie fut une longue chaîne de
» fautes et d'erreurs dont le premier anneau commence
» à une iniquité. Enfant, je me suis fait le disciple
» des doctrines perverses, impies, que je rencontrai
» dans les œuvres du théâtre, dans les romans et les
» livres de la littérature, dans les colonnes et les feuil-
» letons des journaux. Jeune homme, je m'en suis
» fait l'apôtre. Alors, j'ai prostitué ma plume et mon
» intelligence à la propagation de ces doctrines licen-
» cieuses qui ont fait tant de mal à la société ; je me
» suis fait l'évangéliste du mensonge ; mon père, Dieu
» me pardonnera-t-il? Dieu, tout puissant qu'il soit,

» peut-il absoudre les maudits qui consacrent l'intel-
» ligence qu'il leur a donnée à infiltrer le poison dans
» le cœur des hommes simples et faibles? Peut-il faire
» grâce à de licencieux écrivains qui font de leur cœur
» le laboratoire des plus méchantes passions. Ah! je le
» reconnais aujourd'hui, ils sont bien monstrueuse-
» ment coupables, les hommes qui prostituent ainsi
» le génie! Et puis, mon père! combien de fois dans
» mes regrets du jour et de la nuit, combien de fois
» n'ai-je pas rêvé la ruine de la société morale et re-
» ligieuse, pour reconstruire sur ses débris un ordre
» de choses sans nom! Combien de paradoxes n'ai-je
» pas lancés contre cette pauvre société déjà si malade!
» Encore une fois, mon père, croyez-vous que Dieu
» soit assez bon pour oublier mes péchés? croyez-
» vous que Dieu soit assez miséricordieux pour me
» pardonner tout le mal que j'ai fait?

Ainsi disait le poëte repentant; et il se frappait la poitrine, et le prêtre lui répondait par ses larmes, et il le pressait sur son sein, il l'étreignait sur son cœur brûlant de charité, il l'embrassait avec effusion en l'entourant de ses bras : « Oh! oui, n'en doutez pas...
» Dieu vous pardonnera, mon enfant! Je réponds du
» salut de votre âme, lui disait-il,» et il lui parlait de saint Paul et de saint Augustin, il lui citait sainte Madeleine, cette magnifique figure des miséricordes divines, il lui répétait cette consolante parole de saint Augustin : *Il y a bien loin du pont à la rivière;* il lui montrait le ciel où les élus trouvent un bonheur incomparable, une félicité sans mélange et sans fin. Il

lui disait aussi la joie des anges, quand, sous le pli de leurs ailes, ils portent à Dieu l'âme du pécheur converti, il lui disait le *Te Deum* des saints quand l'âme du pécheur prend sa place auprès d'eux dans l'harmonie des béatitudes éternelles.

Le pauvre malade écoutait en pleurant, il s'attachait aux paroles ardentes du confesseur, il suivait avec amour les mouvements de ses lèvres. Oh! parlez encore, lui disait-il ; parlez toujours, vos paroles me font tant de bien! elles enveloppent mon âme et la pénètrent.

Cette scène était saisissante, et de même que le prêtre, j'étais vivement impressionné : des larmes coulaient de mes yeux. Le vicaire de Saint-Laurent les ayant aperçues, vint à moi : « Ne pleurez pas sur lui, me dit-il, car il mourra de la mort des saints. »

Le poëte savait que j'étais fort malade : il n'ignorait pas que les médecins désespéraient de ma guérison ; aussi, persuadé que je devais mourir avant lui, il se tourna vers moi, interrompant une prière commencée, et me dit :

« Comme il est probable, mon cher confrère, que
» vous me précéderez là-haut, je voudrais bien vous
» charger d'une commission.

— Confiez-la-moi, je la ferai bien volontiers, lui répondis-je.

— Promettez-moi donc de prier Dieu et sa sainte Mère pour qu'ils me gardent une place auprès de vous quand mon âme rejoindra la vôtre.

— Je le lui promis tout en espérant, je l'avoue dans

l'intérêt de la vérité, n'être pas encore forcé de lui tenir parole. .

Dans le milieu de la journée, le poëte se trouvant beaucoup mieux, manifesta le désir d'écrire ses adieux à sa famille. Je lui fis remettre par notre infirmière un cahier de papier à lettres que j'avais dans une petite valise au pied de mon lit. Sur la première feuille se trouvait un titre de drame. Il sourit en le voyant :

« Un drame! J'en ai fait aussi, moi; eh bien ! à cette » heure, drames, couronnes, applaudissements, suc- » cès et triomphes, je donnerais tout pour une seule » prière bien faite.» Il prit la seconde feuille, et d'une main assez ferme il écrivit le billet suivant :

« Mon très-cher père,

» Quand vous recevrez cette lettre... votre fils aura » cessé d'exister. Dieu existe, mon père, n'en doutez » pas. Il s'est révélé à mon heure dernière, il a soulagé » mes souffrances, il a consolé mon agonie... Un de » ses prêtres me fermera les yeux... Je meurs contrit » et humilié, mais plein de foi et d'espérance. Je vous » demande humblement pardon des chagrins que j'ai » pu vous donner dans le cours de ma vie. Adieu, » mon père, adieu ; faites, je vous en prie, que la » mort qui nous a séparés dans le temps, nous réu- » nisse un jour dans l'éternité.

» Votre très-respectueux fils,

» A. Clodion. »

Il lui eût été difficile d'écrire plus respectueusement à un père dont il déplorait les égarements coupables. Après avoir fermé cette lettre, il en écrivit une seconde à sa sœur. Je regrette de ne pouvoir la rendre textuellement avec le pittoresque de ses expressions, avec la forme religieuse et poétique qu'il sut lui donner d'un bout à l'autre ; c'était un chef-d'œuvre de sentiments. En voici les principales pensées :

« Bonne et bien-aimée sœur,

» Réjouis-toi ! réjouissons-nous ! Le bonheur que
» depuis quinze ans j'ai vainement demandé aux
» joies de ce monde, ce bonheur que j'ai cru trouver
» dans la coupe où bouillonnent les plaisirs de la
» terre... ce bonheur à la recherche duquel j'ai effeuillé
» une à une toutes mes illusions, pour lequel j'ai flé-
» tri, étiolé toutes mes espérances, je viens de le
» rencontrer seulement aujourd'hui à l'horizon de
» mes jours, sur le seuil de mon sépulcre.

» Oui, ma sœur ! je vais mourir; les heures me sont
» comptées, — la mort est là qui m'attend, et cepen-
» dant, je te le répète, réjouis-toi, ma sœur ! réjouis-
» sons-nous. Car à travers les sueurs de mon agonie
» et les râles de ma poitrine brisée, une pensée de
» Dieu a glissé dans mon âme.

» Dieu, ma sœur chérie ! comprends-tu bien l'im-
» mensité de ce mot ! en as-tu jamais sondé toutes
» les profondeurs ? Dieu ! as-tu jamais appris à le con-
» naître, à l'aimer et à le servir ?

» Dans tes peines et dans tes joies d'enfant, n'as-tu » jamais élevé ton cœur vers lui ? De la terre où tout » est doute et obscurité, n'as-tu jamais dirigé les aspi- » rations de ton âme vers le ciel où tout est lumières et » clartés? La terre, ma sœur, on te le dira souvent avec » raison... la terre est l'exil... le ciel est la patrie !

» Dieu ! ma sœur, si tu savais combien grande est » sa bonté ! combien infinie est sa miséricorde ! Si tu » savais combien de grâces et de consolations sont » accordées à ceux qui se donnent franchement à lui ! » Si tu savais combien les ténèbres qui nous envelop- » pent deviennent éclatantes quand elles sont éclai- » rées par la torche de la mort, tu reviendrais sincè- » rement à la foi divine. Tu reviendrais... que dis-je? » tu ne l'as jamais abandonnée, car ainsi que moi, » pauvre enfant ! tu ne l'as jamais connue. Oh ! com- » bien je le vais prier, ce Dieu bon et miséricordieux, » pour qu'il ouvre ton âme aux trésors de son amour » incommensurable.

» Sans la pensée de Dieu, ma sœur, la vie est bien » pâle, bien triste, bien décolorée ! sans une croyance » religieuse, les sentiers du monde sont bien durs, » bien arides, ses feuillages bien sombres, et ses joies » bien amères ! Tu es jeune encore, pauvre fille... A » peine tes désirs ont-ils cherché les espérances de la » vie que déjà peut-être tu en as trouvé les déceptions » et les regrets... Oui, ma sœur aimée, une voix mys- » térieuse me dit que des sanglots ont déjà gonflé ta » poitrine, que des larmes ont déjà mouillé tes joues... » que des nuages ont déjà passé sur ton front et en

» ont obscurci les blanches couleurs, pauvre enfant!
» Qui t'aura consolée dans tes afflictions? Notre père?
» Il est des douleurs qui défient la tendresse la plus
» robuste, il est des souffrances que rien ne peut
» combattre, pas même le cœur d'une mère. Dieu
» seul peut les guérir.

» Ma sœur, au nom de notre mère qui nous a tant
» aimés! par la tendresse fraternelle qui nous a tou-
» jours unis, par tout le bonheur que je désire et
» que je demande à Dieu pour toi, promets-moi de
» commencer une vie nouvelle dans la foi catholique,
» le foyer de toute lumière, le centre de toute vérité.
» Promets-moi de te rattacher tout entière à cette
» pensée de Dieu sans laquelle ici-bas tout est men-
» songe, faiblesse et malheur. Tu me le promets,
» n'est-ce pas? Saurais-tu refuser la prière de ton frère
» qui va mourir?

» Que désormais, ô ma sœur, Dieu seul préside à
» toutes les actions de ta vie! Prie-le soir et matin,
» afin que toutes tes pensées se rapportent à lui; sois
» fidèle à ses divins préceptes.

» Assieds-toi souvent à la table sainte, c'est là que
« se trouvent la force des faibles et la vertu des vierges.
» Encore une fois, ma sœur, aime Dieu! aime Dieu
» par-dessus toutes choses pour que nous nous aimions
» dans la Jérusalem céleste de cet amour ineffable
» qui ne doit pas finir.

» Je t'embrasse au pied de la croix.

» Ton frère bien aimant.

» A. CLODION. »

Il venait de cacheter ces deux lettres, quand le vicaire de Saint-Laurent entra. Clodion lui tendit la main et les lui remit. « Quand je ne serai plus, lui dit-il, faites-les,
» je vous prie, parvenir à leurs adresses... L'une est
» pour mon père, l'autre est pour ma sœur... Oh! si
» j'osais, ajouta-t-il avec un sourire doux et résigné,
» je vous adresserais bien encore une prière.

— Osez, mon ami, lui répondit le vicaire, et d'avance je vous promets de l'accueillir favorablement, quelle qu'elle soit.

— Alors, permettez-moi de vous choisir pour mon exécuteur testamentaire ; puis, sans attendre une nouvelle réponse, et comme s'il n'eût pas douté du consentement de son confesseur, il sortit d'une petite cassette qu'il se fit apporter, un portefeuille assez volumineux, il l'ouvrit et dit au bon prêtre :

« Voici quelques billets sur la Banque de France ;
« voici quelques notes de créanciers. Je vous serai
» infiniment obligé de faire toucher les uns et d'ac-
» quitter les autres. J'ai payé ce matin au caissier de
» la maison de santé la quinzaine dans laquelle nous
» entrons ; il me sera redevable, je n'en doute pas, de
» cette somme presque entière. Ce remboursement
» suffira probablement aux frais de mes funérailles.»

Une violente crise l'empêcha de continuer... Nous crûmes qu'il allait passer... il n'en fut rien... car un instant après, retrouvant la parole, il nous demanda où il en était resté... A mon enterrement, je crois, dit-il... oui, je me le rappelle... Je désire qu'il soit le plus simple possible, comme cela convient à un

misérable pécheur. Deux cierges à l'autel, point de tenture à la porte de l'église... le drap des pauvres sur mon cercueil, une croix de bois sur ma tombe, quelques amis et vous, mon père, pour m'accompagner au cimetière... voilà tout.

Il prit un crayon, et traçant une opération d'arithmétique, il ajouta :

« C'est huit à neuf cents francs qui nous resteront » sur la Banque de France... Ma sœur est assez riche, » je puis en disposer sans lui faire tort... Mon père, » acceptez-les... je vous les donne... caissier des » malheureux, vous les distribuerez aux pauvres de » votre paroisse. » Le vicaire de Saint-Laurent lui prit la main et détourna la tête pour cacher ses larmes; il suffoquait. « Ce n'est pas tout, reprit le poëte, donnez-moi, je vous prie, du papier, » et d'une main ferme il traça ces quelques lignes, en ayant soin de laisser un espace en blanc pour la date :

« Aujourd'hui... est mort à la » maison royale de santé, Faubourg-Saint-Denis, » n° 12, A. Clodion, homme de lettres, âgé de trente » ans. Plein de repentir pour les fautes de sa vie passée, mais plein de confiance dans celui qui par» donne au pécheur humilié qui revient à lui, il de» mande pardon à ses amis et à ses ennemis, de tous » les mauvais exemples, de tous les mauvais conseils » qu'il a pu leur donner.

» A genoux devant Dieu et dans les mains du prê» tre qui l'assiste à ses derniers moments, il rétracte » librement et volontairement, de tout son cœur, les

» feuilletons, les pièces de théâtre, les poésies, tous » les livres qu'il a publiés contre les lois de la morale » et de la religion.

» Priez pour lui,

» A. Clodion. »

Quand il eut signé ce modèle de billet de faire part, il indiqua à son confesseur le nom des quelques amis auxquels il désirait qu'il fût adressé. « Maintenant, mon père, ajouta-t-il avec exaltation, maintenant que j'en ai fini avec les choses de la terre, occupons-nous de celles du ciel. Il courba la tête sous les mains levées du prêtre et reçut une dernière absolution.

LA MORT D'UN IMPIE.

Il était tard... six heures sonnaient à la grande horloge de la maison royale de santé. Le prêtre se leva pour sortir... Le poëte le retint en disant : « La nuit » sera mauvaise pour moi ! fatale peut-être, et vous » ne serez plus là pour me soutenir, pour me parler » du ciel et de Dieu, pour me donner les paroles d'es- » pérance qui font regretter de ne pas souffrir davan- » tage en expiation de ses fautes et pour l'amour de » Jésus-Christ... Oh ! mon père, donnez-moi un cru- » cifix pour que je le mette sur ma poitrine, pour » qu'il scelle à jamais dans mon cœur comme dans » un tombeau les paroles de vie que vous y avez pla-

» cées. » Le vicaire de Saint-Laurent entr'ouvrit sa soutane, et détachant de son cou un petit crucifix d'argent... il le passa à celui de son pénitent, puis il partit . . . .

. . . .

Je venais de prendre position dans mon lit pour m'endormir le plus commodément possible à la garde de Dieu, lorsque la porte de notre chambre s'ouvrit précipitamment devant un nouveau compagnon de souffrance qu'on nous apportait. C'était un vieillard hideux, horrible à voir, plus hideux, plus horrible encore à entendre. Son corps ne formait qu'une plaie, sa parole n'était qu'une imprécation..., le malheureux avait soixante et quinze ans.

« Un prêtre sort d'ici! s'écria-t-il avec rage... un prêtre vient de sortir par cette porte, je l'ai rencontré sur l'escalier... Quel est celui d'entre vous qui l'a fait appeler? »

L'impertinence de cette question, le ton avec lequel elle était faite me rendit la vivacité de mon caractère en bonne santé.

— Que vous importe? lui répondis-je avec une expression de voix énergiquement accentuée.

— Je veux le savoir...

— Eh bien! c'est moi.

— Quand les hommes nous abandonnent, ajouta le poëte avec ce calme et cette résignation qui ne le quittèrent pas un instant; quand les hommes nous abandonnent et que la terre nous échappe, le prêtre de Jésus-Christ vient à nous; le ciel alors s'ouvre

sur notre front, et les anges commis à la garde du divin paradis ouvrent les bras pour nous recevoir.

— Prêtre, ciel, contes de grand'mères et de bonnes d'enfants, répliqua le vieillard avec une surexcitation de rage. La terre ne veut plus de moi, je le sais; mais je ne veux pas du ciel, qu'il le sache !

Le poëte priait, les yeux amoureusement fixés sur le crucifix qu'il pressait sur sa poitrine. Le vieillard aperçut la croix qui brillait dans ses mains.

« Une croix ! une croix ! s'écria-t-il avec un *cres-*
» *cendo* de colère ; une croix ! Oh ! mes vingt ans,
» où êtes-vous? qui me rendra mes vingt ans? Et
» vous, mes compagnons d'autrefois, où êtes-vous
» donc aussi? Le parti prêtre a relevé sa tête vers le
» ciel, et vous avez courbé la vôtre dans le sépulcre !
» Voltaire est vaincu... Loyola l'emporte ! »

Un sanglot, une imprécation, étouffèrent sa voix, qui murmura les noms de Conciergerie et de Septembre.

Le poëte priait toujours... Quelle scène, ô mon Dieu ! Il y avait là deux hommes qui se mouraient... l'un de la mort des saints, l'autre de la mort des impies !... Celui-là bien jeune encore, celui-ci déjà bien vieux... Le premier calme et résigné, le second écumant de colère et de rage... D'un côté de touchantes aspirations, de l'autre d'horribles blasphèmes traversaient le lugubre silence qui règne à l'approche de nos heures dernières... Quelle scène, ô mon Dieu ! La clarté de la lampe qui l'éclairait semblait tracer une auréole au front du prédestiné... De sinistres lueurs entouraient la pâle figure du prévaricateur.

— A moi le ciel ! disait le poëte.

— A moi l'enfer ! répondait le briseur de croix.

— Ayez pitié de moi, Seigneur.

— Arrière le prêtre et à bas la croix !

— Sainte Vierge Marie, mère de Dieu, priez pour moi !

— Qui me rendra mes vingt ans et les beaux jours de la révolution ?

Le poëte pressa le crucifix sur ses lèvres ; l'impie se dressa sur son lit en grinçant des dents : ses yeux sortaient de leurs orbites, l'écume de l'impiété sortait de sa bouche avec la rage du désespoir. Il ne criait plus, il vociférait ces horribles paroles... « Qui me » rendra un trône à détruire, des autels à briser et » des croix à abattre ?

» O trois fois saint Marat ! lève-toi dans la tombe » et regarde : le sanctuaire de la superstition a repris » son empire sur la raison ; les peuples rampent de » nouveau à genoux sous le sceptre des tyrans, la » France se dit libre, et son territoire se couvre par- » tout de croix ; les hommes de la révolution dispa- » raissent, les esclaves de la monarchie triomphent, » les lâches ont remplacé les forts... A moi donc, » compagnons ! il y a encore des rois à tuer et des » prêtres à... »

Il ne put achever... La mort l'étreignit à la gorge ; il râla une dernière imprécation et retomba sans vie sur sa couche.

Le malheureux mourut comme était mort Voltaire.

Le poëte priait toujours, le front calme et serein...

il pria pour le tueur de prêtres et le briseur de croix. Je l'entendis qui disait tout bas : « Pitié pour lui, mon Dieu ! il ne sait ce qu'il dit ; pitié pour son âme, il ne sait ce qu'il fait ! »

Cette scène horrible m'avait fait un mal affreux ; je passai une mauvaise nuit ; la voix de l'impie bourdonnait sans cesse à mon oreille. Son regard se vitrait dans mes yeux. Oh ! que la mort du pécheur est épouvantable ! Oh ! que l'agonie doit être désespérante au cœur qui n'a pas un repentir à donner au passé, pas une espérance à demander à l'avenir !

LA MORT DU POETE.

Le lendemain matin à cinq heures, un peu avant la visite habituelle des médecins, le vicaire de Saint-Laurent, notre cher aumônier, revint près de nous. Il avait jeté en entrant un regard inquiet sur le lit du poëte : il avait cru le trouver désert.

« C'est vous ? mon père, lui dit Clodion... Je vous
» attendais pour mourir... venez vite, je vous en
» prie, venez vite, car je sens que ce ne sera pas
» long... ce jour sera le jour de la délivrance. »

A six heures la visite eut lieu... Les regards des docteurs nous apprirent en se relevant du lit du poëte que la mort n'était plus loin de nous.

A six heures et demie, quelques-uns de nos confrères vinrent nous voir ; Clodion les reconnut encore, il leur dit avec un son de voix doux comme une prière :
« Amis, pardonnez-moi tous les scandales que je vous

» ai donnés, et recevez en expiation l'exemple de ma
» mort... Que mon repentir vous serve d'enseigne-
» ment ! Il est bien à plaindre l'écrivain à l'heure de
» la mort, quand au fond de sa conscience il entend
» une voix qui lui crie : Qu'as-tu fait du génie que
» Dieu t'avait donné pour éclairer et guider le cœur
» de tes frères ? Qu'as-tu fait de l'intelligence qu'il
» t'avait confiée pour opérer le bien ? Oh ! oui, mal-
» heureux, bien malheureux alors est cet homme
» dont l'intelligence et le génie n'ont su produire que
» des œuvres stériles, sinon funestes et fatales ! Il voit
» alors passer à travers les sueurs de l'agonie ses mau-
» vais livres comme autant d'accusateurs publics qui
» se rendent au tribunal de Dieu pour déposer contre
» lui. Oh ! croyez-moi, frères, ne faites jamais plus de
» mauvais livres ; coupez-vous plutôt la main qui
» serait tentée de prendre la plume pour élaborer ces
» poisons monstrueux qui caressent les passions hu-
» maines, énervent les corps et tuent les âmes.

» La littérature telle que nous l'a faite l'esprit cor-
» rupteur de ce siècle, est un champ émaillé de fleurs
» sous lesquelles les serpents distillent un poison d'au-
» tant plus dangereux qu'il est plus caché. »

A sept heures le poëte dit au prêtre : « Je sens que la mort approche. Nos confrères s'agenouillèrent, et d'une voix brisée par l'émotion, le vicaire de Saint-Laurent commença les prières des agonisants. Le poëte les suivit avec recueillement, il avait encore toute sa connaissance. Quant elles furent terminées, il fit approcher les infirmières qui pleuraient et priaient à

l'écart : il les remercia des soins qu'elles lui avaient donnés durant le cours de sa longue maladie ; puis s'adressant à son confesseur, il lui dit : « Quant à vous, » mon père, je ne vous remercie pas d'avoir sauvé » mon âme, c'est Dieu qui le fera pour moi, au grand » jour du jugement. »

Alors il nous fit ses derniers adieux; ils furent émouvants, nous pleurions tous ; lui seul était calme : il ne comprenait pas nos larmes. Ses lèvres pâles murmuraient des prières pleines de ferveur. Ses yeux vitrés et levés au ciel semblaient chercher à son âme un chemin que bientôt elle devait prendre pour s'élancer vers Dieu... Heureux jeune homme ! il ne tenait déjà plus à la terre par les regrets, qu'il touchait au ciel par l'espérance.

Ses pieds étaient glacés ; on essaya de les réchauffer avec des couvertures brûlantes. Il ne sentit pas même l'action de la chaleur... « La mort se permet des li- » cences, nous dit-il avec un doux sourire, elle veut » jouer au revenant, avant l'heure de minuit elle me » prend par les pieds. »

Les sinapismes qu'on lui appliqua furent sans effet.

Un instant après, ses genoux devinrent insensibles et glacés ; il nous le fit remarquer disant : « La mort » monte toujours : et il ajouta : parlez-moi de Dieu, » mon père ; et vous, mes amis, ne pleurez pas ainsi... » la vue de vos larmes me fait mal. Entonnez plutôt » à mon intention le cantique de la délivrance : si » j'en ai la force je chanterai avec vous, sinon mon » cœur accompagnera vos voix. »

Un instant encore et ses mains perdirent le sens du toucher, le crucifix qu'elles tenaient retomba sur sa poitrine. « Ah ! s'écria le poëte en plaisantant tou-
» jours, la mort vient de me donner une poignée de
» main : sa main est dans la mienne : prenez le cru-
» cifix, ô mon père! et placez-le sur mes lèvres : à lui
» mon dernier regard, à lui mon dernier baiser. »

Cette scène, je le répète, était tout à la fois déchirante et sublime. Oh ! qu'il est doux, qu'il est consolant de mourir dans la paix du Seigneur !

L'agonisant reprit :

« Mon Dieu ! mon Dieu! je n'y vois plus... un voile
» est devant moi... Ne me quittez pas, ô mon père !
» donnez-moi votre main, mettez le crucifix sur mes
» yeux pour qu'il les rouvre aux clartés de la vie éter-
» nelle ! Que je souffre ! mon Dieu ! s'écria-t-il en ce
» moment, ma poitrine se déchire. Eh bien ! je vou-
» drais souffrir davantage encore pour l'amour de
» vous, Seigneur! et pour la rémission de mes péchés. »

Tout-à-coup sa voix devint brève et saccadée, il prononça distinctement le nom de Jésus et de Marie, et laissa doucement retomber sa tête sur l'épaule de son confesseur. Huit heures sonnèrent... il était mort.

CONCLUSION.

Un mois après, j'entrai en pleine convalescence ; les médecins, surpris eux-mêmes d'une guérison dont ils avaient désespéré, me conseillèrent le séjour de la campagne. La veille de mon départ, je me rendis au

cimetière du Père-Lachaise ; j'avais là un adieu à faire.

Après de longues recherches dans cette somptueuse capitale des morts, je finis par trouver une tombe récente, ombragée par une modeste croix en bois noir, et sur cette croix un seul nom : Clodion.

Je m'agenouillai et priai, non pour celui qui reposait en paix sous le signe vénéré de la religion, mais pour son frère qui veillait encore, pour son ami qu'un jour la maladie avait arrêté et qui allait reprendre sa course laborieuse à travers le monde.

Du Père-Lachaise, après m'être acquitté d'une dette de cœur, je me rendis vers la demeure du vicaire de Saint-Laurent, pour accomplir un devoir de reconnaissance auprès de celui qui, pendant ma longue maladie, m'avait si généreusement porté les secours de son inépuisable charité.

Je le trouvai assis devant une petite table, sur laquelle plusieurs lettres étaient ouvertes. Il en tenait une à la main, il me la remit sans mot dire. Son silence disait plus que n'aurait pu le faire la plus éloquente parole. Je pris la lettre et je lus rapidement ces quelques lignes écrites par une main de femme:

« Monsieur l'abbé,

» Nous avons reçu la lettre que vous nous avez fait
» l'honneur de nous écrire, pour nous annoncer la
» mort de mon pauvre frère ; le premier moment a
» été douloureux. Aujourd'hui, notre affliction, quoi-

» que bien grande encore, est plus calme ; vous le » dirai-je, elle n'est plus sans consolation. Mon frère » bien-aimé a quitté la terre où l'on souffre pour al» ler au ciel où l'on est heureux.

» Combien je vous remercie, Monsieur, d'avoir » aidé, soutenu, assisté ce pauvre jeune homme à ses » derniers moments ! Combien je vous remercie de » lui avoir fermé les yeux après sa mort ! Ma vie ne » sera jamais assez longue pour vous bénir.

» Mon père me charge de vous exprimer sa recon» naissance ; je me réserve de vous témoigner la » mienne en priant Dieu pour vous à la table sainte » où mon pauvre frère m'a conviée. Demain c'est le » jour de ma première communion.

» Adieu, monsieur l'abbé ; priez pour mon père, » priez pour votre très-humble servante.

» Elisa Clodion. »

Un Épisode des Guerres de l'Empire.

I.

L'année dernière, à l'époque des vacances, une société choisie se trouvait réunie au château de la Ferté, délicieuse résidence isolée dans les poétiques montagnes de la Franche-Comté. Le jour, ce n'était que parties de chasse dans la forêt voisine, réveillée de grand matin par la trompe du piqueur donnant son *la* belliqueux aux aboiements des chiens. La pêche succédant parfois à la chasse, procurait à la table du châtelain des truites dignes de figurer auprès du gibier atteint la veille par le plomb des habiles tireurs. L'on ne dédaignait pas non plus les promenades à la vigne, où les raisins à grappes d'or semblaient appeler pour passer à la postérité les magiques pinceaux de Saint-Jean, cette gloire vivante et sans rivale de l'art moderne. Le soir, la société au grand complet se ralliait au salon pour terminer, dans des causeries intimes, la journée commencée le matin par de bruyantes et joyeuses fanfares. Parfois on y faisait de la musique ou bien on improvisait une charade en action ; mais le plus sou-

vent, lorsque le temps était mauvais, la nuit bien noire et que les vitres des fenêtres craquaient sous le fouet d'une pluie de grêle, l'on racontait à voix basse une histoire de revenant bien sinistre, bien effrayante, un récit bien dramatique, qui faisait rétrécir le cercle autour d'une vaste cheminée qui contenait un tronc d'arbre tout entier.

Rien n'est charmant, en vérité, comme ces soirées à la campagne, soirées intimes, dépouillées du cérémonial guindé des villes ; soirées délicieuses, pleines de franchise et d'abandon, où le regard n'est jamais une étude, le sourire une hypocrisie et la parole un son diplomatique. Le bonheur parfait, s'il pouvait exister en ce monde, se trouverait pour nous dans cette vie de campagne.

Parmi les nombreux amis et invités du châtelain, il y avait un vieux colonel de l'Empire, retiré jeune encore du service, en raison des nombreuses blessures qu'il avait reçues sur les champs de bataille. D'une taille élevée et droite encore, malgré le poids des années, écoutant beaucoup plus qu'il ne parlait ordinairement, le baron de Roméald cachait, sous des apparences de froideur, un cœur de feu. D'un caractère égal, uniforme, bon et indulgent pour tous, se pliant au désir de chacun, s'oubliant au besoin dans l'harmonie de tous, sa volonté était une note de musique d'accord toujours avec celle des autres pour flétrir le mal et faire le bien.

Un jour cependant il refusa de suivre une chasse préparée depuis longtemps à son intention ; il refusa

d'une manière si positive et si carrée, que toute instance eût été de mauvais goût, sinon inconvenante. C'était le 21 octobre. Or, ce jour-là, réveillées par le chant matinal du coq, les dames s'étaient échelonnées sur les degrés antiques du perron pour saluer les chasseurs au départ et leur souhaiter bonne chance. Les chevaux tout sellés piaffaient dans la cour ; les trompes donnaient leur plus belle fanfare, les chiens leurs plus beaux aboiements, la journée, éclairée par un soleil brillant, s'annonçait sous les plus heureux auspices. Le châtelain, en sa qualité de compagnon d'armes, voulut à ses risques et périls tenter un dernier effort contre l'obstination du baron de Roméald.

— Ah çà! mon cher, tu seras des nôtres, ou la partie n'aura pas lieu.

— Tant pis pour ces messieurs, tant mieux pour le chevreuil que vous deviez rapporter ce soir, répondit le colonel.

— Il ne s'agit pas de cela, mon cher, il faut qu'entre *tant pis et tant mieux*, c'est-à-dire entre les regrets de ces messieurs et la satisfaction du chevreuil, tu choisisses.

— Mon choix est tout fait.

— Tu es des nôtres ?

— Non, je reste.

— Dans ce cas, Dominique, François, Baptiste, s'écria le châtelain, débridez les chevaux ; piqueurs, faites rentrer la meute... Messieurs, la chasse est remise.

— N'en croyez rien, Messieurs, répliqua vivement

le colonel, et avec un son de voix habitué au commandement, il ajouta : La chasse aura lieu. Puis s'approchant de son frère d'armes, il lui dit à voix basse : Tu ne sais donc pas que c'est aujourd'hui le 21 octobre ?

— Je n'y avais nullement songé, mais qu'importe? les jours que le bon Dieu nous fait ne sont-ils pas tous égaux, soit qu'ils s'écoulent dans la tristesse, soit qu'ils emportent une joie ?

— Tu as donc oublié que le 21 octobre est une date fatale dans mes souvenirs, un anniversaire de malheur pour moi ?

— Tu ne me l'avais jamais dit...

— Eh bien ! apprends-le aujourd'hui, et n'insiste plus... Le 21 octobre est un des plus mauvais jours de ma vie ; il est marqué avec du sang dans une page de mon existence ; mais ce soir, je vous dirai tout... partez, maintenant partez.

— Messieurs, dit le châtelain en se tournant vers ses hôtes impatients, à cheval et en chasse. Quant à vous, Mesdames, prenez note que le colonel vous donne rendez-vous ce soir, dans le salon, pour huit heures.

II.

A huit heures précises, les chasseurs, malgré les fatigues d'une journée signalée par la mort d'un magnifique chevreuil, se trouvaient tous au lieu du ren-

dez-vous donné le matin. Le colonel de Roméald, debout, le coude appuyé sur un des angles de la cheminée, devant un cercle de femmes, véritable corbeille de fleurs animées, commença ainsi le récit suivant :

De toutes les guerres de l'Empire la plus désastreuse, la plus fatale pour nous, fut celle d'Espagne. C'est dans cette lutte de peuple à peuple que la France a perdu le plus de sang, guerre gigantesque où l'on combattait de ville à homme, d'armée à guerrillas, alors que le soleil du Cid brûlait sur nos têtes et que le sol tremblait partout sous nos pas, chaque arbre devenait une redoute, chaque buisson cachait une embuscade, chaque maison devenait une forteresse, et chaque bataille une coupe réglée d'hommes. J'ai fait cette guerre où l'Espagne, courant tout entière aux armes, se leva contre nous comme un seul homme, je l'ai suivie dans toutes ses phases, j'ai assisté à toutes ses gloires, j'ai subi tous ses désastres. Un des premiers j'ai franchi les Pyrénées, j'étais à Espinosa, à Tudela, à Cabacelos, à Ucles ; j'avais deux chevaux tués sous moi à Benavente ; j'étais renversé par un coup de feu à la Corogne ; je fus laissé pour mort à la Soma-Sierra ; j'ai fait le siége de Saragosse, cette iliade, où de part et d'autre chaque combattant fut un demi-dieu ; j'ai marché sur bien des cadavres, j'ai marché sur bien des ruines, de la main et du regard j'ai touché à de bien belles horreurs, j'ai prêté l'oreille à bien des bruits divers, bruits de combats et de désespoir, bruits de triomphe et d'agonie, bruits de trônes, de palais et de vieilles cathédrales disparaissant pêle-mêle

devant la torche qui brûle, devant le boulet qui nivelle ; terrible histoire, que celle de la guerre d'Espagne ! histoire, drame, tragédie qu'il faudrait écrire avec du sang et raconter avec des sanglots.

Le 21 octobre, la division dont je faisais partie reçut l'ordre de rejoindre le corps du maréchal Victor qui s'avançait en colonne sur la route de Madrid. Elle se mit aussitôt en marche. Le régiment que je commandais formait l'avant-garde à la suite d'une compagnie d'élite lancée en éclaireurs. Tout-à-coup des coups de feu se firent entendre : les éclaireurs se replièrent. L'ennemi, en nombre supérieur, avait pris position sur les hauteurs qui se trouvaient devant nous ; protégé par l'avantage du terrain et par vingt pièces de canon, il paraissait disposé à nous disputer le passage.

L'attaque s'engagea aussitôt terrible ; héroïque comme elle, fut la défense : trois fois nous abordâmes résolument les hauteurs à la baïonnette, trois fois nous en fûmes repoussés ; et quant à la quatrième charge, à travers deux haies de cadavres, nous enlevâmes la position, il n'y avait plus devant nous que deux ou trois cents braves. Un jeune homme les commandait. La mort qui pour frapper à coup sûr, à bout portant, avait fait une halte de deux heures à ses côtés, venait de lui faire franchir la hiérarchie des grades militaires. Il n'avait pas vingt ans ! pauvre enfant ! il avait quitté sa mère qui à cette heure pleurait et priait en pensant à lui ; et sa fiancée, peut-être qui, en échange de ses doux serments, lui avait donné des adieux

pleins de larmes. Oh! je ne l'oublierai jamais, je le vois toujours là, debout et majestueux devant moi. Sa tête, noble copie de Michel-Ange, était nue, de longs cheveux noirs retombaient en boucles sur ses épaules. La ceinture verte de son uniforme était déchirée, en lambeaux, imprégnée de sang, et ses mains étaient noires de poudre.

— Votre épée, jeune homme ! m'écriai-je en me jetant au-devant de mes soldats qui se précipitaient sur lui. De part et d'autre on ne faisait plus de quartier. Oh ! l'horrible chose que la guerre !

— Mon épée, répondit le jeune homme en riant de rage, mon épée ! à vous, colonel, venez la prendre; et s'élançant sur moi, il me frappa en pleine poitrine.

Ici le colonel se leva, sans doute pour cacher son émotion, et se dirigeant à l'extrémité du salon, il ouvrit une croisée qui donnait sur le parc. Le ciel est noir, dit-il ; quelle différence avec le ciel d'Espagne! Comme les étoiles sont pâles ! les astres changent donc de clartés ? Puis revenant prendre sa place à l'angle de la cheminée, il reprit :

Quelque temps après, je me trouvai, je ne sais comment, dans une chétive cabane, étendu sur un monceau de paille recouverte d'un long drap blanc. J'avais chaud, j'avais froid ; dévoré par la fièvre, je souffrais de ma blessure et d'une soif ardente ; je crus que j'allais mourir ; je recommandai mon âme à Dieu, à Dieu que je n'ai jamais cessé d'aimer et de prier dans les tumultes de la guerre. Je me rappelai mon pays, mes

belles montagnes de la Franche-Comté, mon vieux père, que je ne devais plus revoir, hélas ! je me rappelais les dernières paroles de ma tendre mère, que mon père devait sitôt rejoindre au ciel... paroles pleines d'amour, de résignation et d'espérance... Mon regard, prêt à s'éteindre, se reposait sur les joies de mes premières années, sur mes courses aventureuses dans les montagnes, les fruits sauvages cueillis en courant le long des sentiers, le clocher blanc de mon village, les bonnes instructions de mon curé, ma première communion, mes jeux sur les vertes pelouses, les récits des longues veillées d'hiver, la prière du soir faite en commun... Oh ! que la vie nous apparaît belle au moment où nous devons la quitter !

En me débattant sous les étreintes de la fièvre qui me brûlait, je roulai sur une masse inerte qui ressemblait à un corps d'homme, je crus sentir le froid d'un cadavre... je ressentis alors un frisson d'horreur... Je fermai mes yeux pour ne rien voir dans les ténèbres d'une nuit obscure, mes oreilles pour ne rien entendre dans le silence de ma tombe anticipée. Vous l'avouerai-je, amis, j'eus peur, oui, j'eus peur, moi, soldat, qui naguère encore, pour arriver plus vite à l'ennemi, marchais sans crainte sur les corps de mes frères qui s'affaissaient sous mes pieds comme un sol mouvant.

Un gémissement se fit entendre à mes côtés...

— Qui vive ? m'écriai-je en donnant à ma voix le peu de force qui me restait au cœur, qui vive ? Je crus entendre un nouveau gémissement... puis plus rien... Je m'endormis alors ou plutôt je délirai, car il y avait

plus de fièvre que de sommeil dans le repos momentané de mon être.

Délirant ainsi, j'aperçus d'horribles images. La silhouette du clocher de mon village avait disparu, la cloche sonnait le glas des morts, les montagnes de mon pays étaient voilées de deuil, les fantômes dont le récit des vieilles légendes avaient bercé mon enfance passaient et repassaient devant moi... Puis ces spectres disparaissant à leur tour, je me trouvais dans la cathédrale de Burgos. Un prêtre beau comme le Fils de l'homme était à l'autel et priait Dieu. L'autel était éclatant de lumières et de fleurs, au pied de l'autel une belle et jeune fille vêtue de blanc et portant au front une couronne d'oranger, recevait des mains d'un noble Castillan l'anneau d'or, précieux lien d'un hyménée bénit par la religion. J'écoutais dans le ravissement la voix du prêtre, les cantiques sacrés chantant les louanges de Dieu, les joyeuses volées des cloches répandant dans les airs le signal des pieuses réjouissances, lorsque tout-à-coup cet affreux cri se répandit avec la rapidité de la foudre sous les voûtes de la basilique : aux armes ! aux armes ! aux armes ! et je vis un peuple tout entier qui se leva et courut à l'appel du combat. Plus de prêtre alors, plus d'hymnes saintes, plus d'autel paré de fleurs, plus de fiancée, plus rien que des cris de mort et des hommes armés les uns contre les autres... Le drapeau de la guerre remplaçait la croix de la paix, le soldat avait pris la place du prètre, le temple était devenu un champ de bataille, les habits de fête s'étaient changés en vête-

ments de deuil, l'autel lui-même s'était transformé en un vaste tombeau. — Je me trouvais sur des hauteurs jonchées de débris d'hommes et de canons, je voyais de nouveau devant moi la jeune fille de la cathédrale de Burgos avec des cyprès au lieu de roses blanches qui paraient ses cheveux, avec un poignard à la place du bouquet de fleurs d'oranger qui était à la ceinture de sa robe de fiancée. Je reconnaissais sur son visage les traits du jeune officier qui, ne voulant pas rendre son épée. m'avez dit : « *A vous, colonel, venez la prendre.* » Prompte comme un éclair en un jour d'orage, elle s'élançait sur moi, et j'éprouvai là sur ma poitrine la pression d'un froid acier... Alors je poussai un grand cri et je m'éveillai.

Il faisait grand jour quand je repris connaissance dans cette pauvre cabane, ambulance improvisée par un vieux moine, récitant à genoux les prières des agonisants. Un homme était étendu près de moi, c'était le malheureux blessé que pendant la nuit j'avais pris pour un cadavre. Des mots entrecoupés sortaient de sa poitrine : Antonio! Espagne! ma mère! liberté! Espagne! ma mère! oh! ma mère! Antonio! étaient les seules paroles qui mouraient sur ses lèvres déjà glacées par le froid de l'agonie.

— Qui êtes-vous? lui demandai-je dans un moment où il me parut plus calme.

— Espagnol, me répondit-il fièrement, et vous?

— Français.

— Français! s'écria-t-il en se frappant au front et en se mettant sur ses genoux, Français! et je ne vous ai

pas tué, mon Dieu ! mon Dieu ! rendez-moi donc mon épée... mais retombant aussitôt épuisé sur le monceau de paille qui lui servait de lit de mort, il ajouta d'une voix faible : Pardonnez-moi... ennemi hier sur un champ de bataille, ne sommes-nous pas frères aujourd'hui devant la mort? pardonnez-moi, frère... embrassons-nous, frère; et il se traînait jusqu'à moi pour me serrer contre sa poitrine.

Debout devant nous, le moine espagnol suivait avec émotion cette scène attendrissante. « Heureux ceux qui pardonnent à leur heure dernière, dit-il, car il leur sera beaucoup pardonné. » Le jeune officier était parvenu à poser ses lèvres brûlantes sur mon front.

— C'est le baiser des funérailles, lui dis-je.

— Non, frère, c'est le baiser de la réconciliation, reprit l'Espagnol.

— C'est le baiser de la paix éternelle, ajouta le moine.

Le jeune officier reprit avec un son de voix qui dénotait l'appel impuissant d'une voix plaintive :

« Antonio ! Antonio ! rendez-moi mon Antonio ! ou
» s'il est mort, laissez-moi mourir !

— N'appelez point ainsi la mort, jeune homme, lui dit le moine, elle viendra assez à son heure; invoquez plutôt la miséricorde de celui qui règle et mesure le temps aux hommes de bonne volonté. C'est Dieu qui vient à nous quand tout nous abandonne ici-bas ; invoquez Dieu, mon enfant ; prions-le pour qu'il vous rende à la vie de ce monde, ou qu'il vous accorde, au sein des élus, la paix de la vie éternelle.

— Que sa volonté soit faite, ô mon père... bénissez-moi.

— Je ferai plus encore, j'absoudrai vos fautes pour que vous présentiez votre âme en état de grâce aux mains de celui qui vous l'a donnée.

Après une confession qui ne dura pas deux minutes, tant la vie du pauvre jeune homme était innocente et pure, le saint vieillard lui donna l'absolution au nom du Dieu puissant qui lui avait donné le droit de lier et de délier.

Dans ce moment, dévoré toujours par une fièvre ardente, je m'écriai : « Que j'ai soif, ô mon Dieu ! »

— Vous avez soif; tenez, frère, dit l'Espagnol, prenez cette gourde et buvez; je l'ai remplie hier dans une mare sur le champ de bataille où nous nous sommes rencontrés pour la première et dernière fois. Prenez.

Je pris la gourde et la portai avidement à mes lèvres; l'eau qu'elle contenait était rougeâtre, elle sentait la poudre. Je voulus la lui rendre.

— Oh ! gardez-la, me dit-il, gardez-la, car je n'en ai plus besoin...

Je me trouvai mieux, alors, beaucoup mieux ; ce breuvage sans nom m'avait désaltéré... Le froid de la nuit avait engourdi ma blessure. — Je souffrais moins et je n'avais plus soif. Dans ce moment, comme si une horrible vision passait sous mes yeux, je reconnus dans les traits du moribond les traits du vaillant officier que j'avais rencontré la veille sur les hauteurs emportées à la baïonnette. C'était bien lui. A sa vue,

je sentis mon cœur se briser et ma blessure se rouvrir... Est-ce vous, lui demandai-je, brave Espagnol, vous qui le dernier êtes resté hier sur-le-champ de bataille ?

— Moi ! répondit-il en portant la main sur son cœur, comme pour lui demander un souvenir... oui, frère, il m'en souvient... Hier, l'autel était paré, j'avais des fleurs sur mon front et du bonheur dans mon âme... hier le prêtre allait nous unir... hier l'Espagne était heureuse, elle était libre ? l'étranger n'était pas encore venu pour lui dire : « A moi, patrie du Cid, à moi tes jardins embaumés, à moi tes fontaines d'azur, à moi tes richesses, à moi Madrid, à moi Grenade, à moi ton Alhambra, à moi ton sol et ton ciel ! tout à moi ! « Hier un cri sinistre, l'horrible appel aux armes n'avait pas retenti sur le sommet des Pyrénées, hier les aigles de la France n'avaient pas enlacé dans leurs serres conquérantes le trône de notre roi !... Hier, dites-vous ? oh ! oui, je me le rappelle ! Antonio était là-bas, vous y étiez aussi, colonel, comme j'y étais moi-même ! Mais que sont-ils devenus, eux, nos compagnons d'armes ? Ils sont morts, n'est-ce-pas ? tous morts... Mais répondez-moi donc, colonel...

— Morts en braves, en soldats dignes de l'Espagne, leur belle patrie.

— Alors je peux mourir aujourd'hui que plus rien ne m'attache à la terre... Pauvre Antonio ! pauvre Espagne !

— Frère, lui dis-je en lui prenant la main.....

— Que voulez-vous ?

— Votre nom.

— A quoi bon, colonel? Que feriez-vous désormais d'un nom que vous appelleriez et qui ne vous répondrait pas, d'un nom que la mort doit effacer et que la tombe renfermera demain avec le cadavre qui l'aura porté?

— Je l'invoquerai dans mes jours mauvais pour qu'il m'apprenne le secret de la résignation.

— C'est le nom de Dieu seul qu'il faut invoquer quand les jours mauvais adviennent.

— Je le conserverai jusqu'à mon dernier jour comme un souvenir que je bénirai.

— Vous désirez un souvenir de moi? colonel. Eh bien! chaque fois que le mois d'octobre ramènera dans votre vie le quantième de 21, rappelez-vous le champ de bataille où deux êtres faits pour s'aimer se sont trouvés en présence la haine au cœur et l'épée à la main; rappelez-vous la cabane où vous m'avez retrouvé mourant après le combat, le baiser de paix que je vous ai donné pour gage de la réconciliation, alors souvenez-vous de moi, colonel... Lorsque vous désirerez un souvenir de moi... regardez votre poitrine... vous y verrez la cicatrice d'une blessure... alors, pensez à moi, colonel de la France, car c'est moi, pauvre enfant de l'Espagne, c'est moi qui vous l'ai faite!...

En achevant ces mots, prononcés avec effort, l'Esgnol était magnifique! sa voix, ses yeux, son geste, respiraient une sombre énergie... il était sublime;... tout-à-coup il rencontra fixé sur lui le regard sévère du moine, humble ministre de Dieu, qui veut que nous

pardonnions pour qu'il nous soit pardonné... Dans l'attitude du religieux, dans le recueillement de son silence, il y avait une exhortation qui fut comprise par l'Espagnol.

— Vous avez raison, mon père, s'écria le pauvre enfant, comme s'il répondait au moine... Vous avez raison ! L'oubli de la haine est le chemin qui conduit au ciel où tout est amour ! Encore une fois, colonel, ajouta-t-il en se tournant vers moi, donnez-moi votre main, je vous pardonne et je vous aime.

Je portai sa main déjà glacée sur mes lèvres... qui sait si la mienne n'était point la main qui l'avait frappé !...

Je lui demandai depuis quel temps il faisait la guerre.

— Depuis le jour, dit-il, de mon mariage... cinq mois et cinq jours.

— Quel était son âge...

— Je devais avoir dix-sept ans aux *premiers lilas*.

En pensant à cette tendre fleur moissonnée au printemps de sa vie, je maudissais la fatalité de la guerre. A sa respiration courte et gênée, au sifflement de sa poitrine, à la pâleur de son front, que perlait une froide sueur, je vis qu'il touchait à ses derniers instants. Le moine s'était agenouillé près de lui pour recevoir et bénir son dernier soupir... pour recueillir sa dernière prière et lui fermer ensuite les yeux. Dans cet instant suprême j'aurais voulu pouvoir partager avec lui le nombre de jours qui m'étaient réservés encore ; j'aurais volontiers donné la moitié de mon existence pour

conserver la sienne... Ma douleur se manifestait par des larmes. L'Espagnol s'en aperçut.

Vous pleurez, frère, me dit-il ; vous pleurez sur moi, peut-être... Oh ! ne pleurez pas ainsi... ce n'est pas celui qui part pour le ciel que l'on doit plaindre... Plus malheureux est celui qui reste lorsqu'il se trouve seul dans la vie. La mort, peut-être le saurez-vous un jour, colonel, la mort est belle à celui qui meurt pour son pays... Elle est douce, la mort, quand elle nous réunit aux êtres chers que nous avons aimés plus que nous-mêmes...

Ecoutez, continua-t-il en précipitant ses paroles, écoutez, frère, je ne serai pas long, car je sens la mort qui vient. J'étais jeune, la vie paraît longue à 17 ans... j'avais un nom illustre, une belle place auprès du trône des Espagnes, j'avais une mère que j'aimais... J'ai tout quitté pour suivre dans les hasards des combats, le drapeau de ma patrie menacée et Antonio Zumalacarreguy, l'un de ses plus valeureux défenseurs.

Alors comme sa parole devenait plus faible et sa voix plus courte encore, il me fit signe d'approcher. Je collai mon oreille à ses lèvres, il reprit :

« Si le brigadier Antonio Zumalacarreguy n'est point » mort, cherchez-le, colonel, et remettez-lui cette » croix d'or que ma mère m'a donnée le jour de ma » première communion. Si le brigadier Zumalacarreguy a succombé dans la lutte, gardez cette croix, je vous la donne, ce sera mon cadeau de mort.

Ici le colonel de Roméald s'arrêta de nouveau et

porta la main à son front, comme pour comprimer une émotion qu'il cherchait à maîtriser... ce fut en vain : de grosses larmes roulaient dans ses yeux et baignaient ses joues ; le colonel était beau dans ce moment, bien beau, je vous assure... il reprit :

Le lendemain, lorsque mes compagnons d'armes, se rappelant qu'on avait déposé durant le combat dans une pauvre cabane quelques malheureux blessés, vinrent les chercher pour remplir les vides que la mort faisait dans les ambulances, on me trouva sous la sauve-garde du moine qui me prodiguait les secours de la plus généreuse charité. Tout près de nous gisait un jeune Espagnol mort... cet Espagnol était... une femme... Je compris tout alors ; cette femme était la fiancée de Burgos, l'épouse aimée du brigadier Antonio Zumalacarreguy.

Le même jour on trouva parmi les morts dont les hauteurs enlevées par nos baïonnettes étaient couvertes, le cadavre du brigadier espagnol. Une même tombe réunit le corps des deux époux que la mort n'avait point voulu désunir.

Vous comprenez maintenant, Messieurs, dit le colonel, le motif de mon refus à suivre la chasse de ce matin... C'est aujourd'hui le vingt et un octobre... et cette date fatale, je vous l'ai dit, est marquée dans ma vie avec du sang... Ce jour-là je me recueille dans mes souvenirs, je médite dans ma douleur et j'élève dans mon cœur un autel à la mémoire du *jeune Espagnol* qui a rejoint dans les cieux son époux.

Le colonel de Roméald avait achevé de parler,

qu'on l'écoutait encore... on aurait volontiers passé la nuit à l'entendre.

— Cette histoire est déjà finie, colonel, lui demanda-t-on de toutes parts.

— Elle le sera bientôt... Vous penserez à moi, m'a dit la fiancée de Burgos, toutes les fois que, regardant votre poitrine, vous y verrez une cicatrice. La voici, nous dit le colonel de Roméald, en ouvrant les revers d'une redingote bleue dont la coupe dénotait l'ancienne profession de celui qui la portait, et près d'une large blessure cicatrisée, nous vîmes une croix d'or attachée par un ruban noir.

Memorare.

I.

Un jour, c'était celui du départ d'Edouard de Sainte-Rive pour Paris, la grande ville ; un vieux et respectable prêtre, depuis longtemps ami de la famille du jeune voyageur, l'avait accompagné à la chapelle de Notre-Dame-de-Fourvières, cette chapelle vénérée que les Lyonnais visitent avec amour tous les jours de l'année et spécialement le samedi de chaque semaine. Edouard de Sainte-Rive partait ce jour-là pour aller faire son droit à Paris. Le prêtre, redoutant pour son jeune ami les dangers et les séductions de la capitale, désirait le mettre sous la protection particulière de la sainte Vierge Marie.

« Ami, lui disait-il en marchant à ses côtés sur le » chemin neuf qui conduit à la sainte colline, bien » des orages s'élèveront autour de vous, bien des » tempêtes éclateront sur votre passage, bien des » écueils hérisseront votre route ; que la bienheu» reuse Mère de notre Dieu vous soit alors en aide, » mon jeune ami.

» Invoquez-la, mon enfant, aux jours de vos tris-
» tesses, bénissez-la dans vos joies, afin que joies et
» tristesses s'épurent en passant par le saint nom de
» Marie. Croyez-moi, cher Edouard, la sainte Vierge
» n'abandonne jamais ceux qui la prient avec foi et
» qui cherchent un refuge dans l'amour de son cœur.

» Ainsi que sa bonté, sa puissance est infinie, sans
» bornes, aimez-la donc bien, cette tendre mère, aimez-
» la toujours. Faites que sa pensée préside à toutes
» les actions de votre vie. Avec cette pensée votre pas
» sera plus sûr, notre route sera plus facile, et vous
» arriverez à bien. »

— Priez pour moi, répondait Edouard, priez Dieu afin qu'il conserve dans mon âme, pour qu'elles y fructifient, les saintes paroles que je viens d'entendre.

Quand ils arrivèrent au sommet de la sainte colline, une voiture armoriée, parvenue presqu'au même moment, venait de s'arrêter devant la principale porte. Les regards d'Edouard se reposèrent sur elle comme entraînés par un charme mystérieux. Il y avait pour lui dans cette voiture plus qu'une simple impression de curiosité, il y avait un enseignement, un précepte, plus encore, il s'y trouvait la preuve des belles paroles que son vieil ami venait de semer dans son âme, paroles pleines d'espérance et de foi.

Il en vit descendre un homme d'un certain âge : des cheveux blancs peignés en brosse servaient de cadre à sa noble figure sillonnée, sans doute, par bien des larmes, car elle portait l'empreinte d'une profonde tristesse. Son habit noir, boutonné jusqu'au cou, était

illustré par le bout de ruban rouge, insigne de la Légion d'honneur. Ce vieillard donnait le bras à une jeune personne qui marchait avec peine : son front était marqué du signe de la mort, et la pauvre enfant ne faisait que d'arriver à cet âge où tout est joie et bonheur, à cette époque de la vie où tout est espérance, où l'avenir paraît un horizon sans limites. Pauvre jeune fille! elle était depuis longtemps condamnée à mourir belle et riche de tout ce que les privilégiés de ce monde appellent le bonheur.

Vainement son malheureux père, espérant retarder l'instant fatal qui devait clore sur la pierre glacée d'un tombeau ses plus chères affections, l'avait promenée sur la terre étrangère, en Suisse dans les riantes vallées d'Interlaken et d'Unterseen, en Espagne sous les brillants rayons d'un soleil de feu, en Italie sous les orangers en fleurs, en Allemagne sur les bords du Rhin à l'ombre des châteaux gothiques et des vieilles cathédrales; vainement il avait cherché à rattacher son cœur triste et mélancolique, ses jours qui s'effeuillaient un à un comme les fleurs d'un bouquet surpris par l'orage, à toutes les distractions du mouvement, à toutes les séductions de la richesse; elle marchait rapidement vers la tombe, poussée qu'elle était par le souffle de la mort.

Après avoir parcouru avec une pieuse attention les nombreux ex-voto qui tapissent les murailles blanches de Notre-Dame-de-Fourvières et désirant dire l'oraison du voyageur devant le maître-autel, Edouard de Sainte-Rive se trouva à genoux auprès du vieillard décoré.

Le vieillard priait : des larmes tombaient de ses yeux, des sanglots tombaient de sa voix.

« Seigneur, mon Dieu ! disait-il, vous m'avez enlevé » à l'heure de vos mystérieux desseins la compagne » bien-aimée que vous m'aviez accordée à l'heure de » vos suprêmes miséricordes ! Seigneur, mon Dieu ! » vous m'avez repris l'ange que vous m'aviez donné » pour guider mes pas incertains à travers les obscu- » rités et les doutes de cette triste vie, pour éclairer » mon front et mon âme d'un reflet de ce flambeau » divin qui brille au ciel pour les élus ! Seigneur, » mon Dieu ! vous m'avez redemandé cet ange ; que » votre nom soit béni à jamais et que votre sainte » volonté soit faite.

» Depuis lors, Seigneur, mon Dieu, j'ai versé bien » des larmes ; depuis lors, vous le savez, ô doux Jésus ! » j'ai bien souffert, j'ai passé de longues nuits sans » sommeil, de longs jours sans joies et sans bonheur ; » souffrances, pleurs et regrets, je vous ai tout offert. » Comme vous, maître, résigné à la volonté de Dieu, » notre père, j'ai porté ma croix ; comme vous, maî- » tre, flagellé par le malheur, j'ai gravi sans murmu- » rer le chemin du calvaire ; comme vous, maître, je » suis tombé brisé et sans force sur la voie de dou- » leurs, mais j'ai invoqué votre nom trois foi saint, » et vous m'avez relevé ; j'ai regardé près de moi, et » j'ai trouvé à mes côtés un autre petit ange, l'ange » d'amour que vous aviez laissé dans ma demeure en » deuil, pour la consolation et pour l'espérance. Mais » voilà que cet ange touche à peine à la terre, et déjà

» vous avez déployé son aile pour le voyage du ciel!
» Seigneur mon Dieu, attendez quelques jours encore,
» au nom de votre auguste et sainte Mère; prêtez-moi
» encore mon enfant, conservez-la-moi ou faites que
» je meure avant elle; pitié! grâce! miséricorde, ô
» mon Dieu! mon Dieu! »

Ainsi disait et priait le vieillard; et dans sa main brûlante, il cherchait à réchauffer la main glacée de l'ange, de cet enfant tant aimé que sa compagne, que Dieu, plutôt, lui avait laissé pour sa consolation. Quand il se releva et que ses yeux se portèrent avec amour sur l'image vénérée de la sainte Vierge, sa noble figure semblait plus calme: il y avait comme un rayon d'espérance dans son regard, quand de l'image sainte, il le reporta tendrement sur le front pâle de son enfant qui lui souriait avec amour. Heureux aujourd'hui, oui, bienheureux ceux qui croient et qui prient! Ils sont à l'abri de ces désespoirs qui brisent le corps et flétrissent l'âme.

Edouard redescendit tout pensif le chemin de la colline; enfant et fleur lui-même, il ne savait pas qu'une fleur pouvait se faner avant le soir, il ignorait qu'une jeune fille pouvait s'éteindre avant d'avoir brillé. La mort n'a pas d'âge. Quelques heures après il roulait sur la grande route de Paris, heureux et fier de ces premières heures de liberté qui nous apparaissent si belles et si colorées, les trompeuses! quand, à dix-sept ans, nous franchissons pour la première fois le seuil de la maison paternelle, lorsque nous devenons NOUS, lorsque dans notre cœur ne résonne plus une

voix tendrement grondeuse, et que nous sommes loin des caresses et des affections de notre mère.

Plus d'une fois avant les derniers rayons du soleil qui se voilait au couchant, il retourna la tête pour apercevoir encore le petit clocher blanc de la sainte chapelle, et quand il disparut à ses yeux, il frémit à la pensée de se trouver seul, puis il s'endormit et rêva.. il rêva à la belle voiture armoriée, à la jeune fille et au vieillard qu'il avait rencontrés dans la matinée devant la porte de la chapelle de Fourvières; il les revit aussi longtemps que dura son sommeil; la voiture sinistre comme un char mortuaire, le vieillard triste comme un regret et la jeune fille pâle et décolorée comme une rose flétrie par l'orage à la plus belle heure du matin. Enfin, il arriva à Paris.... Paris, cette terre promise aux rêves indépendants du jeune homme qui possède une tête, un cœur de feu, vingt ans et vingt-cinq mille livres de rentes... Paris, terre d'égoïsme et de déception... chaos sans nom où les éléments du bien et du mal se heurtent à chaque pas... Paris alors n'était pas ce qu'il est devenu aujourd'hui sous la truelle de la restauration impériale... où de Sainte-Rive croyait trouver une ville de rois, une capitale de fées, une Jérusalem de marbre et d'or, il n'aperçut que des rues noires, boueuses, fourmilières humaines et embourbées. En effet, si à cette époque vous eussiez enlevé à Paris ses boulevards, quatre ou cinq édifices, dix ou douze salons, Paris n'eût plus été qu'une peuplade de gens plus ou moins civilisés, décorés par le proverbe du nom traditionnel de badauds.

En forme de compensation, sans doute, Edouard, protégé par la sainte Vierge qu'il avait invoquée avec tant de ferveur à Lyon, ne rencontra pas les périls et les séductions dont on avait si fortement épouvanté sa jeunesse et son inexpérience. Comme il en témoignait un jour son étonnement à un camarade qu'il n'avait pas revu depuis sa sortie du collége, celui-ci, étudiant de troisième année, lui répondit en riant : « Les démons » ne sont pas tous à Paris, ils se glissent au village » aussi bien que dans les grandes villes. Il en est de » même pour les anges : la vertu, crois-le, cher, peut » s'abriter partout, même au milieu des joies et des » félicités humaines, au milieu des plaisirs et des bruits » de la capitale. Viens déjeûner avec moi demain, ou » plutôt j'irai te chercher de bonne heure pour te faire » visiter les églises. Tu verras qu'on sait prier ici tout » aussi bien qu'en province. »

Ainsi qu'il le lui avait promis, Léon de Saint-Julien alla chercher Edouard le lendemain à sept heures du matin. Or, ce jour-là, il y avait une grande cérémonie à l'église de Saint-Sulpice, celle d'une première communion. Edouard ne put s'empêcher de témoigner son étonnement de voir dès son entrée dans cette église un grand nombre de *lions* pieusement recueillis dans le chœur, dans la nef et dans les chapelles latérales. Léon les lui fit remarquer, lui disant bas à l'oreille :

« Tout ce qui est ici, mon cher, y vient pour prier, » et non pour *voir ou se montrer.* »

Un instant après, il fixa son attention sur un militaire en grande tenue, un tambour, qui s'avançait au

pas et dans un parfait recueillement vers la table sainte. Le bonheur rayonnait sur son front et dans ses yeux. Pour la première fois de sa vie il allait assister à *la parade de Dieu*, c'est ainsi que dans son langage militaire il appelait la table de la communion. Léon l'avait rencontré souvent aux heures des conférences intimes et des instructions particulières du père Ravignan : la veille encore il lui avait serré la main chez ce digne prêtre un instant après que le tambour eut reçu la dernière absolution. Alors dans sa joie d'élu et dans son enthousiasme de pécheur converti, celui-ci s'était servi d'une expression singulièrement pittoresque : « Mon père, s'était-il écrié, en faisant de » ses deux bras le geste de battre la caisse, mon père, » pendant quinze années j'ai battu la caisse pour le » compte de la France, vous l'avez battu aujourd'hui » sur mon cœur pour le compte du bon Dieu. » Le même jour les deux amis visitèrent Notre-Dame, Saint-Germain-des-Prés, Saint-Eustache, Saint-Roch et la Madeleine. Il y avait partout la même affluence de fidèles croyants et le même recueillement.

Quelques jours après, Edouard trouva le soir en rentrant chez lui un petit billet ainsi conçu :

« Attends-moi demain, j'irai te prendre pour te
» conduire à Notre-Dame, une belle cérémonie nous
» y attend. Mgr de Quélen doit la présider.

» Tout à toi.

» LÉON. »

Le lendemain, à dix heures, les deux camarades de collége traversaient le pont Neuf pour se rendre à la métropole ; le peuple courait à flots derrière un cadavre que l'on venait de retirer de la Seine. C'était une jeune femme. Edouard ne s'était jamais trouvé si près du suicide, ce grand crime de notre société blasée, sceptique, incrédule et corrompue. Cette jeune femme s'était précipitée dans le fleuve à la fin d'un bal sans doute, car elle était délicieusement parée ; l'eau ruisselait à travers les boucles de ses cheveux sur les fleurs dont elle avait orné son front. Pauvre femme !

Toute l'aristocratie du faubourg Saint-Germain s'était donné rendez-vous à la cathédrale, pour assister à l'abjuration d'une jeune israélite. Une foule de voitures armoriées était rangée en ligne sur la place ; un nombreux clergé se pressait autour du premier pasteur de l'église de Paris.

Mgr de Quélen devait prononcer quelques paroles, quelques-unes de ces paroles d'amour et de charité qu'il savait toujours trouver si bien dans son âme, embrasée d'amour divin. Il fut sublime d'éloquence quand, s'adressant à la juive convertie, il fit luire aux yeux de tous les beautés consolantes du catholicisme. Jamais notre sainte religion n'avait semblé si belle et si touchante !

Un incident fâcheux troubla un instant cette imposante cérémonie. Au moment où l'auguste prélat répandait l'eau du baptême sur le front de la jeune fille, un cri de détresse se fit entendre au fond d'une chapelle latérale, et immédiatement après on vit passer

rapidement un vieillard décoré et portant dans ses bras une jeune fille qui venait de tomber sans connaissance, sans vie peut-être, car son front était si pâle, qu'on eût dit le front d'une morte.

C'était la jeune malade qu'Edouard de Sainte-Rive avait vue sur le bord d'une tombe, à Lyon, sur le seuil de la maison de la sainte Vierge, devant le principal autel de Notre-Dame-de-Fourvières.

Entraînés malgré eux hors de la cathédrale par une mystérieuse attraction, par une curiosité instinctive sur les pas du vieillard, les deux amis arrivèrent assez à temps sur le parvis de l'église pour le voir monter en voiture et se diriger ensuite vers son hôtel de toute la vitesse de ses chevaux. Une vieille femme se trouvait à leurs côtés : La mort arrivera avant eux, murmura-t-elle en hochant la tête. Prions pour la pauvre enfant, répondit Edouard.

. . . .

Une année s'était écoulée depuis ce jour-là ; de Sainte-Rive avait suivi régulièrement les cours de la docte Faculté et les pieux conseils du prêtre qui l'avait mis en diligence ; il s'était conservé pur au milieu des entraînements de la capitale et des mauvais exemples de ses camarades. Alors l'époque des vacances étant arrivée, il quitta Paris pour deux mois et revit avec bonheur son cher Lyon, son beau Rhône, son joli clocher de Fourvières, la sainte chapelle, la place où le vieillard décoré et la jeune fille mourante s'étaient un jour prosternés, l'un pour prier, l'autre pour at-

tendre, victime innocente et résignée, l'heure du sacrifice. Au jour qu'il était, la pauvre malade ne devait plus souffrir, pensait Edouard ; car sans doute Dieu, touché par ses souffrances, lui avait envoyé l'un de ses anges les mieux aimés pour la conduire au ciel.

II.

Edouard de Sainte-Rive aimait beaucoup Notre-Dame-de-Fourvières, il l'aimait comme un enfant doit aimer sa bonne mère ; aussi ne manquait-il jamais de la visiter souvent quand il se trouvait à Lyon, le samedi surtout, que dans sa foi naïve il appelait le jour de réception de la bonne Vierge. C'était un grand bonheur pour lui de voir toutes les bonnes âmes lyonnaises courbées sur la dalle, loin des bruits de la terre et loin des passions des hommes qui bruissent et s'agitent au bas de la colline. Il aimait à voir toutes ces bonnes figures illuminées par un reflet de l'amour divin, tous ces hommes, toutes ces femmes isolées dans le silence de leur cœur, pour entendre parler la voix de Dieu. Il aimait de toute son âme la Mère céleste que la sienne sur la terre lui avait appris à prier, petit enfant, devant le rameau béni du foyer domestique.

Donc un samedi soir Edouard, de retour à Lyon, comme nous venons de le dire, se trouvait au sommet de la pieuse colline, sur la terrasse de Fourvières et à

côté du vénérable prêtre que nous avons eu l'honneur de vous présenter, chers lecteurs, au commencement de cette veillée. La journée avait été superbe, le ciel n'avait pas un nuage.

Dans ce moment, l'horizon était tout en feu. Avant de se coucher, le soleil promenait ses plus beaux rayons sur les Alpes, dont on voyait au loin les silhouettes détachées sur un fond bleu d'azur.Cette belle chaîne de montagnes posait en reine, car les rayons du soleil couchant qui resplendissaient sur sa tête, semblaient lui faire une couronne d'or. De la cime du Mont-Blanc, le regard se reportait en s'abaissant au bas de la colline, sur le Rhône et sur la Saône, ces deux fiancés unis à l'extrémité de la presqu'île de Perraches et s'en allant là où vont toutes choses, à l'Océan, ce vaste tombeau des fleuves et des rivières.

Le regard méditatif du vieux prêtre et du jeune étudiant plongeant avec admiration sur les places publiques pleines d'hommes qui, s'agitant sous la main de Dieu, rappelaient à la comparaison ces grandes fourmilières d'insectes affairés que nous rencontrons l'été dans nos promenades à la campagne, lorsque le bruit inusité d'une voiture vint fixer leur attention. La curiosité, ce sentiment naturel à tous les âges, les attira devant la porte de l'église. « Mon Dieu ! s'écria » Edouard, ne serait-ce pas un rêve de mon imagi-» nation... voyez, mon père... ne reconnaissez-vous » pas ce vieillard et cette jeune fille ? Oh! ce sont bien » eux, allez, mon père... mais quel changement ! Le » vieillard n'est plus triste et découragé, mais heu-

» reux et rayonnant... La jeune fille n'est plus comme » autrefois pâle et décolorée, mais suave et resplen- » dissante comme une rose du mois de mai...

— C'est bien elle, répondit le prêtre...

— Les morts reviennent donc parfois de la tombe? ô mon père!

— Rien n'est impossible à celui qui, tenant dans ses mains les destinées des hommes, a ranimé Lazare dans son linceul.

— Regardez-la bien, mon père! voyez! elle ne faiblit plus sur sa tige, pauvre fleur! elle ne penche plus son front étiolé sur la terre qui la réclamait... son pas est ferme, sa démarche assurée, son pied touche à peine le sol, tant il est rapide et léger... entrons avec elle dans l'église... voyez, mon père! un grand nombre de cierges brûlent devant l'autel de la Vierge, un prêtre entonne l'hymne de la reconnaissance, la jeune fille unit sa voix à la sienne... Comme elle est sonore et harmonieuse! ce n'est plus la voix de cet enfant qui pouvait à peine murmurer : Ayez pitié de moi, Seigneur!

— Cette enfant a été guérie, mon fils... Dieu l'a conservée à l'amour de son père, parce qu'un jour le bon Dieu, touché de ses larmes, l'a prise en sa sainte miséricorde... parce qu'un jour sa divine mère a favorablement accueilli une prière qu'elle exauce toujours...

— Laquelle?

— Celle que le père de la jeune fille a prononcée devant Notre-Dame-de-Fourvières... le *Memorare*...

Heureux ceux qui croient..... Heureux ceux qui prient....

. . . .

La jeune fille si providentiellement guérie est aujourd'hui l'heureuse épouse du prince de B... Elle vit dans le grand monde de Paris dont elle fait l'ornement par ses grâces et par ses vertus.

Un pèlerinage au cimetière de Graville, ou le nombre treize à table.

O vous tous qui souffrez et semez de pleurs les chemins de la vie, vous dont chaque sensation est une douleur, vous dont chaque pensée est une plainte, ô vous tous qui ne touchez aux choses de la terre que par ce qu'elles ont d'amertume et de tristesse, venez avec moi dont l'âme est triste comme la vôtre; fuyez les joies où l'on s'étourdit, les plaisirs où l'on s'égare, brisez la coupe des félicités humaines où l'on s'enivre... repoussez les promesses trompeuses du monde... le malheur, croyez-moi, ne connaît pas d'amis, il n'a plus que Dieu et la tombe... venez donc avec moi prier Dieu sur des tombes... Dieu! c'est la résignation... c'est le sacrifice divinisé... La tombe est l'espérance de ceux qui n'en ont plus... Un Dieu s'est fait homme dans une pauvre étable pour accomplir les prophéties des temps... la tombe est le dernier relais de la douleur, la dernière étape des misères humaines lorsque la vie s'éteint dans l'esprit de Dieu.

C'est au sommet d'un rocher, autrefois battu par les flots de la mer, mais aujourd'hui caressé par les

brises du rivage que la mort ensemence chaque jour les sillons du poétique cimetière de Graville. L'antique abbaye de ce nom, où les pieux pèlerins accouraient jadis en foule pour se prosterner sur le tombeau de sainte Honorine, refuge d'espérance et de consolation, est au milieu de ce nouveau champ d'asile, debout encore avec sa nef, un des plus beaux types de l'art chrétien au XIe siècle, avec ses arcades cintrées dont les chapiteaux renferment des détails architectoniques d'un grand intérêt.

L'abbaye de Graville est la plus ancienne chapelle des deux Normandies : elle a miraculeusement échappé aux vandales des révolutions, aux modernes Attilas qui se sont naguère promenés à travers la France avec la hache qui nivelle, avec la torche qui brûle. Les ravageurs l'ont oubliée dans leurs colères, ou plutôt sainte Honorine l'a voilée à leurs regards en l'enveloppant dans un des rayons de sa gloire céleste.

Avant d'arriver aux tombes, remarquez cette croix de pierre qui s'élève à l'avant-garde comme une sentinelle des morts ; ses deux bras noircis par le temps sont ornés d'un élégant grainetis ; une rose fermée avec un chapelet de pierre entoure le croisement des branches. Ciceri, le célèbre décorateur, a trouvé là un thème tout fait pour illustrer le chef-d'œuvre de Meyerbeer, il n'a eu pour cela qu'à copier une merveille de l'art chrétien.

Voici les tombes : la première qui attire les regards est celle d'un petit enfant. Pauvre Ernest ! il grandit sous les yeux de sa mère jusqu'à l'âge de sept ans :

alors par une belle matinée du mois de mai, le bon Dieu, à la prière de l'auguste Marie, lui envoya un de ses anges aux blanches ailes pour lui prendre la main et le conduire directement au ciel. L'heureux messager était, je crois, son ange gardien. L'ange était beau comme l'enfant... l'enfant était beau comme sa mère... Silence ! voyez-vous cette femme qui s'avance le front incliné sur les grandes herbes et les mauves pâles du cimetière... elle tient un bouquet à la main... elle s'agenouille devant la croix funèbre et dépose doucement son offrande embaumée sur la pierre tombale... c'est elle ! c'est la mère d'Ernest... d'Ernest qui sans doute à cette heure lui sourit du haut des cieux !... Pauvre mère ! regardez-la bien... elle prie... mais elle ne pleure plus, car celui qui a dit : *Laissez venir à moi les petits enfants*, l'a consolée... l'espérance brille dans ses yeux, car les destinées bienheureuses de son enfant lui ont été révélées !... Passons... Ici repose sous ce marbre à demi caché sous un buisson de roses, une jeune fille qui est morte son voile au front aussi blanc, aussi pur que son âme. Auprès du buisson fleuri, quelques violettes égarées dans la mousse exhalent à l'entour un parfum aussi doux que celui que sa belle âme répandait sur son passage. La sensitive, son emblème, ou plutôt sa sœur bien-aimée, s'abrite auprès de la pierre sépulcrale sur laquelle une main amie a écrit ces mots :

Et rose elle a vécu
Ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Femme qui lui avez donné le jour, ne pleurez pas, car elle est morte avant les jours d'orage ; son pied ne s'est point meurtri aux épines du chemin, ses lèvres n'ont pas touché à la coupe des douleurs, ses yeux ne se sont point voilés sous le nuage des pleurs... Tendre mère, ne pleurez pas... Louez Dieu plutôt, car votre enfant a pris sa place virginale à la cour de Marie l'immaculée.

Encore une tombe de jeune fille ; Marie s'est arrêtée là au commencement de son voyage, triste et découragée, la pauvre enfant ! Cependant les sentiers de la vie s'ouvraient verdoyants et parfumés pour elle. Les gazons étaient doux à ses pieds : elle était née parmi les privilégiés de la terre. Son premier regard, comme son premier sourire, n'avaient rencontré que joie et bonheur autour d'elle... l'heureuse enfant avait trouvé dans les langes de son berceau de satin bleu la fortune et la beauté, tous les biens que les heureux de ce monde envient... Elle avait une mère dont elle était l'orgueil, un père qui ne vivait que par elle et pour elle... et pourtant elle est morte... morte avant d'avoir vécu... Un soir, ah ! je la vois encore, c'était dans un des salons du Havre, chez un riche armateur... Elle s'était assise au piano, ses doigts couraient sur les touches d'ivoire... Tout-à-coup ses yeux et sa voix s'animèrent... des larmes coulèrent de ses yeux, un chant sublime tomba de sa voix inspirée... elle avait commencé l'*Ave Maria* de Schubert... pour l'achever dans le ciel...

Un vaisseau rompu dans sa poitrine l'étendit sans

vie sur le parquet... Sa robe d'innocence lui servant de linceul, la porta pure et sans tache au sein de Dieu.

Je l'ai beaucoup connue, je l'ai beaucoup aimée ; je peux le lui dire aujourd'hui, qu'elle n'est plus... Puisse cet aveu lui être agréable au ciel! Voici des vers que j'ai écrits sur la pierre qui recouvre sa dépouille mortelle :

Mon pauvre enfant, quand dans l'espace
Tu t'envolas de ton cercueil,
Lorsqu'une étoile sur ta trace
Illumina mon front en deuil,
J'entendis une voix d'archange
Qui me disait : Lève les yeux,
Et vois passer un petit ange
Sur la route qui mène aux cieux.
Ne pleure plus, ô pauvre mère!
Brise ton calice de fiel ;
Ton enfant, de moins sur la terre,
Est un ange de plus au ciel.

Ici s'est arrêté, pour commencer le grand sommeil, un de mes confrères, un jeune poëte. Il venait de quitter les joies tumultueuses de Paris pour venir chercher le repos et le silence aux lieux qui l'avaient vu naître. Hélas! il ne croyait pas que sa tombe devait se trouver si près de son berceau!

Plein de confiance en Dieu qu'il avait aimé et servi avec son cœur, avec sa plume; rempli d'espoir dans les félicités suprêmes qui sont promises aux intelli-

gences nées pour le bien et sanctifiées par la vertu, il accorda une dernière fois sa lyre, il fit un dernier chant, le chant du cygne, et se coucha résigné dans son linceul. Pauvre Léon Buquet! Cher ami de mes joies et de mes tristesses, compagnon de mes bons et de mes mauvais jours! tu m'as laissé bien jeune encore seul et isolé sur le bord de la route, tu m'as abandonné à la préface de ma vie littéraire... Pauvre cher! Tu es mort comme Gilbert, au banquet de la vie, comme Millevoye, à la chute des feuilles... Souvent le génie meurt jeune... Léon, console-toi! ta vie était mûre pour le ciel.

Là... les unes près des autres, douze inscriptions écrites le même jour, douze noms d'hommes, dont le plus âgé ne dépasse pas vingt-cinq ans... Il en manque un treizième, que l'ange des bonnes pensées sans doute a effacé avec le bout de son aile sur une liste fatale que la mort avait reçue avant de consommer son œuvre... Mais c'est une histoire tellement saillante dans la vie de votre cicérone, chers lecteurs, qu'il vous demande la permission de vous la conter, ne fût-ce que pour servir de preuve à cette sage maxime :

Une bonne intention a toujours sa récompense.

A cette époque, je faisais au Havre mes premières armes littéraires dans les bureaux d'un journal périodique dont j'étais rédacteur en collaboration de mon ami Anatole d'Auvergne. Comme les jeunes soldats qui ont un sobriquet, j'avais mon pseudonyme. De mon nom d'Alphonse, j'avais fait, en dérangeant les lettres,

Onsephal. Or, je puis le dire aujourd'hui, que bien des années se sont écoulées sur ces souvenirs de ma première jeunesse, je puis l'avouer sans honte, comme sans une fausse modestie, puisque le défaut dominera l'éloge. Les amis d'Onsephal (et dans ce temps-là il en avait beaucoup : on n'a que des amis à dix-sept ans) prétendaient qu'il avait la tête aussi légère qu'il avait le cœur solide. Joyeux et bon camarade, Onsephal était, à ce qu'on m'assure, le nerf de tous les projets, l'âme de toutes les fêtes, le bout-en-train de tous les gais repas, l'*indispensable* de toutes les parties excentriques ; mais une justice qu'on lui a rendue souvent et dont il s'honore, c'est que le premier de ses plaisirs était de rendre service à qui faisait un appel à son cœur. Comme tous les chemins conduisent à Rome, ce préambule nous ramène, chers lecteurs, au sujet de notre histoire.

Un jour donc, douze jeunes gens, parmi lesquels plusieurs fils de famille, se trouvant à la veille d'appareiller pour la Nouvelle-Orléans, prièrent Onsephal à dîner au célèbre *cabaret* de la jetée du Nord. Onsephal accepta avec empressement une invitation qui lui promettait de joyeux compagnons et du bon vin.

Le repas, en effet, fut pétillant de verve et de champagne. On y chanta beaucoup, on y but davantage, et l'on y fit, sans payer ni patente ni cautionnement, une telle consommation d'*esprit*, que les marchands de vin et les feuilletonnistes des journaux faillirent dénoncer au gouvernement une concurrence aucunement autorisée. Par une excellente précaution que nous ne sau-

rions trop recommander au président de tout repas bien ordonné, le chapitre épineux de la politique avait été formellement interdit. Le premier convive qui toucherait cette corde devait être condamné d'avance, et *ipso facto*, à payer le chiffre total de l'addition. Cependant une discussion faillit s'élever entre les convives quand l'un d'eux s'avisant de compter le nombre des couverts en trouva treize, et soutint contre l'opinion générale que ce nombre fatal devenait un présage infaillible de mort. Je parie vingt-cinq louis, dit-il, que l'un de nous, sinon plusieurs, mourra dans le courant de cette année.

— Qui sait? lui répliqua son voisin de table, ce sera peut-être toi qui le premier paieras le tribut au noir proverbe.

— Dans ce cas, Messieurs, reprit le préopinant, vous boirez à la santé du mort et du perdant, les 25 louis... Qui les tient?

— Et si nous défilions tous *la parade* dans le laps de temps prévu, qui gagnerait? demanda un Parisien dont l'air de santé et la bonne mine promettaient une longue existence.

— Dieu, sans doute, mes amis, reprit un de nos camarades en vidant sa coupe de champagne; car aussi vrai que ce vin n'est pas baptisé, je suppose que vous êtes tous de bons chrétiens.

— Bravo! s'écrièrent à la fois les plus *lancés*, voici le père Vaubois qui va nous faire un sermon.

— Pourvu qu'il ne soit pas en cinq points... je ne les aime qu'à l'écarté.

— Mais si les points sont bons, qu'importe?..

— Allons, père Vaubois, commencez.

— Volontiers, mes amis; mais pour faire le signe de la croix, je n'ai pas d'eau bénite.

— Trempe ton *bec* alors dans de l'eau-de-vie... Sur quel sujet vas-tu parler?

— Sur le *nombre treize à table*, Messieurs.

Le jeune homme qu'on appelait le père Vaubois avait fait ses études pour être prêtre; mais au moment d'entrer dans les ordres et de prononcer des vœux irrévocables, il avait quitté tout-à-coup le séminaire pour entrer dans la carrière commerciale, préférant faire un bon négociant, plutôt qu'un mauvais prêtre... « Savez-vous, Messieurs, s'écria-t-il en prenant un air » grave qui contrastait avec le joyeux entrain de ses » camarades, savez-vous ce que signifie le proverbe » du nombre treize à table? Je vais vous le dire. Il » signifie, au point de vue humain, que ce nombre » est fatal aux appétits robustes quand la cuisinière de » l'amphitryon n'a fait à dîner que pour sept...» Interrompu cinq minutes par de violents éclats de rire, l'auteur reprit : « Mais au point de vue religieux, le » proverbe du *nombre treize à table* s'élève au niveau » de l'éloquence de Bossuet, s'écriant devant une » foule de princes en deuil : *Madame se meurt... Madame est morte....* Le *nombre treize à table* est un » avertissement de Dieu, qui a dit : Soyez prêts, car » la mort vous surprendra comme un voleur... Soyez- » donc prêts, mes très-chers frères, car qui sait si les » joyeux refrains que vous venez de dire en chœur ne

» sont pas le prélude de votre *De profundis ?* » Pendant plus de dix minutes, Vaubois développa avec talent ce thème, assurément neuf en fait de sermon. Or comme il parlait bien, nul ne songea à l'interrompre. Il termina par cette courte péroraison :

« Regardez le ciel, comme il est pur et limpide ! la
» céleste patrie pour nous est là-haut, mais à la con-
» dition que nous nous en rendrons dignes. Soyons
» donc prêts toujours à paraître devant Dieu, et prions-
» le pour que ces brillantes étoiles, flambeaux d'a-
» mour pour les uns, ne soient pas cette nuit des
» torches funèbres pour nous. »

Cette éloquente improvisation, jetée au milieu du repas, avait singulièrement assombri les physionomies des joyeux viveurs... Leurs verres vides ne songeaient plus à se remplir ; eux-mêmes se trouvaient comme atterrés sous le coup d'un funeste pressentiment. Le fait est que nul d'entre eux ne voulut tenir les 25 louis proposés.

A neuf heures, on servit le café avec son accompagnement obligé, escorté lui-même par un énorme bol de punch, qui ne tarda pas ranimer une gaieté interrompue quelques instants par les graves paroles du père Vaubois. Hélas ! la folie avait repris son empire sur la raison : des couplets de Béranger firent oublier l'enseignement du nombre treize à table.

A dix heures l'un des convives, ce ne fut point Onsephal, qui a toujours eu horreur de l'eau, proposa une promenade en mer. Le ciel était bleu et parsemé d'étoiles, la mer était calme, la promenade nautique

devait être charmante. La motion fut donc acceptée à l'unanimité, moins une voix.

Mes bons amis, dit Onsephal, il m'est impossible de partager le plaisir que vous assure la promenade proposée ; je vais même vous demander la permission de me retirer.

— Pourquoi? s'écrièrent en masse les douze jeunes gens, dont les têtes commençaient à s'échauffer aux flammes violacées du punch... pourquoi?

— Parce que j'ai un rendez-vous à dix heures et demie.

— Insignifiant, sans doute.

— Très-important, au contraire.

— Remettez-le à demain.

— Demain, il serait trop tard.

— Dans ce cas, il faut l'ajourner à après-demain.

— Je ne le retarderai pas d'une minute, parce que ce rendez-vous est d'une importance extrême.

— Nous te croirons quand tu nous en auras fait juges.

— Volontiers. Une pauvre mère de famille, concierge de la maison que j'habite, doit être remplacée demain dans ses fonctions, si je ne parviens pas à intéresser en sa faveur le propriétaire, qui m'a donné rendez-vous ce soir à onze heures moins un quart dans son cabinet.

— Tu le verras demain matin.

— Il serait trop tard, je vous l'ai dit.

— Eh bien? après tout, qu'importe! ton *cerbère* cherchera une autre loge.

— Les loges sont rares au Havre...

— Elle attendra...

— Ma protégée est pauvre, et la faim n'attend pas.

— Ainsi tu refuses d'être des nôtres?

— Je le dois.

— C'est ce que nous verrons, fit à son tour D...L... Dans toute assemblée civilisée, la minorité s'efface devant la majorité. Or, comme nous avons décrété à l'unanimité une *promenade aquatique*, notre ami Onsephal, protecteur de la *veuve et de l'orphelin*, nous suivra, dussions-nous l'emporter de force, pieds et poings liés, dans l'embarcation.

— Contre la force, il n'y a pas de résistance, répliqua Onsephal, mais la pensée d'une pauvre mère de famille, jetée avec ses enfants sur le pavé de la rue, dominera, j'en suis sûr, votre désir de me procurer un plaisir qui me laisserait d'amers regrets.

Dans ce moment, l'un des convives, envoyé à la recherche d'une embarcation, revint en disant : Messieurs, nous sommes parés.

Eh bien! embarquons, reprit le père Vaubois, et passant son bras sous celui d'Onsephal, il ajouta : « Je me charge de notre ami récalcitrant.» Un instant après, le nombre treize à table descendait dans l'embarcation, et Onsephal, qui l'un des premiers avait pris place sur le banc de tribord, s'élança sur le rivage au moment où ses compagnons prenaient le large en chantant :

Partons, la mer est belle..., etc.

Cinq minutes plus tard, alors qu'Onsephal allait à son rendez-vous, les voix de ses amis, changeant de refrain, disaient, en ondulant sur les flots :

A boire, à boire, à boire, à boire,
Nous quitterons-nous sans boire ;
Non... les vrais amis ne sont pas si fous,
Que de se quitter sans boire un coup.

Le ciel était bleu toujours..., mais une brise légère soufflant dans les voiles de l'embarcation commençait à rider la surface de l'Océan...

Exact à son rendez-vous, Onsephal obtint la faveur qu'il sollicitait pour la pauvre mère de famille... Le cœur satisfait et joyeux, il rentra chez lui pour dormir du sommeil paisible que procure toujours le sentiment d'une bonne action.

Le lendemain, à sept heures du matin, il fut réveillé par un bruit de pas précipités, dans les escaliers de la maison qu'il habitait rue d'Estimauville, et par des coups frappés contre sa porte. Onsephal ! Onsephal ! s'écrièrent plusieurs de ses amis, es-tu chez toi ? Dans ce cas, ouvre-nous vite, afin que nous t'embrassions. Comme ce n'était ni le jour de ma fête, ni l'anniversaire de ma naissance ; fête et anniversaire que, du reste, jamais personne n'a songé à célébrer ; je me crus l'objet d'une plaisanterie. « Le malheureux ! dirent alors ses amis avec un son de voix qui dénotait un regret, le malheureux était avec eux, il aura partagé leur sort... Mon Dieu ! mon Dieu !...

Une horrible lumière se fit alors dans mon esprit ; je me précipitai au bas de mon lit, et courant à ma porte, je l'ouvris en tremblant d'apprendre une horrible nouvelle. Au même instant, je me trouvai dans les bras de mes amis Anatole d'Auvergne et Bentabolle, me pressant tour à tour sur leur poitrine en disant : « Dieu soit loué, il n'était point avec eux. »

En effet, cruel souvenir ! l'embarcation que j'avais suivie du regard au milieu de la rade avait été surprise par un grain, et dirigée par des mains inhabiles, elle avait sombré sous voile. Les douze jeunes gens avec lesquels Onsephal avait dîné la veille étaient tous engloutis dans les flots. Cette fois encore le proverbe du nombre treize à table avait reçu une terrible application. Ce jour-là, chers lecteurs, Onsephal dut la vie à une pauvre mère de famille qu'il avait sauvée lui-même de la misère.

Une bonne action n'est jamais perdue.

Deux jours après, la mer rejeta sur la grève douze cadavres ; ce sont ceux qui reposent là sous vos yeux, dans ces tombes. J'avais vu la mort de si près, qu'en les accompagnant à leur dernière demeure, je croyais assister moi-même à mes propres funérailles.

Le père du malheureux D... qui avait mis le plus d'insistance à me faire assister à une promenade qui devait aboutir à un naufrage, voulut voir une fois encore son fils. Il vint en poste de Paris, pour reconnaître le corps de son enfant. J'eus le courageux dé-

vouement d'assister à son exhumation. Ce fut une scène affreuse, que je n'oublierai jamais.

Les fossoyeurs, émus eux-mêmes, effrayés de leur œuvre, travaillaient en silence devant nous qui priions. Sur le second plan, des enfants aux lèvres rieuses, à l'âme insouciante, jouaient aux billes devant le malheureux père, qui sanglotait. Nous, nous pleurions aussi. A nos côtés, un prêtre disait à voix basse le *De profundis*. Une croix voilée jetait son ombre sur la fosse que les fossoyeurs déblayaient. Lorsque le cadavre fut retiré du cercueil, mis à découvert, et qu'on l'eut placé debout contre un mur du cimetière, un perruquier d'Ingouville sépara sur le front du mort les longs cheveux noirs qui semblaient encore inonder son visage devenu d'un rouge cramoisi, contrairement aux traits pâles des corps réduits à l'état de cadavres. Ce moment fut affreux ; chaque coup de peigne imprimait au front, à la paupière, aux lèvres du cadavre, une oscillation impossible à décrire. « C'est lui, s'écria le père, c'est bien lui, le malheureux ! mourir si jeune ! » Puis, à la clarté d'un dernier rayon de soleil, qui éclairait cette scène lugubre, comme la dernière lueur d'une lampe funèbre, il s'avança vers le corps de son fils, il lui prit une main glacée qui n'eut pas une pression à lui rendre, et il prononça lentement ces paroles : « Mon cher enfant, j'avais promis de venir assister à ton départ ! il devait donc être éternel... » Il ne put en dire davantage. Les paroles se changèrent en sanglots sur ses lèvres.

Le soleil disparut derrière les peupliers du cime-

tière, les enfants jetèrent un dernier cri, et le cadavre redescendit dans la tombe...

Voici une inscription récente :

ICI REPOSE UN HOMME DE BIEN.

Cet homme était un prêtre ; il est mort à Notre-Dame-du-Havre, en prêchant, le jour des morts, sur la fin dernière de l'homme. Comme un soldat qui succombe bravement à son poste, il est tombé saintement dans l'exercice de ses fonctions, au poste de la chaire sacrée. Il avait enterré, la veille, à ses frais, un vieux comédien mort lui aussi subitement dans la rue.

Cette autre tombe, simple et modeste, renferme les dépouilles mortelles d'un brave capitaine de marine, qui, pendant trente années, avait traversé toutes les tempêtes levées sur l'Océan. Victime de son dévouement, le capitaine Morin, échappé à plusieurs naufrages, est venu mourir dans un incendie... le vendredi saint, la veille du départ de son navire, chargé de porter le produit des souscriptions faites pour les victimes du tremblement de terre de la Martinique.

Passons... Allons visiter une tombe sur laquelle un grand poëte, lancé malheureusement depuis dans les aventures de la politique, s'est courbé pour lui donner des fleurs et crayonner ces beaux vers :

Vieux lierres, frais gazons, herbes, roseaux, corolles,
Eglise où l'esprit voit le Dieu qu'il rêve ailleurs,

Branches qui murmurez d'ineffables paroles
A l'oreille du pâtre assoupi dans les fleurs,
Vents, flots, hymne orageux, chœur sans fin, voix sans nombre,
Bois qui faites songer le passant sérieux...
Fruits qui tombez de l'arbre impénétrable et sombre,
Etoiles qui tombez du ciel mystérieux,
Oiseaux aux cris joyeux, vague aux rumeurs profondes,
Froid lézard des vieux murs dans les pierres tapi,
Plaines qui répandez vos souffles sur les ondes,
Mer où la perle éclot, terre où germe l'épi ;
Nature d'où tout sort, nature où tout retombe,
Feuilles, nids, doux rameaux que l'air n'ose effleurer,
Ne faites pas de bruit autour de cette tombe,
Laissez l'enfant dormir et la mère pleurer.

L'enfant est Jules Lefebvre ; le poëte est Victor Hugo.

L'on ne rencontre point d'épitaphes impies ou athées au cimetière de Graville... Tout y respire le regret et la résignation, la foi et l'espérance en Dieu. Le cimetière de Graville n'est pas comme celui du Père-Lachaise, à Paris. On sait, à Graville, que l'on marche sur la poussière des morts ; on semble l'ignorer au Père-Lachaise, car on ne voit là que des monuments de marbre incrustés d'or, portant à leur front une croix, comme les femmes du monde en portent une au cou, par mode, par genre, par vanité.

On se rend au cimetière de Graville pour donner une prière, un souvenir, une larme à ceux qui ne sont plus. On va au Père-Lachaise, par partie de plaisir, comme on va à Longchamps le vendredi saint.

A Graville, tout est simple et modeste. Au Père-

Lachaise, on joue à l'orgueil du faste. L'espèce de la pierre est au Père-Lachaise le luxe des morts, comme la race des chevaux est celui des vivants.

A Graville, tout est pieux, tout est vrai. Le cimetière de Graville, abrité par sa vieille croix, est bien réellement le relais qui se trouve entre la terre et le ciel.

Une page de mon petit Journal.

Qui n'écrit pas ses mémoires aujourd'hui ? Lola Montès, Alexandre Dumas, la Mogador, le docteur Véron, l'épicier capitaine de la garde nationale, Georges Sand, s'enterrent modestement dès leur vivant en parfait état de santé et sans procédé Gannal dans le glorieux linceul que la postérité n'accordait autrefois qu'aux illustres morts.

De nos jours il n'est pas de si mince personnage qui, se posant en illustration devant la publicité des âges futurs, ne brigue une réclame, une épitaphe, un nom sur le bronze ou sur le marbre du temple de Mémoire. Le petit savoyard qui me sert de groom et décrotte mes bottes, me disait un matin, dans l'exercice de ses fonctions vulgaires : « Ah ! Monsieur, si je savais écrire comme vous, le beau livre que je ferais de ma vie ! »

Comme celle de faire tourner et mentir les tables, la manie d'écrire des mémoires a tourné toutes les têtes ; elle est arrivée à l'état d'épidémie. Ne soyez donc pas surpris, chers lecteurs, amis connus et in-

connus, si, me trouvant sous le coup de l'influence régnante, je m'occupe dans mes loisirs de rédiger, non pas un vrai sentiment d'orgueil que rien ne saurait justifier, mais pour servir d'enseignement, peut-être, aux jeunes hommes qui viendront après moi dans l'épineuse carrière des lettres ; ne soyez pas surpris, dis-je, si je coordonne les feuillets épars d'une vie écoulée dans la lutte sur le bord de presque toutes les grandes routes de l'Europe. A ces pages écrites sans prétention, à vol d'oiseau, pour ainsi dire, j'ai donné le titre de: *Mon petit Journal.* Permettez-moi de vous en communiquer textuellement un des premiers feuillets.

Bourg-Saint-Andéol, 10 juillet 1844.

J'ai passé une ravissante soirée au Bourg-Saint-Andéol, une soirée pleine de souvenirs et de regrets mélancoliques. Bizarrerie du cœur humain ! Nous trouvons parfois des joies dans nos tristesses, des parfums dans nos douleurs. Les larmes que nous répandons sur le chemin de la vie ne sont pas toutes amères. Hier, j'ai rêvé pendant de longues heures à une jeune femme que j'ai vue mourir dans mes bras. Triste histoire commencée sous l'Empire sur les bords du Rhône, et terminée sur la terre étrangère, aux eaux de Pfeffers, Marie, Pfeffers, Bourg-Saint-Andéol, voilà trois noms que je n'oublierai jamais, car elle était bien véritablement du Bourg-Saint-Andéol, Marie, cette pauvre

femme, cette tendre fleur transplantée si jeune encore sous le ciel nuageux de Paris.

. . . .

Dans le courant de juillet 1835, je me rendis aux eaux de Pfeffers afin d'y planter pour quelques jours ma tente de touriste. J'y trouvai une réunion d'élite, une foule *de gens comme il faut*, ainsi qu'on en rencontre à Bade, à Saint-Gervais, à Vichy, partout où la fashion se donne rendez-vous chaque année. Parmi les nombreux étrangers baignants ou simples visiteurs, mes yeux et mon cœur avaient remarqué, dès le premier jour, une jeune femme toute blanche, toute pâle, toute dolente, vers laquelle je me sentis entraîné par un charme qui devint une profonde sympathie, lorsque le directeur des bains venant à moi, m'eut adressé d'un air mystérieux ces quelques paroles :

— Si je ne me trompe, Monsieur, vous êtes Français.

— Tout ce qu'il y a de plus Français, par le cœur, du moins, lui répondis-je.

— Comptez-vous rester quelque temps à Pfeffers ?

— Celui de voir la source de la Tamina.

— C'est l'affaire d'une heure seulement.

— Je partirai demain matin pour Coire, ou plutôt pour le château de Zitzers, le noble berceau de l'illustre famille des de Salis.

— Puisque vous êtes Français, vous ne partirez pas demain...

— Et qui donc m'en empêcherait? répliquai-je avec un mouvement de colère...

— Ne vous emportez pas, jeune homme, reprit le directeur des bains.

— Oui, je voudrais bien savoir qui pourrait m'enpêcher de partir demain comme je l'ai projeté.

— Je vais vous le dire...

— J'écoute... parlez.

— Vous-même...

— Ainsi, selon vous, c'est moi qui mettrai un obstacle à ma volonté... Décidément vous êtes de bonne humeur aujourd'hui, et vous voulez rire ?

— Je ne plaisante jamais, Monsieur, surtout lorsqu'il s'agit de choses sérieuses et tristes. Je vous ai dit que vous ne partiriez pas demain... je persiste dans mon opinion.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes Français, et qu'en cette qualité, vous devez avoir le cœur bon et généreux.

— De grâce, Monsieur, expliquez-vous plus clairement, je n'ai pas le don de comprendre par énigme.

— Nous avons ici depuis trois semaines une jeune femme qui ne doit plus revoir son pays, car la mort l'a marquée au front ; et semblable à une fleur brisée, elle s'incline déjà vers la terre.

— Je la plains de toute mon âme, mais je ne suis pas médecin, je ne puis donc rien pour elle.

— Vous pouvez énormément, au contraire, car Française, la pauvre malade me demande chaque jour si parmi les visiteurs des bains, un Français ne serait point arrivé. « Je mourrai avec plus de calme, dit-elle, si avant de rendre mon âme à Dieu, je pouvais

parler de la France à un compatriote.» Or, Monsieur, vous êtes le Français si impatiemment désiré... vous voyez donc bien que vous ne pouvez pas partir demain.

— Je resterai...

— Très-bien, jeune homme, j'en étais sûr. Quand voulez-vous que je vous présente à votre compatriote?

— *Plus tôt que tout de suite*, lui répondis-je.

— Eh bien ! venez.

Ainsi que me l'avait dit le directeur des eaux de Pfeffers, la vue d'un compatriote parut faire du bien à la malade. Pauvre Marie ! elle n'avait plus rien de la femme que la pensée et le regard de feu. C'était la jeune femme que j'avais remarquée. Dès qu'elle m'aperçut, elle me tendit une main amaigrie qui avait dû être fort belle, et d'une voix douce comme un chant élégiaque, elle me dit : « Soyez le bien venu, Monsieur, je vous ai appelé bien souvent sans vous » connaître, je vous ai attendu longtemps, car je savais bien que la Providence ne me laisserait pas » mourir seule, isolée, sur la terre étrangère. »

Un instant après, elle ajouta : « Vous resterez quelques jours à Pfeffers, n'est-ce pas ? »

— Jusqu'à ce que vous soyez guérie, lui répondis-je.

— Alors vous n'y resterez pas longtemps, ajouta-t-elle en élevant ses beaux yeux vers le ciel.

— Je l'espère, Madame, car bientôt vous reverrez la France.

— De trop haut pour bien la voir, répliqua-t-elle avec un sourire amer. Cette femme avait la conviction intime de sa fin prochaine.

Il y a des circonstances dans la vie où les affections vraies n'ont pas besoin de longues années pour vieillir. Il suffit quelquefois d'un regard pour leur donner sous l'inspiration d'une estime et d'une sympathie réciproques, la consécration de l'expérience que le temps seul procure aux natures vulgaires. Deux jours après mon installation à Pfeffers, il me semblait que je connaissais Marie S... depuis dix ans.

Je ne la quittai presque pas. Mon regard et ma pensée ne voyaient qu'elle, c'était elle que mes yeux et mon cœur suivaient tremblante dans les vastes galeries qui conduisent au salon principal de l'établissement. C'était elle qu'au milieu du jour, je rejoignais rêveuse et méditative au jardin, seule, toujours seule quand je n'étais pas auprès d'elle. Le soir, lorsque la fièvre ne la dévorait pas, je me retrouvais à ses côtés dans la salle de concert et de bal. Nous parlions alors de la France, de notre tant beau pays ! Oh ! comme ses beaux yeux brillaient à ce nom chéri ! Comme ce nom prononcé par elle résonnait harmonieusement à mon oreille ! Comme sa voix le disait suave et doux ! Loin de la France, le souvenir de la belle patrie est encore du bonheur.

« Je savais bien, me dit un jour le directeur des
» bains, que la vue d'un compatriote ferait du bien
» à ma pauvre malade... elle va mieux en effet, et même
» elle se trouve si bien aujourd'hui qu'elle m'a de-

» mandé l'autorisation d'aller visiter avec vous la
» source de la Tamina.

— Et vous la lui avez accordée ?

— A la condition que cette excursion ne se prolongerait pas au delà d'une heure, car la fraîcheur du site pourrait lui faire beaucoup de mal... Je compte sur vous, Monsieur, pour lui rappeler la condition acceptée.

Après les eaux thermales de Saint-Gervais en Savoie, je n'en connais pas de plus pittoresques que celles de Pfeffers, situées dans le canton de Saint-Gall et dans une gorge épouvantable formée par le torrent de la Tamina. « Ces bains, écrivait en 1602 Daniel l'ermite,
» d'un aspect et d'un abord effrayants, sont construits
» au milieu d'un gouffre infernal et sont éternellement
» ébranlés par la chute de la Tamina, qui tombe en
» rugissant sur les aspérités des rochers voisins, ar-
» rosées par les ondes écumantes et brisées. » La manière dont on parvenait autrefois à l'établissement était plus effrayante encore... on y descendait les malades dans un vaste panier suspendu sur un abîme dont le fond était impénétrable aux regards. Une fois plongé dans ce Ténare, l'on se serait cru dans les enfers de l'antiquité païenne, si l'on y avait rencontré une foule de beaux petits anges blonds jouant sous les yeux de leurs mères. Une nuit presque perpétuelle règne dans ce séjour unique au monde ; le soleil n'y fait que de rares excursions, c'est à peine si aux plus grands jours de l'été il permet à ses rayons d'y séjourner trois heures sur vingt-quatre.

La gorge de la Tamina présente le plus imposant tableau que la fantaisie du poëte ou de l'artiste puisse imaginer. C'est le Tartare avec toutes ses formes hideuses et pourtant sublimes. Figurez-vous, chers lecteurs, un torrent rapide roulant avec un bruit affreux à quarante pieds de profondeur entre deux parois de rochers, s'élevant de chaque côté sur vos têtes à deux cents pieds de hauteur. Un pont jeté sur deux pieds de largeur le long de ces rochers sur un espace de sept cents pieds conduit à la source du torrent. Ce pont, étroit et glissant, n'est séparé de l'abîme ouvert sous vos pieds que par une simple planche privée de garde-fou. Le moindre faux pas serait mortel. C'est sur cette voie périlleuse que j'osai m'aventurer avec ma compatriote moins effrayée que moi, je l'avoue, de l'aspect imposant de ces sublimes horreurs. Ce ne fut pas sans courir plus d'un péril que nous arrivâmes à la grotte creusée par la Tamina dans le marbre qui sert de berceau à un torrent indompté.

La main humide de la jeune femme dans la mienne, nous écoutions si quelque voix ne viendrait pas interrompre le silence qui nous entourait. Pour mieux l'entendre, nos lèvres étaient muettes, nos cœurs seuls parlaient... aucune voix ne vint, un seul rayon de soleil, perçant le dôme graniteux suspendu sur nos fronts, glissa rapidement et disparut.

« C'est l'ange consolateur qui descend sur la terre,
» lui dis-je, pour fortifier la jeune femme qui pleure,
» ou bien l'âme du juste qui de la terre aspire au
» ciel pour y trouver la couronne des élus. »

— L'ange consolateur, répondit-elle : ô mon ami,
» l'avez-vous rencontré jamais ? Oui, dans vos rêves
» de poëte, dans vos désirs, dans vos espérances,
» dans vos hallucinations de croyant. Mais en réalité,
» s'est-il jamais placé entre vous et la jalousie des
» hommes, entre vous et le froid égoïsme de l'huma-
» nité ? De son aile, cet ange si pur est-il venu jamais
» essuyer les larmes qui tombaient de vos yeux ou
» perlaient vos paupières humides ? Ses lèvres se
» sont-elles une seule fois attachées à vos lèvres, à
» votre front, pour effacer les rides que la douleur y
» traçait ?... Non ! Cet ange existe pourtant ; mais on
» ne le rencontre que sur le bord de la tombe, car
» cet esprit mystérieux s'appelle l'ange de la mort. »

Cette femme parlait ainsi, et sa voix avait quelque chose de suave en prononçant des paroles sinistres. Elle reprit :

« Une âme de juste, avez-vous dit ? Un juste, mon
» ami, c'est l'homme impossible que le philosophe
» grec cherchait en plein jour avec sa lanterne allu-
» mée... Cette âme n'existe réellement qu'au ciel, où
» tout s'épure et se spiritualise dans le divin creuset
» de Dieu. »

Dans ce moment le cri d'un oiseau sinistre retentit sur nos têtes... la pauvre malade reprit vivement mon bras qu'elle avait abandonné : Partons, me dit-elle... cette voix m'a fait mal. Serait-ce un pressentiment ? Et une grosse larme tomba sur ma main.

— Pourquoi pleurez-vous ? lui dis-je.

— Parce qu'à 22 ans on ne quitte pas sans regret la vie, toute pâle et décolorée qu'elle soit.

— Mais vous ne mourrez pas, lui dis-je ; vous vivrez pour vos amis et pour vous-même... vous vivrez longtemps encore, j'en suis sûr.

— Non, mon ami... je sens là que pour moi tout est fini... ma dernière heure approche. » Je détournai la tête, mais pas assez promptement pour que sa main, à son tour, ne reçût l'empreinte d'une de mes larmes... « Merci, mon ami, s'écria-t-elle, merci ! Puis elle ajouta en essayant un sourire : Rentrons vite, car l'heure accordée par le bon docteur va sonner, et je ne voudrais pas être grondée.

Aux eaux tout est joie ou tristesse. Quelquefois lorsque nos cœurs se taisaient à la vue de ces tristesses et de ces joies qui passaient tumultueuses ou plaintives devant nous, la main de Marie se posait brûlante sur la mienne, qui tremblait, et je découvrais dans ses yeux pleins de larmes, dans son âme pleine de douleurs, le besoin d'une confidence qu'elle aurait consenti à laisser deviner, mais dont elle n'osait encore prendre l'initiative. Elle souffrait bien, cette femme, dévorée qu'elle était par un de ces chagrins secrets dont le remède seul est au sein de Dieu.

Sur la terre étrangère, j'ai remarqué souvent que les Français étaient plus que des compatriotes : l'inconnu devient un ami, l'ami devient un frère. A ce titre, Marie S..., sensible d'ailleurs aux soins que je lui rendais avec un respect égal à un dévouement absolu, consentit à me recevoir chez elle. Je la voyais à

toute heure du jour ; mes visites mêmes se prolongeaient souvent jusqu'à des heures fort avancées de la nuit.

Un matin qu'elle n'était point descendue à l'heure accoutumée, j'allai la trouver dans son appartement. Elle était étendue sur une chaise longue et paraissait plongée en de tristes réflexions. Sa figure était aussi pâle que sa robe d'organdy était blanche. Je crus voir une morte.

« Ah ! c'est vous, ami, me dit-elle en m'offrant une
» main que suivant l'étiquette allemande je portai à
» mes lèvres ; soyez le bienvenu. J'ai reçu ce matin
» des lettres du pays, et j'allais vous faire appeler
» pour vous les communiquer. Notre pauvre France
» n'est pas heureuse : un horrible attentat contre les
» jours de Louis-Philippe vient d'éclater à Paris, au
» milieu des fêtes de Juillet. Il a fait de nombreuses
» victimes. Un maréchal de France, épargné par le
» boulet des batailles, est tombé sous les balles d'un
» obscur assassin. Mon père, qui devait venir me re-
» joindre ici, ne viendra pas; la catastrophe qui vient
» d'ensanglanter le boulevard du Temple l'empêche
» de prendre un congé. Soldat retenu par l'honneur
» sous le drapeau, il ne peut aujourd'hui quitter
» le régiment qu'il commande pour venir recevoir le
» dernier soupir de son enfant qui se meurt. Que la
» sainte volonté de Dieu soit faite ! »

Disant ainsi, Marie essuya quelques larmes. « Cependant, ajouta-t-elle, j'aurais été si heureuse de revoir mon père, de l'embrasser une fois encore avant de....

— Mais vous le reverrez, lui dis-je en l'interrompant avec vivacité, pour ne pas lui laisser achever le mot fatal, qui expira sur ses lèvres.

— Oh ! oui, je le reverrai certainement, répondit-elle en souriant; je le reverrai, j'en suis sûre, car Dieu est souverainement bon, et il ne voudra pas séparer en son beau paradis les êtres qui se seront tendrement aimés sur la terre... Mon père, mon pauvre père ! je l'aime tant, si vous saviez !

— Mais c'est une pensée sinistre, une idée de mort que vous exprimez, Madame.

— Ne m'appelez plus madame.., dites-moi plutôt ma sœur ; n'avez-vous pas pour moi l'affection et le dévouement d'un frère ?

— Eh bien ! ma sœur, repris-je, pourquoi vous préoccuper toujours ainsi de la mort ?

— Parce que la mort est là, depuis le jour que j'ai perdu mon Christian, l'ami que mon père m'avait choisi parmi les hommes bons qui pensaient à moi, l'époux que la Providence avait donné au jour de mon hymen ! Je l'aimais tant, mon Christian ! Il était si bon, si brave et si beau ! il m'aimait tant aussi ! Et les méchants, ils me l'ont tué, un jour, dans la rue, devant une barricade, en 1830 ! Ils me l'ont tué, parce que, soldat, il défendait son drapeau !... Ah ! je leur pardonne ! savaient-ils, les malheureux ! qu'il y avait une femme au monde qui avait attaché sa vie à l'existence de cet homme ? Pensaient-ils qu'en déchirant l'une, ils flétrissaient et brisaient l'autre !... Pardonnez-moi, mon Dieu ! comme je leur ai pardonné,

et comme je leur pardonne encore de toute mon âme. »

En l'écoutant parler, j'étais sous le coup d'une vive émotion ; mes yeux étaient pleins de larmes que je cherchais en vain à refouler. Marie s'en aperçut.

« Vous pleurez, mon jeune ami, dit-elle... oh ! ne pleurez pas pour mon Christian, il est au ciel ; ne pleurez pas sur Marie, elle y sera demain. »

En disant ainsi, ses grands yeux, allumés par la fièvre, étaient radieux ; son regard semblait inspiré ; on eût dit l'ange de la résignation luttant dans le malheur !

« Mais vous ne mourrez pas, lui dis-je ; vous ne » pouvez pas mourir encore si jeune et si bonne ! Le » bon Dieu, que je prie incessamment pour vous, ma » sœur, vous rendra la santé ; vous reverrez la » France... vous reverrez votre père... vous reverrez » des jours plus heureux !

» — Des jours plus heureux, dites-vous, mon jeune » ami, mon frère ? des jours plus heureux ! Ne croyez » pas ceux qui vous diront que le bonheur existe ici- » bas, ils mentiront. Quelle est la joie qui n'ait sa tris- » tesse ? le plaisir qui n'ait sa peine ? l'espérance, sa » déception ? le désir même qui n'ait son regret ? Je » suis bien jeune encore, vous l'avez dit ; eh bien ! » voyez, frère, je suis déjà vieille par le cœur et par » la pensée ; j'ai tant souffert aussi, ô mon Dieu ! »

— Pauvre amie !

— Ecoutez... Pourquoi retarderais-je plus longtemps à vous dire qui je suis ? En 1813, ma mère, fille d'un

grand d'Espagne, a quitté sa patrie pour suivre en France son époux, capitaine au service de l'empereur Napoléon. « Un jour, surprise par les douleurs de » l'enfantement, elle fut obligée de s'arrêter au » Bourg-Saint-Andéol, où elle mourut en me donnant » le jour. Je n'ai point connu ma mère ! Mon père, » sous le coup d'une immense douleur, lui ferma les » yeux, et, malade lui-même, il m'emporta à Paris » dans un pli de son manteau.

» Un jour, je vous l'ai dit, je crus être heureuse ; » mais avant le soir de ce jour-là, dont la date fatale » est écrite avec du sang dans mon cœur, j'étais veuve » et je n'avais que dix-sept ans ! Non, mon jeune ami, » le bonheur parfait n'existe pas en ce monde ! La vie, » telle que la Providence nous l'a donnée, est une » chaîne plus ou moins longue de tribulations, dont » le premier anneau commence au berceau, pour » aboutir à la tombe. Toute la science humaine con- » siste à la savoir porter avec résignation et à se trou- » ver prêt quand elle se brise. »

Elle était sublime, en vérité, cette femme mourant à la fleur de l'âge et parlant ainsi de la mort... de la mort qu'elle envisageait sans crainte. « Et croyez-le » bien, ami, ajouta-t-elle, la mort ! cette vérité fatale » qui confond le scepticisme le plus audacieux, est » parfois, lorsque, dans sa miséricorde Dieu nous l'ac- » corde, le meilleur argument de cette bonté céleste » qui nous accompagne et nous suit partout. Quel » temps fait-il aujourd'hui ? me demanda-t-elle.

— Magnifique, lui répondis-je.

Elle se dirigea lentement ou plutôt elle se traîna du côté de la fenêtre et l'ouvrit. En effet, le ciel était d'un bleu d'azur, pas un nuage n'obscurcissait l'horizon ; le soleil, si rarement prodigue de ses rayons à Pfeffers, brillait alors dans tout son éclat. Cependant les fleurs du jardin étaient pâles et décolorées. On voyait bien que l'ouragan de la nuit avait passé par là. Marie S... me les montra du doigt. « Voyez ces fleurs, me dit-» elle, belles hier, flétries ce matin ! Ce lis qu'on » admirait, c'est moi ! sa destinée d'aujourd'hui sera » la mienne demain, car je fus belle aussi, moi! l'on » me l'a dit du moins, et comme ce lis qui a été » beau, je suis flétrie, comme son blanc calice, mon » front est pâle... comme sa tige, ma taille s'incline » vers la terre... Mettez votre main sur mon sein, » voyez, mon jeune ami, il est glacé... c'est que le » malheur aussi a passé par là ! »

Dans ce moment, une fauvette se mit à gazouiller dans les branches d'un arbre vert. Son chant était plaintif et doux comme une voix qui pleure : « Pauvre » cher petit oiseau du bon Dieu, s'écria Marie, il ap-» pelle sa mère qu'il a perdue !... peut-être sa com-» pagne aimée qui ne reviendra pas... Pauvre cher » petit oiseau ! De même que toi, j'ai bien long-» temps appelé mon Christian chéri ! mais comme ton » chant ma voix s'est perdue dans les brises embau-» mées, et mon époux n'est point revenu. »

Je ne sais comment il se fit que ma main se trouvant dans la sienne, je la sentis glacée, tremblante : « Marie, vous souffrez ? » lui dis-je.

— Oui, je souffre, me répondit-elle...

— Où souffrez-vous? ma sœur.

— Là se trouve le siége de mon mal. Et de son doigt elle me montra l'endroit où battait son cœur.... Au même instant, une pâleur mortelle se répandit sur son visage, et sans pousser un seul cri elle tomba sans connaissance entre mes bras. Je la déposai sur son lit en appelant à mon aide Marianne, bonne et excellente femme qui, après avoir servi de nourrice à Marie, ne l'avait jamais quittée depuis. Je me retirai ensuite dans un coin de l'appartement pour donner un libre cours à ma douleur.

Quelques instants après, lorsqu'elle reprit le sentiment de la vie, j'étais près d'elle à genoux,tenant une de ses mains dans les miennes, et cherchant à la réchauffer avec le souffle de mes lèvres. Elle me remercia avec un regard dont l'expression ineffable me pénétra jusqu'au fond de l'âme. Oh ! je le vois encore ! je ne l'oublierai jamais.

Je ne la quittai pas de la journée. « Oh ! que vous » êtes bon, me dit-elle : quand je serai au ciel, je » prierai bien Dieu pour vous, et Dieu vous bé- » nira. »

Une de ses plus grandes jouissances, quand nous étions seuls et que nous avions pleuré ensemble,était de me faire ouvrir l'Imitation de Jésus-Christ et de m'entendre lire le premier chapitre qui tombait sous mes doigts et sous mes yeux.

A trois heures, pensant qu'elle était assoupie, je m'étais retiré près de la croisée ; elle m'appela tout-à-

coup : « Alphonse, me dit-elle, lisez-moi, si cela vous » ne vous fatigue point, un chapitre de l'Imitation de » Notre-Seigneur... mais bien lentement, afin que je » puisse mieux vous suivre. » J'ouvris aussitôt le livre et je lus d'une voix lente, ainsi qu'elle le désirait, les passages suivants :

« O! bienheureuse demeure de la cité céleste; jour » éclatant de l'éternité que la nuit n'obscurcit jamais » et que la vérité souveraine éclaire perpétuellement » de ses rayons, jour immuable de joie et de repos » que nulle vicissitude humaine ne saurait troubler » jamais! Oh! que ce jour n'a-t-il déjà lui sur les ruines » du temps et de tout ce qui passe avec le temps! »

Je voulus fermer le livre et choisir un autre passage moins analogue à la situation de la pauvre malade, elle s'y opposa, disant : « Continuez, Alphonse, je le » désire. Je repris : « Il luit pour les saints dans son » éternelle splendeur, mais nous, tristes voyageurs, » nous ne le voyons que de trop loin comme au tra- » vers d'un voile.

» Les jours d'ici-bas sont courts et mauvais, pleins » de douleurs et d'angoisses. . . . .

. . . .

» Oh! quand viendra donc la fin de mes maux? » Quand serai-je délivré de la misérable vie, servitude » de tous les vices? Quand me souviendrai-je? Sei- » gneur, de vous seul ; quand goûterai-je en vous et » par vous une pleine joie? . . . .

. . . .

» Oh! bon Jésus, quand me sera-t-il donné de vous

» voir, de contempler face à face la gloire de votre
» règne? Quand me serez-vous *tout en toutes choses?*

» Quand serai-je avec vous dans le royaume que
» vous avez préparé de toute éternité à vos élus? »

« Ne dirait-on pas, dit-elle, quand j'eus terminé le
» chapitre, ne dirait-on pas que ces consolantes pa-
» roles ont été faites pour moi? Quel admirable livre
» que l'Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ; ne
» semble-t-il pas qu'il est le code de l'humanité en-
» tière? »

« Alphonse, reprit-elle après un moment de recueil-
» lement, j'ai une recommandation à vous faire, un
» conseil à vous donner, ou si vous aimez mieux,
» une prière à vous adresser. »

— Parlez, Marie... j'écoute; ordonnez... j'obéirai...

— Vous me le promettez?

— Je vous le promets par l'affection fraternelle que j'ai pour vous.

— Eh bien! ami, promettez-moi solennellement devant Dieu, qui nous voit et qui nous entend, de n'écrire jamais de votre vie un de ces livres qui, en flattant les passions, portent le trouble au plus profond des cœurs.

— Non-seulement je vous le promets, Marie, mais encore je vous en fais le serment.

— Merci, mon frère, merci...

Hélas! la pauvre Marie S... est morte, moi j'ai tenu mon serment. De ce jour, et quoique bien jeune encore, je me promis de ne jamais aborder les champs de la fantaisie romanesque au détriment de la réalité...

Je compris que la littérature était une mission sainte, un apostolat confié par Dieu à l'écrivain ; et aujourd'hui en écrivant ces souvenirs à votre intention, chers lecteurs, je m'applaudis de n'avoir jamais fait de l'art un métier payé tant à la ligne.

Le médecin que j'avais fait appeler vint à neuf heures du soir. Il trouva Marie dans une situation alarmante. Je lus dans ses yeux l'arrêt fatal que ses lèvres n'osaient encore prononcer. La nuit sera mauvaise, me dit-il en se retirant.

De la chambre où nous étions, on entendait distinctement les sons enivrants de la valse allemande, les éclats du galop qui tournoyaient et se précipitaient au salon. Quel contraste ! quelle antithèse ! Là-bas, le bal avec ses joies, son harmonie, ses fleurs et ses torrents de lumière ! ici, le dépérissement de la femme jeune et belle encore, malgré les atteintes de la souffrance...: Là-bas, les bruits et les tressaillements du monde heureux ; ici, la résignation de la femme chrétienne et la douleur du Calvaire. Là-bas, un essaim de jeunes femmes toutes blanches, toutes roses, qui tourbillonnent, se croisent, s'enchaînent, s'enlacent, imprégnées des plus doux parfums ; et toujours ici la même souffrance, toujours le même calme, le même courage, la même résignation !

« Ecoutez, Alphonse ! s'écria Marie en prêtant
» l'oreille aux sons qui montaient jusqu'à nous... Ils
» dansent, n'est-ce pas? Mais quel est donc cet air?
» Ah ! je le reconnais, c'est un mouvement de valse...
» ce sont les roses de Strauss, ces roses que j'ai tant

» aimées! Rendez-les-moi, mon frère! Eloignez de » mes yeux la vue de ces noirs cyprès, ils me gla- » cent........ Entendez-vous maintenant ces airs d'é- » meute et de combat? Le son du tambour se mêle » au bruit de la fusillade... je vois se dresser des mil- » liers de barricades.... Horreur! ma robe de mariée » est couverte de sang... ma couronne d'oranger » s'est flétrie sur mon front.... Ecoutez encore, » Alphonse! quel est ce chant plaintif et doux? C'est » la voix de la fauvette que nous avons entendue ce » matin. Elle pleure toujours, car son ami n'est pas » revenu. Il a rejoint sans doute mon Christian dans » un monde meilleur. Seigneur, mon Dieu, ayez » pitié de la pauvre femme, ayez pitié du pauvre » oiseau! »

La pauvre femme, dévorée par une fièvre ardente, était en plein délire. Je la veillai une grande partie de la nuit. Lorsque je me retirai, sa respiration était courte, brève, saccadée... cependant elle paraissait assoupie...: c'était le prélude du grand sommeil. Marianne me remplaça au chevet de son lit.

Je me jetai tout habillé sur un divan pour être prêt à répondre au premier appel. Je ne tardai pas à m'endormir, mais mon sommeil fut lourd, agité; je ne voyais devant moi que deuil et sinistre, je n'entendais que soupirs et lamentations. Mieux eût valu pour moi l'insomnie.

A cinq heures, on vint frapper à ma porte. Un frisson de glace circula dans mes veines....... c'était Marianne, la vieille nourrice de Marie. De grosses

larmes s'égaraient dans les rides de ses joues. « Venez
» vite, Monsieur, me dit-elle; venez vite, Madame
» vous appelle, elle vous attend, elle veut vous voir
» avant de mourir. Hélas! elle touche à ses derniers
» moments. »

J'arrivai avant elle auprès de la malade. Marie était sublime en cet instant suprême! Les mains jointes sur sa poitrine, les yeux levés au ciel, le front blanc, immobile et glacé comme celui des statues de marbre qui dorment sur les tombeaux, elle prêtait son cœur aux paroles d'un ecclésiastique qui lui parlait des joies célestes et la préparait aux derniers sacrements qu'elle reçut avec une force surhumaine.

Lorsque le prêtre fut parti, elle me fit signe d'approcher. Sa voix était si faible que, pour mieux l'entendre, je dus appuyer mon front sur ses lèvres.
« Dans quelques instants, me dit-elle avec un son de
» voix ineffable, tout sera dit pour moi. Bientôt, je
» le sens, j'en aurai fini avec les choses de ce monde...
» J'ai encore une nouvelle prière à vous adresser.
» L'exaucerez-vous? ami. »

— Ordonnez, Marie, ordonnez, et que votre volonté s'accomplisse! Tout sera fait ainsi que vous le désirerez.

» Vous écrirez à mon père le jour et l'heure de ma
» mort. Vous lui direz les suprêmes tendresses que
» vous lisez pour lui dans mon âme, vous lui donne-
» rez toutes les pieuses consolations que vous trou-
» verez dans la vôtre... puis, quand je ne serai plus,

» vous me fermerez vous-même les yeux. Le voulez-
» vous ? »

Les larmes m'étouffaient, me genoux fléchirent... je tombai à genoux au pied de son lit.

« Ce n'est pas tout, reprit-elle ; Alphonse, vous
» m'accompagnerez à ma dernière demeure... puis,
» avant de quitter Pfeffers, vous irez une fois prier sur
» ma tombe et vous déposerez un rameau de bruyère
» auprès de ma croix. Me le promettez-vous? ami. »

Je ne pus lui répondre que par des sanglots. Elle ajouta : « Quand vous m'aurez fermé les yeux;.....
» mais ne pleurez pas ainsi, mon ami, mon frère,
» votre douleur me fait mal... Quand vous m'aurez fer-
» mé les yeux, vous prendrez... non... ma bonne Ma-
» rianne que je remercie ainsi que vous de tous les
» soins que vous m'avez prodigués, vous donnera les
» petites médailles que je porte là sur mon sein. Le
» cardinal de Rohan, archevêque de Besançon, les a
» bénites à son retour de Rome. Portez-les sur vous
» et gardez-les toujours en souvenir de la pauvre Ma-
» rie. La morte de Pfeffers priera Dieu chaque jour
» pour qu'elles vous donnent tout le bonheur que je
» désire pour vous.

» Maintenant, Alphonse, une fois encore donnez-
» moi votre main, séchez vos larmes, parlez-moi du
» ciel et de Dieu !

» Oh ! je la vois encore... je la vois toujours, je la
» verrai toute ma vie, là devant moi, devant mes yeux
» et dans mon cœur, cette pauvre Marie ! Mon Dieu !
» mon Dieu ! votre auguste et sainte Mère vous avait

» donc demandé cet ange pour orner sa cour cé-
» leste? »

A neuf heures du matin, elle commença elle-même les prières des agonisants... Je n'eus pas la force de les suivre... j'étais anéanti sous le poids de ma douleur. Il me semblait qu'une part de mon âme se préparait à me quitter pour s'envoler au ciel. La vieille Marianne sanglotait et cherchait à réchauffer avec ses lèvres les pieds de sa bonne maîtresse... A neuf heures et demie, Marie se plaignit du froid. Je ne souffre plus, dit-elle, mais je me sens toute glacée... Puis elle ajouta : Que j'ai sommeil, ô mon Dieu! ne faites pas de bruit... Je vais dormir... Au même instant, elle inclina doucement la tête sur mes épaules, me donna un dernier sourire, et s'endormit pour se réveiller au sein de Dieu.

Il était dix heures moins un quart... Je l'embrassai respectueusement au front, et ainsi qu'elle l'avait désiré, je lui fermai les yeux. Marianne me remit alors deux petites médailles humides encore des sueurs de l'agonie... Je les mis sur mes lèvres... Depuis ce jour elles n'ont jamais quitté ma poitrine.

La nuit suivante, il y avait bal encore au salon des bains de Pfeffers... Le ciel était noir... quatre torches funèbres remplaçaient les étoiles du ciel, je marchai en pleurant derrière un cercueil... nous allions au cimetière...

Cinq années plus tard, j'ai fait trois cents lieues pour revoir la dernière demeure de la pauvre Marie S... Des mauves roses et quelques violettes pâles avaient

fleuri sur sa tombe, j'y déposai un rameau de bruyère et un bouquet d'immortelles que j'avais apportés de France. Je ne demeurai qu'un jour à Pfeffers, mais je passai la nuit entière dans la chambre où la jeune femme était morte.

Histoire d'un œuf de Pâques.

I.

Avant la démolition des vieux quartiers de Paris, il y avait, dans le voisinage de l'Hôtel-de-Ville, une maison noire à cinq étages, où vivait dans la retraite et la pratique de la religion, une femme si vieille et si ravagée par le temps, que les gamins du quartier l'appelaient la mère Mathusalem. Cette bonne et excellente femme, renommée par sa piété et ses bonnes œuvres, était un problème de fortune pour ses voisins, qui parfois auraient été tentés de lui faire la charité de cinq centimes, et qui, dans d'autres occasions, l'auraient volontiers, en fait de richesses, comparée à la veuve de Crésus plutôt qu'à l'héritière de Mathusalem. Le fait est que souvent elle trouvait dans son inépuisable charité des ressources nullement en rapport avec la simplicité de sa toilette et le genre de vie qu'elle menait dans l'intérieur de son ménage. Elle poussait personnellement si loin l'économie domestique, qu'on la voyait chaque matin, régulièrement, à sept heures, allant chercher elle-même chez la fruitière et chez l'é-

picier du coin le lait, le beurre et les œufs pour la consommation de la journée. Les commères de la rue faisaient une croix à la cheminée chaque fois qu'on lui voyait une robe nouvelle ou un chapeau neuf. L'une d'elles, sa contemporaine d'enfance, assurait que sa robe noire des dimanches et des jours de fête avait figuré dans sa corbeille de mariage ; mais un fait certain, c'est que son respectable riflard rapiécé sur toutes les coutures datait de la lune de miel.

Quoi qu'il en soit, la mère Mathusalem était la consolation de tous les affligés, la providence de tous les pauvres, le conseil, l'harmonie, le *raccordeur* des ménage en *brouille*, le saint Vincent-de-Paul *en jupon* du quartier... Elle était si prompte et si ingénieuse à deviner les douleurs cachées et les souffrances muettes, pour s'interposer entre elles et le désespoir qu'on l'appelait encore la bonne sorcière. Que de larmes répandues en silence et secrètement essuyées par elle... Que de modestie surtout apportée dans la pratique de ses bonnes œuvres ! Ses voisins ne l'ont vue qu'une seule fois s'abandonner avec excès à un mouvement de colère contre une de ses voisines, qui avait préparé une liste de pétition pour la présenter à l'Académie comme digne du prix Monthyon. Elle montrait, dans les conseils gratuits qu'elle donnait et dans les jugements qu'elle se plaisait à rendre de bon cœur pour éviter à ses consultants la publicité d'un appel au juge de paix, une sagesse de Salomon.

Un jour, deux époux unis depuis cinq années par-

devant M. le maire et à l'église paroissiale, se présentèrent à elle, après l'avoir choisie pour arbitre dans une grave et embarrassante question. Décidés à se séparer sans éclat, à la suite de la première discussion qu'ils avaient eue depuis leur mariage, ils réclamaient tous deux la possession de l'enfant unique que la Providence leur avait donné. Comme Salomon, la mère Mathusalem aurait pu trancher la difficulté de la manière que vous savez, chers lecteurs ; mais elle trouva mieux dans sa prudence conciliatrice. « Mes bons amis, dit-elle, me promettez-vous de vous conformer à ma décision, quelle qu'elle soit ?

— Nous vous le promettons, lui répondirent les deux époux.

— Eh bien ! avant de prendre le parti extrême auquel vous semblez vous être arrêtés, je vous engage à attendre une dizaine de mois... d'ici là, vivez en paix, en bonne intelligence, évitez avec soin toute discussion fâcheuse, faites-vous des concessions réciproques et priez le bon Dieu pour que vous accordant un second enfant vous puissiez en avoir chacun un, si vous persistez dans votre projet de séparation.

Dix mois après, la question s'était singulièrement compliquée : les deux époux avaient si bien prié le bon Dieu qu'ils avaient obtenu deux enfants jumeaux... La difficulté, s'agrandissant ainsi, restait la même ; la mère Mathusalem n'eut pas de peine à leur faire comprendre que le seul moyen d'arriver à une solution avantageuse aux deux parties était une réconciliation pure et simple.

Dans les mauvais jours de 1848, un cordonnier, père de famille, entraîné dans les clubs par le vertige politique qui bouleversait alors toutes les têtes, et abandonnant la vie positive du bon ouvrier pour les décevantes espérances du communisme, ne tarda pas à voir la misère s'installer à la place du travail dans sa boutique déserte... De son côté, la faim ne tarda pas à suivre la misère, puis les créanciers vinrent à leur tour, puis les menaces, puis les poursuites, puis la saisie des meubles et leur vente à l'enchère publique. Le malheureux cordonnier allait donc se trouver sans un morceau de pain, sans un asile à donner à sa famille, lorsqu'une main généreuse et inconnue, rachetant son modeste mobilier, le lui rendit et satisfit aux exigences de tous ses créanciers. Depuis ce jour, revenu de ses erreurs, le travailleur s'est remis à l'œuvre avec courage, il a vu revenir ses pratiques et avec elles la prospérité et le bonheur. Il considère la mère Mathusalem comme sa bienfaitrice, mais celle-ci rejette sur le compte de la Providence une bonne action dont seule en réalité elle a été l'intermédiaire.

Une autre fois, un jeune homme soutenant, avec le produit de ses journées, un vieux père infirme et une mère âgée, trouva, sans dépenser un centime, un remplaçant, au moment où la loi de la conscription l'appelait sous les drapeaux de la France. Cette fois encore, la mère Mathusalem prétendit envers et contre tous qu'elle n'avait été que l'agent de cette bonne Providence qui n'abandonne jamais les bons fils et les honnêtes travailleurs aimant et craignant Dieu.

Malgré sa piété et ses bonnes actions, malgré les bénédictions qu'elle semblait devoir appeler sur elle, la mère Mathusalem, aimée et estimée de tous, n'était pas heureuse. Un profond chagrin altérait sa santé et abrégeait sa vie ; elle avait un fils dont l'impiété et les dérèglements étaient pour son cœur de mère une source perpétuelle de sollicitudes. Vainement elle avait cherché à ramener, par ses larmes et par ses prières, son malheureux enfant dans la pratique du devoir et dans les sentiers de la vertu ; celui-ci, rebelles à ses pieuses exhortations, agrandissait chaque jour le cercle de ses débordements. « Malheureux enfant, lui disait-elle, vous me ferez mourir de désespoir.

— Eh bien ! répliquait ce fils dénaturé, j'hériterai plus tôt de la fortune que vous dépensez à mon préjudice pour les prêtres et les *gueux*. Ernest, c'est ainsi qu'il s'appelait, aimait cependant sa mère ; mais les mauvais conseils des camarades qu'il avait choisis parmi les plus vicieux jeunes gens de son âge, exerçaient sur son petit esprit un empire plus puissant que celui des bons exemples de sa mère ; il n'aspirait, chose monstrueuse à dire ! qu'au moment où, libre de son patrimoine, il pourrait se livrer sans frein aucun à ses méchants instincts et à ses mauvaises passions...

Le noble usage que la mère Mathusalem faisait de ses revenus, les ressources infinies que chaque jour elle trouvait dans son inépuisable charité, montraient des horizons d'or à l'impatiente ambition d'Ernest, qui s'attendait à rencontrer la fortune dans la paillasse du lit de sa mère ou dans les doublures de ses vieux vê-

tements. Par une sage prévoyance, celle-ci n'avait jamais fait connaître à son fils le chiffre réel de son actif. « Bah ! disait Ernest aux mauvais sujets qui se » moquaient de la mise délabrée de la mère Mathu- » salem, riez tant que vous le voudrez, mais je ne tro- » querais pas le plus vieux jupon de ma mère contre » les robes de velours de la plus élégante femme de » Paris. »

Chaque jour, ainsi que nous l'avons dit, la bonne femme, en inspection des douleurs muettes et des souffrances cachées du quartier qu'elle habitait, gravissait, malgré son grand âge, les escaliers des mansardes, réduits ordinaires de la misère et de la faim. Un soir, venant de secourir une pauvre mère de famille en couches de son septième enfant, son pied glissa, et elle fit une chute qui la mit aux portes du tombeau. Ernest, rentrant à moitié ivre au milieu de la nuit, la trouva mourante sur son lit de douleur. Dans ce moment, retrouvant au fond de son cœur les sentiments de la piété filiale, que sa vie dissipée n'avait pu entièrement effacer en lui, il donna des preuves d'un chagrin réel, et chercha par ses caresses à ranimer une vie prête à s'éteindre. Il voulut aller chercher un médecin. « C'est inutile, lui dit sa mère ; je sens que » nulle science humaine ne saurait prolonger les » jours dont bientôt j'irai rendre compte à Dieu ; mon » heure est venue... C'est le médecin des âmes que ma » situation exige... allez donc, mon fils, me chercher » un prêtre pour qu'il bénisse ma mort... pour qu'il » vous bénisse vous-même quand je ne serai plus... »

Ernest partit et revint bientôt avec un digne ecclésiastique qui n'eut pas de peine à faire offrir à Dieu le sacrifice d'une vie qui lui avait été si pieusement consacrée. La mère Mathusalem reçut les derniers secours de la religion avec cette résignation et cette sérénité d'âme que la paix d'une bonne conscience peut seule donner à l'heure fatale de la mort.

Lorsque le prêtre fut parti, la pauvre vieille mourante appela Ernest près du chevet de son lit, et recueillant le peu de forces qui lui restaient : « Mon fils, » lui dit-elle, dans quelques heures vous n'aurez plus » de mère ; vous m'avez donné de bien grands chagrins, vous m'avez fait verser bien des larmes; je ne » veux cependant pas vous quitter sans vous pardonner, sans vous bénir, sans vous supplier de renoncer » à la vie dissipée que vous avez menée jusqu'à ce » jour. Je mourrai heureuse, mon enfant, si vous me » promettez de revenir franchement, sincèrement à » Dieu ; si vous me promettez de chercher dans les » occupations d'une vie sérieuse le bien-être et le bonheur que vous ne sauriez trouver dans les désordres » de vos passions... Promettez-moi, mon cher enfant, » de vivre désormais en honnête homme, en bon chrétien ; promettez-moi de revenir à la pratique des devoirs que vous avez, hélas! trop longtemps oubliés... » promettez-moi de renoncer à la fréquentation des » camarades que vous avez choisis dans un lieu peu » digne de vous. Vous avez le cœur bon, je le sais ; » mais votre nature faible et impressionnable peut facilement se laisser entraîner ; fuyez donc avec cou-

» rage les occasions et les entraînements qui détour-
» nent de la voie du bien et finissent par blaser les
» plus nobles sentiments, les plus généreux instincts
» du cœur... Ernest, me le promettez-vous ? »

Il y a dans la voix d'une mère qui va mourir des accents qui pénètrent et subjuguent. Ernest, fondant en larmes et regrettant les erreurs de sa vie passée, tomba à genoux au pied du lit de sa mère, et, prenant une de ses mains qu'il porta sur ses lèvres, il s'écria : « Mère, je vous le promets... » Puis inclinant sa tête, il ajouta : « J'ai été bien coupable, je le sais... j'ai
» abreuvé vos jours d'amertume, j'ai fait de votre vie
» un calice de fiel... j'ai fermé les yeux à la vue de
» vos pieux exemples, j'ai fermé l'oreille à la voix de
» vos saints enseignements... j'ai été sourd et aveugle
» pour la vertu dont vous avez été l'image vivante et
» le précepte en action.... Ma mère, pardonnez-
» moi, car je me repens... bénissez-moi, car je vous
» aime !... »

A la vue des larmes sincères de son enfant contrit et humilié, la pauvre mère leva ses yeux vers le ciel, et, joignant ses deux mains sur sa poitrine, elle s'écria : « Mon Dieu ! mon Dieu ! soyez béni !... vous m'avez
» rendu mon fils !... je peux mourir à présent. » Un bruit de pas, accompagné de joyeux éclats de rire, se fit entendre dans les escaliers et vint déranger la solennité de cette scène... Au même instant le cordon de la sonnette agitée par une main vigoureuse fit tressaillir Ernest, qui se dirigea rapidement vers la porte. C'étaient plusieurs de ses amis qui, impatientés de

l'attendre à un rendez-vous donné la veille chez la mère Moreau, venaient de *relancer* pour l'entraîner à de nouvelles folies.

— Eh bien ! *Rigoleur*, lui dit l'un d'eux (c'est le nom de guerre que ses camarades lui avaient donné), c'est ainsi que tu nous fais *gober le marmot*, quand la fine matelote nous attend chez le père Fricoteau... Allons, prends ton *couvre-melon*, et en route !

— Messieurs, leur répondit froidement Ernest, une circonstance imprévue, fatale, m'empêche de donner suite à la partie que nous avions projetée hier. Ne comptez pas sur moi.

— Mais nous comptons sur ta bourse, Rigoleur, car la nôtre est sèche comme le palais d'nn savetier en ribote.

— Ne comptez pas plus sur ma bourse que sur moi, Messieurs, car dès ce jour j'ai promis de commencer une vie nouvelle et d'interrompre des relations au moins inutiles.

— Ah çà ! mon cher, sur quelle herbe as-tu donc marché ce matin ?

— Sur la bonne, Messieurs... Celle que je foulais avec vous est trop glissante pour que je désire y rester plus longtemps.

— A ton aise, mon cher ; nous y glisserons et y *rigolerons* sans toi.

— Vous en avez le droit, Messieurs.

— A propos, cher ami de mon cœur, prête-nous donc une pièce de vingt francs.

— Je ne l'ai pas...

— Demande-la au respectable auteur de tes jours... nous boirons à la santé de la mère Mathusalem.

— Je vous défends de parler ainsi de ma mère... de ma mère qui est là mourante dans cette pièce.... Retirez-vous, Messieurs, laissez-moi..

— Ta mère va *cligner de l'œil.* Quelle noce nous ferons après les funérailles !

Ernest ne put en entendre davantage. Il jeta à la porte ses anciens camarades, qui se retirèrent honteux et confus devant une réception à laquelle ne les avait point habitués le caractère facile de celui qu'ils appelaient Rigoleur.

La mère Mathusalem avait tout entendu : « C'est » bien, mon fils, lui dit-elle en attirant le front d'Er- » nest sur ses lèvres pâles... c'est bien... persiste » dans ces bonnes résolutions, et le bon Dieu te bé- » nira ; il te soutiendra dans la lutte, il te consolera » dans tes tristesses, et il fécondera tes joies. »

Le contentement du cœur, combiné avec la paix de l'âme, exerce sur le moral des malades agonisants une action qui ne guérit pas chaque fois, mais qui soulage toujours. C'est ainsi que la pauvre mère, heureuse du changement si promptement opéré dans l'esprit de son fils, éprouva pendant trois jours un bien-être qui, un instant même, fit espérer un rétablissement complet. Ernest avait retrouvé le secret oublié de la prière. Nuit et jour assis au chevet de sa mère, il ne la quitta qu'une seule fois pour aller invoquer la protection de Notre-Dame-des-Victoires. L'âme de sa mère était mûre pour le ciel, où Dieu lui réservait

une place d'élite au sein de ses splendeurs. Le matin du quatrième jour de son fatal accident, la pauvre malade, sentant approcher sa dernière heure, dit à son fils : « L'héritage que je vous laisse est moins considérable que je ne le désirais, mon enfant : toute ma » fortune consiste en une somme de vingt mille francs » et en cet œuf de Pâques. Les vingt mille francs vous » mettront à l'abri de la faim, et cet œuf, si, à Dieu » ne plaise! vous tombiez dans la misère, deviendra » une *poire pour votre soif*... il renferme un chapelet » et une pieuse médaille frappée à l'effigie de la Mère » de notre saint Sauveur. Je vous le lègue, à la condition expresse que vous ne l'ouvrirez que le jour » où, privé de toutes ressources, vous reviendrez complètement à Dieu en vous asseyant à sa sainte table. » Me le promettez-vous? »

— Je vous le promets.

— Une promesse faite sur le bord d'une tombe de mère devient un serment inviolable et sacré.

— Je saurai le tenir.

— Maintenant, mon fils, et pour la dernière fois, je vous pardonne et je vous bénis.

Deux heures après, la mère Mathusalem avait cessé de vivre.

La douleur d'Ernest, traduite par d'abondantes larmes, ne fut pas sans consolation. La nouvelle de la mort de sa mère, répandue bientôt dans le quartier de l'Hôtel-de-Ville, y provoqua d'immenses regrets et d'unanimes sympathies. Une foule considérable et recueillie accompagna ses dépouilles mortelles au cime-

tière. Les pauvres, pleurant, disaient : « Nous avons perdu notre providence. » Les affligés, versant aussi des larmes, répétaient : « Qui nous rendra notre consolatrice? » C'était un concert accordé par des regrets et des éloges sincères. Le regret de ceux qui restent est l'oraison funèbre de ceux qui ne sont plus. A ce compte-là, jamais illustre mort n'eut un plus beau panégyrique que la mère Mathusalem, pleurée et regrettée par tous.

Ernest, aussi fort dans ses résolutions qu'il avait été sincère dans les promesses faites à sa mère mourante, cessa toutes les relations qu'il avait eues avec ses camarades de dissipation et commença une vie nouvelle.

Après avoir expérimenté par lui-même la vérité de cet axiome :

L'oisiveté est la mère de tous les vices,

il trouva dans les occupations d'un emploi de caissier qu'il obtint dans une maison de banque les satisfactions du cœur, qu'il avait en vain demandées aux agitations d'une existence tourmentée. Un appointement de mille écus, indépendamment des intérêts de la somme de vingt mille francs qu'il avait placée chez son patron, lui procurèrent une fortune relative.

Mais, hélas! rien n'est stable en ce bas monde! Le commerce, ébranlé par la tourmente de 1848, ne tarda pas à voir disparaître la maison qui possédait toutes ses ressources : un matin en se levant, il se trouva

complètement ruiné... son patron venait de déposer son bilan. Pour faire face à la misère qui le menaçait, il ne vit qu'un seul moyen, celui de s'engager dans la garde mobile. Là, sa bonne conduite, relevée par une haute taille et un brillant entrain, le firent bientôt remarquer de ses chefs, et lui valurent les épaulettes de sous-lieutenant. Il s'estima d'autant plus heureux de cette nouvelle position qu'elle était plus conforme à ses goûts.

Toujours l'un des premiers à répondre à la voix du tambour qui battait le rappel en ces tristes jours dont chaque heure sonnait une émeute ou une *manifestation*, il se distingua entre tous ses frères d'armes à l'attaque des barricades élevées dans les sinistres journées de juin, et reçut bravement, sous les yeux du général Lamoricière, le baptême du feu. Manqué par un coup de feu tiré sur lui à bout portant, il appuya la pointe de son sabre sur la poitrine nue de l'insurgé; mais relevant aussitôt son arme prête à frapper : « Va-» t'en, lui dit-il, je suis soldat et je ne veux pas t'as-» sassiner. » Sur un autre point, se trouvant exposé au feu d'une barricade vigoureusement défendue, il reconnut dans la personne du chef qui la commandait, l'un de ses anciens camarades de dissipation, et il fut assez heureux pour lui sauver la vie lorsque, sur les débris de la barricade enlevée, les insurgés se trouvèrent à la merci de leurs vainqueurs.

Ecrasée dans les principaux centres de la résistance, l'insurrection continuait à combattre avec une énergie digne d'une meilleure cause; les pertes des défenseurs

de l'ordre étaient immenses, irréparables. Les généraux Négrier, François, Bourguon, Regnault, Damesme, frappés à mort, étaient couchés dans le glorieux linceul de la gloire. Ernest, grièvement blessé auprès du général Bedeau, atteint lui-même et au même instant d'un coup de feu, fut transporté mourant à l'ambulance de l'Hôtel-de-Ville, placée sous la direction d'un de nos amis, M. Menessier, aide-major de l'armée d'Afrique. C'est là que chargé avec le docteur Krug de recueillir sur des listes funèbres les noms des morts et des blessés de la garde mobile, nous le vîmes, pour la première fois, calme et résigné, malgré d'atroces souffrances, heureux et fier d'avoir pu verser son sang pour sa patrie.

Ce que je regrette le plus, nous dit-il, ce n'est pas cette *misère*, et il nous montrait sa jambe menacée de subir l'amputation, ce n'est pas d'avoir reçu une blessure qui peut-être m'enverra dans l'autre monde.

— Que regrettez-vous donc? lui demandâmes-nous.

— Un œuf de Pâques.

— C'est une chose facile à remplacer.

— C'est une perte irréparable pour moi, car cet œuf était le seul objet qui me restait de l'héritage de ma mère, et il contenait un chapelet bénit, sanctifié par un pieux et long usage.

— Où pensez-vous l'avoir perdu ?

— Je l'ai laissé au fond d'une armoire dans une chambre que j'avais louée dans la maison où ma mère est morte.

— Nous l'y retrouverons peut-être.

— Je ne le pense pas, car cette maison a été occupée par les insurgés.

Nous nous informâmes du nom de la rue et du numéro de la maison, et nous rendant aussitôt dans la chambre indiquée, nous fûmes assez heureux pour retrouver au milieu de quelques livres de piété ayant appartenu à la mère Mathusalem, le précieux legs que nous rapportâmes fidèlement à son propriétaire. C'était un œuf rouge, scellé par une faveur bleue nouée en croix, et fixée par de la cire d'Espagne. Ernest le mit sur ses lèvres avec les démonstrations d'une vive joie. « Si je meurs, nous dit-il, si je ne dois pas sur-
» vivre à cette blessure, je vous le léguerai, et vous
» vous partagerez son contenu. L'un de vous conser-
» vera, en mémoire de moi, le chapelet, et l'autre
» gardera l'œuf et la médaille qu'il renferme. Ces re-
» liques d'une sainte femme vous porteront bonheur
» à tous deux. »

Cet héritage éventuel auquel, je l'avoue, nous attachions en ce moment une mince importance, devait nous échapper; car Ernest, soutenu par une grande force de caractère, rejoignit bientôt après sa compagnie décimée par le feu de l'insurrection. Le général Cavaignac, informé de sa belle conduite, lui confia le commandement de cette compagnie, dont le capitaine avait été laissé pour mort au pied d'une barricade.

Le licenciement de la garde mobile qui, nous pouvons le dire, nous, témoin et acteur du drame sanglant de juin, venait de sauver Paris et la France d'un affreux cataclysme, priva bientôt après Ernest de son

grade et le jeta sur le pavé de la rue sans autre ressource que l'œuf de Pâques providentiellement retrouvé. Il fut bien tenté alors de l'ouvrir, mais la promesse qu'il avait faite au lit de mort de sa mère retint sa main prête à briser le cachet qui scellait la faveur bleue du pieux héritage.

Le brave soldat était loin encore d'être un parfait chrétien, par conséquent en état de remplir les conditions que la volonté de sa mère lui avait imposées.

Après avoir cherché en vain pendant plusieurs jours une place qui assurât son existence, il partit en qualité de colon pour l'Algérie; mais le jour des épreuves n'était point encore passé pour lui. Deux mois après son arrivée en Afrique, il tomba sérieusement malade et fut transporté à l'hôpital d'Alger. Il y serait mort sans les soins fraternels que lui donnait avec le plus généreux dévouement une pauvre sœur de charité, vivement touchée de sa jeunesse et de sa résignation à la volonté de Dieu. Sa maladie fut longue; plus lente encore fut sa convalescence. Il n'était plus que l'ombre de lui-même, quand les médecins de l'hôpital, décidant que l'air de la patrie pourrait seul le rétablir, le renvoyèrent en France.

Embarqué à bord d'un bâtiment de l'Etat, et n'ayant toujours pour modique fortune que l'œuf de Pâques, dont il ne se séparait plus, il arriva à Marseille dans le plus complet dénûment, réduit pour ainsi dire à l'affreuse nécessité d'implorer la charité publique : mais trop fier pour tendre la main, il s'enrôla, quoiqu'à

bout de forces, dans une brigade d'ouvriers occupés au port de la Joliette.

S'en remettant à la garde de Dieu, il séjourna trois mois dans la ville phocéenne et parvint, en économisant sou par sou, à réaliser une somme suffisante au voyage de Paris. Il l'entreprit courageusement à pied ; mais arrivé à Lyon, il ne put continuer sa route, ses finances étaient complètement épuisées. A peine lui restait-il de quoi payer la chambre qu'il avait occupée dans une petite auberge située à Perraches.

Il fut bien à plaindre alors, le pauvre jeune homme, il ne connaissait personne à Lyon... d'ailleurs, ainsi que nous l'avons dit, il avait le cœur trop haut placé pour faire appel à la pitié publique; il aurait préféré mourir vingt fois plutôt que de tendre une seule fois la main qui avait si noblement tenu l'épée du soldat.

Sa mère lui avait parlé bien souvent d'une petite chapelle fort en vénération dans la cité lyonnaise, et placée depuis des siècles sous l'invocation de la sainte Vierge. « Puisque les hommes m'abandonnent, se dit » un matin Ernest, ayons recours à Dieu, et pour » arriver plus directement à son cœur, implorons » l'intercession de son auguste Mère. » Alors s'adressant à la première personne qu'il rencontra sur le quai de la Saône, où il se trouvait, il demanda le nom de la chapelle dont sa mère lui avait si souvent raconté la puissance. C'était une femme d'un certain âge ; elle lui montra la chapelle qui domine la ville et lui sert de phare à l'heure des grandes calamités publiques. « Notre-Dame-de-Fourvières est non-seulement

» la protectrice de Lyon, lui dit cette bonne femme,
» mais elle est la consolatrice de tous les affligés. Si
» vous avez une grâce à lui demander, allez, jeune
» homme, montez avec confiance cette colline, entrez
» avec foi dans la petite église que vous trouverez à
» son sommet, sur la terrasse que vous voyez d'ici...
» Déposez humblement à ses pieds votre requête, et
» tous vos vœux seront exaucés. »

Ernest, traversant le pont de l'Archevêché, s'engagea sur le chemin Neuf, et suivant l'itinéraire que la bonne femme lui avait tracé, il arriva, sans demander une seule fois son chemin, au sommet de la sainte colline. On eût dit que pour guider ses pas une étoile de mage brillait devant ses yeux. Comme toujours, il y avait une grande affluence de fidèles croyants dans la sainte chapelle. Ernest s'agenouilla à l'angle d'un pilier et assista dévotement à la célébration du divin sacrifice. Jamais de sa vie, si ce n'est à l'époque de sa première communion, il n'avait prié avec tant de ferveur ; mais comme depuis longtemps il avait perdu le texte des prières que sa pieuse mère avait apprises à son enfance, il se vit forcé d'en inventer de nouvelles. Elles furent sans doute agréables à Dieu, car pour la première fois depuis l'époque précitée, il sentit au fond de son cœur une satisfaction intérieure, un contentement de soi-même qui lui firent oublier l'affreuse situation dans laquelle il se trouvait. Dans les cierges allumés sur le maître-autel, il vit rayonner l'espérance, que la Providence envoie toujours aux cœurs abandonnés qui se réfugient dans l'amour du Seigneur.

Au moment de l'élévation, il crut apercevoir dans le nuage d'encens qui s'élevait autour de l'image de la sainte Vierge, celle de sa mère... et il crut entendre une voix bien chère qui lui disait : « Ne crains plus » rien, ô mon fils bien-aimé, car du haut des cieux » je veille sur toi. Le bon Dieu, qui t'ouvre son cœur, » ne t'abandonnera pas ; mais il ne suffit pas de » l'invoquer aux jours de l'affliction, il faut revenir » complètement à lui pour qu'il revienne à toi... La » théorie sans la religion pratique est une lettre » morte... Souviens-toi de mes dernières paroles, ô » mon fils... souviens-toi de tes premières promesses; » le bon Dieu, que je ne cesse d'implorer pour qu'il » éclaire ton âme d'un rayon de sa miséricorde, est » là qui t'attend. Va à lui, mon fils, va, et tu seras » heureux. »

Lorsqu'une heure après Ernest redescendit la côte du chemin Neuf, il était consolé; il ne désespérait plus de l'avenir, il oubliait même le cri de la faim qui remuait ses entrailles. Cependant au milieu de la journée ce cri reprenant son empire, et ne possédant plus rien qu'un œuf de Pâques pour l'apaiser, il se rendit chez un marchand de bric-à-brac pour lui vendre l'héritage de sa mère. On lui en offrit cinquante centimes. La modicité de cette somme, et plus encore une inspiration mystérieuse, l'empêcha de conclure un marché contraire aux intentions de sa mère... Il allait se retirer, lorsqu'au même instant un grand et beau jeune homme entra dans la boutique pour marchander une paire de pistolets arabes. Au son d'une voix qui ne

lui était pas inconnue, Ernest examina le nouveau venu, qui, le fixant à son tour avec une attention marquée, se jeta dans ses bras, disant : « C'est toi, » Ernest ! combien je suis heureux de te revoir ! » Le grand et beau jeune homme, joyeux enfant de Paris, était l'ex-sergent-major de la compagnie de la garde mobile qu'Ernest avait commandée en qualité de capitaine. Flambard, c'est ainsi qu'il se nommait, se hâta de conclure son marché, et prenant le bras de son ami, il lui dit : « Mon cher capitaine, arrange- » toi comme tu voudras, tu m'appartiens toute cette » journée, nous allons commencer par déguster le » chablis de l'amitié, en compagnie d'une centaine » d'huîtres, car si j'ai bonne mémoire, tu ne les dé- » daignes pas. »

— Elles ont toujours joui de mon estime, j'en conviens, répondit Ernest ; et je trouve, *major*, que je me sens disposé à leur faire honneur.

— Eh bien ! par le flanc droit et en avant *marrrche !*... Mais à propos, connais-tu par là quelque bon coin ?

— C'est la première fois que je m'arrête à Lyon... et pour cause...

— Tu nous la diras au dessert, entre la poire et le fromage... Réflexion faite, je t'emmène chez le père Matthieu, sur le quai de la Saône ; il nous servira un petit vin de Beaujolais dont tu me diras des nouvelles...

— J'espère, *major*, que nous ne ferons pas de folie... et pour cause...

— Entre la poire et le fromage, tu nous la diras, au dessert... En attendant, sois tranquille, c'est moi qui régale... Moyennant trois francs par tête, Matthieu, à mon avis un des meilleurs restaurateurs de Lyon, nous servira un vrai festin de Balthasar.

— Nom d'un petit bonhomme! quel magnifique coup de fourchette tu nous donnes ce matin... Parole d'honneur, tu donnerais de l'appétit à un Anglais mort d'indigestion...

— Et pour cause, *major*...

— Tu nous la conteras au dessert entre... A propos, d'où viens-tu, comme cela?

— De l'Afrique... Assez donc, mon cher! tu me sers comme un ogre.

— De la *fricassée*, dis-tu? pas de poulet, mon capitaine; tu es maigre... avale-moi cette seconde aile; tu es maigre, dis-je, comme un coq abandonné sur un banc de sable...

— Et pour cause... major...

— Dis-nous-la tout de suite... garçon!

— Monsieur...

— Le dessert, s'il vous plaît, et une fine bouteille de Fleury...

— Ma foi, mon cher! dit Ernest en dégustant en véritable amateur le Fleury demandé; le père Matthieu a du fameux vin dans sa cave. Je la recommanderai à mes amis de Paris, parole d'honneur!

— A ta santé, capitaine!

— A la tienne, major...

— A celle des amis absents...

— Pauvres diables ! il y en a qui ne sont pas heureux...

— Et pour cause... mon cher...

— C'est juste... nous sommes au fromage... j'écoute, allons... déboutonne-toi . . . .

. . . .

— Ma foi, mon cher, dit Flambard après avoir écouté la triste histoire de son capitaine... tu aurais dû t'adresser au gouvernement... il n'aurait pas abandonné un brave qui a joué sa *peau* sur les barricades de juin.

— Je n'ai fait que mon devoir... et toi, qu'es-tu devenu depuis notre licenciement ?

— Je me suis enrôlé dans le commerce... Tel que tu me vois, je fais dans les draps et j'ai pour capitaine, pour patron, veux-je dire, un chef de file bon vivant, joyeux compère, zélé garde national, bon père et bon époux.

— Comme cela, plus heureux que moi, tu as fait ton chemin.

— C'est facile, en chemin de fer... quand on a mille écus d'appointements fixes et douze francs de frais par jour... A propos, capitaine, j'oubliais une chose...

— Laquelle ?...

— Les quinze francs que tu m'as prêtés le 24 juin, sur la place de la Bastille...

— Je l'avais oublié.

— Or, comme dit le proverbe : *Qui paye ses dettes s'enrichit*, voici tes quinze francs... le reste sera pour

les intérêts ; et tirant de sa bourse une pièce de quarante francs, Flambard la remit à Ernest, qui n'accepta le surplus de la somme offerte qu'à titre de simple prêt.

— Décidément, mon cher major, dit l'ex-capitaine en se levant de table, j'ai bien fait de refuser les cinquante centimes que me proposait, pour cet œuf de Pâques, le marchand de bric-à-brac dans la boutique duquel nous nous sommes rencontrés.

II.

Dans la rencontre de son ex-camarade à la garde mobile, transformé en voyageur de commerce, Ernest reconnut la mystérieuse intervention de la Providence qu'il avait implorée si ardemment, par la puissante entremise de Notre-Dame-de-Fourvières. Le lendemain matin, décidé à continuer son voyage de Paris, il se disposait à aller prendre congé de son compagnon d'armes, lorsqu'un garçon d'hôtel lui remit la lettre suivante :

« Hôtel du Nord, cinq heures du matin.

» Mon cher capitaine,

» Obligé de partir ce matin même pour rejoindre
» mon patron à Valence, où il me donne rendez-vous,
» je suis très-contrarié de ne pouvoir te serrer la main.
» Je ne saurais te dire toute la peine que je prends à
» ta triste position. Ta susceptibilité en fait de délica-
» tesse m'a empêché hier de t'offrir une somme dont

» je puis disposer en ce moment sans m'imposer le » moindre sacrifice, toute chose que je serai heureux » cependant de faire pour un ami.

» Je te prie donc d'accepter le billet de banque que » tu trouveras sous ce pli ; tu me le rendras quand tu » pourras, sans autre intérêt que le plaisir bien sin- » cère que j'éprouve de pouvoir obliger un frère » d'armes qui n'a pas refusé un jour de partager sa » bourse avec moi.

» De cœur tout à toi,

» Flambard. »

P. S. « Si tu ne pouvais parvenir à te placer d'ici à quelque temps, n'oublie pas que je suis ton banquier. Tu pourras donc, le cas échéant, tirer sans façon sur ma bourse ; je ferai toujours honneur à ta signature. »

Brave et excellent garçon, s'écria Ernest en serrant dans son portefeuille un billet de deux cents francs, et il ajouta : « Faites, ô mon Dieu, que je puisse bien- » tôt le lui rendre. »

Dans la position critique où il se trouvait, deux cent quarante francs étaient pour lui une véritable fortune.

Reconnaissant envers la Providence, qui lui était si merveilleusement venue en aide en envoyant sur son chemin un ami généreux, il ne voulut point quitter la ville de Lyon sans porter une fois encore les hommages de son cœur au pied de l'autel privilégié où il avait trouvé l'espérance d'un avenir meilleur. Il

se rendit donc à la chapelle de Notre-Dame-de-Fourvières..La première personne qu'il y trouva fut la bonne vieille femme qui lui en avait enseigné le chemin. « Vous aviez raison, Madame, lui dit Ernest, » la sainte Vierge n'abandonne jamais ceux qui ont » recours à elle. » Hier, je l'ai implorée avec amour, et le jour même elle m'a tendu sa main protectrice.

— Aimez-la toujours, lui répondit la vieille femme, « vénérez-la dans vos joies, implorez-la dans vos tris- » tesses, priez-la dans vos besoins, elle exaucera tous » vos vœux, car sa miséricorde ainsi que sa puissance » est infinie. »

De retour à Paris, Ernest se rendit au Père-Lachaise, pour prier sur la tombe de sa mère. Un oiseau, perché dans les branchages d'un arbre vert, chantait dans le silence des morts ; on eût dit la voix d'un ange consolateur. Le jour même, l'ex-capitaine de la garde mobile se mit en mesure de trouver un emploi dans le commerce... mais la révolution qui dominait toujours la situation paralysait toutes les affaires... Les patrons renvoyaient leurs commis, un grand nombre de comptoirs se fermaient et de fréquents sinistres assombrissaient Paris. C'est ainsi que les jours s'écoulaient pour lui dans de vaines démarches, dans de stériles recherches, et les jours en s'écoulant diminuaient pièce à pièce le chiffre de son actif, malgré les privations qu'il s'imposait.

Trop fier, ainsi que nous l'avons déjà dit, pour recourir de nouveau à la générosité de son ami Flambard, il en fut bientôt au dernier sou de sa dernière

pièce de cinq francs. Ce jour-là, il se rendit de grand matin, en tremblant et le rouge au front, dans un bureau du Mont-de-Piété pour y déposer un pauvre fragment de sa modeste garde-robe. Il en sortit avec un habit de moins et quinze francs de plus dans sa bourse. Hélas! cette ressource devait être aussi bientôt épuisée.

Les grandes douleurs nous viennent du ciel, mais elles nous y ramènent. Il n'est rien comme l'infortune pour réveiller dans l'esprit de l'homme qui souffre les principes de la religion trop souvent oubliés dans la prospérité. Depuis la mort de sa mère et surtout depuis sa visite à Notre-Dame-de-Fourvières, Ernest, comprenant que tout ce qui était en dehors de Dieu était mensonge ou chimère, avait fait un pas immense sur le chemin qui ramène aux saintes croyances, mais le plus important lui restait encore à faire pour arriver au but... Il avait la foi... mais il lui manquait la pratique... Il s'agenouillait au pied d'un autel, mais il passait rapidement devant un confessionnal... La répugnance ou plutôt les préjugés qu'il éprouvait pour l'aveu des fautes, aveu ordonné par les saints commandements, était le seul obstacle qui le séparât encore de la grâce.

Lorsque le ruineux Mont-de-Piété eut absorbé sa dernière épave et qu'il se vit réduit à la dernière détresse, il forma la résolution de reprendre du service dans les rangs de l'armée active. Le ministre de la guerre s'occupait en ce moment de la formation de la garde impériale. Les antécédents militaires d'Ernest

lui facilitaient les moyens d'entrer dans les cadres de ce corps d'élite. Un jour donc, au moment où il se disposait à signer l'acte de son engagement, il rencontra sur son passage, dans la rue Castiglione, un digne ecclésiastique qu'il avait connu au château des Tuileries dans les plus mauvais jours de 1848[1].

Comme ils cheminaient dans la même direction, ils traversèrent ensemble le jardin qui se trouvait devant eux. La solitude régnait encore sous les beaux arbres plantés, par la main de Le Nôtre, devant la demeure des rois de France. Le chant des oiseaux se poursuivant sous les feuillages troublait seul le silence des allées ombreuses ; il était neuf heures du matin. Le soldat avait pris le bras du prêtre ; entre prêtre et le soldat, ces deux grandes figures du dévouement et de l'abnégation, l'intimité est aussi rapide que la confiance est facile ; aussi Ernest eut bientôt mis l'abbé Denys dans la confidence de sa position et de ses projets. De son côté, celui-ci habitué à lire dans les replis des cœurs, eut bientôt découvert les luttes et les hésitations qui s'agitaient dans celui du capitaine.

— Ne vous engagez pas aujourd'hui, lui dit-il :

[1] L'abbé Denys, aujourd'hui aumônier de l'hôpital Saint-Louis, s'est distingué en 1848 par un zèle et une charité admirables. Chaque jour, il s'enfermait au château des Tuileries pour moraliser, en les consolant, les nombreux blessés de février qu'on y avait transportés. A la même époque, il créa un club, qui sous sa présidence et sous le titre de Société Pie IX, rendit d'utiles services à la religion. L'auteur de ces *Veillées* se rappelle avec reconnaissance l'honneur que lui fit cette société en l'adjoignant à l'abbé Denys en qualité de vice-président.

celui qui a aussi noblement que vous porté l'épée du commandement ne doit se résigner à porter le fusil du simple soldat qu'à la dernière extrémité... Attendez à demain...

— Je ne le puis, mon cher abbé, répondit Ernest.

— Qu'importe un jour de plus ou de moins?...

— Enormément, quand on a faim, et que pour apaiser ce cri de la nature humaine on ne possède qu'un œuf de Pâques.

— C'est peu, j'en conviens; mais la Providence qui *aux petits oiseaux accorde la pâture* n'abandonnera pas un être créé à sa divine image...

— Je l'espère...

— J'en suis sûr, moi ! N'est-ce pas elle qui m'a envoyé vers vous ce matin... Voyez plutôt : quand je vous ai rencontré, j'allais disposer d'une somme de cent francs, qu'une de mes pénitentes m'a remise hier pour les pauvres de sa paroisse ou pour une grande infortune, à mon choix : or, mon choix est tout fait et j'ose vous prier de vouloir bien accepter cette...

— Assez, assez, monsieur l'abbé, s'écria Ernest avec l'accent d'une noble fierté... vous pouvez me plaindre, mais vous n'avez pas le droit de m'insulter...

— Vous ne m'avez pas compris, mon pauvre ami ! laissez-moi donc achever... et comme mon choix est ait, vous disais-je, je vous prie d'accepter comme prêt la somme qu'une main généreuse à mise à ma disposition.

— Pardon, cher abbé, je ne vous avais pas compris.

— Vous acceptez...

— A titre de prêt... oui... mais non pas la somme entière, d'ici à demain, cinq francs me suffiront ; la restitution m'en sera plus facile.

— Comme vous le voudrez ; mais promettez-moi de me venir voir demain, sur les dix heures, un de mes amis m'a parlé d'un emploi qui exige un homme de confiance.... je vous quitte à l'instant même, pour vous l'obtenir, s'il en est temps encore...

— Merci, monsieur l'abbé ! Oh ! vous me l'aviez bien dit, la Providence est une bonne mère qui ne nous abandonne jamais.

. . . .

Le lendemain Ernest se rendit à dix heures précises à l'hôpital Saint-Louis ; l'abbé Denys l'attendait dans la délicieuse petite retraite qu'il s'est faite au milieu des souffrances humaines qu'il console ! On dirait un nid dans un rosier.

« La place dont je vous ai parlé est toujours libre, lui dit le bon abbé en lui serrant affectueusement la main. L'on m'a promis de me rendre une réponse définitive dans vingt-quatre heures.

— Pensez-vous qu'elle soit favorable ?

— Je l'espère... En attendant, vous savez que je suis votre caissier et que j'ai toujours quatre-vingt quinze francs à votre disposition ; la pièce que vous avez acceptée hier doit toucher à sa fin.

— Elle est à peine entamée... Voyez, je possède encore quatre francs.

— Vous êtes trop économe...

— Il faut l'être du bien des autres...

— Vous avez un noble cœur, lui dit l'abbé, vous êtes un digne et brave jeune homme… le bon Dieu vous bénira… Le premier et sans y être amené d'aucune manière, Ernest aborda carrément le chapitre de la confession, le seul obstacle, nous l'avons dit, qui le séparait de la pratique religieuse. L'abbé Denys, parlant de verve et avec l'inspiration d'une charité vraiment apostolique, lui démontra les avantages immenses et la sublimité d'un sacrement institué par Dieu lui-même pour soutenir la nature humaine contre le mal dans la voie du bien, pour la fortifier dans sa faiblesse, la raffermir dans sa force, pour la consoler dans ses tristesses, pour l'éclairer dans ses doutes, pour la faire triompher dans ses épreuves, et pour l'absoudre à l'heure suprême, où prête à comparaître devant Dieu son juge, elle est aux prises avec la mort.

Depuis longtemps préparé à recevoir la parole de la vérité et le rayon de la grâce, Ernest écoutait pieusement la voix éloquente du prêtre; et à mesure que celui-ci développait les magnificences de la religion dans ses dogmes, comme dans ses œuvres, il sentait naître au fond de son âme une conviction profonde à la place des hésitations.

Lorsque l'abbé eut cessé de parler, Ernest tombant à ses pieds, s'écria : « Je suis prêt, ô mon père, écoutez-moi, et d'une voix émue il commença la confession générale de sa vie. Il était si bien disposé, ainsi que nous venons de le dire, qu'il reçut d'un cœur contrit et humilié l'absolution, et put le jour même s'asseoir à la table sainte.

Ce fut seulement alors que, se rappelant les dernières recommandations de sa mère et le modeste héritage qu'elle lui avait légué à son lit de mort, il remit à l'abbé Denys l'œuf de Pâques, dont il lui raconta la touchante histoire.

— Vous pouvez l'ouvrir aujourd'hui, lui dit l'abbé, et nous dirons ensemble les premières prières du chapelet qu'il contient, afin que Dieu vous accorde, avec l'abondance de ses bienfaits, la persévérance de sa grâce.

— Ouvrez-le vous-même, lui répondit Ernest, ô vous qui venez d'ouvrir mon âme aux trésors de la divine miséricorde. » Alors d'une main tremblante par l'émotion, l'abbé Denys brisa la faveur bleue qui scellait l'œuf rouge de Pâques; et sous un chapelet de corail et une médaille d'argent, il trouva un papier qu'il lut en silence et avec l'expression d'une joie indicible.

— Ce papier contient sans doute les dernières exhortations de ma pieuse mère, dit Ernest.

— Je vous avais bien dit, s'écria l'abbé Denys en le pressant sur sa poitrine, que la Providence ne vous abandonnerait pas... Remerciez Dieu qui vous envoie d'une tombe quatre cent soixante mille francs. Le papier que l'abbé venait de lire constituait les titres de cette somme déposée chez l'un des principaux banquiers de Paris.

L'œuf de Pâques est devenu pour Ernest la poule aux œufs d'or du bon La Fontaine, et pour les pauvres gens du village qu'il habite en Normandie, la poule au pot du bon Henri IV.

Le petit Chaperon-Blanc.

I.

Louise avait quinze ans quand elle perdit sa mère, sa mère qu'elle aimait tant ! et dont elle était si tendrement aimée ! Elle fut bien à plaindre alors, la pauvre fille, car elle n'avait plus de père, et pour tout héritage sa mère ne lui avait laissé en mourant que de pieux conseils et la tutelle de deux petits enfants, dont l'aînée n'avait pas six ans.

Fille et femme de militaire, la mère de Louise avait, dès sa plus tendre enfance, enseigné à sa fille les principes de l'honneur et de la religion ; elle les lui avait enseignés, non point avec les paroles qui souvent s'effacent, mais avec les exemples qui restent éternellement gravés dans la mémoire et dans le cœur des enfants élevés selon l'esprit de Dieu. La vie de Thérèse Albigny, comme fille, comme épouse et comme mère, avait été un poëme de vertus. On l'aurait volontiers béatifiée de son vivant, tant ses jours étaient pleins de bonnes œuvres et de pieuses actions. Aussi, dès l'âge de dix ans, Louise sa fille passait-elle déjà aux yeux

de ses jeunes compagnes pour un modèle de perfections... Elle avait grandi à l'ombre des vertus de Thérèse. Le bouton s'était imprégné des parfums de la fleur.

Depuis la mort de son époux, officier de fortune, elle portait dans son sein le germe d'une maladie qui devait la conduire rapidement au tombeau. Elle pouvait, pour ainsi dire, compter le nombre des jours qui lui restaient à passer sur la terre... Forte de courage et de résignation, soumise en tout à la volonté de celui qui dirige comme il lui plaît nos destinées, ce n'était point la vie qu'elle regrettait ; seule, la pensée d'abandonner ses pauvres enfants lui faisait envisager comme un malheur le terme fatal assigné à son existence. Elle avait un oncle dont l'excellent cœur et la fortune semblaient promettre un protecteur à ses filles ; mais des spéculations malheureuses d'abord et la mort ensuite détruisirent en deux années ces uniques espérances. Elle comptait bien de nombreux amis, mais l'amitié est souvent égoïste et personnelle.

« Ma fille, dit-elle à Louise à son heure dernière, » je vais mourir ; dans quelques heures vos larmes » tomberont sur mon front qu'elles ne réchaufferont » pas, car mon front sera glacé comme la pierre du » tombeau. Mes lèvres fermées ne s'ouvriront plus de» vant la caresse de vos baisers, mes yeux éteints ne » rayonneront plus dans vos yeux... Adieu, mon en» fant, nous nous retrouverons un jour pour ne plus » nous séparer et pour renouer dans l'amour du Sei» gneur la chaîne d'amour brisée par la mort. Ne pleu-

» rez pas, Louise, car du haut des cieux où je vais re-
» joindre votre père bien-aimé, je veillerai sur vous.
» Dans quelque position de la vie que vous soyez
» appelée, n'oubliez jamais les principes d'honneur et
» de vertu que j'ai nourris dans votre âme. Aimez Dieu
» par-dessus toutes choses et votre prochain comme
» vous-même pour l'amour de Dieu. Soyez indulgente
» pour les autres, sévère pour vous. Rendez le bien
» pour le mal. L'oubli des offenses est le chemin qui
» conduit le plus directement au ciel. Ayez horreur
» du mensonge : qui sème le mensonge récolte la
» honte. Ne croyez pas aux protestations des hommes
» riches qui vous diront des paroles que vous ne pour-
» rez entendre sans rougir. Fermez vos yeux à leurs
» regards, vos oreilles à leurs douces voix, votre cœur
» à leurs séductions. Ecoutez bien, ma fille. La vertu de
» la femme est une chose fragile et légère que le moin-
» dre souffle peut ternir. Gardez-la toujours dans votre
» âme embaumée par les parfums de votre innocence.
» Plus qu'un mot, mon enfant! car je vois que les
» forces m'abandonnent. Aimez vos jeunes sœurs,
» protégez-les, veillez sur elles, servez-leur de mère;
» soyez-leur bon ange, leur ange gardien. Adieu, ma
» Louise bien-aimée, adieu! je vous bénis.»

La pauvre femme, pâle et déjà froide par la sueur de l'agonie, étendit sa main droite sur le front courbé de ses enfants, elle invoqua les saints noms de Jésus et de Marie; puis fermant les yeux, elle rendit le dernier soupir.

Louise pleura tout un jour, toute une nuit, puis

quand, malgré les usages, elle eut conduit au champ du repos le corps de sa mère et versé toutes ses larmes, elle entendit la voix de ses petites sœurs qui lui criaient : J'ai faim. La longue maladie de sa mère et les frais de ses funérailles avaient épuisé toutes les ressources de la pauvre famille. Il lui restait à peine cinq francs pour faire face aux premières exigences de la situation. Louise courut chez un orfèvre, et elle lui vendit la croix d'or qu'elle portait le dimanche pour aller à l'église, ses boucles d'oreilles en argent, l'anneau d'or que son père lui avait donné le jour de sa première communion ; puis quand elle eut du pain assuré pour une quinzaine de jours, elle alla frapper de porte en porte, demandant au nom du bon Dieu un peu d'ouvrage pour gagner la vie de ses petites sœurs, pauvres enfants que la mort de leur mère venait de rendre orphelins.

Il y avait tant d'harmonie, tant de suavité dans la voix de cette jeune fille de seize ans, qui, les yeux baissés et les mains jointes, demandait du travail pour ne pas mourir de faim ; il y avait tant de modestie et d'affliction dans la tristesse de son regard quand elle relevait les cils de sa paupière; il y avait tant de poésie dans le galbe de son doux visage, que toutes les portes ainsi que tous les cœurs s'ouvrirent favorablement pour elle.

Louise Albigny obtint de l'ouvrage plus que ses faibles forces, trahissant son courage, lui auraient permis d'en faire en un jour. Elle prit sur son sommeil pour l'achever durant de longues heures de la nuit. Sans

l'avoir jamais appris, elle menait également bien et de front le métier de modiste et de tailleuse. Tous les chapeaux et toutes les robes qui sortaient de son atelier portaient un cachet de bon goût et de distinction qui aurait fait honneur aux premières maisons de Paris. On aurait dit vraiment que ses chapeaux et ses coiffures avaient passé par les mains de Mlle Clara Giraud.

Bientôt toutes les dames de la petite ville de Gray voulurent se faire habiller et coiffer par elle. Grâce à l'engouement dont elle était l'objet, Louise pouvait se voir désormais à l'abri du besoin... Le fait est que l'abondance et le bien-être régnaient au sein de la petite famille. Du haut des cieux la mère morte veillait sur ses enfants orphelins.

Une longue année s'écoula de cette manière entre les larmes données au souvenir de sa mère et les espérances de l'avenir.

Alors il n'était question dans la ville de Gray que de la jeune Louise, dont la réputation de vertu et de beauté se répandait au loin. On l'avait surnommée le petit Chaperon-Blanc, en raison des couleurs qu'elle portait de préférence. En effet, c'était toujours sous des vêtements d'une éclatante blancheur qu'on l'apercevait depuis qu'elle avait ostensiblement quitté le deuil de la piété filiale. La ville entière admirait cette jeune fille de 17 ans qui, fuyant le grand jour et les distractions permises à son âge, repoussait les coquettes vanités et les rêves trompeurs de la jeunesse pour vivre du positivisme de l'âge mûr.

C'est que Louise se rappelait sa mère mourante et les dernières paroles qu'elle avait recueillies sur ses lèvres. Louise à 17 ans n'était plus une jeune fille, car l'expérience du malheur l'avait vieillie avant le temps.

Abritée dans la vertu de son âme, loin des orages brûlants des passions et dans la pratique de la religion, elle vivait dans ses petites sœurs, qu'elle se plaisait à appeler ses enfants. Elle aimait Dieu par-dessus toutes choses, et rien n'égalait la beauté de son âme, si ce n'est la correction des lignes de son visage.

Belle et vertueuse ainsi, le petit Chaperon-Blanc ne pouvait manquer d'avoir de nombreux aspirants à sa main. Malgré la position infime qu'elle occupait dans le monde, plus d'un prétendant s'était déjà présenté pour la demander à un vieux prêtre qui lui servait tout à la fois de père et de directeur spirituel ; mais à aucun prix le petit Chaperon-Blanc n'avait voulu entendre parler de mariage. A chaque nouvelle proposition du bon prêtre, elle répondait négativement, disant avec un fin sourire : « J'ai toujours ouï dire à ma pau- » vre mère qu'une femme, n'eût-elle qu'un enfant, ne » devait jamais se remarier. Or, moi j'en ai deux. »

Parmi ceux qui ne s'étaient point prononcés, Charles de P... se montrait le plus empressé ; il ne manquait jamais de se rendre à l'église le dimanche matin, et plus tard à l'heure des vêpres, pour aller voir, disait-il, comment les anges savaient prier sur la terre. Jeune, riche et beau, fier de son titre de comte, plus fier encore de son brillant uniforme et de son épaulette de lieutenant, Charles de P..., que les dames du monde

appelaient *un hussard d'étagère*, en raison de la délicatesse de sa taille, se mit enfin sur les rangs. Comme tous les autres, mais avec un peu d'hésitation de la part du petit Chaperon-Blanc, nous devons le dire dans l'intérêt de la vérité, il fut refusé. Cependant, nous devons également le constater, il avait eu l'honneur d'être remarqué.

Sur ces entrefaites, le régiment auquel il appartenait reçut l'ordre de partir pour l'Algérie. Charles de P..., subissant les exigences de sa position militaire, ne quitta point sans un profond sentiment de regret une ville où son cœur avait rêvé les liens d'une union heureuse. Mais il était trop brave, il connaissait aussi trop bien les sentiments du devoir pour sacrifier l'honneur à une affection non partagée. Ses yeux se remplirent de larmes lorsque après avoir perdu de vue les dernières maisons de la ville de Gray, ils s'arrêtèrent sur l'étendard de son escadron. Il ne fallait rien moins que cette vue pour adoucir dans son âme l'amertume d'une cruelle séparation. Le prestige de la gloire consolait les regrets d'une tendresse basée sur une sincère estime.

II.

Le comte Charles de P... est parti... Il a touché la terre d'Afrique, noble conquête trouvée dans les débris d'une auguste monarchie. Affamé d'honneur et de gloire, il a perdu dans les vastes plaines de l'Algérie, à la poursuite d'Abd-el-Kader, le souvenir de la ville de

Gray. Le charme de sa première garnison a disparu, et le prestige de sa tendresse *éternelle*, comme elles le sont toutes à leur début, s'est effacé de sa mémoire. Il a tout oublié, il ne songe plus qu'aux épaulettes de capitaine et qu'à la croix d'honneur.

Il y avait une année que le régiment de Charles de P... avait quitté la petite ville de Gray, lorsque le petit Chaperon-Blanc, fatigué d'un travail au-dessus de ses forces sans doute, ressentit les atteintes d'une maladie dont il ne pouvait se rendre compte. Un profond sentiment de tristesse s'était emparé de son esprit ; la pâleur du lis avait remplacé sur son front la teinte rosée de la reine des jardins. Comme une jeune fleur battue par l'orage, sa blonde tête, modelée d'après Raphaël, s'était inclinée sur son cou. Sa marche devint dolente, son regard devint inquiet, sa lèvre perdit son gracieux sourire, et sa voix ainsi que ses yeux se remplirent de larmes. Ce fut en vain que son directeur spirituel redoubla de sollicitude et d'affection pour elle, Louise dépérissait à vue d'œil.

La science des médecins, mise en défaut par des symptômes nouveaux pour eux, se déclara impuissante à combattre une maladie dont elle ignorait le siége. La tristesse du petit Chaperon-Blanc prit bientôt le caractère d'une fièvre dangereuse. La pauvre Louise avait perdu le sommeil et l'appétit ; ses doigs amaigris ne tenaient plus qu'à peine l'aiguille qui procurait à ses petites sœurs le pain de chaque jour. Privée d'air et de soleil, ses forces s'étaient étiolées dans les labeurs incessants de sa pénible profession.

Un matin qu'elle n'eut plus de larmes au cœur, plus de soupirs dans l'âme, elle pria Dieu bien religieusement pour les deux orphelines qui allaient de nouveau se trouver sans l'appui de leur mère, car elle crut que sa dernière heure était venue. On l'emporta à l'hôpital, et Dieu, qui avait entendu sa prière, envoya à ses pauvres sœur une seconde mère; car elle est bien véritablement une mère, la mère des malheureux, cette religieuse, ange ou femme, qui, inspirée par l'amour de son prochain, se consacre tout entière à l'adoucissement des misères humaines. Louise avait une de ces maladies insaisissables à l'examen de la science, et qui, déjouant en quelques jours toutes les ressources de l'art, conduisent rapidement à la tombe.

III.

Dans le même temps, le comte Charles de P... faisait des prouesses en Afrique. Plusieurs fois, à la suite de brillantes affaires, il avait vu son nom inscrit à l'ordre du jour de l'armée. Brave parmi les plus braves, il s'était fait remarquer en maintes occasions par une rare intrépidité, autant que par la rapide et intelligente précision avec laquelle il exécutait tous les mouvements militaires qui lui étaient transmis. Combattant à l'arrière-garde lors de la malheureuse expédition de Constantine, il avait disputé pied à pied le terrain que les soldats de la France s'étaient vus forcés de céder aux efforts de l'ennemi. C'est dans une de ces fatales

journées, et après avoir reçu trois blessures, qu'il avait eu la force de tuer de sa propre main un cavalier arabe et l'honneur de lui enlever l'étendard qui flottait au bout de sa lance.

Cette action et ses blessures lui valurent le grade de capitaine et trois mois de congé. Charles de P... revit la France avec bonheur. Ce fut à Marseille qu'il retrouva pour la première fois depuis son départ le soleil de la patrie. Moins brûlant que celui de l'Afrique, le soleil de la France n'en est pas moins beau ni moins radieux. Ne sachant comment dépenser les quelques heures qu'il devait rester encore dans la cité phocéenne, il se dirigea du côté de la poste pour retirer les lettres qui auraient pu lui être adressées ou renvoyées d'Alger.

Il en trouva plusieurs : une de sa bonne vieille mère, qu'il pressa sur sa poitrine et sur ses lèvres pour la lire avec son cœur, avant de la déchiffrer avec ses yeux. Sa mère l'attendait avec impatience et comptait avec son âme toutes les minutes des heures qui devaient lui ramener son fils bien-aimé. Parmi les autres lettres, il y en avait une timbrée de Gray. On la lui retournait d'Alger, où elle était arrivée le jour même de son départ. Il l'ouvrit sans émotion, sans curiosité même, car l'écriture lui était complètement inconnue. Cependant c'était celle d'un de ses amis, employé dans une administration de cette ville. La dernière partie de cette lettre réveilla dans son cœur de lointain souvenirs ; elle était toute consacrée à Louise Albigny.

« Le petit Chaperon-Blanc, lui mandait-on, est plus

» pâle que jamais et vit dans la retraite la plus abso-
» lue ; il y a plus d'un mois qu'on ne l'a vue à l'é-
» glise, car elle est, à ce qu'il paraît, assez gravement
» indisposée. Son état de santé n'a cependant rien
» d'alarmant. Un riche parti s'est présenté dernière-
» ment… Louise l'a refusé, malgré les avantages de
» la fortune et de la naissance. Cependant le baron
» de…, comptant sur les merlettes de son blason et
» autant sur ses trente mille francs de rente au soleil
» pour éblouir le cœur de la jeune fille, ne désespère
» pas de la conduire à l'hôtel de l'hyménée. Tu le
» vois, cher, notre époque n'est pas si égoïste que
» des esprits chagrinés le prétendent : l'aristocratie
» de la naissance ne craint pas de s'allier à l'aristo-
» cratie de la vertu et de la beauté… »

Ainsi que nous l'avons dit, ces quelques lignes, écrites avant la translation du petit Chaperon-Blanc à l'hôpital de Gray, réveillèrent dans la pensée du brillant officier un souvenir qu'il avait pu croire éteint, mais qui n'était en réalité qu'assoupi.

Comme la route de Gray était celle qu'il devait prendre pour se rendre au château de sa mère, il n'hésita point à répondre à la voix de son cœur, lui demandant s'il ne renoncerait pas quelques heures à ses affections de garnison. « Je resterai tout un jour à
» Gray, dit-il ; Dieu me pardonnera sans doute ce
» retard apporté aux baisers de ma mère, puisque je
» ne dois m'y arrêter que pour voir un de ses plus
» doux anges. » Le soir même, il partit pour Avignon. Il n'y resta que le temps nécessaire pour y dîner et

visiter le tombeau de la belle Laure de Noves. Puis rapidement il reprit sa course, traversant à vol d'oiseau, pour ainsi dire, les villes échelonnées sur les bords du Rhône, ce beau fleuve de la France !

Oh ! comme son cœur battit lorsqu'il aperçut au loin le clocher de l'église où le petit Chaperon-Blanc allait prier Dieu et où pour la première fois il rencontra Louise, belle et jolie comme une vierge de Raphaël, devant l'autel de la sainte Vierge, son auguste et bien-aimée protectrice !

A la vue de ce clocher, ses espérances se réveillèrent dans son cœur : Louise ne me repoussera plus, pensait-il en regardant sa poitrine décorée par l'étoile de l'honneur ; je lui rapporte la croix des braves. Je lui dirai que je l'ai gagnée en pensant à elle ; je lui dirai que la pensée de me rendre digne d'elle m'a guidé au combat et m'a porté bonheur ; je lui dirai que je serai le père de ses petites sœurs, si, propice à mes vœux, elle consent à me donner une part dans sa vie.

Ainsi pensait et disait le comte Charles de P... en entrant dans la petite ville de Gray, qu'il avait quittée dix-huit mois auparavant pour aller chercher la gloire et les épaulettes de capitaine sur une terre devenue française.

. . . .

C'était à la tombée de la nuit, les rayons du soleil couchant semblaient se mirer dans les eaux de la Saône, les habitants de la ville étaient rassemblés sur la porte de leurs maisons ; on sonnait le glas des agonisants au clocher de l'hôpital. Charles courut aussitôt

à la maison du petit Chaperon-Blanc, mais il la trouva fermée. Au nom de Louise, une vieille voisine lui répondit : « Ecoutez, Monsieur, voilà sans » doute son dernier soupir que redit la cloche de » l'hospice. »

Eperdu, désespéré, hors de lui, les vêtements poudreux, en désordre, Charles se précipita de nouveau dans la rue ; il se dirige en courant vers l'hôpital : « Mon Dieu! s'écrie-t-il, faites que je n'arrive pas « trop tard, et prenez deux années de ma vie pour » conserver la sienne une heure encore. » Bientôt après il se trouva dans une de ces grandes salles où la mort veille incessamment au chevet des douleurs humaines.

Un prêtre, à genoux priait auprès d'un mourant : Charles s'élance vers lui. Dans la personne du mourant, il a reconnu Louise, plus pâle que la robe blanche qui lui avait donné le nom de petit Chaperon-Blanc. Louise achevait sa confession pleine de foi et d'innocence. Les mains jointes, les yeux fixés avec amour sur un crucifix, elle ressemblait à l'une de ces statues de marbre qui dorment sur les tombes illustres.

Le prêtre, posant ses mains sur les cheveux blonds de l'agonisante, l'a bénie au nom de Jésus-Christ, il lui a donné l'espérance que la religion accorde aux mourants, celle des joies éternelles ; il lui a montré le ciel... mais Louise ne voyait plus, elle n'entendait plus. Charles, désespéré, s'est mis à genoux auprès du prêtre qui l'a reconnu ; c'était le père spirituel de Louise. « Vous arrivez trop tard, lui dit ce digne

» ecclésiastique..... tenez...... prenez cette petite
» croix; Louise m'a chargé de vous la remettre en
» échange de l'anneau d'or que vous désiriez lui
» donner.... »

Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Charles de P..., au nom de votre divin Fils, pour l'amour de son auguste Mère, rendez-moi Louise, ou faites que je meure avec elle.

Au son de cette voix pleine de sanglots, le petit Chaperon-Blanc a tressailli, ses yeux réouverts se sont fixés sur le jeune officier, lui ont montré le ciel... ses lèvres lui ont souri, puis tout-à-coup poussant un cri d'agonie, elle a laissé retomber sa tête sur le chevet de son lit de mort.

— Prions, prions pour elle, jeune homme, dit le prêtre ; et il ajouta : Recevez cet ange, ô mon Dieu, dans la paix de votre beau paradis....

On fut obligé d'entraîner de force le malheureux officier, qui voulait suivre à la tombe celle qu'il avait perdue pour toujours. Les heures qui suivirent cette scène douloureuse furent terribles pour l'infortuné comte de P... Il délira toute la nuit, se croyant tour à tour sous les murs de Constantine, où le trépas des braves l'avait épargné ; devant un lit blanc d'hôpital, où la mort, en frappant une jeune fille, avait brisé ses plus chères espérances.

Ce fut le cœur brisé qu'il partit le lendemain matin avant le jour et que le soir en pleurant il embrassa sa bonne vieille mère.

IV.

Il y avait huit jours de cela. Charles, désespéré, avait refusé toutes les consolations qu'on avait cherché à lui donner. La douleur de son âme, dominant la tendresse de sa mère, était si grande qu'elle ne voulait même pas être consolée. Ne voulant point cependant attrister le cœur de ses parents par le spectacle de ses regrets et de ses larmes, il aimait à s'égarer dans les ombrages et dans les allées solitaires du parc du château paternel pour donner un libre cours à ses pensées mélancoliques. Il y avait, disions-nous, huit jours de cela, quand un soir rentrant an château, il trouva dans le salon un ecclésiastique en habit de voyage et assis auprès de sa mère. Tous deux rayonnaient de joie et de bonheur. Gharles de P... ne reconnut pas le prêtre, qui lui dit : « Vous arrivez à propos, capitaine, nous parlions de vous en ce moment, et madame votre mère me promettait de faire tous ses efforts pour vous décider à accepter un parti digne de vous. »

Charles ne répondit pas ; mais son regard interrogeant les yeux de sa mère, semblait lui dire : « Est-ce vrai ? ma mère. »

— C'est vrai, mon enfant, lui dit-elle en le pressant sur son sein ; réjouissons-nous, car le bonheur est encore possible pour toi.

— Le bonheur ! répliqua Charles avec un sourire amer; vous vous trompez, il n'en est plus pour moi

sur la terre... la perte que j'ai faite est irréparable.

— Rien n'est irréparable ici-bas que les décrets de la mort.

— Vous voyez donc bien que désormais pour moi le bonheur est impossible. Dans quelques heures, il y aura huit jours que la mort m'a ravi pour le ciel celui qui m'était destiné sur la terre... Disant ainsi, Charles, porta à ses lèvres la croix d'or que Louise mourante lui avait donnée.

— La croix, fit le prêtre, la croix symbole de résignation, est aussi le signe de l'espérance.

— De ceux qui n'en ont plus ici-bas, répondit Charles...

— Peut-être, mon enfant; car la puissance de Dieu est infinie comme sa bonté.

— Les temps sont loin de nous où d'un mot il ressuscitait les morts.

— Admirez ses suprêmes miséricordes, jeune homme, car Dieu qui ne nous abandonne jamais, a sur nous des desseins divins... s'il vous avait pris celle que vous aimiez, c'était pour vous la rendre...

— Que dites-vous, ô mon Dieu !

— Que Louise vit encore...

— Louise! s'écria Charles avec égarement...

— Louise elle-même. Louise qui serait morte si l'émotion causée par le bonheur de revoir celui dont elle acceptait la foi, n'avait déterminé une crise suprême... cette crise l'a sauvée contre toute espérance.

La joie de Charles fut effrayante ainsi que sa douleur l'avait été... Malgré les soins qu'on avait mis à

le préparer à cet heureux événement, il éprouva un tel saisissement, qu'un instant on conçut des craintes pour sa raison, pour sa vie même. Charles assure aujourd'hui que le bonheur n'a jamais tué personne.

. . . .

Deux mois après, il y eut grande fête au château de P... Toute la noblesse et toute la bourgeoisie du voisinage assistèrent au mariage de Louise Albigny avec le brillant capitaine de hussards. On dansa toute la soirée sous des bosquets en fleurs éclairés à giorno par mille verres de couleurs. Les initiales L. et C. s'enlaçaient amoureusement sur la façade principale du château... A minuit, un brillant feu d'artifice préparé à Paris, par Ruggieri, termina brillamment une fête que Charles de P... appelait la fête de la résurrection.

Le petit Chaperon-Blanc est aujourd'hui l'heureuse femme d'un officier supérieur qui préfère Louise à toutes les richesses, à tous les honneurs de la terre. Il ne donnerait pas, dit-il, le plus petit sourire de sa compagne, pour tous les trésors connus et ignorés de la Californie.

AVIS AUX DEMOISELLES A MARIER.

La plus belle dot qu'une jeune fille puisse apporter à son mari... c'est la vertu.

Coup triple.

I.

La Styrie, province d'Allemagne, est l'un des Etats héréditaires de la maison des Habsbourg. L'archiduché d'Autriche la borne au nord, la Hongrie à l'orient, la basse Carinthie au midi, la même Carinthie et l'archevêché de Saltzbourg à l'occident. Elle était anciennement comprise partie dans la Pannonie et partie dans la Norique. Elle fut sous la domination des ducs de Bavière jusqu'en 1030 que l'empereur Conrad II l'érigea en marquisat qu'il octroya à Ottocare, comte de Muertzhal et d'Avelentz, neveu du jeune duc de Carinthie, à la charge que celui-ci défendrait cette frontière de l'empire contre les irruptions sans cesse renaissantes des barbares.

L'Empereur Henri V confirma en 1120 les priviléges que ses prédécesseurs avaient accordés aux marquis de Styrie ; et l'empereur Frédéric I, voulant reconnaître d'une manière digne de lui leurs bons et loyaux services, érigea ce marquisat en duché en faveur d'Ottocare II.

Alors par la donation qu'il en fit à Léopold, duc d'Autriche son beau-père, du consentement des Etats du pays, la Styrie passa dans les mains de la maison d'Autriche.

Plus tard, Frédéric le Belliqueux étant mort sans avoir laissé d'héritier, Ottocare, roi de Bohême, s'empara de ce duché; mais il en fut immédiatement chassé par l'empereur Rodolphe Ier, qui en investit son fils Albert. La Styrie mesure vingt-deux lieues de longueur sur vingt de largeur ; elle est arrosée par la Drave, le Muer et plusieurs autres rivières moins importantes que celles-ci. Fertile en quelques endroits, déserte et stérile en beaucoup d'autres, elle est encadrée dans de belles et hautes montagnes. Ses habitants se sont toujours distingués par un dévouement sans bornes à la maison d'Autriche, et par un inaltérable attachement pour la personne de ses souverains. Adroits tireurs, chasseurs infatigables, ils ont soutenu toutes les guerres de l'empire avec un grand courage. Sincèrement attachés à la foi de leurs pères, ils possèdent toutes les vertus qui caractérisent les bons chrétiens. D'une probité à toute épreuve, ils portent si loin le respect dû à la propriété d'autrui, qu'un jour un montagnard ayant rencontré une bourse pleine d'or, la porta immédiatement à son curé. Celui-ci, fort embarrassé de son côté et ne sachant comment résoudre un cas nouveau pour lui, rassembla les notables du pays afin d'aviser en famille au moyen que l'on devait prendre pour retrouver le propriétaire du trésor perdu. « Il n'y en a qu'un seul, déclarèrent-ils d'un

» commun accord, c'est de reporter la bourse à l'en-
» droit même où elle a été laissée, car il est évident
» que son propriétaire reviendra sur ses pas pour l'y
» chercher.» Cette proposition naïve ayant été adoptée à l'unanimité, le montagnard qui avait trouvé la bourse se mit aussitôt en route pour aller la déposer sur une borne, au bord du grand chemin, où l'on écrivit sur un poteau l'avis suivant : *Ici il a été perdu le 7 juillet* 1783, *une bourse déposée ci-contre...*

Le trésor perdu, mis ainsi sous la sauvegarde de l'honneur public, est resté un an et un jour à la disposition de son propriétaire, trop loin déjà sans doute pour revenir sur ses pas. Du chemin vicinal, la bourse a passé dans la sacristie de la paroisse du village, où elle attend encore qu'on vienne la réclamer.

Nous l'avons vue *de nos yeux*, et de nos mains nous avons compté onze louis d'or tout neufs et frappés à l'effigie du roi Louis XV. Il est évident que le voyageur qui les a perdus était un Français.

— Que comptez-vous faire de cette somme ? demandai-je au bon curé qui, par transmission s'en trouvant le dépositaire, me la montrait.

— Ce qu'en a fait mon prédécesseur... je la remettrai à mon successeur...

— Que pensez-vous qu'on en fasse quand il y aura prescription ?

— Prescription, dites-vous ?

— Oui, prescription...

— Nous ne connaissons pas ce mot-là, *chez nous.*

— En France, on la distribuerait aux pauvres.

— « Les pauvres, si nous en avions, n'en voudraient pas, car ils savent que personne n'a le droit de disposer de ce qui ne lui appartient pas. »

Je n'ai jamais pu faire comprendre à ce brave ecclésiastique qu'un objet perdu et non réclamé au bout d'un certain temps, rentrant dans le domaine public, devenait le patrimoine des pauvres.

Comme il est probable que les descendants du voyageur français ne se présenteront pas ldans es montagnes de la Styrie pour réclamer une portion de leur héritage, il est à croire que les onze pièces d'or, frappées à l'effigie du roi Louis XV, resteront jusqu'à la fin des temps dans la sacristie où nous les avons laissées.

II.

Non loin de ce village de phénoménale probité, il y avait en 1849 et il doit y avoir encore, si Dieu ne l'a rappelé à lui, un homme qui pouvait avoir soixante-cinq ans, quoique sa taille haute et droite et ses épaules carrées n'en accusassent pas plus de cinquante. Frantz, tel est son nom, était un composé étrange de soldat, de moine, de grand seigneur et de paysan. Sa vie prise en détail se ressentait de la caserne, du couvent, du château et de la chaumière. Ses manières, toujours inégales, devenaient, suivant les circonstances, franchement militaires, pieusement monastiques, dignement seigneuriales, rustiquement villageoises. Militaire, il buvait et fumait comme un véri-

table Allemand qu'il était..... religieux, il n'oubliait jamais ses prières du soir et du matin... perclus de rhumatismes à certaines époques de l'année, il se faisait porter à l'église, plutôt que de manquer la messe le dimanche et les jours de fête ; grand seigneur, il portait la tête haute, avait le verbe impératif et la vue basse ; modeste paysan, il parlait *patois* et *fourrait*, ainsi que le disait une vieille ménagère qui l'avait bercé sur ses genoux, son nez et sa main partout. Comme vous le voyez, chers lecteurs, Frantz avait le talent de prendre au besoin tous les masques et de se mettre à la portée de tous, sans ostentation comme sans hypocrisie. Du reste, franc comme le vin qu'il offrait de bon cœur à ses amis, le cœur droit comme le tuyau de sa pipe, il était, dans toute l'acception du mot, un parfait honnête homme.

Il s'était marié tard avec la fille d'un riche fermier, jeune et belle, bonne et excellente femme, qui lui avait donné, à seize années de distance, deux beaux enfants, une charmante fille déjà bonne à marier et un gros garçon qui n'était point encore sevré. Heureux dans ses affections d'époux et de père, Frantz disait souvent : « Je ne *troquerais* pas ma vie contre celle du
» plus riche et du plus puissant prince de la terre...
» Que manque-t-il à la mienne? n'ai-je pas dans
» la personne de Sophie, ma femme, une reine de
» vertu et de bonté ; dans celle de ma fille Elevide,
» un ange de candeur et de beauté, et, dans les langes
» du berceau de *meiner* mon fils, l'espérance, l'or-
» gueil de mon nom et mon bâton de vieillesse.....

» Pour empire, j'ai une propriété dont les confins ne
» dépassent pas les bornes de mon horizon... Pour
» sujets, je possède de beaux chevaux dans mes écu-
» ries, de belles génisses, dans mes étables, de nom-
» breux volatiles dans ma basse-cour... et mes sujets,
» toujours fidèles, humbles et soumis, ne me laissent
» à redouter, en fait de révolution, que les change-
» ments atmosphériques... Ma femme, ajoutait-il,
» nous devons remercier Dieu, qui nous a fait une
» existence si douce et si facile. »

Fils d'un gentilhomme campagnard, Frantz avait passé la première partie de sa vie sur les champs de bataille, à la guerre; il terminait la seconde, sur les champs de sa propriété, à la chasse. Il avait pour garde-chasse un honnête garçon qui lui servait à la fois de ministre et de cocher, d'intendant et de valet de chambre. Ses jours, réglés comme une partition de musique, s'écoulaient uniformes dans le repos du cœur et dans la paix d'une conscience irréprochable... Le soir, trônant en roi dans l'amour de sa famille et sur un vieux fauteuil héréditaire, qui datait bien du règne de Frédéric le Belliqueux, il racontait ses exploits de guerre et ses hauts faits de chasse que *tout son monde* connaissait par cœur, à force de les avoir entendu répéter souvent. Puis, à une heure précise, qui régulièrement sonnait deux heures avant minuit, il récitait à haute voix, devant toute sa famille et ses serviteurs rassemblés, la prière du soir, avant d'aller chercher, sous la protection du Seigneur et dans le sommeil de la nuit, des forces

nouvelles pour recommencer sa vie du lendemain.

Parmi les souvenirs de guerre qu'il se plaisait à rappeler, il en était un qui revenait régulièrement cinquante-deux fois par année bissextile, tous les huit jours, sans compter les occasions *d'extra*, telle que la visite d'un ancien compagnon d'armes ou celle d'un voisin; il n'en faisait grâce à personne.

Frantz avait servi sous les ordres de l'archiduc Charles et porté les armes jusqu'en 1815. Ce fut à cette époque et à la suite d'un désappointement, appelé militairement passe-droit, qu'il donna sa démission de capitaine et rentra dans la vie privée. Meilleur soldat que bon courtisan, il avait vu passer *devant sa boutonnière*, ainsi qu'il le disait dans son langage pittoresque, la croix que l'archiduc Charles lui avait promise en plusieurs circonstances et que de moins méritants que lui avaient obtenue. Cette injustice avait laissé des regrets amers dans son esprit et donnait à ses paroles, chaque fois qu'elles abordaient ce chapitre, un ton récriminatif qui contrastait avec l'excellence de son cœur. « Ne me parlez pas de la justice » des grands et de la reconnaissance des souverains... » disait-il alors; les grands et les souverains ne sont » que de *grands* ingrats. Pendant vingt-six ans, j'ai » payé avec du sang ma dette à mon pays... *Ils auraient pu* acquitter envers moi la dette du pays, » avec un bout de ruban, avec une croix, et ils ne » l'ont pas fait... J'ai sauvé la vie à un aide-de-camp » du général Schwarzemberg, j'ai reçu sept blessures, » j'ai été laissé deux fois pour mort sur les champs de

» bataille, et pour récompense, je n'ai reçu de la main
» de l'archiduc Charles *qu'une tape sur le ventre* et
» des promesses dont j'attends toujours la réalisa-
» tion... Les princes ne sont que des ingrats. »

— Ne parlez pas ainsi, mon père, lui répliquait sa fille Elevide en mettant sa petite main blanche sur les lèvres de son père... ces paroles que vous prononcez devant le premier venu pourraient être mal interprétées...

— Et puis après ?

— Elles pourraient vous faire des ennemis...

— Que m'importe les ennemis? j'en ai vu de plus *crânes* qu'eux en France.

— Vous le savez aussi, petit père, il ne faut jamais désespérer de rien... je suis sûre que tôt ou tard vous aurez une croix.

— De bois... oui, sur ma tombe... la croix commune.

— La meilleure, mon père !...

— Je ne dis pas non, mon enfant, mais celle-ci, tout le monde l'obtient, au lieu que l'autre, ne l'a pas qui veut... Mais ne parlons plus de cela... va me chercher ma bouffarde... la promesse des grands ne vaut pas une pipe de bon tabac... la gloire que l'on trouve à leur service ne vaut pas la fumée d'un bon cigare. »

. . . .

Ainsi que tous les bons chasseurs, Frantz était jaloux de ses droits de propriétaire... il n'aimait pas qu'on chassât sur son terrain... un coup de fusil tiré

sur ses terres résonnait plus désagréablement à son oreille qu'autrefois un coup de canon tiré sur un champ de bataille... Il avait en exécration les braconniers et les *amateurs*, qui souvent arrivaient de très-loin pour chasser les coqs de bruyère. Or, comme à vingt lieues à la ronde sa propriété était réputée pour la quantité et la qualité de ce précieux gibier, il ne se passait pas de semaine qu'il n'eût de graves difficultés avec des chasseurs surpris en flagrant délit.

Un soir qu'il faisait patrouille autour de sa demeure pour protéger son terrain menacé par les apparences d'une chasse fructueuse (la chasse du coq de bruyère ne peut avoir lieu que la nuit), il aperçut, cachés dans une embuscade formée par des branches d'arbres, deux jeunes gens. Il se dirigea aussitôt vers eux et leur demanda d'un ton qui ne dénotait pas une grande bienveillance :

— D'où venez-vous, Messieurs ?

— De Vienne, répondit l'un d'eux.

— Que venez-vous faire ici ?

— Nous venons admirer la belle nature...

— Et botaniser? sans doute.

— Pourquoi pas?

— Avec cès fusils, n'est-ce pas ?

— Sans doute, nous avons une grande estime pour la bruyère des coqs...

— Et pour botaniser ainsi mes coqs de... la bruyère de mes coqs, veux-je dire, avez-vous un permis de...

— Botanique? nous ne savions pas qu'il fût nécessaire...

— Vous ignorez donc où vous êtes?

— Nous sommes en Styrie, sur les terres de l'empereur d'Autriche...

— Non, Messieurs, vous êtes chez moi, vous êtes sur mes terres... Il ne s'agit pas de l'empereur ici... je suis plus maître chez moi qu'il ne l'est peut-être chez lui...

— Respect au nom de l'empereur! s'écria celui des jeunes gens qui jusqu'alors avait gardé le silence.

— Respect avant tout à la propriété d'autrui, répliqua Frantz de plus en plus irrité par le sang-froid des chasseurs pris en contravention... Il n'y a plus de lois en Autriche, ajouta-t-il, ou votre empereur est impuissant à les faire observer, puisque les premiers vagabonds venus peuvent chasser impunément sur des propriétés gardées... Qui êtes-vous? Messieurs.

— Deux employés du gouvernement.

— Ce n'est pas votre qualité que je demande, mais votre nom... Comment vous appelez-vous... vous, Monsieur...

— François Toutcourt.

— *Toutcourt*, votre parrain aurait bien dû, ce me semble, vous choisir un autre nom, monsieur François...

— Je ne suis pas de votre avis... Toutcourt est un nom parfait pour un chasseur qui court indistinctement toute espèce de gibier...

— Eh bien! monsieur Toutcourt, j'ai l'honneur de vous avertir que j'aurai celui de prévenir Sa Majesté

qu'elle a dans son gouvernement deux drôles qui se permettent de violer les propriétés d'autrui.

— Nous retournerons demain à Vienne, et comme j'aurai probablement l'insigne honneur de voir Sa Majesté l'empereur, je me chargerai bien volontiers moi-même de votre plainte, si vous le désirez.

— Vous me plaisantez, je crois, vraiment!

— Non : je vous propose tout simplement un service.

— En attendant, je confisque tout simplement vos fusils comme preuves du délit. Disant ainsi, le gentilhomme campagnard voulut s'emparer de l'arme des chasseurs.

— Elles seraient trop lourdes pour vos forces, vieillard, fit l'un des jeunes gens... Nous les porterons nous-mêmes jusqu'à votre demeure, si toutefois elle n'est pas trop éloignée d'ici.

— A cinq cents pas derrière cette colline.

— Eh bien! montrez-nous le chemin, nous vous suivrons.

Cinq minutes après, les chiens d'une ferme contiguë à une espèce de château délabré et flanqué d'une grosse tour recouverte d'un verdoyant manteau de lierre, annoncèrent par leurs aboiements joyeux le retour de leur maître. Une dame d'une quarantaine d'années, ayant à ses côtés une grande, jeune et belle fille, se chauffait devant un bon feu dans une salle basse de la demeure seigneuriale du gentilhomme campagnard.

— Qu'avez-vous donc? mon ami, dit-elle en aper-

cevant un nuage de colère sur le front plissé de son mari.

— Ce sont ces coquins-là que j'ai surpris dans une embuscade, et disposés à chasser les coqs de bruyère que je destine au repas de baptême de notre nouveau-né.

Dans ce moment l'attention de François se porta sur un berceau en osier dans lequel un enfant rose comme une pomme d'api dormait en souriant.

— Voilà un beau petit ange, dit-il. La mère reconnaissante le remercia par un doux sourire, et s'adressant à son mari, elle le pria de faire asseoir ces Messieurs.

— Il ne manquerait plus que de leur offrir à souper, répliqua celui-ci avec un grognement de colère.

— C'est juste, mon ami, ajouta la femme, je n'y pensais pas... ces Messieurs doivent avoir faim, car l'air de nos montagnes est apéritif.

— Si ces drôles-là n'ont pour se réconforter que ce que je leur offrirai, je réponds qu'ils n'auront pas d'indigestion cette nuit.

— Ce que vous dites est mal pensé, mon ami, car de l'hospitalité vous avez fait vous-même la première règle de notre maison... Quant à moi, je ne regrette qu'une seule chose, celle de ne pouvoir leur offrir un meilleur repas ; si j'avais été prévenue au moins...

— Vous auriez dû leur envoyer une invitation en règle...

— Qu'ils m'auraient fait plaisir d'accepter... car ils ont l'air de deux braves jeunes gens.

— Peste! comme vous décidez promptement les choses...

— Je suis physionomiste, vous le savez.

— Vous vous trompez souvent...

— Jamais : c'est ainsi que ces deux jeunes gens portent marqués sur leur front le signe d'une haute naissance, et dans leurs manières le cachet d'une bonne éducation...

— L'un d'eux surtout porte un nom de race et tellement illustre que... Frantz ne put achever... le mot *Toutcourt* se perdit dans un immense éclat de rire.

III.

Pendant ce dialogue, François et son compagnon s'étaient assis sans cérémonie auprès de la mère de famille. Celle-ci, nonobstant la mauvaise humeur de son mari, appela l'une de ses servantes et lui donna l'ordre de servir quelques viandes froides, un pâté de venaison et une salade. François Toutcourt l'avait séduite par l'éloge de son enfant ; il faut si peu de choses pour arriver au cœur d'une mère! De son côté Frantz, faisant contre fortune bon cœur, descendit à la cave, et revint bientôt après armé d'une collection de bouteilles dont la mine respectable annonçait une heureuse vieillesse.

Sa femme à son tour le remercia d'un sourire qu'il traduisit par ces mots : l'hospitalité est la vertu du peuple autrichien.

Monsieur François Toutcourt, dit-il, prenez le bras de ma femme ; vous, Monsieur, dont j'ignore le nom, prenez celui de ma fille, et mettons-nous à table...

Peu à peu le front du mari bourru se dérida ; à chaque coup de fourchette desserrant ses lèvres pincées par la mauvaise humeur, il retrouvait une bienveillante parole, chaque verre de vin versé et dégusté avec recueillement, radoucissait son regard et rapprochait sa chaise éloignée avec intention de celles de ses convives.

Bientôt le repas auquel de jeunes et robustes appétits faisaient honneur, devint des plus gais et des plus entraînants. Frantz avait perdu le souvenir de ses coqs de bruyère.

— Eh bien ! cher monsieur Toutcourt, dit-il, comment trouvez-vous ce petit vin de Weuslau ?

— Délicieux, en vérité, reprit François.

— Il est presque aussi vieux que moi... il date de mon père.

— Alors il a droit à mon respect.

— Je défends à votre empereur d'en boire du meilleur.

— Du meilleur !... cela lui serait difficile, je suis de votre avis.

— A votre santé, Messieurs...

— A celle de Madame et de ses enfants...

— A celle de votre jeune empereur, Monsieur, puisque vous êtes de son gouvernement, proposa madame Frantz ; et tous les verres excepté celui de l'amphitryon se rencontrèrent dans un choc général.

— Pourquoi donc, Monsieur, lui demanda le jeune

homme dont il ignorait le nom, pourquoi refusez-vous de vous joindre à nous pour boire à la santé de notre jeune souverain?...

— Parce que les grands et les souverains ne sont que de *grands* ingrats...

— Vous le croyez? Monsieur.

— J'en suis sûr ainsi que vous le serez vous-même lorsque vous aurez vieilli comme moi sous le harnais à leur service.

— Vous les avez servis? demanda François.

— Vingt-six ans, rien que cela, Monsieur... sous les ordres de l'archiduc Charles, qui me doit encore une croix promise en échange des blessures que j'ai reçues et du sang que j'ai versé sous les aigles de la maison d'Autriche.

— Que nous dites-vous là? Monsieur; de vos campagnes il ne vous resterait que le souvenir?

— Et des rhumatismes... à votre service, cher Mon sieur Toutcourt.

— Merci, mon brave!... Pourquoi ne vous adressez-vous pas à l'empereur lui-même? c'est à lui de payer les dettes de la patrie...

— L'empereur ne vaut pas mieux que les autres... Les grands et les souverains sont de *grands* ingrats.

— Voulez-vous bien, mon ami, ne pas parler ainsi de notre empereur?... S'il vous entendait... s'écria Mme Frantz.

» — *Je m'en fiche pas mal*... Je voudrais qu'il fût
» là pour lui en dire davantage encore ; mais puisque
» ces messieurs sont de la boutique, ils pourront me

» suppléer si cela leur fait plaisir... je leur passe ma » procuration. Cependant, ajouta Frantz... vous pouvez » lui *chanter* encore que si jamais il avait besoin du » vieux soldat, le vieux soldat possède encore un bon » sabre dans son fourreau, quelques bonnes gouttes » de sang dans ses veines, et un moutard du sexe » masculin dans son berceau, le tout à son service...

— Très-bien, très-bien, mon ami, s'écria la femme du vieux soldat ; à ce langage, je reconnais votre noble et excellent cœur...

— C'est égal, reprit Frantz, cela n'empêche pas que les *grands* et les souverains ne soient de *grands* ingrats.

— Avez-vous vu quelquefois notre jeune souverain? Messieurs, leur demanda Mme Frantz.

— Très-souvent, Madame, répondit M. Toutcourt.

— Est-il vrai qu'il soit aussi beau qu'il est bon, aussi généreux qu'il est brave ?

— Il est trop jeune encore, Madame, pour qu'à son sujet on puisse émettre un jugement que l'avenir pourrait démentir ; tout ce qu'il nous autorise à croire, c'est qu'il aime son peuple comme un bon père aime ses enfants, c'est qu'il n'a qu'un seul désir, celui de son bonheur, c'est qu'il hait l'injustice autant que l'ingratitude; c'est qu'il est enfin animé des meilleures intentions.

— Eh bien! puisqu'il en est ainsi, buvons encore à sa santé. Messieurs ; je suis sûre que, cette fois, mon mari se joindra de grand cœur à nous.

— Je veux porter cette santé moi-même, dit Frantz.

Et debout, le verre en main, d'une voix sonore accoutumée par le commandement à dominer les bruits de la bataille, il prononça avec émotion ces paroles :

— A notre jeune empereur François-Joseph... Que le dieu des armées venant à son aide, raffermisse à jamais son trône ébranlé par les révolutions .. Que ses peuples, unis dans un même sentiment d'amour et de fidélité, lui fassent un rempart de leurs poitrines et préparent leurs voix pour répéter au jour du danger, si Dieu nous envoyait de nouvelles épreuves, ce vieux cri de la fidélité :

Moriamur pro rege nostro.

— Au nom de notre empereur, répondit François Toutcourt en heurtant son verre contre celui de Frantz, j'accepte ce toast, et j'y réponds par celui-ci : « A la santé de monsieur Frantz, à celle de sa gracieuse famille et à l'acquittement de la dette sacrée que l'archiduc Charles et la patrie ont contractée envers lui. »

— Merci, monsieur Toutcourt, répliqua Frantz après avoir vidé d'un seul trait et rubis sur l'ongle son verre plein. Dès ce moment, je renonce à la plainte que je voulais adresser contre vous à l'empereur.

— A mon tour, je vous remercie mille fois de la grâce que vous me faites, Monsieur ; vous mettriez le comble à ma reconnaissance si vous daigniez m'en accorder une seconde.

— Laquelle ? Monsieur.

— Vous nous avez dit, je crois, que votre enfant n'a pas encore été baptisé ?

— Celui qui doit le tenir sur les fonts nous fera longtemps attendre encore, car, entraîné par un déplorable malentendu dans l'insurrection hongroise, il a été condamné à deux ans de forteresse.

— Est-ce un de vos parents ?

— C'est le frère de ma femme.

— Vous me direz son nom, je le recommanderai par des amis puissants à la clémence de Sa Majesté... En attendant, accordez-moi la grâce de le remplacer.

— Dans la forteresse ? s'écria Frantz en riant...

— Non pas, répliqua François... mais dans la pieuse fonction qu'il devait remplir, en servant de parrain à votre enfant.

— J'accepterais volontiers, je ne vous le cache pas, si vous aviez un nom moins...

— Mme Frantz, interrompant tout-à-coup son mari, changea la fin de sa phrase, et dit : — Nous acceptons l'honneur que vous nous faites, Monsieur.

— A quand la fête ? alors.

— Le plus tôt possible.

— A dimanche prochain.

— Si le service de Sa Majesté le permet, dit Frantz.

— Quant à cela, je me charge d'obtenir l'autorisation nécessaire. A propos, Madame, aurai-je une jolie commère ?

— Ma sœur, une jeune fille que j'attends de Prague.

— Si elle vous ressemble, Madame, elle sera charmante.

La jeune mère remercia une seconde fois, par un sourire aussi gracieux que le premier; il faut si peu de chose pour arriver au cœur d'une femme!

Le temps passe vite quand ainsi que le raconte une ancienne chanson, on a *le dos au feu, le ventre à table.* Frantz redescendit à la cave pendant que sa vieille ménagère, nommée Suzon, servait le dessert.

— Ah ça! cher monsieur Toutcourt, lui dit-il en remontant, aimez-vous les vins de France?

— Je serais bien difficile si je ne les estimais pas selon leur mérite.

— Avez-vous bu quelquefois un vin rouge qu'on appelle ermitage?

— Je le crois, sans l'affirmer cependant...

— Eh bien! cher Monsieur, vous en serez certain tout-à-l'heure, car je vais avoir l'honneur de vous en offrir un verre qui ne serait pas déplacé sous le bec de notre jeune souverain.

— Peux-tu bien, mon ami, te servir d'une expression semblable en parlant de l'empereur? lui dit sa femme.

— C'est une expression que j'ai rapportée de France avec mes rhumatismes: pardon... excuse, si ce vin français me l'a rappelée... Le vieux soldat commençait décidément à avoir une petite pointe; il était tellement absorbé par la contemplation de son verre, qu'il n'apercevait plus les gros yeux que lui faisait sa femme.

— Ah ça! cher Monsieur, dit-il à son voisin de

gauche, permettez-moi de vous donner un conseil en ami.

— Je le suivrai volontiers s'il est bon.

— Vous avez dit que vous aviez des protections à la cour ?

— Je persiste dans cette opinion.

— Eh bien! puisque vous devez avoir l'honneur de servir de parrain à mon moutard, tâchez donc d'obtenir l'autorisation de changer votre nom... car décidément il ne me convient pas, je vous le dis franchement.

— Je vous promets de le faire ainsi que vous désirez.

— Touchez là, monsieur Toutcourt, vous avez un fichu nom, mais vous êtes un bon b..., un bon diable, veux-je dire.

— Pardonnez à mon mari, dit la maîtresse de la maison, il a rapporté toutes sortes de vilaines choses de France.

— Vous ne parlez pas de ce vin-là, Madame, car on n'en saurait boire de meilleur, et cependant il vient de France, répliqua Oscar, le compagnon de François Toutcourt.

IV.

Dans ce moment, madame Frantz, prenant sans façon le bras de François, donna le signal de la sortie de table et se rendit au salon, où bientôt après sa fille Elevide fit les honneurs d'un excellent moka.

Tandis que Frantz se faisait à lui-même les honneurs

du *gloria* suivi d'un *bain de pied complet*, les deux jeunes gens faisaient l'inspection du salon orné simplement, mais avec un goût exquis. Sur un piano d'Erard se trouvait une partition nouvelle de Verdi... Deux portraits en pied du châtelain et de la châtelaine se faisaient remarquer vis-à-vis sur un papier blanc semé de fleurs d'or; le meuble composé d'un divan, de six fauteuils et de douze chaises en velours d'Utrecht était couvert d'une chemise blanche. Un beau vase de fleurs en porcelaine de Saxe était posé sur un pied doré entre deux croisées qui donnaient sur le jardin...

« Quel est ce délicieux portrait de femme? demanda Oscar en s'approchant d'un médaillon suspendu à l'un des angles de la cheminée. — C'est toute une histoire, répondit Frantz, enchanté de pouvoir annoncer sans autre préambule le récit éternel qu'il trouvait le moyen de glisser partout.

— Une histoire, fit Oscar, terminera délicieusement cette soirée. Seriez-vous assez bon, Monsieur, pour nous la conter ?

Frantz, qui ne demandait pas mieux, prit aussitôt la parole en ces termes :

« Dans les plus mauvais jours de la république, lorsque l'honneur de la nation française, courbée par la main des bourreaux, s'était réfugié sous les drapeaux des bataillons, l'escadron dont je faisais partie manœuvrait sur le Rhin, combinant ses mouvements avec les opérations de l'armée de Condé. Au nombre des braves qui formaient ce noyau de gentilshommes, devenus simples soldats pour la plupart, il y avait un

jeune officier avec lequel je m'étais lié d'une étroite amitié. Le marquis de Surcyl était l'un des plus beaux types du caractère chevaleresque, qui a porté si haut et si loin la gloire du nom français. Le marquis avait émigré l'un des premiers pour combattre sur la terre étrangère, non point une patrie qui possédait ses plus chères affections, mais la révolution, qui après avoir brisé le trône de ses rois, avait décrété le règne de la terreur. Brave parmi les plus braves, il se signalait à chaque rencontre avec les républicains par ce brillant courage qui distingue partout le soldat français. Vainqueur, il criait vive le roi! vaincu, il se réjouissait au fond de son cœur des succès de ses compatriotes et criait vive la France! C'était un noble et généreux cœur que celui du marquis de Surcyl!

En un jour de victoire chèrement achetée par la perte de l'élite de l'armée royaliste, le marquis retrouva au nombre des républicains faits prisonniers le dénonciateur de son père mort sur l'échafaud. Le premier mouvement de cette reconnaissance fut terrible.... Je te retrouve, donc enfin, misérable assassin, s'écria le marquis en s'élançant sur le dénonciateur... mais s'apercevant aussitôt qu'il n'avait point d'armes pour se défendre, il ajouta en se calmant tout-à-coup :

« Tu es malheureux et prisonnier, je respecte ton
» infortune et ta personne... je pardonne et j'oublie
» jusqu'au jour où, devenu libre par un échange ou
» par les hasards de la guerre, tu pourras me donner
» une satisfaction que j'ai le droit de demander au
» meurtrier de mon père.

— Je suis prêt à te l'offrir aujourd'hui même, répondit l'officier républicain.

— Je ne puis l'accepter... car à mes yeux la personne d'un prisonnier est sacrée...

— Tu es bien généreux, citoyen...

— Tu l'es peu, toi, pour m'infliger en ce moment un titre que vos bourreaux déshonorent en France en le portant.

— Aimerais-tu mieux que je t'appelasse aristocrate ?

— Ce nom ne sent pas le sang, du moins... mais il suffit, Monsieur ! point de récriminations, car entre nous, je le répète, la partie ne serait pas égale. Nous nous retrouverons...

— Quand tu voudras.

Pendant bien des mois l'officier républicain, qui était brave aussi, attendit l'heure qui devait le mettre l'épée à la main en présence de son adversaire qu'il ne pouvait s'empêcher d'estimer, car jamais depuis la scène que je viens de vous dire, le marquis n'avait fait la moindre allusion à leur position respective. Il poussait même si loin le respect que l'on doit au courage malheureux, que plus d'une fois il fit parvenir par une voie mystérieuse des sommes d'argent à son compatriote réduit au dernier dénûment. Oh ! oui, c'était un noble et généreux cœur que celui du marquis de Surcyl !

Un jour le marquis venait de recevoir par un agent secret des nouvelles de sa famille. Il avait pressé sur son cœur et sur ses lèvres une lettre de femme, et ses yeux en la lisant s'étaient mouillés de douces larmes.

Je me trouvai sous sa tente, silencieux témoin d'un bonheur qu'il faudrait avoir éprouvé pour le bien comprendre. Dans ce moment, l'officier républicain se présenta devant lui d'un air dégagé et le front rayonnant.

— Que venez-vous faire ici? Monsieur, lui demanda le marquis avec vivacité.

— Trois choses, citoyen; pardon, monsieur le marquis, veux-je dire.

— Parlez et soyez bref, surtout!...

— *Primo* : je viens vous remercier d'un fait qui vous honore et que j'ai appris seulement ce matin trop tard pour refuser ce que vous m'avez fait parvenir avec une admirable générosité.

Secundo : je viens vous restituer les dix louis que vous m'avez fait prêter.

Tertio : je viens me mettre à votre disposition, autrement dit, je viens vous offrir la satisfaction que vous m'avez demandée.

— Vous seriez libre? Monsieur.

— Depuis ce matin...

— Je vous en félicite, Monsieur, car la liberté, quand elle n'est pas imprégnée de crimes et de sang, est une chose sainte, car il est doux de revoir la France.

— Vous la reverrez ce soir, si vous le désirez.

— Ainsi que le bourreau, n'est-ce pas?

— Ne m'insultez pas, Monsieur, mais lisez. Disant ainsi, l'officier républicain... présenta au marquis de Surcyl un sauf-conduit ainsi conçu :

« En récompense des services rendus à la patrie par le citoyen Melcour, nous octroyons à sa requête au

ci-devant marquis de Surcyl, actuellement dans le camp de l'armée dite de Condé, *ce laisser-passer* valable pour quinze jours... nous invitons en outre les autorités civiles et militaires à lui prêter aide et assistance en cas de besoin.

Signé : les représentants du peuple délégués à l'armée du Rhin et le général en chef de ladite armée.

— Je vous remercie, Monsieur, d'avoir lu dans ma pensée et d'avoir prévenu mon désir, lui dit le marquis... je vous devrai la consolation de tomber sur un sol français si le sort des armes m'est contraire.

La frontière se trouvait à peu de distance du camp où l'armée de Condé avait dressé ses tentes. Le marquis me pria de lui servir de second, j'acceptai cet honneur, et tous deux nous obtînmes de nos chefs respectifs un congé de 48 heures : cinq seulement nous suffisaient pour franchir l'espace qui nous séparait de la terre de France.

Dès que le marquis l'aperçut, il mit pied à terre, et s'inclinant devant sa patrie, il s'écria : Vive la France! Oh! oui! c'était un noble et généreux cœur que celui du comte de Surcyl! Les conditions du combat furent bientôt réglées. L'arme acceptée d'un commun accord fut l'épée.

Avant de croiser le fer, le marquis, me prenant à l'écart, me remit le portrait de la femme que vous venez d'admirer dans ce médaillon, plus une lettre que je conserve pieusement dans ce portefeuille. Disant ainsi, Frantz ouvrit un petit meuble en bois de palis-

sandre, et d'un portefeuille en maroquin vert qui s'y trouvait enfermé, il sortit et nous fit voir une lettre cachetée aux armes du marquis de Surcyl. « J'en connais le contenu d'après la conversation que j'eus avant la rencontre, nous dit Frantz : ce sont les adieux d'un mari à sa femme, car prévoyant le cas où les chances du combat lui seraient fatales, il m'avait chargé de faire parvenir en France avec cette lettre le portrait de la marquise de Surcyl, ne voulant pas que l'image de la femme qu'il avait le plus aimée restât sans lui sur la terre étrangère. Comme vous le voyez, l'amour de la patrie était bien ancré dans son âme d'élite.

Il était huit heures du soir... Or, comme nous nous trouvions dans les plus beaux jours de l'année et que le soleil couchant donnait encore assez de rayons à la scène fatale dont j'allais être le témoin, les deux adversaires, après s'être courtoisement salués de la pointe de leurs épées, se mirent en garde, et croisèrent le fer avec une grande vivacité. Ils semblaient être d'une égale force sur les armes, et ils avaient le même sang-froid. Blessé légèrement au bras, le marquis banda sa blessure avec un mouchoir et voulut continuer le combat... La partie n'est plus égale, lui dit l'officier républicain, remettons-la à quinzaine. — Ce n'est qu'une égratignure, répondit le marquis... Quelques secondes après, le républicain, frappé à son tour dans la poitrine, ajouta : Les chances sont redevenues égales... et au même instant croisant de nouveau le fer avec impétuosité, ils s'enferrèrent simultanément jusqu'à la garde. Le marquis et le républicain

furent enterrés le même jour dans le cimetière d'un petit village français.

Toutes les démarches que j'ai faites depuis ce triste événement pour remplir les dernières volontés du marquis de Surcyl sont restées sans résultat : il m'a été impossible de faire parvenir cette lettre et ce portrait à leur adresse. Cependant, pour m'acquitter de ma mission, j'ai moi-même fait un voyage en France, un voyage stérile, puisque mes recherches n'ont pu découvrir aucune trace de la famille de Surcyl. »

« Déjà minuit ! s'écria François en replaçant le médaillon au clou doré qui lui servait de support... permettez-nous, Madame, de vous remercier de votre gracieuse hospitalité et de nous retirer.

— Non pas, Messieurs, répliqua Frantz, vous nous appartenez jusqu'à demain ; votre appartement est prêt... je vais vous y conduire... à moins que... mais j'y pense... à moins que vous ne préfériez rendre visite à mes coqs de bruyère.

— Vous prévenez nos désirs et notre demande, monsieur Frantz.

— Au fait, il faut bien songer au rôti du repas *baptismal :* bonne chasse, Messieurs....

— Vous ne nous dénoncerez pas cette fois à l'empereur...

— A moins que vous ne nous manquiez de parole dimanche prochain.

— A dimanche donc !

Les deux jeunes gens s'inclinèrent devant les dames, et serrant dans leurs mains les mains robustes de leur

amphitryon, ils prirent congé de la gracieuse famille qui les avait reçus avec une si cordiale hospitalité.

V.

Le dimanche suivant et dès les cinq heures du matin, un mouvement inusité avait lieu dans le modeste manoir du gentilhomme campagnard. De la cuisine au salon, tout prenait un air de fête. Suzon la vieille ménagère, assistée de plusieurs aides, astiquait et plaçait en ligne au flanc des murailles une superbe rangée d'ustensiles en cuivre rouge et surveillait avec un soin de Vestale les feux de ses fourneaux. Madame Frantz et sa fille Elevide, assises toutes deux devant leur table de toilette, se préparaient à se faire belles pour recevoir dignement le parrain de son enfant chéri. Dans une chambre voisine, une jeune fille gracieuse et jolie comme son nom, Clarisse, arrivée de la veille de Prague, préparait des bouquets pour les dames invitées... les fleurs semblaient tomber de ses lèvres au bout de ses jolis doigts... Pendant ce temps, le vieux soldat faisait en sifflant l'inspection de sa cave et souriait avec une satisfaction marquée à une longue fille de vieilles bouteilles rangées en ligne de bataille. Il avait revêtu son vieil uniforme de capitaine, privé, hélas ! de la croix que l'archiduc Charles lui avait promise... aussi n'avait-il pu s'empêcher d'appeler sa femme occupée de sa toilette, pour lui dire : « Décidément les grands et les souverains ne sont que de *grands* ingrats. »

La cérémonie du baptême devait avoir lieu à dix

heures dans l'intérieur du manoir... Clarisse n'avait eu qu'à souffler sur la petite chapelle pour en faire un délicieux parterre de roses et de lis.

A neuf heures, les chiens de la ferme, peignés, lavés, brossés, en grande tenue, signalaient, par de joyeux aboiements, les personnes impatiemment attendues et arrivant par des chemins divers : d'un côté, monsieur le curé et les notabilités du village ; de l'autre, monsieur François Toutcourt et trois amis qu'il présenta à madame Frantz. Monsieur le curé avait une soutane et une ceinture neuves. François, ainsi que ses amis, était simplement vêtu d'un frac noir.

— Eh bien ! cher monsieur François, lui dit Frantz après les présentations et les salutations d'usage, avez-vous réussi dans vos démarches auprès de sa Majesté ? vous a-t-elle autorisé, Sa Majesté, à changer votre nom ?...

— Le jour même de mon retour à Vienne...

— Sans difficultés ?...

— Sans difficultés aucunes.

— Cela m'étonne, répliqua Frantz en regardant une place vide sur son uniforme, car l'archiduc Charles, les grands, veux-je dire, et les souverains ne sont que des...

Madame Frantz interrompit la phrase commencée pour conduire François auprès de sa gentille commère.

— Comme vous, Madame, lui dit François en s'inclinant, elle est charmante.

A dix heures précises, toute la société réunie dans

le salon, se rendit à la chapelle parée de fleurs. François, debout auprès de Clarisse vêtue de blanc, prit l'enfant sur ses bras, et le curé procéda immédiatement à la célébration du baptême. Le plus religieux silence régnait dans la chapelle, lorsque d'une voix ferme, il adressa ces questions au parrain :

— Comment vous appelez-vous ?

— François-Joseph...

Ce nom, dit tout bas Frantz à sa femme, me va mieux que celui de Toutcourt.

— François-Joseph, ajouta le curé... de quelle religion êtes-vous ?

— De la religion catholique, apostolique et romaine.

— Quelle est votre profession ?...

— Prolétaire.

— Quels sont vos titres et dignités ?

— EMPEREUR D'AUTRICHE !

A ces mots, un long frémissement de surprise et de joie circula dans l'auditoire. Monsieur et madame Frantz tombèrent à genoux devant le jeune souverain, prononçant tout bas, par respect pour le lieu sacré, le cri de vive l'Empereur ; seul, le prêtre, maître d'une émotion qui se traduisait sur son visage par une excessive pâleur, put continuer sans distraction la pieuse cérémonie. Clarisse, la gentille commère de l'empereur, était si troublée que son impérial compère dut lui souffler ses réponses aux questions du prêtre officiant.

. . . .

— Eh bien ! mon brave Frantz, lui demanda Fran-

çois-Joseph, lorsque après la cérémonie, la société se trouva de nouveau réunie au salon, êtes-vous satisfait du nom que Sa Majesté m'a permis de donner à votre enfant ?...

— Soyez mille fois béni, Sire, répondit Frantz...ce jour est le plus beau jour de ma vie !

— A propos, mon brave, reprit François-Joseph... l'empereur m'a chargé de payer la dette de l'archiduc Charles avec les intérêts... voilà ce qu'il m'a prié de vous remettre : « et de sa main il passa au cou du capitaine retraité une croix de commandeur. » L'effet produit par cette scène se devine plutôt qu'il ne se décrit. L'émotion devint générale, lorsque le jeune empereur, adressant à tous des paroles de bienveillance, remit à chacun un souvenir de sa munificence...« Ma gentille petite commère,dit-il à Clarisse, en s'asseyant à table près d'elle et à côté de la maîtresse de la maison, acceptez, en souvenir de votre compère, cette bague pour vous et cette tabatière pour votre futur époux. La bague, enrichie de brillants, portait le chiffre de l'empereur ; la tabatière était également ornée de riches diamants. Quant à vous, Madame, dit-il à son autre voisine, en lui offrant également un riche présent, je vous annonce une visite pour demain.

— Laquelle, Sire ?

— Celle de votre frère, qui doit aujourd'hui quitter la forteresse d'Ollmütz pour reprendre son rang dans mes armées.

Madame Frantz ne put le remercier que par ses larmes.

VI.

— Regardez donc, Messieurs, ce délicieux portrait de jeune fille, dit l'un des jeunes officiers attachés à la suite de l'empereur, en leur montrant le médaillon suspendu à la cheminée du salon...

— Charmant, en effet, répondit Oscar.

— Quelle ressemblance, ô mon Dieu! s'écria tout-à-coup un autre officier, beau jeune homme de vingt-huit à trente ans... un des nombreux gentilshommes français servant dans les cadres de l'armée autrichienne... Puis, s'approchant de Frantz, qui disait à sa femme : les grands et les souverains ne sont pas tous de grands ingrats, il lui demanda d'un son de voix précipitée comment il se trouvait propriétaire du portrait en question...

— C'est une histoire que je me proposais de vous raconter entre le café et le bol de punch, réponditFrantz ravi de voir son intention provoquée; mais sauf à la redire plus tard à ces messieurs, je vais satisfaire votre désir; et mot pour mot il lui raconta l'histoire que vous savez déjà, chers lecteurs. Ce récit,interrompu à chaque phrase de la part du gentilhomme français, par des exclamations de surprise et d'attendrissement, avait attiré l'attention de la société entière. Messieurs,s'écria le gentilhomme, quand le narrateur eut cessé de parler... le marquis de Surcyl était mon grand-père,et ce portrait est celui de ma mère.

— Je le savais, répliqua l'empereur, et c'est pour

aider notre brave Frantz à remplir la mission qui lui fut confiée par le marquis, que je vous ai prié de m'accompagner aujourd'hui. »

Trois mois après le baptême du petit François-Joseph Frantz, les principaux personnages que nous venons de voir en scène se retrouvaient dans un des salons du château impérial de Schœnnbrün. Une riche corbeille offerte par l'empereur se trouvait exposée sur une table auprès d'un contrat de mariage qui n'attendait plus que les signatures des parties contractantes et celles de leurs témoins. Frantz s'était fait faire un uniforme neuf pour porter dignement la croix des bien-méritants. Son front rayonnait de joie, il avait rajeuni de dix ans. Elevide et Clarisse, vêtues de blanc, avec cette différence qu'Elevide seule portait le voile nuptial et la couronne d'oranger, semblaient deux roses du mois de mai. François-Joseph les présenta toutes deux à l'archiduchesse Sophie, son auguste mère ; puis le premier, il signa l'acte qui devait assurer le bonheur du gentilhomme français et de la jeune Elevide. Le même jour, les deux époux unis sur la terre, ne faisaient plus qu'un devant Dieu....

— Je veux à mon tour vous demander une grâce, mon brave Frantz, dit l'empereur au capitaine, au moment où celui-ci se disposait à se retirer.

— Parlez, Sire... tout ce que je possède est à Votre Majesté ! ma vie, ma fortune, mon sang, ma famille, tout vous appartient.

— Même vos coqs de bruyère ?...

— Sire ! que désire de moi Votre Majesté ?

— L'autorisation de les chasser sur vos terres, car le premier tiré m'a porté bonheur.

— Comment donc ? Sire.

— En me fournissant l'occasion de réparer l'oubli de l'archiduc Charles à votre égard et de récompenser la belle conduite d'un brave et loyal soldat.

— Il faut convenir, Sire, que ce *premier tiré* vous a procuré un fameux coup de fusil... J'ai fait *coup double* souvent, mais il n'y a qu'un empereur qui puisse faire *coup triple*.

— Vous vous trompez, mon brave, je n'ai pu voir et tuer qu'un seul coq de bruyère...

— Mais sous les ailes de ce coq, envolé du ciel, sans doute, il y avait un parrain, un mari et une décoration... *coup triple*, Sire !

VII.

En échange du droit de chasse sur ses terres accordé par lui à l'empereur, Frantz a reçu l'autorisation de joindre un coq de bruyère à ses armes et celle d'y ajouter cette devise : COUP TRIPLE.

Ce qu'il y a dans la fumée d'un cigare.

L'année dernière, au mois d'octobre, je me trouvai au château de Trablaine, chez mon ami Odon Bouvier, bon et excellent jeune homme que j'aime comme un frère, et que je n'avais pas vu depuis le jour où, quittant le collége, nous étions entrés dans le monde, lui pour faire fortune dans l'industrie, moi pour user mes jours à la recherche de la gloire littéraire. Il y avait ce jour-là nombreuse réunion au château de Trablaine, dont l'excellente et spirituelle madame Alexina, la femme de mon ami, fait les honneurs avec une grâce toujours charmante. Indépendamment des membres de sa famille, Odon avait rallié sous son toit hospitalier tous les camarades de classe qui avaient pu répondre à l'appel de l'amitié. Parmi eux se trouvait Francisque Ribollet, le spirituel chansonnier des Minimes et le plus vigoureux ronfleur que j'aie jamais entendu dans un dortoir de collége ou dans un corps-de-garde de soldats-citoyens.

Il y avait si longtemps que nous ne nous étions pas trouvés réunis, qu'un seul jour ne nous suffit point

pour la revue rétrospective de nos jeunes années ; nous dûmes consacrer une semaine entière à ce travail du cœur; et Dieu sait si les jours passent vite à Trablaine ! Les heures devraient y être doubles.

La veille de notre départ et à la sortie de table, où notre amphitryon nous avait donné une séance de trois heures, séance dont son cordon bleu et sa cave avaïent fait les principaux frais, nous nous étions réunis au petit salon... Là, mollement étendus les uns sur les fauteuils, les autres sur les divans soyeux, nous éprouvions le *dolce far niente* du fumeur qui, loin des tumultes du monde, laisse égarer sa pensée dans les nuages fantastiques et gris-bleu formés par la fumée du Havane ou du fin Regalia. « J'ai toujours comparé un cigare éteint à un beau rêve, dit un de nos amis...l'un et l'autre ne laissant derrière eux que de la fumée.

— Ce n'est pas malin, ce que tu nous racontes là, fit Ribollet, tu nous fais simplement l'histoire de la vie. Je terminais un excellent prensados. Voyons, à ton tour, poëte, me dit Odon, raconte-nous ce que tu vois dans la fumée de ton cigare... Mon esprit silencieux et recueilli dans un bien-être auquel les luttes de ma vie tourmentée ne l'avaient pas habitué jusqu'à ce jour, rêvait, en dehors de ce qui se passait autour de moi, à un séjour que j'avais fait deux années auparavant à Naples. De bien doux souvenirs se rattachaient à cette pensée. Je me rappelai avec bonheur les bontés dont m'avaient comblé le Souverain Pontife Pie IX, à Portici, Ferdinand II le roi, à Caserte.

— Que vois-tu dans la fumée de ton cigare? répéta Odon.

— Il y a dans cette fumée, lui répondis-je, une histoire qui, à mon avis, ne manque pas d'un certain intérêt.

— Fais-nous-en juge, alors.

Au moment où je me disposais à commencer mon récit, madame Odon survenant, insista pour que l'histoire demandée fût racontée devant les dames assises sous les beaux arbres du jardin. Nous les y rejoignîmes aussitôt, et sans me faire prier une seconde fois, je commençai ainsi :

S'il est une pensée qui rassure sur l'avenir de la monarchie de la maison de Savoie, c'est que la dynastie de cette noble maison, illustrée par le courage du soldat et par la vertu du chrétien, possède dans le ciel un grand nombre de ses membres, que l'Eglise catholique a placés sur ses autels et qu'elle considère comme ses saints. On en comptait quatorze jusqu'ici, et voilà que le Souverain, dont les décrets sont infaillibles, vient d'accorder à la reine Marie-Christine, fille du roi Victor-Emmanuel et reine de Naples, les premiers honneurs que la religion accorde à ceux de ses enfants dont la sainteté lui paraît certaine.

La presse religieuse a enregistré dans ses colonnes des faits merveilleux que je ne distingue pas assez dans les fantastiques effets de la fumée de mon cigare pour vous les raconter. Je vous dirai seulement que la reine Marie-Christine était un prodige vivant de charité, de vertus et de bonnes œuvres .. Son cœur était un vase

d'où s'échappaient à flots les trésors de ses royales miséricordes. Aussi ne sommes-nous point surpris que la légende se soit déjà emparée de cette auguste et noble figure pour en faire un pendant à sainte Elisabeth de Hongrie. Sainte Elisabeth changeait les diamants en roses. Sainte-Marie-Christine change les roses en diamants.

La reconnaissance n'est pas la vertu du peuple, dit un vieil axiome accrédité depuis longtemps par l'expérience; cependant en dépit de l'axiome, nous pourrions citer de nombreuses et touchantes exceptions. C'était bien une simple fille et une pauvre femme du peuple, cette Thérésina qu'on voyait deux fois par jour dans toutes les saisons se diriger vers l'église de Santa-Chiara pour se prosterner devant les tombeaux de la famille royale napolitaine, et pour rendre visite à la pieuse reine qu'elle appelait sa protectrice.

La reine Marie-Christine morte, Thérésina vivante n'avait point oublié la part qu'elle avait eue dans les royales munificences de la mère des pauvres et des affligés; elle n'avait même point songé à murmurer contre les privations auxquelles l'avait réduite la cessation des secours qui lui étaient alloués sur la cassette particulière de la reine. Les larmes que chaque jour elle venait répandre devant un froid sépulcre, prenaient bien réellement leur source au cœur, en dehors de tout sentiment d'intérêt personnel... Elle était bien pauvre, Thérésina, si pauvre que souvent ses deux petits enfants criaient avant de s'endormir : *Mère, j'ai faim ;* et cependant elle aurait donné tout au

monde, tout, excepté sa place au paradis, pour revoir une fois encore les traits adorés de la reine consolatrice. Elle les revoyait bien quelquefois, souvent, mais ce n'était jamais qu'en rêve, durant son sommeil de nuit ou pendant sa sieste de jour : devant ses bras ouverts alors pour saisir une précieuse image, il ne restait qu'une ombre et le réveil.

Thérésina était si intimement persuadée de l'état de béatitude dans lequel Marie-Christine devait se trouver au ciel, que matin et soir, faisant faire la prière à sa petite famille, elle avait ajouté aux litanies des saints et à celles de la Sainte Vierge, ce verset : *Sancta Maria Christina, regina, ora pro nobis.*

Cette pieuse croyance grandissait dans son âme à mesure que la réputation de sainteté de la reine défunte faisait des progrès dans l'esprit du peuple. Il advint un jour même où tout ce qu'elle demandait à Dieu au nom de Marie-Christine lui était accordé... Il faut avouer que ses désirs, conformes à la raison, ne dépassaient jamais les limites d'une sage prudence, les bornes d'une prévoyante ambition... Ainsi, il ne lui arriva pas une fois de solliciter pour elle la fortune, car elle croyait en cette parole de l'Evangile : *Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille.*

Ce qu'elle désirait le plus ardemment, c'était pour ses enfants une éducation morale et religieuse, des sentiments honnêtes et une bonne santé..... c'était pour elle-même le strict nécessaire pour élever ses en-

fants dans une modeste aisance et dans l'amour du Seigneur. Les prières qu'elle adressait dans cette intention à *sancta Maria Christina, regina*, étaient si ferventes que sans aucune espèce de ressources, elle pouvait néanmoins suffire aux peines de chaque jour.

Un soir qu'elle priait avec un redoublement de ferveur devant le monument de sa mystérieuse protectrice, elle crut entendre une voix qui lui disait :

« Quelle position voudriez-vous voir embrasser par vos enfants?

— Je voudrais que mon fils fût soldat, répondit Thérésina.

— Pourquoi cette préférence? lui demanda la voix secrète.

— Parce que je ne connais pas de plus noble mission pour un homme que celle de servir son roi et sa patrie.

— Et votre fille?

— Je voudrais qu'elle se fît religieuse.

— Pourquoi?

— Parce que je ne connais pas de plus heureux état, quand on y est appelé, que celui où l'on peut loin du monde servir Dieu et le ciel.

— Très-bien, Thérésina, réjouissez-vous, car aussi vrai que je vous le dis, votre fils Jacomeo sera soldat, et votre fille Eva sera religieuse.

La voix qui parlait ainsi ou que Thérésina crut entendre, était-elle le son magnétique d'un désir formulé par une imagination exaltée, ou bien réellement un avertissement d'outre-tombe? Thérésina n'osa se pro-

noncer sur ce sujet que dix années plus tard, lorsque son fils Jacomeo, s'enrôlant sous la bannière fleurdelysée du roi Ferdinand II, ceignit le glaive du soldat, et lorsque sa fille Eva, s'enrôlant sous l'étendard de la croix, prit l'anneau d'or promis aux épouses du Seigneur.

. . . .

En attendant, les jours n'étaient pas tous également heureux pour la pauvre Thérésina, car ses besoins augmentaient à mesure que Jacomeo et Eva avançaient dans la vie... un moment même arriva, où, ne pouvant plus y faire face, elle dut redoubler de ferveur et allonger ses prières à Marie-Christine... Dieu seul par sa puissante intervention pouvait venir à son aide, car le propriétaire de la maison où elle occupait depuis douze années un modeste appartement, menaçait de la jeter au milieu de la rue si le lendemain elle ne pouvait lui payer plusieurs termes échus. Ne sachant plus à qui s'adresser pour trouver le moyen de faire face aux difficultés de la situation, Thérésina, pleurant sur le sort de ses enfants et non point sur elle-même, alla pieusement se mettre sous la protection de Marie-Christine la reine défunte.

C'était le soir, les derniers rayons du soleil expirant sur le monument où la reine dormait en paix, semblaient l'envelopper dans une auréole de pourpre et d'or... l'église était déserte et silencieuse. Thérésina, courbant son front sur la pierre, se recueillit, puis trouvant dans l'excès de sa douleur une poésie d'éloquence peu commune, même aux riches natures du

pays de Naples, elle s'adressa ainsi à son invisible protectrice :

« Un jour vous avez daigné, reine de Naples, fille » et femme de rois, vous avez daigné visiter l'humble » demeure de la pauvre femme, de la malheureuse » mère de famille, qui, sans vos bontés, serait, ainsi » que ses enfants, depuis longtemps morte de faim. » Ce jour-là, dans l'humble demeure de la fille et de » la femme du peuple, vous vous êtes interposée » entre le malheur et le désespoir ; ce jour-là vous » n'avez pas sauvé seulement une vie périssable, mais » vous avez assuré le salut d'une âme qui voulait de- » mander à la mort le repos et la paix que lui refusait » la terre... Providence de la mère, vous avez été la » mère des enfants... Ils avaient faim, vous les avez » nourris du pain de votre royale bienfaisance ; ils » avaient soif, vous avez désaltéré leurs lèvres à la » source inépuisable de votre charité ; ils avaient » froid, vous les avez réchauffés sur la pourpre de » votre sein ; ils étaient nus, vous les avez revêtus ; » ils étaient menacés, ainsi qu'ils le sont aujourd'hui, » d'être jetés comme les petits oiseaux au vent du » ciel, vous les avez abrités contre les intempéries de » la misère... Soyez à jamais bénie, vénérée et sanc- » tifiée...

» Depuis que vous avez quitté le royaume de la » terre pour régner éternellement dans les splendeurs » infinies de Dieu, les mauvais jours ont repris pour » nous leurs teintes sombres... la faim est venue se » rasseoir plus d'une fois à la table de la famille, plus

» d'une fois aussi le froid s'est glissé à travers les » cloisons de notre triste réduit.

» *Sainte Marie-Christine*, au nom des petits anges » que vous avez laissés ici-bas, protégez mes enfants, » faites que leurs pieds, marchant dans la voie de » Dieu, ne rencontrent pas le pavé de la rue ou la » ronce du chemin. Pitié pour mes enfants ! Sainte » Marie-Christine, ayez pitié d'eux ! ayez pitié de moi. »

Le soleil venait d'éteindre ses teintes capricieuses. Le clair-obscur qui précède la grande nuit formait autour du mausolée une ombre vaporeuse et fantastique ; ces nuages gris-perle que notre imagination, éprise du merveilleux, crée pour servir à l'heure des apparitions de point d'appui aux ailes des anges. Thérésina, absorbée par la prière, crut entendre un léger bruit sous la pierre tumulaire, puis un frôlement de robe soyeuse, puis une voix douce comme une note des cantiques célestes, qui lui disait : « Thérésina, je vais à vous. » Au même instant, relevant la tête, elle aperçut distinctement devant elle une grande dame vêtue d'une robe de satin blanc et portant sur son front un voile frangé d'or, mais d'un tissu si serré, qu'il était impossible de distinguer les traits de son visage. Une guirlande de roses blanches fixait ce voile à la couronne de cheveux de la mystérieuse inconnue, dont les pas légers semblaient plutôt glisser que marcher.

— Qui êtes-vous, Madame? s'écria Thérésina d'une voix tremblante.

— « Celle que la Providence a choisie pour venir » au secours de la femme chrétienne qui l'invoquait

» avec amour et foi. Tenez, bonne femme, voici une
» bague qu'elle m'a chargée de vous remettre, non
» pour que vous la conserviez en souvenir d'elle, mais
» pour que vous l'utilisiez dans un moment suprême.»
Disant ainsi, la grande dame, dégageant ses bras croisés sur sa poitrine, retira de l'index de sa main gauche une riche bague en diamants, la passa au doigt de Thérésina et disparut au moment où celle-ci, croyant baiser le bas de sa robe, rencontrait sur ses lèvres un bouquet de roses blanches toutes fraîchement écloses... Ces fleurs étaient d'un blanc si pur et le parfum qu'elles répandaient était si suave, qu'elles avaient dû être infailliblement cueillies dans le jardin des anges.

Lorsque Thérésina sortit de l'église de Santa-Chiara, il était déjà tard, trop tard pour qu'elle espérât placer chez un joaillier la bague qu'elle venait de recevoir ; mais comme la faim de ses enfants lui dévorait les entrailles, elle se rendit à la rue de Tolède, où demeurait le bijoutier de la cour... Hélas ! comme elle en avait eu le pressentiment, la boutique était fermée ; elle dut revenir vers ses pauvres enfants, dont les visages pâles et amaigris dénotaient les privations de la misère.

« Pour nous, mes pauvres amis, leur dit-elle, les
» jours se suivent et se ressemblent ; aujourd'hui
» comme hier, il nous faudra coucher sans souper...
» mais rassurez-vous... demain l'abondance renaîtra
» dans notre demeure ; vous ne souffrirez plus de la
» faim, car encore une fois sainte Marie-Christine,

» notre bienheureuse protectrice, a eu pitié de nous...
» demain nous serons riches. »

— Que j'ai faim, ô ma mère! dit Jacomeo.

— Oh! les jolies roses blanches que vous avez là, mère, fit Eva; je n'en ai jamais vu de si belles et de si parfumées... qui vous les a données?

— Une belle et grande dame que je ne connais pas et qui est venue à moi ce soir dans l'église de Santa-Chiara, au moment où je priais Dieu pour vous...

Eva s'était emparée du bouquet de fleurs, et comme les enfants curieux de voir ce que l'on trouve au fond de toutes choses, elle s'amusait à effeuiller l'une des roses les plus épanouies, lorsqu'un petit écrin, caché dans le calice de la fleur, tomba à ses pieds. Jacomeo s'élança sur lui et le porta à sa mère. L'écrin renfermait un diamant estimé dix pièces d'or. « A
» genoux, mes enfants, s'écria la bonne femme, et
» remercions Dieu... remercions Marie-Christine, la
» sainte messagère de Dieu. C'est à sa puissante in-
» tercession que nous devons sans doute cette petite
» fortune... »

— Nous pourrons donc souper ce soir, dit Jacomeo après avoir suivi avec recueillement les prières de reconnaissance offertes par sa mère au divin dispensateur de toutes les grâces...

. . . .

Le premier soin de Thérésina, le lendemain, fut de solder le compte de son propriétaire; le second fut d'aller trouver le joaillier de la cour, pour lui proposer la vente de sa bague en diamants...

Celui-ci pâlit en la voyant et s'écria :

— Où avez-vous trouvé cette bague ?

— Je ne l'ai pas trouvée.

— Comment se trouve-t-elle alors en votre possession ?

— L'on me l'a donnée.

— Qui ?

— Une dame.

— Quel est son nom ?

— Je ne puis vous le dire...

— Il le faut, cependant...

— Je l'ignore...

— Vous mentez...

— Je ne mens pas, Monsieur, répliqua Thérésina avec l'accent d'une noble indignation... et elle ajouta poétiquement : La main qui donne la charité ne se découvre pas, Monsieur, elle est toujours *gantée*.

— La reine seule aurait pu vous donner cette bague, reprit le joaillier, et la reine est depuis longtemps couchée dans son tombeau... d'ailleurs les morts ne font pas l'aumône.

— Vous vous trompez, Monsieur, il n'y a pas d'aumône plus agréable à Dieu que la prière des élus pour ceux qui souffrent... C'est l'aumône du ciel à la terre...

— Il ne s'agit pas de cela, ma brave femme, mais de cette bague.

— Voulez-vous me l'acheter, oui ou non ?...

— Ni l'un — ni l'autre... mais je la garde jusqu'à ce que vous ayez pu en légitimer la possession dans vos mains... et en attendant, ce n'est plus à moi, mais à

la police que vous donnerez à ce sujet les renseignements que vous m'avez refusés. Cette bague appartenait à la reine Marie-Christine ; je la reconnais, car c'est moi qui l'ai vendue... Or, comme cette bague n'a pu vous être donnée par Sa Majesté défunte, il faut nécessairement que vous l'ayez volée.

— Taisez-vous, Monsieur, s'écria Thérésina fondant en larmes devant un pareil soupçon, taisez-vous, vous n'avez pas le droit d'insulter à ma pauvreté.

— Mais j'ai celui de vous arrêter et de vous livrer aux mains de la justice... Voici justement un agent de police qui passe... Disant ainsi, le bijoutier ouvrit la porte de son magasin, appela l'agent de sûreté publique, et lui livra la malheureuse femme arrêtée par lui sous l'inculpation d'un vol fait à la cour.

« Celle qui m'a donné cette bague, s'écria Thérésina en jetant un regard de fierté à l'homme qui la » dénonçait, saura bien faire reconnaître mon innocence... »

Cette bague était bien effectivement une des bagues de la reine, celle qu'elle affectionnait le plus, car c'était la première qu'elle avait reçue des mains de son royal époux.

Pendant que cette scène se passait rue de Tolède, le roi Ferdinand II trouvait sur son bureau de travail une lettre de forme excentrique et portant écrite sur son enveloppe cachetée en noir cette recommandation, *très-pressée :* « Je n'ai jamais vu, s'écria le roi en brisant précipitamment l'empreinte, une écriture qui

ressemblât autant à celle de la reine Marie-Christine; et d'un regard plein d'émotion, il lut :

« Sire,

» L'on vient d'arrêter une pauvre femme accusée d'avoir volé un diamant de la reine Marie-Christine : cette femme est innocente. Veuillez immédiatement la faire sortir de prison... Sur ce, je prie Dieu pour qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Signé : M.-C... »

Les initiales de mon épouse bien-aimée ! s'écria le roi Ferdinand en portant à ses lèvres la missive mystérieuse, et il envoya chercher le directeur-général de la police qui, à l'insu du souverain, attendait dans la pièce voisine... Le bijoutier de la cour était avec lui...

— Sauriez-vous me dire, Monsieur, lui demanda sans autre préambule le roi des Deux-Siciles, quelle est cette femme arrêtée ce matin et accusée d'un vol de diamants ?

— Sire ! le joaillier de la cour le dira mieux que moi à Votre Majesté, car c'est lui qui le premier a découvert le vol.

— Et la pièce de conviction, ajouta le joaillier en montrant au roi la bague en question...

— Messieurs, fit le roi, il est impossible que la possession de ce bijou soit la conséquence d'un crime qui serait un sacrilége, car pour le voler il aurait fallu briser le marbre d'un tombeau... Cette bague, d'après la volonté souveraine et dernière de Sa Majesté la reine

Marie-Christine, est descendue avec elle dans la tombe. Qu'on m'amène la femme arrêtée.

. . . .

Une heure après, Thérésina pâle et tremblante, mais sûre de sa conscience, était en présence du roi... Elle lui raconta, comme nous vous l'avons contée nous-même, sa visite au tombeau royal de *Santa-Chiara ;* ses prières, ses larmes, l'apparition de la grande et belle dame, ses paroles consolatrices, son bouquet de roses blanches, l'écrin mystérieux et le don de la bague qui lui procurait le bonheur de voir Sa Majesté.

— C'est bien ! ma bonne femme, lui dit le roi... où est cette bague...

— C'est ce Monsieur qui me l'a prise, répondit Thérésina, en indiquant du doigt le bijoutier de la cour...

— Monsieur, fit le roi en s'adressant au joaillier, rendez cette bague à Madame, car elle lui appartient sans crime... Maintenant, Madame, combien voulez-vous me la vendre?...

Le plaisir de vous l'offrir, Sire, répliqua résolument Thérésina en déposant au pied de Sa Majesté le précieux anneau.

— Je l'accepte, dit le roi en relevant avec bonté la pauvre femme... mais à une condition...

— Laquelle ? Sire....

— Que vous me permettrez de continuer pour vous et pour vos enfants l'œuvre de protection si bien commencée par la reine.

. . . .

La légende raconte que chaque mois une rose blan-

che du bouquet mystérieux abandonné à Santa-Chiara par la grande et belle dame, s'ouvre et laisse tomber de son calice un écrin contenant un diamant de prix. Ce bouquet, posé dans un vase de porcelaine, dans le salon de Thérésina devenue riche, est le rosier que la prière et la charité fécondent chaque mois au ciel...

. . . .

. . . .

L'histoire que vous avez trouvée dans la fumée de votre cigare est charmante, me dirent mes amis de Trablaine... elle n'a qu'un défaut, celui d'être trop courte...

— Mais elle n'est pas finie..... leur répondis-je; écoutez...

. . . . , ...

La pieuse reine Marie-Christine a laissé dans le royaume des Deux-Siciles une si haute idée de sa vertu, qu'après l'avoir appelée la *bonne Reine* pendant sa vie, le peuple lui a donné le titre de sainte après sa mort. La voix du peuple, qui bien souvent est la voix de Dieu : *Vox populi, vox Dei*... a demandé que ses précieuses reliques fussent exposées à la vénération publique. Le gouvernement de Sa Majesté le roi Ferdinand II a fait droit au vœu du peuple.

Le jour où le cercueil de la pieuse reine fut ouvert en présence de toute la cour, fut un jour de fête pour Naples... Le corps de Marie-Christine était intact ; ses lèvres avaient conservé dans la mort l'expression de douceur que réflétait durant sa vie la bonté suprême de son âme... elle semblait dormir... Le roi son au-

guste époux, courbé sur son cercueil, la contemplait dans un religieux recueillement... A ses côtés, Thérésina, la pauvre femme du peuple, pleurait en silence. Toutes les personnes admises à cette pieuse cérémonie avaient remarqué que les mains de la reine n'avaient plus une seule bague.

Ferdinand II s'agenouilla une seconde fois devant les restes de son auguste et première compagne ; il lui souleva doucement une main raidie par la mort ; et lui posant au doigt une bague en brillant, il dit avec une voix émue : « Prenez-la... je vous la rends, comme le signe visible d'une tendresse qui, dégagée des liens terrestres, s'est changée en la vénération que l'on doit aux saints... »

. . . .

Le soir de ce jour-là toute la ville de Naples fut illuminée.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

Abbeville. — Imp. de T. Jeunet, rue Saint-Gilles, 106.

